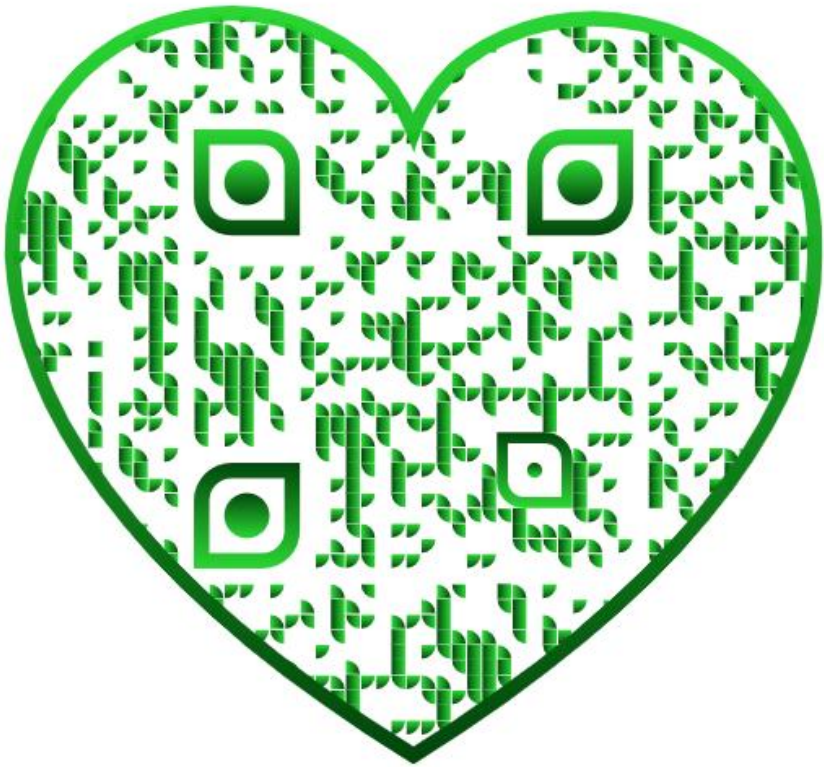
JEREMY HORNY

UN GAMIN SANS HISTOIRE

Peut-on grandir sans tout sacrifier ?



JEREMY HORNY

UN GAMIN SANS HISTOIRE

Peut-on grandir sans tout sacrifier ?

Chapitres

Faux Titre
Titre
Mentions légales
Dédicace
Citation
Préambule
Le Monstre
La Pièce Jointe
Le Goût de la Guimauve
Le Quinzième Chromosome
Les Bocaux
Les Pigments
Les Bouts de Scotch
Les Tessons de Bouteille
La Nuit
Les Enfants Terribles
La Fragilité des Sommeils
Le Médecin de Famille
Les Gommettes Bleues
Les Billes
Les Bruits dans le Grenier
Les Enfants Terribles
L'Étreinte
La Boîte
Les Corps Dissidents
L'Enquête
Le Fruit de nos Entrailles
Les Tables de Multiplication

Les Magmas
La Mémoire de l'Eau
Les Enfants Terribles
Les Bouches Amères
Le Chien des Voisins
La Disparition
L'Enfer
Le Bonheur des Familles
La Guerre, Partie I
La Guerre, Partie II
La Fin du Monde
L'Heure du Goûter
Remerciements
Auteur

UN GAMIN SANS HISTOIRE

JÉRÉMY HORNY

UN GAMIN SANS HISTOIRE

ROMAN

© Jérémy Horny 2024
Tous droits réservés.
jeremyhorny.fr

ISBN : 978-2-9595068-1-9
Texte, mise en page et couverture : © Jérémy Horny
Crédits photos pour la création de la couverture : © Marita Kavelashvili, © Filip Zrnzević, © Na Inho sur Unsplash.
Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

Le Code de la propriété intellectuelle et artistique n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Lali.

« Je suis la couleur rouge
dans un monde en noir et blanc. »
– Windham Rotunda

Avertissement : cette histoire contient des scènes de violence physique et psychologique.

Chaque année, 43 000 disparitions d'enfants sont signalées en France.
C'est un enfant toutes les 12 minutes.

95% sont des fugues.
3% sont des enlèvements familiaux.
2% sont des disparitions inquiétantes.

Les chances de localiser un enfant porté disparu sont plus élevées durant les 48 premières heures.

Cette histoire dure 216 heures.

PROLOGUE

Le Monstre

Jusqu'à ce jour d'été si particulier, Adrien avait toujours bien écouté son papa. Du haut de ses sept ans, le garçon affrontait le dragon-pieuvre colossal qui menaçait son armée de soldats. Ses mains égratignées manœuvraient un vaisseau amiral capable de fendre les nuages et l'espace. Assis sur un monticule de pierres, un ours en peluche aux yeux bigarrés assistait à la guerre qui se jouait entre l'enfant et le reste du monde.

Après une incroyable pirouette, le monstre tentaculaire fonça sur Adrien pour l'engloutir, mais une première salve de flèches effleura le flanc dodu de la créature. Une seconde le transforma en une vieille passoire pourrie. Ses tripes gluantes s'éclatèrent au sol dans un déluge de paillettes et de sang. Les fondations du navire tremblèrent sous la chute du gigantesque assaillant.

— Haut les cœurs ! hurla Nathaël.

Le meilleur ami d'Adrien gesticulait pour célébrer l'improbable victoire de l'inséparable duo.

— Adrien ! s'engouffra la voix d'Elias à travers les douves.

— C'est mon papa, il me cherche.

— Reste avec moi !

— Vaut mieux que j'y aille…

Nathaël bouda, en vain.

— Je reviens tout de suite !

Adrien courait à travers les buissons, s'écorchant le visage à mesure qu'il s'approchait des adultes. Sans un mot pour son père, il se jeta sur le paquet de gâteaux entrouvert.

— Qu'est-ce qu'on dit ?

— *Merci*, grommela Adrien, la bouche pleine de chocolat.

Les joues gonflées par de trop grosses bouchées, Adrien peinait à

garder le contrôle. Ses jambes s'agitaient, son esprit était déjà reparti jouer avec Nathaël. Sur le banc d'en face, Adrien remarqua un homme en costume noir qui l'observait avec intérêt. L'homme fit semblant de sortir quelque chose de son sac qu'il observa avec gourmandise avant de le déballer. Il sourit à Adrien et ouvrit la bouche en grand avant de planter ses dents dans un sandwich imaginaire. Amusé par le spectacle, Adrien lâcha un sourire. Il manquait deux dents.

— Qu'est-ce que tu t'es encore fait ? interrogea Elias en examinant les pommettes griffées de son fils.

Adrien se noyait dans ses pensées en aspirant le jus de fruits en briquette.

— Adrien ? interpella Elias. Tu rêves ou quoi ?

— Hmm ? s'étonna le petit garçon en libérant la paille.

— Tu es allé grimper sur les rochers ? Tu sais que c'est interdit.

Adrien observa les fourrés qui délimitaient l'espace jeux.

— Pourquoi tu ne joues pas avec les autres enfants ? Ils ne sont pas de ton école ceux-là ?

Des garçons chahutaient sur le ponton rouge qui enjambait l'étang recouvert de nénuphars.

— C'est eux qui veulent pas jouer avec moi, justifia Adrien avant de s'emparer du paquet de gâteaux.

— Tu as assez mangé comme ça.

— C'est pour Nat !

— Attends ! s'exclama Elias en retenant son fils.

Sa bouche humidifia un mouchoir à fleurs qui décrocha les derniers vestiges de chocolat nichés aux coins de la bouche d'Adrien.

— Là, voilà. Tu es prêt.

Adrien sourit avec sa tête toute propre.

— Et tu ne parles pas aux inconnus. Promis ?

Adrien hocha le crâne et disparut.

— *Nat, Nat, Nat…* J'aimerais bien pouvoir parler à ses parents à celui-là, avoua Elias en souriant.

Le château fort avait retrouvé un calme inquiétant. Adrien s'enfonçait à travers les dédales, marchait sur le crâne d'un squelette et frissonna à l'idée que Nathaël ne réapparaisse jamais.

— Bouh !

Le cœur d'Adrien sursauta.

— T'es trop nul !

Adrien ramassa le biscuit aromatisé aux cailloux. Nathaël devina que c'était pour lui.

— J'ai même pas eu peur, d'abord.

— Dépêche-toi, on a un trésor à déterrer !

Pendant que Nathaël collectait tout un tas de galets pour écraser la tête des méchants, Adrien déploya l'arbalète conçue par son père. La

bataille finale approchait.

— Ils arrivent, déclara Nathaël en observant à travers son rouleau de papier essuie-tout.

— Haut les cœurs ! hurla à son tour Adrien, alors qu'une goutte d'eau éclata sur l'arête de son nez.

Les créatures sombraient sous les coups des chevaliers-soldats. Haches enflammées, boulets de canon et pistolets laser s'échangeaient des politesses sur les rochers où il était interdit de jouer. Du haut de sa tour, l'ours en peluche se délectait de cette incroyable histoire.

Adrien arma son arbalète pendant que le dragon-pieuvre – revenu d'entre-les-morts – déployait son ombre sur son royaume. Mais alors que le héros s'apprêtait à donner l'estocade, sa semelle dérapa sur la roche mouillée et son dos percuta la boue. Le liquide opaque s'engouffrait à travers les tympans, les pores et le royaume d'Adrien. Le dragon-pieuvre avait survécu. L'espoir avait disparu. Tout était perdu !

Adrien frotta ses paupières recouvertes de boue et ouvrit les yeux. Un visage d'ours avait envahi son champ de vision. Une main épaisse l'aida à se relever. C'était celle du monsieur du goûter ! Il tenait la peluche dans son autre main et l'observait avec grand intérêt. Adrien craignait pour l'état physique et mental de son doudou.

— Comment s'appelle-t-il ? demanda l'inconnu en examinant le jouet sous toutes les coutures.

Adrien se rappela la promesse faite à son père. Il fallait bien l'écouter. Adrien avait toujours bien écouté son papa.

— Tu sais, moi aussi j'avais un doudou comme ça quand j'étais petit.

Jusqu'à ce jour d'été si particulier.

— Il a pas de nom, avoua Adrien.

— Alors je vais te confier un secret : quand on donne un nom à un doudou, on lui donne la vie, on le rend vrai. C'est ce qui est arrivé avec le mien. Tu me promets qu'un jour, tu lui donneras un nom ?

Adrien hocha la tête et le doudou revint vers lui. La grande silhouette de l'homme s'effaça, remplacée par celle plus petite d'un copain surexcité.

— Tu fais quoi ? s'alarma Nathaël en agitant son sabre. Il faut tuer ce monstre !

Adrien récupéra l'arbalète hors d'usage. Jamais elle ne pourrait être réparée.

— Je suis pas assez fort.

— Bien sûr que tu l'es !

Aidé par son compagnon, le chevalier ajusta son armure avant de frémir au cri de colère de son père. Nathaël déguerpit aussitôt.

— Adrien, qu'est-ce que tu fais ? Ton pantalon est foutu ! Tes

chaussures ! Tu en as mis partout !

— Maman veut bien que je joue dans la boue !

Les narines paternelles s'agitèrent. Ça sentait le roussi.

— Il ne faut pas que tu t'éloignes, c'est dangereux !

Elias jeta le sabre en forme de bâton tordu, glissa l'arbalète dans le sac à dos d'Adrien et exfiltra son fils hors du parc, imité par tous les autres parents. Le ciel sombre plongea la ville dans une nuit oppressante. Ils traversèrent la route, manquant de se faire percuter par un véhicule noir.

— Doudou !

— Quoi ton doudou ?

— On a oublié mon doudou !

Elias prit la mesure de la distance qui les séparait à présent du parc. Les grilles venaient d'être fermées par le gardien dont la silhouette disparaissait sous la pluie battante.

— Mon doudou !

— Il ne va pas s'envoler. On reviendra le chercher demain.

— Je veux mon doudou !

— On t'en rachètera un autre !

— Mon doudou !

— C'est fini maintenant, Adrien !

En sécurité sous l'abribus qui côtoyait la pharmacie, Elias se mit à hauteur d'Adrien. Sa voix tentait de reprendre le contrôle de la situation.

— On prend les médicaments pour ta mère et on rentre. Je te promets que tu retrouveras bientôt ton doudou. D'accord ?

Le petit garçon accepta la prophétie en refrénant un dernier sanglot et accompagna son père à l'intérieur de l'officine.

— Attends-moi ici, imposa Elias avant de gagner la longue file d'attente.

Adrien s'assit dans l'espace réservé aux enfants turbulents où une petite table ronde accueillait des crayons de couleur et de feuilles de papier. Il commença à dessiner une adorable maison au milieu d'un champ de fleurs jaunes. Autour de l'artiste en herbe, des boîtes de médicaments formaient d'imposantes murailles, prêtes à contenir toute une armée de nouveaux soldats. Et si le monstre revenait ? Adrien s'inquiéta de cette possibilité et décida que les boîtes n'étaient pas si bien rangées. Alors que son père peinait à obtenir le contenu exact de la prescription, Adrien déplaça les emballages pour une configuration plus défensive.

L'ouverture automatique des portes entraîna un courant d'air et la chute de l'une des briques du château. Adrien se pencha, mais c'est la main de quelqu'un d'autre qui ramassa la brique. La manche était noire comme le costume du monsieur qui mangeait des casse-croûtes

invisibles. L'homme sourit en tendant la boîte de médicament. Adrien sourit à son tour et s'empressa de reprendre le chantier.

C'est en imbriquant cette boîte qu'Adrien remarqua un être familier à travers la vitrine. Le fessier sur le banc de l'abribus, un petit ours aux yeux vairons attendait sagement son propriétaire. Comme un doudou courageux, il était revenu ! Un vent de détermination souffla entre les boîtes de médicament. Adrien n'allait pas abandonner son doudou une seconde fois !

— N'oubliez pas votre ordonnance ! annonça le pharmacien.

Elias s'empara du sachet abritant les neuroleptiques sous le regard moralisateur du client suivant et découvrit la forteresse détruite, le dessin abandonné, la chaise vide.

— Adrien ?

Son cœur se noua.

— Adrien ?

Son corps anxieux rebondit à travers les allées de la pharmacie.

— Quelqu'un a vu mon fils ? Un garçon de sept ans ? Adrien ?

Dehors, la pluie faisait tout disparaître. Le bus d'abord. Les gens ensuite. L'espoir enfin.

— Adrien ! Adrien ! Adrien !

Le regard d'Elias se posa sur le banc de l'abribus avant de plonger dans le dessin coloré de son fils. Dans l'enfer de ce jour d'été, sous la pluie cruelle d'une journée inimaginable, Elias s'écroula sous l'horreur de l'évidence.

Il n'y avait plus de doudou.

Il n'y avait plus Adrien.

CHAPITRE 1

La Pièce Jointe

10 ANS PLUS TARD

Tu rêves ou quoi ?

Du haut de ses dix-sept ans, Adrien sursauta, renversant la muraille de livres sur le pot à crayons qui s'écrasa sur le sol de la bibliothèque dans un magnifique chaos arc-en-ciel.

— Sérieux Nat ! J'ai mis un temps fou à tout trier !

Adrien ramassa les livres et les crayons avec précaution, sous le regard amusé de Nathaël, dont le chef-d'œuvre architectural (un château fort à base d'ouvrages littéraires) gisait à présent sur le carrelage.

— De toute façon, ces livres n'étaient pas assez bien rangés pour toi.

Nathaël s'accouda au comptoir où, chaque jour, Adrien enregistrait les allées et venues des milliers de livres que digérait la bibliothèque de la faculté. Il se désespéra face aux affaires méticuleusement entreposées, des ramettes de papier aux trombones triés par couleur, en passant par l'ordinateur beige et son logiciel courbaturé de gestion des emprunts qu'Adrien chérissait plus que tout et qu'il maintenait à jour avec toute la dévotion nécessaire à une telle mission.

— Tu arrives à t'y retrouver là-dedans ? se désola Nathaël à la vue de cette montagne d'ennuis.

— Un vrai bordel organisé.

— Pas autant que dans ta tête !

Insensible aux attaques personnelles de son copain, Adrien chargea les livres dans un chariot à roulettes. En tant que bénévole, il

s'assurait que chaque étudiant puisse trouver la référence dont il avait besoin. Nathaël s'empara d'un feutre à pointe fine noire qu'il fit tournoyer autour de son pouce.

— Tu peux reposer ça ?

— Regarde !

Le feutre s'envola avec élégance dans l'air climatisé avant de s'écraser sur la tête d'Adrien. Nathaël fila dans les rangées d'ouvrages plastifiés.

— Quel ennui cet endroit…

— Je ne t'entends pas te plaindre quand tu construis des tours idiotes avec tous ces livres généreusement mis à disposition.

— Ce ne sont pas des *tours idiotes*, ce sont des châteaux majestueux ! La seule chose sympa à faire ici !

Adrien ignora l'affront en classant les étiquettes de retour par ordre décroissant de code couleur.

— J'en reviens pas que tu t'amuses à ranger des bouquins, enfermé ici, alors qu'il y a tellement de trucs à faire dehors.

— Au moins, je suis tranquille.

— Avoue que tu t'ennuies !

— Et alors ? Peut-être que *j'aime* m'ennuyer. Tu y as pensé à ça ?

Les épaules de Nathaël se haussèrent.

— Tu te souviens quand on faisait *tout* sauf rester enfermés ? Quand on grimpait jusqu'en haut des arbres ? Quand on bâtissait des forteresses imprenables ? Quand on affrontait les monstres cachés sous ton lit ?

Nathaël venait de mimer tout ça avec générosité.

— Tu te souviens ?

Les mains contrariées d'Adrien triaient les ouvrages sans plus trop savoir dans quel sens.

— Des jeux d'enfants…

— Eh bien moi j'aimerais vivre une dernière grande aventure ! Pas une aventure banale comme dans *tous ces livres généreusement mis à disposition*. Non, une vraie aventure, comme seuls toi et moi étions capables de vivre ! Une aventure généreuse, aux péripéties palpitantes, aux mystères inquiétants, aux rebondissements démoniaques. Une épopée grandiose dont on ne ressort pas indemne !

— Je n'ai plus l'âge pour ces bêtises, et il faut que je termine de ranger.

— Très bien *Monsieur* Adrien, ô Grand Adulte Responsable parmi les Adultes Responsables.

— Je ne suis pas un adulte…

— À t'entendre, tu n'es plus un enfant non plus. Du coup, tu es quoi ? Il va falloir te décider !

Entre deux romans, Adrien se demanda qui il était vraiment. Un

copain trop sérieux ? Un étudiant sans problème ? Un fils silencieux coincé dans sa chambre ? Un gamin disparu pendant plusieurs jours ?

— Bref, reprit Nathaël, je te laisse naviguer à travers les eaux troubles de la littérature bien ordonnée, en attendant que le véritable Adrien refasse surface. Mais je te préviens, je ne compte pas abandonner aussi facilement !

Nathaël tira la langue de toutes ses forces, déformant son visage dans une provocante grimace. Adrien secoua la tête de dépit. Frustré de cette réaction, Nathaël percuta le comptoir, et le pot à crayons exécuta un nouveau saut sans élastique.

— Tu fais exprès !

Nathaël décampa et disparut dans les allées de la bibliothèque. Adrien aurait pu le poursuivre, mais du monde l'attendait à l'accueil.

Le scanner valida l'emprunt alors que les deux étudiantes le dévisageaient avec insistance. Adrien pouvait sentir leur regard s'enrouler autour de son cou. La première fille semblait vouloir lui demander quelque chose, mais quand leurs yeux se croisèrent, elle se fit minuscule. C'est de la bouche de la seconde fille que dégoulina la question.

— C'est toi le garçon qui avait disparu y a genre dix ans ?

Adrien fit mine de ne rien sentir, mais la curiosité de la fille lui décollait la peau.

— C'est vrai que t'avais juste fugué ou un truc comme ça ?

— Arrête… chuchota la première fille.

— Non, attends, je me souviens, mes parents avaient participé aux recherches. Au final, c'était qu'une sale blague. Franchement, c'était naze de faire ça.

La sonnerie de la pause déjeuner secoua le campus.

— Allez viens, on va être à la bourre.

— Putain de menteur.

Un murmure désagréable conclut l'affaire et Adrien rangea le livre qu'elles n'avaient jamais compté emprunter.

*

L'université ressemblait à une gigantesque fourmilière dans laquelle on aurait déversé des litres de chloroforme. Adrien était une fourmi en jean gris clair et sweat bleu foncé. Ses pieds logeaient dans des baskets à lacets bien faits et ses mains restaient au chaud dans les poches précieuses de son vêtement fétiche. Comme tous ses congénères, il avait acquis, pour une somme convenable, un sac de marque dédiée aux skateurs. La particularité de celui d'Adrien était d'être une besace pleine de compartiments secrets.

Septembre s'évanouissait et l'année avait bien commencé pour

Adrien. Après avoir décroché son baccalauréat avec mention *assez bien* (ce qui lui avait permis de ne pas se faire trop remarquer), il avait choisi de s'inscrire en fac de lettres malgré les encouragements envahissants de son père à poursuivre une carrière en informatique, plus en adéquation avec les besoins du marché et moins propice à emporter son fils dans les méandres de la littérature. Il est vrai qu'en restant enfermé dans sa chambre, Adrien avait développé une appétence pour le bidouillage d'ordinateurs. Il avait créé son premier site web à l'âge de treize ans, en emboîtant les balises d'un univers numérique comme on aligne les briques d'un château médiéval.

Alors quand il avait fallu se décider sur son orientation, Adrien avait suivi les conseils du seul adulte qui le comprenait et qui n'était pas un membre de sa famille. L'ancien responsable de la bibliothèque à côté de chez lui l'avait promis : Adrien avait un vrai talent pour inventer des histoires ! Il s'était donc orienté dans une voie littéraire sans avenir, avec option *Informatique et Numérique*.

Adrien longea le couloir glacial du bâtiment nord. Celui qui menait à l'infirmerie où des dizaines d'étudiants s'inventaient des symptômes. Mais Adrien n'était ni malade ni en période d'examens et n'avait donc aucune raison de s'y rendre. Il croisa cette fille qu'il n'avait jamais osé aborder et gagna le préau pour s'offrir un café. La pièce enclencha la fusion des particules de caféine et des molécules de saccharose avec succès. Adrien manqua de se brûler les doigts et franchit la grille qui marquait la frontière entre l'université et le reste du monde.

Assis sur les marches extérieures qui connectaient le campus au monde des adultes responsables, Adrien touillait la boisson en contemplant les mécaniques de la pause méridienne. Sur le bassin de la fontaine qui embellissait la place devant l'université, un enfant avait formé une impressionnante flotte navale en coques de marrons. La bataille faisait rage et le garçon devait faire preuve d'inventivité pour soutenir l'assaut. Aussi, il récupérera un paquet de yaourts périmés près d'une poubelle. Chaque pot (dont le contenu était vidé dans l'eau) devint un navire prêt à tirer les marrons chauds comme des boulets de canon. La stratégie était simple : submerger l'ennemi par les flammes et le réduire en miettes !

Embarqué à bord de la Grande Guerre, Adrien ne se rendit même pas compte que le sucre avait disparu dans son café depuis longtemps. Il but le liquide tiède d'une traite et tira une grimace. Quand il ouvrit les yeux, l'enfant se tenait à ses côtés en louchant sur son gobelet. Adrien comprit le plan incroyable qui se dessinait dans l'esprit de l'ingénieur en herbe. La flotte devait s'agrandir et il fallait de nouvelles ressources en plastique. Adrien sourit pour accord et l'enfant

repartit avec le gobelet qui deviendrait bientôt un navire militaire, un vaisseau de combat, une arme de destruction.

Avec cette vue plongeante sur le champ de bataille, Adrien se demandait bien de quel côté de l'histoire la guerre de l'enfant allait tomber, quand des cris perturbèrent ses prévisions. À côté de la fontaine en ruine, le père de famille grondait le petit garçon qui avait commis une grosse bêtise. L'homme plongea dans une colère noire.

— Tes chaussures ! Tu en as mis partout !

Son regard le terrifiait. Ses mains l'écrasaient. Sa voix le tétanisait.

— Il ne faut pas que tu t'éloignes, c'est dangereux !

Une larme coula sur sa joue.

— Arrête !

Le petit fautif sanglotait dans l'indifférence des passants.

— Arrête ou tu vas pleurer pour quelque chose !

Alors qu'Adrien s'approchait du père en colère, il fût bousculé par un étudiant pressé. Un liquide brûlant s'échappa d'un mug et modifia la teinte de son sweat. Quand Adrien eut terminé d'essuyer la tache de café, le père et le fils avaient disparu. Il ne restait plus que les vestiges d'un monde qui avait failli exister. Les restes de yaourt formaient un archipel laiteux, les pots en plastique levaient les voiles et les marrons coulaient comme des boulets de canon trop lourds. Malgré le désastre, Adrien sourit à la vue de cette catastrophe créative.

Une éclaboussure l'extirpa de sa rêverie. De l'autre côté du bassin, un autre garçon lançait des cailloux sur le dernier bateau pirate encore debout. Caché sous sa capuche rouge, il défiait Adrien. Il semblait lui reprocher de n'avoir rien dit, de n'avoir rien fait. D'autres enfants surgirent comme un essaim et s'emparèrent du champ de bataille pour y mener une guerre sans fin.

L'air se déchira sous la sonnerie stridente de l'horloge universitaire. Le garçon avait disparu, noyé par la vague d'étudiants retournant en cours. Adrien suivit le mouvement avant de caler : un attroupement autour d'un panneau d'affichage empêchait de circuler librement. Il s'approcha pour déchiffrer ce qui les excitait à ce point. Alors que les sirènes de gendarmerie résonnaient dans toute la ville, une affiche colorée annonçait la *Fin du Monde* dans quelques jours.

*

La clé désamorça le verrou dans un cliquetis discret. La poignée baissée fit s'ouvrir la porte de la charmante maison en bordure de forêt. Adrien déposa ses baskets sur le paillasson accueillant du hall d'entrée. Assurances, chauffage, téléphonie, les factures adressées à son père s'accumulaient sur le guéridon. Adrien en ajouta deux toutes fraîches, récupérées dans la boîte aux lettres. Il débarrassa le verre de

jus d'orange qui traînait dans la cuisine et gagna le garage transformé en atelier.

— Adrien ? s'étonna Elias, les mains dans la sciure. Tu n'avais pas un cours d'ordinateur ?

— *D'informatique*, corrigea Adrien en s'abstenant de déposer une bise sur le front inquiet de son père. Non, le prof était encore absent.

Elias se reconcentra sur son activité.

— De toute façon, tu es bien mieux ici.

Une bouteille de bourbon et des outils tranchants encombraient son plan de travail. Ses mains témoignaient d'une grande usure, mais cela ne l'empêchait pas de maîtriser son métier. Il réparait le mécanisme d'un clown en bois censé avancer tout seul. Auparavant, c'était le genre de tâche qu'il effectuait à l'usine de fabrication de jouets. Mais voilà, la direction en avait décidé autrement en le remerciant pour ses bons et loyaux services. Il travaillait dorénavant à son compte. Et pour être tout à fait honnête, même si le confort financier en avait pris un coup, cela lui convenait à merveille. C'était plus simple pour garder un œil sur son sacré fiston.

— Nat est passé ? demanda Adrien.

— Nat aurait dû passer ?

— J'imagine…

Une particule de chêne s'accrochait sur la joue d'Elias.

— Il s'en veut probablement pour les crayons…

— Les crayons ?

— C'est une longue histoire.

— Avec Nathaël, c'est toujours une longue histoire.

Cette déclaration ne souffrait d'aucune contestation. *Les Périlleuses Aventures de Nathaël à la Bibliothèque* étaient le principal sujet des rares conversations entre Adrien et son père. Son ami ne manquait aucune occasion d'y user ses semelles et ses lunettes, la plupart du temps pour perturber l'ordre maintenu par Adrien qui en connaissait chaque rangée, chaque allée, chaque recoin.

Le monde d'Elias n'était pas aussi ordonné. Son atelier était un tel bric-à-brac que lui seul parvenait à s'y retrouver. C'était aussi l'unique endroit où Adrien n'avait pas le droit de fouiner. Du moins, l'unique endroit à l'intérieur de la maison.

Preuve du bazar ambiant, un sac poubelle encombrait l'atelier depuis une semaine. Bien obligé de s'y mettre, Adrien s'empara du lourd paquet rempli d'ébarbures, le transporta à travers la cour et l'abandonna près de la remise. Un souffle fit frissonner la ficelle qui nouait le sac jusqu'à l'étouffement. Quelques particules de bois s'envolèrent à travers le potager en friche où rien ne parvenait à pousser. Leur voltige majestueuse continua jusqu'au grand chêne qui siégeait tel un roi au centre du jardin. Adrien leva la tête et observa la

cabane de son enfance dont le cadenas bleu condamnait l'accès depuis dix ans.

*

En séparant les volets de sa chambre, Adrien dévoila la forêt fabuleuse qui tapissait l'horizon et dérobait la ville aux regards des intrus. Le crépuscule chassa la pénombre de la pièce et l'odeur de renfermé. Adrien admira l'harmonie qui régnait dans sa chambre avant de déceler dans un coin du lit, défigurant le drap étiré, une bosse, un pli.

Adrien aplatit aussitôt le tissu, lui rendant son état lisse et rassurant. Il retira son sweat, révélant un pendentif doré en forme de jonquille, s'installa à son bureau et décacheta la première enveloppe. Une relance menaçante accompagnait une facture impayée. Adrien s'appliqua à la rédaction du chèque en faveur du garagiste et enchaîna le règlement des additions suivantes. Les minutes s'égrainaient à mesure que le compte bancaire se vidait.

La productivité chuta quand Adrien détecta une facétie administrative. La dernière facture était établie au nom de sa mère : *Anna*. L'expéditeur n'avait pas reçu la mise à jour : depuis dix ans, la destinataire n'habitait plus à l'adresse indiquée. *Anna*. Un souffle chaud souleva la photographie sur laquelle elle souriait dans sa robe à fleurs, ses lèvres rouges désemparées, ses cheveux cobalt étouffés par son chapeau, son cou rose étranglé par un collier. *Anna*. Mais Anna ne vivait plus ici, elle était partie en pleine nuit. Avait-elle encore le même visage ? Avait-elle encore le même nom ? Son cœur battait-il toujours ? De l'air sortait-il de ses poumons ? La main droite d'Adrien se perdait dans l'embossage du palindrome sur le papier. *Anna*. Sa main gauche manipulait le pendentif avec anxiété. *Anna*. Anna ? Anna n'était plus là.

Adrien exécuta son navigateur web et ouvrit plusieurs onglets d'un clic sur le dossier marqué *Maman*. Les dizaines de pages révélaient les articles consacrés à la disparition d'Anna. Adrien collectionnait toutes les informations sur sa mère depuis qu'elle était partie. Il allait parfois en chercher lui-même dans les forums spécialisés dans les disparitions inexpliquées et les enquêtes non résolues. Plusieurs fois, il avait publié des photos de sa mère dans un sujet qu'il avait créé. Mais les seuls utilisateurs qui remontaient le fil chaque année étaient lui-même, des robots d'arnaqueurs ou des trolls avec du temps libre. Il faut dire que le monde s'était rapidement désintéressé de l'affaire. Contrairement aux enfants, les adultes avaient le droit de disparaître et qu'on les laisse tranquilles avec ça.

Soudain, une mélodie interdite s'échappa du passé. Le lobe tendu,

Adrien passa en revue la chambre jusqu'à localiser l'auteur du délit. Derrière la bibliothèque de dossiers parfaitement alignés, une boîte à musique appelait à l'aide. Chaque seconde était une bonne occasion d'émettre une nouvelle note. Adrien déplaça le meuble pour l'atteindre. Il ouvrit le corps étranger et inspecta les organes de l'instrument qui n'avait rien à faire là. La boîte à musique semblait se foutre de la gueule de son propriétaire, car sous le couvercle, une inscription trahissait l'origine du cadeau :

« Bon anniversaire Adrien,
Ta maman qui t'aime. »

Contrarié, Adrien embarqua l'objet fugitif jusqu'au jardin. Son élan vacilla au pied de l'arbre géant. Il prit son courage à deux mains et escalada l'échelle jusqu'au palier. Au pied de la porte cadenassée, il y avait un trou, trop petit pour y glisser un corps, mais assez grand pour y passer un objet dont on souhaiterait se débarrasser. Adrien défia la boîte à musique avant de la plonger dans les ténèbres de la cabane de son enfance.

*

En traversant le salon, Adrien remarqua la silhouette immobile de son père, découpée par les ondes lumineuses. Son âme était aspirée par les images projetées sur sa rétine. Adrien se décala et aperçut son propre visage sur l'écran de télévision.

— *Une disparition d'enfants jugée inquiétante. Ce sont trois enfants, deux garçons et une fille, qui ont disparu ce matin, alors qu'ils faisaient du vélo dans le parc. Leurs parents ont alors averti la gendarmerie. Des recherches ont d'ores et déjà été lancées dans le secteur. Une équipe canine est arrivée sur place et le préfet est attendu dans la soirée. Aucune hypothèse n'est écartée, alors que ressurgit l'histoire qui avait secoué la ville il y a dix ans, celle de la disparition d'Adr…*

Elias pressa le bouton rouge de la télécommande. Le silence s'imposa dans le salon alors que le passé venait d'envahir la maison à travers l'électricité statique du poste de télévision.

*

Ses doigts déformaient la physionomie du lit, érigeant des montagnes immenses, creusant des rivières agitées, déplaçant des pans entiers d'un univers en construction. Contrarié par la mélodie retrouvée et les enfants disparus, Adrien se réfugiait dans les dédales du drap blanc, le corps lové dans son lit terraformé, le visage écrasé contre l'oreiller, l'âme enfouie sous la couette pour le protéger des images et des sons du passé.

Car si les enfants disparaissaient…

Adrien.

Car si la mélodie revenait…

C'est moi.

Est-ce qu'*elle* revenait elle aussi ?

Il est temps.

Est-ce qu'*elle* revenait enfin pour l'aider ?

Ouvre-la.

Adrien écarta les paupières. Un grattement avait envahi la chambre. Quelque chose bougeait à l'intérieur de l'ordinateur. Un insecte qui se serait faufilé ? Un octet qui se serait fait écraser ? Le système d'exploitation sortit de sa veille et une notification s'ajouta dans la barre des tâches. Adrien exécuta le logiciel de messagerie. Sa boîte de réception se remplit, et au milieu de tout ce spam, un e-mail attira son attention.

Un mystérieux expéditeur : « *Ephraïm* ».

Un étrange objet : « *Sauve-les tous (1/6)* »

Une série de caractères aléatoires précédait l'arobase, le nom de domaine correspondait à celui de la faculté. Le corps du message était vide, mais une pièce y était jointe.

Le nom du fichier : *« LesEnfantsTerribles_Arod.jpg »*

L'ouverture de la pièce jointe renvoyait une erreur. Adrien lança une impression. C'est ainsi que le premier dessin d'enfant apparut.

Un pick-up noir percutait un jeune garçon dont la tête détachée roulait dans un tas de billes. De grandes silhouettes formaient un attroupement insensible au sort du gamin écrasé. Au milieu de la foule, un personnage hurlait sans être entendu. Son œil le plus grand était gris. Son œil le plus petit était bleu.

*

Le parc municipal était fermé. Adrien brava l'interdiction et se glissa entre les buissons.

— Nat ! Nat !

— Ici !

Nathaël posait avec fierté sur un rocher. Habitué des lieux, il arpentait souvent les faces de granit à la recherche de sensations fortes et de trésors enfouis – les autres grimpeurs avaient tendance à perdre des objets précieux. Il sauta dans le vide et ses baskets pleines de scratch écrasèrent le sol.

— C'est toi qui m'as envoyé l'e-mail ?

— Quel e-mail ?

Nathaël déplia la feuille de papier et regretta aussitôt.

— C'est dégueu ! C'est pas moi qui t'ai envoyé ça. T'as pas le nom

de l'émetteur ?

— Si…

— Pourquoi tu m'accuses alors ? C'est quoi son nom ?

— *Ephraïm*.

Nathaël redressa le montant de ses lunettes avec gravité.

— En effet, c'est très mystérieux.

— Je ne le connais pas, mais lui…

Sur le dessin, le personnage aux yeux difformes n'avait pas arrêté de hurler.

— Il me connaît.

Un coup de sifflet hostile coupa court à la conversation. Nathaël connaissait ce signal par cœur.

— C'est le gardien ! Faut pas rester !

Adrien fila dans le sillage de Nathaël – pour qui la topographie du parc n'avait aucun secret. Ses pieds creusaient des tranchées dans la terre molle et le bitume humide. Son regard se perdait dans le mouvement irrationnel des chaussures crottées de son ami. La fuite s'acheva dans l'artère commerciale qui longeait l'extérieur des grilles vertes. Nathaël peinait à retrouver son souffle, mais semblait fier de son coup. Ouf ! Ce n'était pas aujourd'hui qu'on lui mettrait la main dessus.

— Alors, tu l'as reçu quand ce message ? Adrien ?

Il n'y eut de réponse que le brouhaha des piétons qui assistaient à un drôle de spectacle. Adrien marchait au milieu de l'avenue bondée, insensible aux crises de panique des klaxons. Il se pencha et engloba l'enfant de ses bras. Le pick-up noir frôla le duo et s'encastra dans les véhicules en stationnement. Un fracas de métal creva le ciel sombre.

Il plut.

L'averse frappait les corps enroulés, noyait leur silhouette, s'éclatait sur l'asphalte. Le visage d'Adrien était modelé par l'incompréhension de l'acte qu'il venait de commettre. Des larmes roulaient sur les joues rondelettes de l'enfant qui avait fait tomber toutes ses billes. L'espace d'un instant, les deux cœurs battirent à l'unisson.

— Arod ?

Le petit garçon se libéra et ramassa ses sphères colorées aussi vite que possible. Dans la cacophonie des klaxons impatients, Adrien se releva. Tout était froid et figé. Sous ses mains, le vent liait chacun de ses frissons, alors que les passants s'agglutinaient en une masse curieuse.

— Ça va pas de te jeter sur la route comme ça ? s'agaça le conducteur, plus préoccupé par les égratignures sur sa carrosserie que par celles sur le gamin. T'es complètement taré !

— Désolé… bafouilla Adrien en contemplant le désastre.

Quelque chose brillait sous la pluie. Sur les traces de freinage gisait un ours en peluche. Adrien glissa ses doigts à travers les poils humides. Le jouet dévoila sa truffe moelleuse, sa bouche ravie, ses yeux gris et bleus.

Adrien lâcha l'ours et recula d'un pas. Il fixa ses paumes écorchées avant d'apercevoir Nathaël, à la fois sidéré par l'improbable accident et émerveillé par l'incroyable exploit. Les baskets d'Adrien paniquèrent et démarrèrent le sprint de leur vie.

*

Dans la cuisine, les seuls bruits provenaient du sifflement régulier qu'exerçaient les battements binauraux du cerveau d'Adrien. Son cortex s'embrumait. Sa gorge s'asséchait. Il plongea ses mains au cœur de l'évier, les inonda d'eau potable et but jusqu'à l'étranglement.

Quelques éclaboussures plus tard, les ondes de la sonnette se propagèrent à travers l'air sec. L'oreille d'Adrien vibra. Il accepta la proposition de Nathaël en ouvrant la porte d'entrée. Le regard des deux amis se croisa. Dans la cuisine, les mâchoires remplies de questions se mirent à bouger.

— Qu'est-ce qui s'est passé, Adrien ?

— T'as bien vu. T'étais là.

— Oui j'étais là…

— C'était comme sur le dessin. Je devais faire quelque chose.

— Tu as fait quelque chose. Tu as sauvé cet enfant.

Assis sur la chaise qui lui était réservée, Nathaël pointa le dessin ondulé sur la table en formica.

— C'était un message pour te prévenir. Quelqu'un savait ce qui allait se passer.

— Ou quelqu'un qui se fout de moi.

— Tu crois que ça a un lien avec les enfants qui ont disparu ce matin ?

— J'en sais rien… C'est sûrement un de ces jeux stupides qui tournent sur le campus… Une mauvaise blague…

— Il faut qu'on trouve ce Ephraïm. Il sait peut-être quelque chose sur les enfants. Il faut que tu découvres la vérité.

Adrien résistait, mais Nathaël tenait bon.

— Et si c'est une mauvaise blague, au moins tu sauras.

L'assise de la chaise n'était vraiment pas confortable.

— Je crois que tu l'as ta dernière grande aventure, reprocha Adrien, le regard enfoui dans le dessin surexposé par l'épuisant néon.

Nathaël passa la main dans ses cheveux ébouriffés.

— Je t'avais dit que je n'abandonnerais pas aussi facilement !

*

Des éraflures déformaient le seuil de la porte de la cabane. Le cadenas bleu n'avait pas encore bougé. Adrien posa sa main sur la façade avant de murmurer :

— Je sais que tu aimerais sortir, mais c'est trop dangereux dehors.

La cabane s'étira, fébrile, contrariée. Mais avant qu'elle n'ait pu dire quelque chose, la fenêtre de l'atelier d'Elias s'éclaira. Une silhouette imposante apparut dans le dormant de la porte.

— Tu dois rester ici, reprit Adrien. À l'intérieur, en sécurité.

Les lattes lâchèrent un soupir quand le jeune homme abandonna le palier pour rentrer au bercail. Elias confronta la maison dans l'arbre et referma la porte de l'atelier. La cabane reprit son souffle et personne n'entendit la boîte à musique jouer à nouveau sa mélodie.

CHAPITRE 2

Le Goût de la Guimauve

JOUR 2
24 heures après la disparition des enfants

Dans la troisième allée, Adrien souffla face au désordre. Ses mains alignaient le dos des ouvrages qui dépassaient des étagères en métal. Les romans rentraient dans le rang. Les auteurs étaient remis à leur place.

Adrien aperçut un livre qu'un lecteur turbulent avait oublié de ranger.

— Nat ?

Pas de réponse, évidemment. En attrapant le livre sur le comptoir, son coude percuta le pot à crayons qui sombra une nouvelle fois dans un vacarme inacceptable.

— Sérieux !

— J'espère que tu gères mieux tes livres que tes crayons, espéra une voix inquiète.

Adrien se releva face à une fille qu'il n'avait jamais croisée. Ses cheveux, maintenus par une barrette fuchsia ornée d'un lapin et deux épingles, dévoilaient un visage dorloté par la fatigue. Sa bouche patinée s'étirait dans un sourire mutin. Son pauvre cou était pris en étau par l'arceau métallique d'un casque audio des années 80. Son dos combattait le froid dans une veste en jean trop grande pour elle. Ses bras étranglaient un livre qu'elle désirait emprunter.

— Excellent choix, accorda Adrien en reconnaissant l'édition brochée.

— J'ai vu l'étiquette « Votre bibliothécaire vous conseille ». J'espère ne pas être déçue.

— Impossible, marmonna Adrien en reconnaissant la couverture. C'est l'œuvre de toute une vie.

— J'espère ne pas avoir besoin de toute une vie pour le lire.

— Aucun risque, le règlement n'autorise que trois semaines d'emprunt.

— Je serai obligée de revenir dans cet endroit effrayant ?

— Si tu trouves cet endroit effrayant, c'est que tu n'as pas encore rencontré mon responsable, dévoila Adrien en jetant un œil au bureau qui enfermait un adulte qui en sortait rarement. Tu as ta carte, s'il te plaît ?

— Ma carte ?

— Ta carte étudiant.

— Ho… Je ne l'ai pas encore. Je viens de changer d'académie et mon dossier s'est *un peu* perdu… Avec toutes les inscriptions, c'est un vrai bordel au secrétariat.

Adrien se surprit à savourer les complaintes adressées aux services administratifs de la faculté, eux qui n'avaient pas voulu écouter son plan de quarante-six pages pour moderniser leur antique système informatique.

— Pas d'inquiétude, j'ai l'habitude… Je peux te préparer une carte temporaire, mais ça devra attendre demain car le système est en cours de mise à jour.

— Je ne voudrais pas que quelqu'un me souffle cette *œuvre de toute une vie*…

— Je peux mettre le livre de côté pour toi.

— Tu promets ? Genre *parole de bibliothécaire* ?

— Pas besoin de promettre.

— Merci !

— À une condition, osa Adrien, les joues chaudes et la main sur le livre. Tu me diras ce que tu en as pensé.

— Deal !

Lyse saisit le feutre à pointe fine noire sans rien renverser avant d'inscrire quatre lettres sur un post-it.

— À demain, *Lyse,* conclut Adrien en décryptant le papier fluo.

— À demain, *Adrien*, conclut Lyse en déportant le casque audio sur ses oreilles.

Adrien tenta de deviner comment elle connaissait son nom avant de se rendre à l'évidence : il était inscrit sur le badge pendu à son cou.

*

Les recherches avaient repris dès l'aube et on pouvait entendre les aboiements de la meute alors que les gendarmes écrasaient les branches sur leur chemin. Arpenter les milliers d'hectares accidentés

de la forêt pour localiser trois enfants disparus depuis vingt-quatre heures semblait ambitieux, mais l'historique en la matière avait motivé le préfet à ne prendre aucun risque. Il fallait explorer chaque buisson. Il fallait retourner chaque caillou.

Adrien se faufilait à travers la flore sauvage avec l'assurance de celui qui avait déjà parcouru les lieux. L'altitude augmentait, la mousse s'épaississait, les champignons se multipliaient et les oiseaux modulaient les ondes à son passage. La balade s'arrêta à l'approche d'un épais chêne blanc aux branches indécises et aux racines rampantes. L'arbre surplombait un soulèvement de terrain semblable à un morceau de roche qu'on aurait tenté d'arracher. Adrien enjamba les écorces qui disparaissaient dans le tumulte minéral. Sous le tronc torturé se dévoila une fente noire, un espace sombre, une brèche.

Un homme s'en extirpa, équipé d'une lampe frontale. Son visage était noir. Il fit un signe à ses deux collègues qui s'éloignèrent avec leur berger allemand qui n'avait rien senti de particulier. Le gendarme couvert de suie raccrocha la chaînette qui interdisait (vaguement) l'accès à la grotte et déplia une carte des environs. Adrien demanda :

— Vous avez trouvé les enfants ?

— Rien à part des cochonneries jetées par ceux qui prennent ce coin pour une poubelle. Si tu veux participer aux recherches, la battue part du parking un peu plus bas. Toute aide est la bienvenue.

Le gendarme essuya son visage, observa Adrien et s'enfonça dans les fougères.

Adrien resta planté là sans trop savoir pourquoi, si ce n'est l'attrayant magnétisme que générait ce passage infranchissable. Les minutes s'écoulaient dans l'espoir que quelque chose s'en extirpe, l'arrache à la terre et le fasse basculer dans un autre monde sans prévenir personne.

Un râlement rauque trancha la flore. Tout autour, les herbes hautes s'agitaient. Quelque chose s'approchait. Quelque chose avait faim. Quelque chose voulait jouer avec le fémur d'Adrien.

La truffe humide d'un chien noir apparut. À l'arrêt, il ne lâchait pas Adrien, tétanisant sa proie par son simple regard. Les herbes n'osaient plus bouger d'une ligule. Un sifflement lointain obligea le canidé à obéir à son maître invisible. Le chien plongea dans les fougères, la tension retomba et le garçon s'engouffra dans le sillage de la bête.

*

La petite maison se dévoila, accueillante et chaleureuse, mais invisible au regard de ceux qui ne sortaient pas des sentiers battus. La mousse généreuse escaladait les façades en pierre. Les fleurs

multicolores cajolaient les tuiles en ardoise. Sous le porche, un vieil homme aux épaules larges et au visage bienveillant se balançait au rythme des grincements de son fauteuil à bascule et tapotait le ventre chaud de son fidèle toutou.

— Je me doutais que c'était toi.

Comme chaque mardi après les cours, Adrien déposa un livre plastifié sur le guéridon. Le vieil homme décortiqua la couverture marquée du tampon de la bibliothèque. Il voulait savoir ce que cette histoire lui réservait.

— Vous devriez l'aimer celui-ci, rassura Adrien.

— Je vais te rendre l'autre, dit le vieil homme en décollant son corps massif de son fauteuil à bascule. Mais avant, il faut que je te montre quelque chose.

Il invita Adrien à le suivre à travers le couloir inondé de chiens en porcelaine jusqu'à son bureau tapissé de livres anciens.

Avant de profiter de sa retraite, le vieil homme avait été responsable d'une des trois bibliothèques municipales. Chaque année, il avait tenu des ateliers d'écriture pour les élèves du primaire. C'est lui qui avait donné le goût des mots à Adrien et qui avait détecté son imagination débordante. Il l'avait encouragé à s'engager dans cette voie.

Aujourd'hui, le vieil homme n'avait plus beaucoup de raisons de venir en ville, alors il profitait du temps qui lui restait pour finir ce qu'il avait commencé. Il s'était promis qu'un jour, il réaliserait son rêve : construire un endroit tranquille, fait de lectures et de nuits douces, loin de la folie du monde. Un projet qu'il avait mis de côté, mais qui avait ressurgi il y a quelques années dans un coin de sa tête – les départs à la retraite font souvent ça. Oui, il sentait qu'il ne manquait plus grand-chose et qu'il allait bientôt y arriver.

En attendant, il devait rendre le livre posé à côté de l'ordinateur beige. Depuis qu'Adrien lui avait cédé son ancienne machine (Pentium II 350 MHz, 4 Go de mémoire vive, 16 Go de stockage) pour remplacer une antiquité, l'homme était devenu accro aux nouvelles technologies. Cela lui permettait de consigner ses idées avant qu'elles ne disparaissent de sa tête – chose fréquente chez les personnes dont on diagnostiquait un début d'Alzheimer. Toutefois, il éprouvait quelques difficultés à dompter la bestiole rondelette raccordée à l'unité centrale par un câble toujours emmêlé.

— J'ai sûrement appuyé sur quelque chose qu'il ne fallait pas.

L'ordinateur redémarrait en boucle dans une asphyxie inquiétante. L'écran n'affichait que des lignes vertes. Adrien secoua la souris, frappa des touches, tira des câbles, mais rien n'y faisait. Il parut à court d'idées.

— Tu m'as l'air aussi à plat que ce vieux machin, observa le vieil

homme.

Adrien ignora la remarque. Son mutisme se faufila sous le bureau en bois dont les pieds s'enfonçaient dans un tapis épais.

— Quelque chose te tracasse, on dirait.

Un aveu s'aventura entre les poils du tapis et le câble de la souris.

— La journée d'hier a été… bizarre.

— *Bizarre* ? s'étonna le vieil homme en cherchant Adrien à travers les fils. Tu parles des enfants qui ont disparu ? Ils en ont discuté à la radio et les gendarmes sont passés tout à l'heure.

— J'ai reçu un e-mail avec un dessin.

— Un *nimèl* ?

— Un message par Internet.

— Oh oui, bien sûr. Comment un dessin peut-il à ce point te tourmenter ?

L'ordinateur redémarra et tout revint à la normale.

— Et voilà ! déclara Adrien avec fierté.

— Tu lui as redonné vie ! Tu as un vrai pouvoir !

— Vous dites ça à chaque fois que je rebranche un câble.

— C'est que je n'y comprends rien moi à tous ces machins qui clignotent !

Les rires se mêlèrent aux bips et la paume ridée remercia l'épaule d'Adrien.

— Je ne sais pas ce que je ferais sans toi.

Les arbres produisaient de l'oxygène, la maison baignait dans un océan de soleil, le bois ne craquait pas. Adrien savoura ce doux moment où tout se déroulait parfaitement, car oui, tout se déroulait parfaitement. Après avoir servi un verre de lait à son invité, le vieil homme avait fini par s'endormir dans son fauteuil en ronflant très fort. Le livre sur son ventre se soulevait à chaque inspiration. Bien au chaud dans le bureau, Adrien tuait le temps pendant que les mises à jour s'effectuaient et que les fichiers infectés partaient en quarantaine. Les forums hébergeaient d'étranges théories, les boutiques en ligne proposaient d'intéressants rabais, les sites d'actualité ressassaient des informations déprimantes (fonte des glaces, guerre civile, krach boursier, prise d'otage), les enfants n'avaient pas été retrouvés et la messagerie d'Adrien se remplissait de nouveaux mystères.

Expéditeur : « Ephraïm »

Objet : « Sauve-les tous (2/6) »

Pièce jointe : « LesEnfantsTerribles_David.jpg »

Le chien aboya au démarrage bruyant de l'imprimante. Le vieux sursauta.

— Adrien ? Tout va bien ?

Sur le dessin, un pont rouge enjambait un étang recouvert de

nénuphars. Entre les deux, un enfant maladroit traçait une chute mortelle à travers une nuée de cailloux. La tête en vrac, le gamin semblait mal en point – dans l'indifférence des adultes. Et encore ce personnage aux yeux difformes, gris et bleus, qui hurlait sans qu'on l'entende.

— Je connais cet endroit…

— Qu'est-ce qu'il se passe, Adrien ? Où vas-tu ?

Le vieil homme calma son chien à bout de nerfs alors qu'Adrien les abandonnait à leur triste sort.

*

Les grilles délimitaient un espace vert légèrement orangé par les feuilles sèches des arbres endormis. Le parc municipal accueillait les promenades des amoureux, les sorties des centres aérés et les réunions des sans-abri. En été, les familles y mangeaient sur les nappes à carreaux. En hiver, les gosses y glissaient sur les nappes de givre. Entre les deux, les enfants disparaissaient.

Comme sur le dessin, un garçon bondissait sur le ponton en évitant les jets de pierres. Les poutres étroites bronchaient à chaque exploit. Armés de leurs cailloux, les autres enfants l'encourageaient à sauter plus vite et plus haut, sinon c'était une poule mouillée. Alors le garçon leur montra que non, il n'en était pas une.

Mais une corniche humide et un caillou en plein front en décidèrent autrement. Le gamin bascula du mauvais côté, son manteau gonfla comme un parachute et son corps traça une ligne droite en direction des rochers prêts à lui broyer les os. Ses yeux s'écarquillèrent d'effroi. Il avait atterri, mais ce n'étaient pas les arêtes tranchantes du granit qui l'avaient rattrapé en plein vol.

Adrien redéposa l'enfant sauvé de justesse.

— Ça va m'sieur ? s'inquiéta le petit garçon.

— Je crois… Mais toi…

— Oh c'est rien, rassura-t-il en frottant sa grosse bosse au font. J'ai l'habitude.

Un filet de sang s'échappait du coude d'Adrien.

— Bougez pas !

Sous le regard épaté d'Adrien, le petit garçon extirpa une fiole et du coton avant de désinfecter la plaie. Dans son sac brodé d'une croix rouge, un ours en peluche aux iris gris et bleus semblait vouloir s'échapper. Le cœur d'Adrien pencha dangereusement en avant.

— Et voilà, c'est réparé !

Le pansement recouvrait parfaitement la plaie. L'apprenti médecin gonflait ses joues de fierté. Il reversa son matériel dans la grande poche du sac et remonta la fermeture éclair.

— Attends David ! imposa Adrien en le retenant par le bras.

— Je dois aller jouer avec mes copains !

— Ceux qui te lancent des cailloux ?

— C'est mes copains quand même.

Les enfants du parc étaient passés à autre chose. Ils jouaient à la guerre en tirant sur des ennemis de plus en plus nombreux. Condamnés à la défaite, les petits soldats grimpaient sur les rochers, poursuivis par le gardien, réprimandés par les parents.

— Tu sais qui m'envoie les dessins ? Dis-lui d'arrêter, d'accord ? Dis-lui d'arrêter.

— Vous me faites mal.

Des adultes dévisagèrent Adrien qui relâcha aussitôt son emprise. Ce n'était pas le moment de menacer un enfant. David frotta son bras, puis jugea un instant Adrien avant d'être attiré par les cris des enfants soldats.

— Attendez-moi les copains !

Adrien plongea son regard dans le personnage du dessin imprimé. Celui aux yeux vairons. Celui dont la bouche se déformait pour le prévenir que quelque chose d'horrible s'était produit et allait se produire encore.

Et encore.

Et encore.

Et encore.

Et qu'il était le seul à pouvoir l'arrêter.

*

La buée recouvrait le miroir de la salle de bains. Adrien glissa son poing sur la paroi dans un mouvement de va-et-vient. Sous la chaleur, une goutte de transpiration perla sur son front. Son visage s'accosta au miroir. Ses yeux bleus fixèrent leur reflet. C'est là qu'Adrien remarqua l'étrange phénomène. Un liquide noir s'écoulait de la caroncule lacrymale et tentait de recouvrir le blanc de son œil droit. La paupière n'en avait rien à battre. Il fallait qu'Adrien agisse avant que sa vision ne se trouble, avant qu'il ne puisse plus rien faire, avant qu'il ne soit trop tard.

La lentille de contact se décolla sous l'effet tragique du pincement. Elle fut déposée dans le réceptacle inondé de solution. Cette dernière convenait à la décontamination, le nettoyage, le rinçage, le remouillage et la conservation. La deuxième lentille reçut le même traitement de faveur. L'eau claire emporta la larme noire par le fond, et quand Adrien s'observa à nouveau, délesté de ses lentilles de contact colorées, sa vue ne se troubla pas.

Son œil gris voyait aussi bien que son œil bleu.

CHAPITRE 3

Le Quinzième Chromosome

— Mademoiselle, il est interdit de fumer ici.

Lyse écrasa sa cigarette avant de se présenter à l'accueil de l'institut psychiatrique.

— Votre nom, s'il vous plaît ?

Elle scanna les alentours à la recherche d'un interlocuteur moins curieux.

— Mademoiselle ? J'aurais besoin d'une pièce d'identité.

— Vous êtes nouveau ?

Le jeune agent de sécurité, aux joues roses comme celles d'un nouveau-né, dut bien l'admettre : il avait signé son contrat d'apprentissage la veille.

— C'est bon, accorda une voix grave.

D'un geste de la tête, le responsable de la sécurité de l'institut autorisa l'entrée à la jeune fille.

— Ça faisait longtemps qu'on ne t'avait pas vue, Lyse.

— J'étais occupée.

— On l'est tous, dit-il en regardant à travers la baie vitrée qui gardait les deux mondes hermétiques. Malheureusement, les choses ne s'améliorent pas souvent pour ceux qui restent ici.

— Ça veut dire quoi ? répondit Lyse, sur la défensive.

— Ça veut dire que tu devrais en profiter, tant qu'il est encore temps.

La porte s'ouvrit dans un tumulte pneumatique qui aspirait l'âme de ceux qui osaient entrer. Lyse déambula à travers les couloirs beiges de l'établissement spécialisé dans le traitement des troubles mentaux. Son corps enfumé glissa entre les fauteuils roulants et les infirmiers fatigués, jusqu'au réfectoire principal. De sacrés énergumènes, affublés de blouses à pois déprimantes, occupaient leur temps libre en

regardant la télé, en jouant aux cartes ou en hurlant des insanités au personnel soignant.

Lyse accosta une table ronde où quatre patients s'affrontaient autour d'une partie de Scrabble.

— Messieurs, nous avons de la visite !

— Toujours en train de jouer, Monsieur Gontran.

— C'est pas comme si on avait grand-chose d'autre à faire ici.

Monsieur Gontran (un habitué du genre malicieux) rit de bon cœur, le joueur à sa gauche (un dépressif du genre bougon) roula des yeux, le joueur à sa droite (un bipolaire du genre paranoïaque) camoufla ses lettres. Quant au quatrième joueur, perdu dans les consonnes et les voyelles, il n'avait pas l'air de trouver les mots. Pendant que ses ongles grattaient la table, ses lèvres élaboraient des formes, mais ne laissaient échapper aucun son.

— Marc, tu dois *utiliser* les lettres si tu as un mot en tête, taquina Monsieur Gontran.

— Et toi, tu joues ? s'impatienta le dépressif bougon.

Pendant que Monsieur Gontran déposait soigneusement son mot commun sous l'agacement de son adversaire, Lyse observait l'homme muet et son plateau-repas intact. Elle plongea la cuillère en plastique dans l'étrange purée marron. Le repas tiède trouva enfin son chemin, mais Marc ignorait les efforts, murmurait en silence, contredisait la mise en bouche. Parfois, le laitage crémeux coulait sur sa lèvre gercée. Parfois, la purée chutait sur sa blouse.

— Il faut que tu manges.

Malgré l'injonction, Marc s'était rendu hermétique à toute alimentation, davantage préoccupé par ce qui ne pouvait pas *sortir* de sa bouche plutôt que par ce qui voulait y *entrer*.

— Les choses vont s'arranger, rassura Lyse en posant la cuillère.

Un infirmier fit remarquer que l'heure des visites touchait à sa fin.

— Je te le promets.

Les patients commençaient à s'agiter.

— Je vais t'aider à sauver les enfants.

Les lèvres de Marc frémirent.

— Les sauver tous.

Lyse essuya la bouche de Marc et quitta l'institut sans prêter attention au jeune agent de l'accueil qui venait de bégayer « Bonne soirée ». Elle claqua la portière de la voiture, sortit son baladeur cassette et pressa la touche de lecture. Mises en appétit par le festin auditif qui coulait dans ses oreilles, ses pupilles plongèrent dans le miroir de courtoisie.

Ses yeux se mirent à briller.

*

Ceux d'Adrien étaient vairons.

Comme tous les bébés du monde, Adrien était né les yeux bleus. Puis la mélanine décida de lui jouer une farce. Un des gènes responsables de la coloration se muta au début du développement embryonnaire avec une facilité déconcertante. L'ADN étant copié à chaque division, ce furent toutes les descendantes de cette cellule qui possédèrent la mutation. Et l'œil droit d'Adrien fut gris. Et l'œil gauche d'Adrien fut bleu.

Le problème avec les gosses, c'est qu'ils se moquent. « *Il fait peur maîtresse ! Tu veux un caillou dans la figure Adrien ?* ». Ça ricanait dans les couloirs, mais ça échangeait les billes à la récré. Puisqu'on pouvait manger sa soupe pour grandir ou courir pour maigrir, Adrien demanda des lentilles de couleur pour se camoufler. Et comme Adrien ne voulait pas avoir les yeux gris, il eut à nouveau les yeux bleus.

— Adrien !

— J'arrive !

Équipé de ses lentilles propres, Adrien ouvrit l'armoire à pharmacie – celle qu'il n'arrivait jamais à atteindre quand il voulait désinfecter son front après s'être fait caillasser à la récré. Sur les étagères en désordre, de vieux sirops pour la gorge jouaient des coudes avec des crèmes pour le dos. Un flacon se démarqua, il était rond, il était jaune, il contenait des antidépresseurs. Sur l'étiquette était inscrit « *Anna* ». La date de péremption était dépassée depuis longtemps.

Adrien déversa le contenu dans le creux de sa main. Les comprimés colorés voulaient qu'Adrien les avale. Ils lui ordonnaient de les laisser neutraliser son système, adoucir sa colère, vider sa tête, cloisonner son esprit, empêcher les monstres de venir lui croquer les orteils pendant la nuit. Comme sa mère, on l'avait mis sous traitement – quelques années du moins. Il fallait calmer l'adolescent, le sortir de sa dépression, l'empêcher de trop penser à *elle*, lui interdire de toucher la cime des grands arbres.

— Adrien ! Je vais dans la voiture, n'oublie pas de fermer à clé !

Adrien reversa les comprimés dans le flacon et abandonna la salle de bains. Fidèle à ses principes, il tint la promesse faite à son père et glissa dans le véhicule mal entretenu garé dans l'allée. Le crochet de la ceinture verrouilla le système de sécurité obligatoire.

— Ta grand-mère nous a promis sa célèbre purée pour ce soir, s'enthousiasma Elias.

Adrien vérifia plusieurs fois le bon enclenchement du cliquet. Il tremblait un peu, suait beaucoup.

— Ça va ? s'inquiéta Elias.

— Ça va, répondit Adrien sans le regarder.

— On peut décaler à la semaine prochaine…

— Je te dis que ça va.

La clé de contact émit un son d'agacement. La première vitesse s'enclencha, le moteur vrombit et les feux avant éclairèrent l'arbre dans le jardin et les trésors qu'il renfermait. Le front d'Adrien prit la température de la vitre lorsque la cabane se souvint qu'elle avait oublié de lui dire quelque chose.

*

Le moteur était à l'arrêt, mais Adrien ne voulait pas descendre.

— Tu vas bien ? s'inquiéta Elias. Tu n'as rien dit de tout le trajet.

— Tu crois que Maman pourrait essayer de nous contacter ?

— Pourquoi tu me demandes ça ?

— Les enfants qui ont disparu…

— *Les enfants qui ont disparu* ? Je ne vois pas ce que ta mère vient faire là-dedans.

— Peut-être qu'elle voudrait m'aider à les retrouver ?

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Quelqu'un doit faire quelque chose…

— Tu as bien vu à la télé, il y a plein de gens qui s'en occupent.

— Ça fait déjà deux jours…

— Adrien, ne t'en mêle pas !

La portière du conducteur s'ouvrit.

— Dépêche-toi, ta grand-mère n'aime pas qu'on soit en retard.

Les parents d'Anna avaient acheté leur maison dans la cité ouvrière. À l'époque, Abraham avait reçu une promotion chaleureusement accueillie par le portefeuille dégarni de la famille. Les briques rouges abritaient des souvenirs tendres de gâteaux ronds et de chocolat chaud. Ces choses-là, Adrien y goûtait aussi. Quand il était petit, sa grand-mère le gardait chaque mercredi. Se faufilant dans les recoins taquins du grenier, activité illégale en laquelle il était devenu expert, Adrien exhumait avec régal les peintures de sa mère. Il se plongeait dans les paysages fous qu'elle imaginait depuis qu'elle était petite. Et quand le sommeil frappait à la porte, Adrien se nichait dans ce lit tendre qui fut celui de sa maman qui avait vécu sous la charpente pour ne déranger personne.

— Adrien ! s'exclama Sarah. Il faut vraiment que je prépare ma purée pour que tu viennes me voir ?

— Mamie, je suis passé dimanche dernier et il n'y avait pas de purée.

— Tu devais être malade, déduisit-elle en prenant la température frontale de son petit-fils.

Le thermomètre en forme de paume se désactiva, mais ce n'était

que le début de l'examen clinique.

— La faculté se passe bien ? Tu n'es pas trop perdu ? Je pense à toi chaque jour depuis la rentrée, tu sais. J'en discutais ce matin avec la voisine, elle me disait que ce n'est pas comme le collège ou le lycée. Personne n'est là pour vous aider.

— Adrien se débrouille très bien, interrompit Elias en déposant son manteau. Il aide même quelques heures par semaine à la bibliothèque de l'université.

— Quelle drôle d'idée. Et tu as encore du temps pour avoir une petite amie ?

— Sarah…

— Quoi ? Je m'intéresse à la vie de mon petit-fils, voilà tout !

Elle souleva le lourd fait-tout en émail.

— Laisse-moi t'aider, Mamie.

— Tu es si attentionné… Je ne comprends pas que tu n'aies pas plusieurs filles à ton bras. Viens, je veux tout savoir. Aucun secret entre une grand-mère et son petit-fils !

Adrien accepta le bisou sur sa joue (celui que Sarah déposait pour qu'il ne manque jamais de tendresse) et Elias accepta le whisky dans son verre (celui que Sarah servait pour qu'il ne manque jamais d'ivresse). Pendant ce temps, Abraham disparaissait en silence dans le même fauteuil marron depuis des années, absorbé par l'écran en activité.

— Papy et sa télé, c'est sacré, dit Adrien en déposant le fait-tout sur le plan de travail de la cuisine.

Sarah se contenta de sourire en entamant la découpe des pommes de terre.

— C'est Maman qui lui avait offert ?

L'index passa au rouge.

— Ça va, Mamie ?

La pulpe se décolla avant d'étouffer dans un chiffon propre.

— Rien qu'une égratignure. Tu disais ?

— C'est Maman qui a offert la télé à Papy ?

— Oui, pour remplacer sa radio qui ne fonctionnait plus. J'ai toujours trouvé que c'était une mauvaise idée.

— C'est pour ça qu'il est toujours devant ? Parce que ça lui rappelle Maman ?

— Il y a beaucoup de choses qui rappellent beaucoup de gens dans cette maison.

— Mais Maman est la seule qui n'est plus là.

Le fait-tout était plein à craquer.

— Aide-moi plutôt à mettre la table, imposa Sarah.

En déplaçant une mauvaise pile d'assiettes, Adrien fit tomber une photo qui glissa sur le carrelage. Anna, sept ans, creusait la terre dans

le jardin de ses parents. C'était la première fois qu'Adrien voyait cette photo.

— C'est encore ton grand-père qui a dû ranger ça là, à l'époque où il m'aidait encore. Un jour, j'en retrouverai au fond du congélateur.

Elle logea la photo dans son tablier qui gonflait à vue d'œil, même s'il restait encore beaucoup de place. Peut-être pas pour d'autres photos d'Anna car elles avaient déjà toutes été décollées des cadres, découpées des recueils, détachées des murs. Il y avait suffisamment de ménage à faire et sa grand-mère détestait la poussière.

— Allez, Adrien, la table ne va pas se dresser toute seule.

La nappe fleurie sublimait le festin. Sarah avait déposé une assiette sur le guéridon à côté d'Abraham qui ne mangeait plus à table depuis le départ de sa fille. Le repas fut bon et le vin fut bu, quoiqu'il manquait un peu de sel dans la purée moins bien écrasée que d'habitude. On évita de mentionner les enfants disparus pour ne pas gâcher la soirée. Le dessert glissa tout seul jusqu'à l'estomac. Elias glissa tout seul jusqu'au canapé.

Face à lui, le téléviseur diffusait la traditionnelle émission de chasse : ses hommes déterminés, ses biches affolées, ses faons égorgés en pleine forêt.

— Adrien, appela Sarah, tu m'aides à débarrasser ?

L'évier débordait de mousse.

— Mamie, est-ce que le nom d'Ephraïm te dit quelque chose ?

— Non, ça ne me dit rien.

— Maman connaissait peut-être quelqu'un qui s'appelle comme ça ?

— Je viens de te dire que ça ne me disait rien.

Adrien se plongea dans le va-et-vient de l'éponge. L'eau était beaucoup trop chaude. Le pendentif lui collait à la peau.

— J'en ai marre d'attendre qu'elle revienne.

— Écoute, Adrien, ça n'a pas été facile pour ton père de trouver sa place quand ta mère est partie, mais il a fait ce qu'il a pu. Il t'a protégé quand les autres s'étaient retournés contre toi. Tu trouves peut-être que ce n'est pas assez, mais tu dois apprécier ce que tu as et ne pas courir après des espoirs fous. Ton père a pris bien soin de toi, Adrien. Il a pris bien soin de toi.

— Je ne demande pas grand-chose.

— Tu demandes l'impossible. Tu dois aller de l'avant pour construire ta vie. Une vie sans toutes les réponses. Une vie sans elle.

Le claquement d'un tiroir secoua le plongeur de service.

— Tu dois tourner la page.

Le néon siffla.

— Tu n'es plus un enfant.

La fenêtre de la cuisine dévoila un étrange spectacle. Une forme rouge glissait entre les pissenlits. Le gamin à capuche oscillait sur la balançoire qu'Adrien avait tant malmenée. Il le fixait.

— Adrien ?

Le sifflement du néon cessa. Le gamin n'était plus là. Adrien tenta de reprendre pied et de mettre le doigt sur ce qu'il avait vu.

— Il y avait quelqu'un sur la balançoire.

— Sûrement un enfant du quartier, suggéra Sarah en jetant un œil. Depuis que ton grand-père ne peut plus se déplacer tout seul, ils passent leur temps à se faufiler dans le jardin pour voler mes fraises. Je demanderai à ton père de la démonter. Elle ne sert plus à rien.

La balançoire condamnée continuait son mouvement hypnotique. L'enfant avait filé dans la nuit sans laisser de traces. Adrien essuya celles qu'il restait dans l'assiette.

Adrien s'enfonçait dans l'assise du canapé, l'esprit happé par le vieux film de guerre qu'Abraham et lui connaissaient par cœur. Les vagues de soldats se noyaient dans l'iris du doyen silencieux et de son petit-fils. Le débarquement sur la plage avait encore échoué, mais un jour peut-être, les soldats parviendraient à franchir les remparts d'un monde en danger.

— Cette histoire n'a aucun sens, déplora Elias.

— Un café ? proposa Sarah.

— Volontiers !

— Et toi, Adrien ?

— Adrien, réponds à ta grand-mère.

Adrien refusa d'un hochement de crâne, laissant les adultes s'éclipser dans la cuisine.

— Je ne sais pas trop ce qu'il a, s'interrogea Elias. Il m'a parlé d'Anna avant de venir, ça faisait des années…

— Est-ce qu'il s'est passé quelque chose à l'université ?

— Non, les jours se suivent et se ressemblent.

— C'est peut-être ça.

Le café était trop chaud, Elias en profita pour marquer sa curiosité :

— Peut-être quoi ?

— Rester coincé, dans cette ville, dans cette maison, à tourner en rond, à ressasser ses histoires, ça lui met des idées dans la tête. Et puis, avec la disparition de ces trois bouts de chou, les gens aussi se posent des questions.

— Qui se posent des questions ?

— Tu sais bien : des gens du quartier, des gens que je croise au marché. Ils parlent pour ne pas s'ennuyer. Tu sais comment ils sont.

— Qu'ils s'occupent de leurs affaires !

— Elias, voyons, ne sois pas comme ça. Tu le vois bien : ce n'est plus un endroit pour lui. Ce n'est plus un endroit pour vous.

— Ses études, mon travail, notre maison… Nous avons tout ici.

— Vous *aviez* tout.

— Vous aussi, Sarah, vous êtes ici.

— J'aime Adrien de tout mon cœur. Je bénis chaque jour où il vient à la maison. Et toi, Elias, je t'aime comme mon propre fils. Mais il est temps de retrouver le tien, avant qu'il ne t'échappe à nouveau.

Un rire s'échappa du salon et ricocha sur la vaisselle propre.

— Il est temps de prendre un nouveau départ, loin des souffrances, loin du passé.

Elias buvait les paroles de la matriarche.

— Loin d'Anna.

Sarah glissa un objet plat dans la paume de son gendre : une carte de visite pour une experte en immobilier.

— Elle s'est occupée de toutes les maisons du quartier. Elle est discrète et efficace. Elle a même réussi à vendre celle de nos voisins au-dessus du prix du marché. Je sais que ce n'est pas évident depuis que tu ne travailles plus à l'usine.

— J'ai quelques commandes qui devraient arriver, pour les fêtes de fin d'année.

La paume ridée de Sarah caressa la joue gonflée d'orgueil d'Elias.

— Tout ce que je dis, c'est que tu mérites enfin de vivre heureux, apaisé.

Elias distingua la silhouette de son fils diluée dans le scintillement de l'écran, contempla le papier glacé qui promettait une nouvelle vie et observa le fond de sa tasse. Le marc semblait vouloir lui souffler quelque chose. Quelque chose d'insensé.

— Je peux ravoir du café ?

*

Les vestes se suspendaient au porte-manteau chargé aux deux tiers. Elias se tapa la panse.

— Quel festin !

Insensible aux préoccupations digestives de son père, Adrien observait le jardin depuis la fenêtre de la cuisine. Le vent soulevait les branches. La charentaise d'Elias attaqua la première marche.

— Ne monte pas trop tard.

Alors que les minutes s'écoulaient le long des cloisons, des grattements résonnaient depuis l'extérieur. Adrien fit semblant de ne rien entendre avant de se rendre à l'évidence. Quelque chose dehors voulait qu'il sorte. Quelque chose dehors voulait lui parler.

Il s'empara d'une bouteille de lait et remplit un verre garni de licornes. Il sortit par la porte de service, grimpa à l'échelle clouée au tronc et déposa le verre au pied de la cabane. De nouvelles griffures déformaient le seuil. Chaque jour, il y en avait un peu plus. Une petite main passa à travers la trappe et attrapa le verre.

— Il se passe quelque chose, confia Adrien. Là, dehors.

Plusieurs déglutitions résonnèrent et la petite main reposa le verre à moitié vide, accompagnée d'une inquiétante quinte de toux.

— Tu devrais tout boire. Cela te ferait du bien.

La petite main hésita avant de céder à la prescription. Du laitage, il ne restait que quelques gouttes. Adrien s'apprêta à se relever quand la voix fragile d'une petite fille s'échappa par la trappe.

— Quand est-ce que je pourrai sortir ?

— Tu devrais dormir.

— Il fait sombre ici. Il fait froid. Ce n'est plus comme avant. Je crois qu'il y a quelque chose. Quelque chose qui veut sortir.

— Tu es en sécurité. Je ne laisserai rien t'arriver.

— J'aimerais voir les étoiles. J'aimerais voir les gens.

— C'est trop dangereux à l'extérieur.

— Je crois que c'est dangereux à l'intérieur aussi.

Le bois émit un bruit sec, comme un craquement d'os.

— Je ne peux pas te laisser sortir, Isa

Adrien se releva.

— Adrien ?

— Oui ?

— Merci.

Isa toussa.

Arrivé en bas de l'échelle, Adrien manqua de peu le dernier barreau en sentant une voix lui chatouiller la nuque.

— On s'amusait bien là-dedans, tu te souviens ? C'était notre QG.

Nathaël remarqua le verre qu'Adrien camouflait dans la nuit.

— Tu avais drôlement soif.

— Qu'est-ce que tu veux, Nat ?

— Je venais voir si tu en savais plus sur le dessin.

Adrien expira un mélange d'agacement et de renoncement.

— J'en ai reçu un autre.

Les étoiles scintillèrent moins fort que les yeux de Nathaël.

— Ah oui ? Quand ?

— Hier. Il y avait un enfant au parc, comme sur le dessin.

— Tu l'as sauvé, lui aussi ? Je suis sûr que oui ! C'était encore un message d'Ephraïm ?

— Je te l'ai dit, c'est une mauvaise blague.

— Une mauvaise blague qui a l'air bien réelle. J'aurais aimé voir

ça !

— Il aurait fallu que tu sois là.

Le front de Nathaël creusa une tranchée de tristesse avant de la combler d'espoir.

— Ephraïm va sûrement t'en envoyer d'autres ! Peut-être qu'il pourra tout expliquer ! Et cette fois, je serai là !

— Il est tard…

Nathaël plissa les sourcils.

— Oublie cette histoire.

Adrien porta son regard sur la cabane dans laquelle vivait une petite fille.

— Je vais me débrouiller.

CHAPITRE 4

Les Bocaux

6 MOIS AVANT LA DISPARITION D'ADRIEN

J'aime pas les docteurs. Ils passent leur temps à regarder dans mes oreilles, mon nez, ma bouche. Ça me fait mal et je leur ai même pas dit qu'ils avaient le droit.

— Fais *Aaaaah*.

— Adrien, fais ce que le docteur te dit.

Papa est toujours du côté des adultes.

— Adrien, si tu veux guérir, fais ce que le docteur te demande.

Je tire la langue aussi fort que je peux. Ça me fait mal, mais s'il veut vraiment regarder, et bien qu'il regarde, qu'il voit tout ce que j'ai en moi. Qu'il voit ma gorge qui gratte, mon ventre qui gargouille, mes intestins qui se remplissent.

— Si tu ouvres un peu plus, je vais finir par voir tout ce que tu caches.

Pourquoi le docteur rigole ? Il a vu quelque chose ?

— Tu peux te rhabiller.

J'ai froid. Je l'aime pas ce docteur. Il fait toujours mal aux enfants en rigolant. Je les entends pleurer quand je suis dans la salle d'attente. Et ça m'énerve, j'ai envie d'entrer et de lui prendre sa piqûre et lui mettre dans les fesses pour voir ce que ça fait !

— Adrien a une petite bronchite, il y en a plein en ce moment à l'école.

Papa récupère l'ordonnance. Je l'aime pas trop ce papier avec le nom du docteur dessus. C'est le même papier pour les médicaments de Maman, ceux qui la font dormir tout le temps.

— Vous avez pu avoir un rendez-vous avec le psychologue pour

Adrien ?

— Pas encore.

Le docteur tend un prospectus avec une photo où des enfants font semblant de sourire et un dessin où des enfants se tiennent la main.

— Un confrère dirige un nouvel essai clinique avec une approche moderne qui permet aux enfants d'exprimer ce qu'ils ressentent et de compartimenter leurs pensées pour mieux gérer leurs émotions. Je ne vais pas trop entrer dans les détails techniques, tout est expliqué sur le dépliant. C'est un psychologue renommé qui a eu d'excellents résultats avec d'autres programmes. Je suis certain qu'il pourra aider Adrien.

— Je ne sais pas trop… Adrien en a vraiment besoin ?

Le docteur m'inspecte de la tête aux pieds alors que je n'ai pas fini d'enfiler mon pull qui me gratte.

— Venez à la réunion d'informations, et vous n'aurez plus besoin de vous poser la question.

Papa m'aide à mettre mes chaussures car je mélange la gauche et la droite. Je sers mon doudou qui est resté assis pendant que le docteur glissait le bâton au fond de ma gorge.

— Tu as été très courageux, Adrien. Tu as le droit de prendre un bonbon.

Je plonge ma main dans le saladier et j'en ressors un ours en gélatine. J'aime les ours, mais j'aime pas la gélatine.

*

— Il t'a fait quoi le docteur ?

— Il a fait ça.

J'ouvre grand la bouche comme si j'allais dévorer Nat. Ça le fait marrer comme une baleine.

— Elle a quoi ta maman ?

Maman était en train de jardiner, mais là, elle se met à gratter la terre très fort. Ça gratte vraiment très fort ! Je n'aime pas le bruit que ça fait. Alors je m'approche et elle se met à crier.

— Maman ? Qu'est-ce qu'y a Maman ?

Notre chien se met à aboyer ! C'est un chien tout blanc avec des yeux tout dorés et un foulard tout jaune autour du cou (Maman lui a fabriqué). Avant, il vivait avec personne, et maintenant, sa mission c'est d'être avec Maman au cas où elle est en danger. Il a senti quelque chose et il est prêt à la défendre.

— Pousse-toi Adrien ! crie Papa. Anna ! Anna, tu m'entends ?

Maman tient la griffe qui retourne la terre. Papa n'ose pas s'approcher d'elle.

— Anna ?

— Ils ont mis quelque chose dans la terre. C'est pour ça que rien

ne pousse. Ils ont mis quelque chose dans la terre pour qu'on le mange et que ça vive dans notre estomac.

Papa parvient à récupérer la griffe en faisant tout doucement. Alors Maman gratte avec ses ongles qui commencent à saigner. Les aboiements sont encore plus forts.

— Anna, arrête !

Oula ! Le chien a essayé de mordre Papa !

— Maman ! Maman !

Je pleure pendant que Nat m'empêche d'avancer. Il fait souvent ça, pour pas que je voie quand Maman se retourne les doigts.

L'ambulance est là. Y a un gros type qui a pas l'air sympa et un autre avec une moustache (c'est le chef). Ils sont venus chercher Maman. Je cours pour les empêcher de la mettre dans l'ambulance, mais le monsieur moustachu me retient.

— Doucement mon grand.

Nat crie sur l'ambulancier, mais il l'ignore complètement. Il est trop occupé à expliquer à mon père qu'ils emmènent Maman au même endroit que d'habitude, l'endroit que je déteste le plus : celui avec les gens qui crient parce qu'ils ont vu quelque chose que les autres ont pas vu.

Papa regarde l'ambulance s'éloigner, puis se tourne vers moi. J'ai l'impression qu'il a pris une décision. Une décision qui ne va pas me plaire du tout, du tout, du tout.

*

Le nom du psychologue pour enfants est écrit sur son badge.

— Adrien, tu sais ce qu'on fait ici ?

Je hausse les épaules. J'ai pas envie de répondre parce que Papa a pas voulu que Nat vienne avec nous. Soi-disant que tous les enfants n'ont pas le droit d'être ici ou je sais pas quoi. Mamie voulait pas que Papa m'amène ici. Elle a dit que les docteurs allaient me mettre des trucs dans la tête.

— Laisse-moi te montrer.

Il pose un crâne en plastique sous mon nez.

— Tu vois, ça, c'est ta tête.

Déjà, il dit n'importe quoi. Ma tête est sur mon cou, j'ai encore vérifié ce matin, comme Maman m'a montré. Et là, il fait quelque chose de magique et dégoûtant. Il ouvre la tête qui est pleine de gélatine (mais c'est pas des ours). Dedans, y a des jetons en carton comme dans les jeux de société. Dessus, y a des dessins d'enfants (exemple : une étoile ou une voiture ou un éclair).

— Ce qu'on fait ici, c'est qu'on aide les enfants comme toi à

comprendre ce qu'ils ont dans leur tête. Parce que les enfants comme toi sont très forts pour cacher des choses. Mais nous les adultes, nous ne voyons pas tout ce que voient les enfants comme toi.

Comme moi, comme moi, comme moi. C'est quoi un enfant comme moi ?

— Tu veux bien dessiner à quoi tu penses maintenant, sur ce jeton ? Ensuite, tu le mets dans l'endroit de la tête où tu penses qu'il est.

Y a plein de crayons de couleur, plus que chez le docteur qui regarde dans ma gorge. Bon d'accord, il est un peu mieux comme docteur celui-là ! Pendant qu'il discute avec Papa, je dessine la tête de Maman parce qu'elle me manque et la seringue de l'autre docteur parce qu'elle fait peur. Je dessine Nat aussi, avec ses lunettes bleues, parce que j'aurais aimé qu'il soit là. Et puis je place les jetons dans la gélatine et le docteur referme la tête.

*

Ce matin, je suis avec les autres enfants du groupe. C'est la première fois que Papa ne reste pas avec moi. J'ai un peu peur parce que j'entends parfois des enfants pleurer et je ne sais pas trop pourquoi. Heureusement, j'ai pu prendre mon doudou. Le docteur a un carnet spécial. Dedans, il note comment on fonctionne. Je l'ai vu une fois ce carnet (le docteur avait le dos tourné), c'est plein de dessins dégoûtants et de mots compliqués. D'habitude, j'aime bien les dessins, mais là, j'ai pas trop aimé.

— Aujourd'hui les enfants, nous allons enfin découvrir ce que vous avez dans votre tête !

Le docteur ouvre le crâne en plastique avec les jetons de tous les enfants qui sont coincés un peu partout dedans. Si c'est toujours dans notre tête (qu'on y pense encore), alors on doit laisser le jeton dans le crâne, sinon on le met dans un bocal à notre nom. Le premier garçon sort un jeton, et dessus, y a une voiture. C'est la voiture de sa maman qui est morte dedans.

Il met le jeton dans son bocal. Je suis trop content parce que ça veut dire qu'il a plus peur de la méchante voiture qui a tué sa maman. Quand le docteur lui demande pourquoi c'est parti, le petit garçon répond que son papa a acheté une nouvelle voiture encore mieux. Pas bête !

Le docteur a l'air content, genre son truc a marché. Mais soudain, le garçon se met à pleurer en se cachant pour pas que ça se voie. Alors je dis :

— Moi je trouve ça bizarre.

— Oui, Adrien ? Qu'est-ce qui est bizarre ?

— Ben la voiture, c'était celle de sa maman. S'il oublie la voiture,

il va oublier sa maman.

Je me tourne vers le garçon et je lui rends le jeton avec la voiture de sa maman et il ne pleure plus. Le docteur fait les gros yeux. J'aime pas trop sa méthode en fait. C'est comme s'il voulait que les enfants oublient *tout* pour aller *mieux*. C'est peut-être pour ça que les enfants deviennent des adultes ? Parce qu'ils ont tout oublié de quand ils étaient enfants, alors ils se transforment en adultes et ils sont tristes parce qu'ils se souviennent plus de rien. Ils ont oublié ce qui était important.

Le docteur fait vraiment les gros yeux. J'ai l'impression qu'il va me gronder. Pourtant j'ai rien fait de mal, j'ai juste aidé le garçon à ne pas oublier sa maman. C'est là que j'entends une petite fille tousser. C'est la nouvelle qui est arrivée ce matin. Je regarde l'étiquette sur son bocal. C'est écrit Isa.

*

Aujourd'hui, le docteur nous emmène dans la forêt, à un endroit spécial avec un arbre gigantesque et tout tordu, que je connais bien. En dessous, y a un gros trou noir. Ça fait comme l'entrée d'une grotte, mais c'est tellement étroit qu'on peut pas passer (une grande personne en tout cas). Ou alors, faut vraiment vouloir récupérer ce qu'y a dedans !

— Les enfants, aujourd'hui, nous allons faire un jeu important. Vous voyez ce trou sous l'arbre ? C'est un trou spécial qui se nourrit des pensées qu'on veut oublier. J'ai pris vos bocaux dans lesquels vous avez mis vos jetons qui ne sont plus dans vos têtes. Mais parfois, les jetons essaient de revenir, même quand on en a pas envie. Alors de temps en temps, il faut le vider dans un endroit encore plus profond, encore mieux caché.

On se met en file indienne pour jeter nos jetons, chacun notre tour. Le petit garçon avec la voiture, il vide son bocal, et je vois bien qu'il se retient de pleurer parce qu'il a pas envie de faire ça. Il a pas envie d'oublier sa maman. Et puis vient le tour d'Isa. Elle a pas envie de vider son bocal, il est plein de papillons et de licornes. L'autre jour, elle a expliqué que c'étaient les jolies choses qu'elle aimait quand elle habitait encore dans la maison de ses parents. Ils avaient un grand jardin, et puis un jour ils avaient plus de jardin parce qu'ils avaient plus de maison parce qu'ils avaient plus d'argent. Ils sont quand même restés dans la maison jusqu'à ce que quelqu'un vienne décrocher ses parents du plafond. Isa a continué de jouer avec les papillons et les licornes pendant que sa nounou la surveillait et que les gens sortaient son papa et sa maman de la maison en les faisant rouler (ils avaient les yeux fermés).

Isa s'accroche à son bocal et le docteur essaie de lui prendre et le bocal se casse sur les rochers et tous les jetons tombent dans le trou. Elle pleure en regardant les morceaux de verre.

— À ton tour, Adrien.

Les tentacules du docteur s'échappent de sa blouse et se glissent sur ma nuque. J'entends sa voix s'enrouler autour de mon esprit. C'est comme si son âme pouvait entrer à travers ma peau. Je veux pas. Je veux pas. Je veux pas.

— Adrien, si tu veux guérir, il faut ouvrir ton bocal. Il faut ouvrir ta tête.

Mes doigts serrent si fort le couvercle que ça me fait mal.

— Adrien, si tu ne le fais pas, les autres enfants ne comprendront pas pourquoi tu résistes et ils ne pourront pas aller mieux.

Soudain, le bocal m'échappe des mains. C'est le docteur qui me l'a pris ! Il l'ouvre en disant que si je ne le fais pas, alors lui le fera. Dedans, y a la seringue du docteur, les lunettes de Nat, la tête de Maman. Dedans, y a des milliers d'enfants. Je mords sa main et je lui vole le bocal ! Il pousse un cri horrible !

Je ne bouge plus, je suis tétanisé. La bouche du docteur est énorme, dégoulinante. Sa langue fourchue glisse entre ses dents pointues. Je ramasse un morceau de verre. Il a pas intérêt à s'approcher !

— Adrien, repose ça !

Je lâche le morceau et je cours m'asseoir à côté d'Isa qui pleure encore un peu. Je lui dis :

— C'est un gros nul.

Elle répond pas, alors je sors un cahier rouge et des crayons de mon sac à dos, et je commence à dessiner le méchant docteur et ses bocaux. Elle se penche et me demande :

— C'est quoi ?

— C'est mon histoire.

— Ton histoire ?

Je lui montre la couverture. Dessus, y a une étiquette où c'est écrit *Les Enfants Terribles, par Adrien.*

— C'est un devoir pour l'école.

— Pourquoi tu fais tes devoirs dans la forêt ?

— Faut que je termine avant les grandes vacances.

— Je peux voir ?

Normalement, je montre mon cahier à personne, mais je le fais pour qu'Isa pense à autre chose. Pendant que je tourne les pages pleines de mots et de dessins, elle se colle contre moi.

— Je m'appelle Isa, toi aussi tu es malade ?

Je sais comment elle s'appelle, voyons ! Par contre, bonne question : moi aussi je suis malade ?

*

Une infirmière explique à Papa que le psychologue est parti travailler ailleurs. Ils donnent le nom d'un autre docteur, mais Papa dit qu'il s'en fiche, qu'on ne reviendra pas. Pendant qu'il signe les papiers, je vais voir Isa dans la salle de jeux. Elle dessine sur la fresque murale qu'on avait commencée (ça raconte la bataille pour un monde meilleur, j'avoue que c'est un peu inspiré de mon histoire). Elle colorie les papillons et les licornes qu'on voyait dans la forêt quand les grands avaient le dos tourné. Je lui avoue quelque chose :

— Mon papa a dit qu'on ne reviendrait pas. De toute façon c'était nul, il comprenait rien ce docteur.

— Moi je dois rester. Ils disent que quelqu'un d'autre va prendre soin de moi. Et puis, il paraît que si je vais mieux, il y a peut-être une nouvelle maman et un nouveau papa qui vont venir me chercher.

Moi je veux pas d'une nouvelle maman et d'un nouveau papa. Même si Maman gratte la terre avec ses ongles et que Papa râle quand je dessine sur la table (je dépasse un peu).

Isa voit mon cahier qui dépasse de mon sac à dos (il est tout le temps dedans).

— Tu as fini ton histoire ?

— Non… C'est pas facile.

— Je suis sûre que tu vas y arriver ! Tu me montreras quand tu auras fini ?

Je hoche la tête et je me souviens d'un truc, un truc très important ! Je dépose un jeton (celui avec le papillon) dans la main d'Isa.

— Ho ! Comment t'as fait ?

— Nat est allé le chercher dans le trou !

— Nathaël est trop courageux ! Tu lui diras merci !

Isa et Nat se sont jamais rencontrés, mais je parle tellement d'eux qu'ils ont l'impression de se connaître. En vrai, je crois que Nat aime bien ne plus être le plus petit de la bande.

— Si ta nouvelle maman et ton nouveau papa ne viennent pas, je pourrais venir te chercher.

— Pour aller où ?

— Papa a construit une cabane, tu verras, elle est super ! Elle est magique !

— Magique ?

— Oui, quand on est dedans, on ne grandit pas.

— On reste un enfant ? On peut jouer comme on veut ? Oh ben oui alors, d'accord !

Elle me fait un câlin et son ruban bleu virevolte. Ça a l'odeur de Maman (normal, c'est elle qui lui a fabriqué).

— Adrien, tu viens ?

Je me dépêche de rejoindre Papa car aujourd'hui est un jour spécial. Maman sort de l'hôpital. Elle n'a plus besoin des docteurs. Comme moi !

*

Dans le jardin, j'entends Papa et Maman rigoler. Papa a offert un chapeau fleuri à Maman, mais il est un peu trop grand. Je crois qu'ils sont contents qu'on soit à nouveau à la maison, tous les trois. On fait même une photo pour fêter ça ! Pendant que Papa prépare le barbecue, Maman me demande comment ça s'est passé. Je lui explique que le docteur n'était pas très gentil, qu'il ouvrait la tête des enfants pour voir dedans.

— Tu ne dois jamais laisser personne regarder dans ta tête.

— Pourquoi ?

— Parce qu'ils essaieront de prendre de ce qu'il y a à l'intérieur. Oh, j'allais oublier !

Elle me tend un gros paquet cadeau (c'est pas mon anniversaire pourtant). J'arrache le papier. C'est un casque d'astronaute ! Avec ça, c'est certain, personne ne pourra regarder dans ma tête !

Maman m'aide à l'enfiler. Elle rigole parce que c'est un peu grand (décidément !) et elle remonte la visière. Je lui demande si Isa aurait le droit de vivre avec nous pour que les docteurs ne regardent pas à l'intérieur de sa tête. Elle caresse le chien et me dit d'accord, mais qu'il faudra que je m'occupe bien d'elle et qu'elle ne sorte jamais de la cabane parce que des gens vont la chercher pour la ramener à l'hôpital.

Je regarde la cabane et je me dis qu'on pourrait mettre un cadenas.

Ça éviterait que les gens entrent.

Ça éviterait que les gens sortent.

CHAPITRE 5

Les Pigments

JOUR 3
48 heures après la disparition des enfants

La frustration s'essuya à peine les pieds sur le paillasson.

— Adrien ? Nous ne sommes pas mardi, je n'ai pas terminé le livre que tu m'as prêté.

Le vieil homme prépara une carafe de lait frais et en déversa dans un verre amusant, mais Adrien n'y toucha pas tout de suite.

— C'est encore cette histoire de dessins ?

Le chien rognait un os avec ferveur.

— C'est comme s'ils devenaient réels…

Adrien but le lait d'une traite.

— Ils *deviennent* réels.

Il posa le verre vide avec résignation.

— J'écoute trop Nat.

Le clappement glacial de la seconde tournée résonna à travers les planches du vieux porche. Alors qu'il reposait la bouteille, une affreuse quinte de toux tordit le corps du vieil homme.

— Vous allez bien ?

— Oui, répondit-il en essuyant ses lèvres, une vilaine angine que je traîne depuis quelques semaines et qui a du mal à partir. Tu as ces dessins avec toi ?

Le vieil homme inspecta les deux impressions avec circonspection. Le chien ne lâchait pas Adrien d'un œil. Il avait achevé son bout de viande et avait désormais les crocs. Un sourire s'étira sur le visage de son maître.

— Quoi ? s'inquiéta Adrien.

— Tu te souviens des histoires que tu inventais quand tu venais à la bibliothèque avec ta classe ?

Égaré dans les cratères de sa mémoire, Adrien secoua la tête. Les histoires mentionnées par le vieil homme étaient diffuses, elles s'entremêlaient dans un épais brouillard. Parfois, Adrien pouvait les sentir, il pouvait les apercevoir, il pouvait presque les effleurer. Mais elles lui échappaient aussitôt pour ne devenir qu'une vague rumeur. Comme un livre dont il n'était plus sûr s'il l'avait lu ou si quelqu'un lui en avait parlé. De toute façon, c'était il y a longtemps, et depuis, Adrien avait fait le choix de ne plus se laisser berner par les histoires qu'il se racontait quand il était enfant.

— Toutes ces aventures que tu imaginais me faisaient voyager. Avec toi, j'avais l'impression que rien n'était impossible. Moi, le bibliothécaire solitaire, je pouvais voir un monde incroyable à travers tes histoires. Tu avais le don de ressentir les choses indicibles et le pouvoir de les dévoiler à ceux qui y croyaient vraiment. Que répétais-tu sans cesse ? *Il suffit d'y croire…*

— *… pour qu'ils existent.*

Le vieil homme rit.

— Le passé ressurgit toujours sans prévenir.

Adrien évaluait l'œuvre graphique, ses silhouettes généreuses, ses proportions erronées, ses couleurs qui dépassaient des traits. Il serra les feuilles et lâcha un souffle d'exaspération.

— La seule chose dont je me souviens, c'est que mon père jetait tous les dessins que je faisais. Ça, je m'en souviens très bien.

— Les adultes ne comprennent pas toujours les enfants, ou ne veulent pas comprendre.

— C'est comme si quelque chose en moi voulait sortir… Quelque chose qui ne devrait pas être là.

Le chien disparut dans les herbes à la recherche d'un nouveau gibier.

— Vous allez m'aider ?

— Tu as toujours pu compter sur moi, Adrien…

— Mais ?

— Mais je ne suis qu'un bibliothécaire à la retraite qui ne sait même pas envoyer un *nimél*. Il te faudrait l'aide d'un compagnon fidèle, extrêmement courageux et incroyablement fou pour te suivre dans n'importe quelle aventure. Qui ça pourrait bien être ?

Adrien pinça son rire en coin. Le vieil homme le connaissait bien et avait toujours réussi à le piéger.

— Quand tu étais petit, tu voulais aider les autres enfants et cela t'apportait parfois des ennuis. Je ne pourrai pas t'empêcher de chercher à en savoir plus, mais tant que tu ne sais pas qui t'envoie ces messages, tu dois faire attention et n'en parler à personne. Ils

pourraient croire que tu…

— Que je quoi ?

Des aboiements retentirent et les arbres dansèrent comme si un corps étranger les forçait à s'écarter sur son passage. Le vieux enfila son ciré jaune avec difficulté, récupéra son fusil de chasse et scruta l'horizon. Cela lui donnait une allure de gardien de phare impossible à déloger. Adrien ne put s'empêcher de sourire.

— Quoi ? Je n'ai pas l'air d'un homme de sagesse avec mon chien et mon fusil ? Je suppose qu'il n'y a pas beaucoup de bibliothécaires à la retraite qui chassent le petit gibier pour trouver l'inspiration. Je n'ai peut-être plus les jambes de ma jeunesse, mais j'aime cet endroit et je sais encore marcher.

Malgré sa taille imposante et son physique de roc rassurant, l'homme observait les arbres avec l'inquiétude d'un vétéran de guerre qui sentait que le vent s'apprêtait à tourner.

— Il y a quelque chose dans cette forêt. Quelque chose qui ne devrait pas être là… Sûrement un animal effrayé par le remue-ménage de la gendarmerie. Avec ce qu'il s'est passé au parc, je préfère rester sur mes gardes. On ne sait jamais.

— *Ils pourraient croire que* je quoi ? redemanda Adrien.

Le vieux descendit les marches et observa sa boîte aux lettres au bout du chemin.

— Tu sais, j'ai connu ça moi aussi : les lettres anonymes, les blagues cruelles, les mauvaises intentions. Cachés derrière l'anonymat, noyés dans la foule, les gens se sentent intouchables et leur lâcheté tente de se faire passer pour du courage. Au bout d'un moment, ils se lassent, ils passent à autre chose, ils oublient.

— Et s'ils continuent ?

— Une fois confrontés, ils révèlent leur vraie nature.

Le vieil homme regarda Adrien avec compassion.

— Si tu souhaites *vraiment* résoudre ce mystère, alors tu dois retrouver celui qui t'envoie ces dessins et dévoiler ses intentions.

Tandis que la silhouette imposante du vieil homme fusionnait avec la forêt, Adrien renversa son verre. Le lait se propagea sur les dessins. Le souffle d'Adrien ne faisait que répandre encore plus le liquide. La manche de son sweat absorba le reliquat. Les yeux vairons du personnage hurlant étaient dorénavant d'un noir profond.

Un noir total.

Un noir absolu.

*

— Tu en fais une tête !

Lyse cacha son casque dans son sac. Adrien cacha ses dessins dans

sa poche.

— La journée a été un peu étrange…

— Je compatis, je me suis sentie bizarre toute la matinée. Comme s'il me manquait quelque chose pour être heureuse. Comme si l'univers m'avait fait une promesse avant d'oublier. Et là, je me suis souvenue que l'univers, c'était toi ! Et que la promesse, c'était une carte de bibliothèque !

— Oh, mais oui ! Excuse-moi, bouge pas !

Cette synchronisation des malheurs motiva Adrien à lancer aussitôt les recherches pour retrouver l'objet promis. Les premières fouilles étaient décourageantes, mais l'expert en disparition tenait bon. Il plongea jusqu'aux tréfonds du tiroir. Hors de question d'abandonner !

— Trouvé !

— Je savais que tu y arriverais ! Tu vois, tout n'est pas foutu pour la journée.

— Et tu as de la chance, car j'allais fermer.

— Tu peux carrément dire *« J'allais fermer »*. Tu es le *vrai* patron ici.

— C'est moi qui décide, ajouta-t-il en se rendant compte qu'il en faisait un peu trop en l'absence de son responsable.

Les yeux de Lyse encourageaient Adrien à tenir la pose quelques secondes de plus.

— Et le livre ?

— Le livre ? Le livre !

Le roman se dévoila sur le comptoir.

— J'ai hâte de le lire.

— N'oublie pas ta promesse.

— Ma promesse ?

— Tu devras me dire ce que tu en as pensé.

— Je te dirai tout. Pas de secrets entre nous.

En fourrant l'ouvrage dans son sac, Lyse remarqua une affiche extravagante annonçant une soirée immanquable sur le thème de *La Fin du Monde*.

— Carrément…

— Quoi ? demanda Adrien alors qu'il vérifiait qu'il n'y avait plus personne dans les allées.

Lyse souleva l'affiche.

— Ah ça. Encore une soirée barrée de Nico.

Les paupières de Lyse se plissèrent.

— Si tu ne connais pas Nico, alors tu ne connais pas ta chance. Ses parents sont pleins aux as et adorent *s'impliquer* dans l'humanitaire. Ils sont partis en Amérique du Sud pour six mois. Il en fallait pas plus pour Nico. Il a réquisitionné la villa familiale pour cette *Fin du Monde*.

Je lui ai promis que je collerai son affiche.

— Et une promesse, c'est une promesse, même pour Nico.

La perspective de rendre service à Nico ne l'enchantait guère, mais la plaidoirie était implacable. Lyse évalua le niveau de motivation d'Adrien. Il était proche de zéro.

— Quelque chose me dit qu'une *Fin du Monde* nous ferait le plus grand bien.

La mine d'Adrien trahit une légère envie de relâcher la pression.

— Du moment que tu survis à ce terrible événement pour rendre le livre à temps.

Alors qu'Adrien fermait la porte, son trousseau de clés chuta. Lyse le ramassa et ne put s'empêcher d'en scruter les moindres détails. Accrochée à la boucle de métal, une clé aux reflets bleus se distinguait parmi toutes. Elle paraissait unique, précieuse, importante. Adrien semblait vouloir la récupérer, alors Lyse lui rendit le trousseau.

— En attendant que l'univers entier n'explose, tu as bien mérité un peu de compagnie après cette *journée un peu étrange*.

Les deux corps marchaient côte à côte. À leur passage, certains étudiants ne pouvaient s'empêcher de reconnaître celui qui tentait de ne pas se faire remarquer. Adrien avait bien grandi depuis la fois où il avait disparu, mais son visage adolescent s'affichait dorénavant chaque matin dans les pages du journal local et chaque soir sur les images du journal national. Au même titre que ceux des enfants disparus depuis trois jours, son nom était sur toutes les lèvres. On éprouvait de la compassion avant de murmurer des théories malicieuses et d'invoquer une malédiction qui se serait abattue sur cette ville qui ne protégeait plus ses enfants. La nuque d'Adrien s'inclina. Il aurait pu deviner le goût de l'asphalte. Lyse le remarqua et s'occupa de créer une diversion.

— Alors, ça te plaît de bosser à la BU ? C'est pas commun comme activité extrascolaire.

— C'est tranquille, et les gens ont l'air d'apprécier les livres que je leur conseille.

Lyse approuva la justification et extirpa une cigarette.

— C'est interdit sur le campus.

— Pardon, monsieur l'agent.

La flamme s'approchait dangereusement de la cigarette sous le regard désapprobateur d'Adrien.

— Ah oui, t'es sérieux. Très bien, je la fumerai dans un endroit où on peut mourir sans déranger personne.

La cigarette retourna dans son paquet d'origine.

— Puisqu'on en est à l'instant sérieux, je dois te faire une

confidence…

Lyse se figea avec gravité, imposant à Adrien d'en faire de même.

— J'ai beaucoup réfléchi et je peux l'affirmer haut et fort…

Le suspens était insoutenable.

— Depuis que je suis arrivée, tu as la personne qui m'a été la plus utile.

La pression retomba d'un coup.

— Euh, merci ? balbutia Adrien.

— Je t'en prie.

— C'est vrai que je ne t'avais jamais vue sur le campus… Pourquoi tu as changé d'académie ?

— Quoi ? Tu n'avais pas remarqué cette nouvelle fille pétillante parmi ces milliers d'étudiants sans personnalité ? Chercherais-tu à me vexer ?

La culpabilité s'engouffra dans le corps d'Adrien avant que Lyse ne l'en libère.

— Je te charrie. Allez, viens.

— Tu n'as pas répondu à ma question…

— Tu ne lâches rien, ça me plaît. Alors, comment expliquer ?

Un air mystérieux s'empara de Lyse avec outrance. Cela amusa Adrien. Elle continua donc ainsi.

— Disons qu'après avoir pas mal tourné en rond, j'avais besoin de trouver des réponses claires à des questions existentielles. Cette fac pleine d'étudiants savants et de bibliothécaires responsables était le lieu idéal pour mes recherches.

— J'espère que tu trouveras les réponses claires à tes questions existentielles.

— Merci, c'est gentil. Et puis, ce n'est pas ce qu'on cherche tous ? Les réponses aux mystères de notre monde intérieur ?

Les épaules d'Adrien se haussèrent.

— J'aime mon monde tel qu'il est…

— Et à quoi ressemble le monde d'Adrien ?

— *À un gros bordel organisé*, s'amusa Adrien en citant un ami célèbre. Un monde sans réponses à toutes les questions, mais un monde qui tient.

— Ça n'a pas l'air très excitant *et* tu n'as pas l'air très convaincu.

Alors qu'ils approchaient de la sortie du campus, le klaxon d'un bus retentit.

— Il paraît qu'il faut aller de l'avant… souffla Adrien.

— Là, on est d'accord ! Mais ce n'est pas évident, hein ? On a tous nos histoires qui nous retiennent par le col.

— C'est quoi la tienne ?

Le bus s'était éloigné et Adrien assista à la disparition du sourire de Lyse.

— Pardon, ça ne me regarde pas.

— Hé, c'est moi qui ai lancé le sujet, faut que j'assume. Apprendre à se connaître, ça prend du temps et ça pique un peu, mais on finira par tout se dire, j'en suis sûre. En attendant, tu sais ce que je fais quand le passé veut pas me lâcher ? Je prends une grande respiration et je lui claque un coup de pied retourné dans la gueule !

— Carrément…

— Tu ne me crois pas ?

— Disons qu'hier, c'est plutôt moi qui me suis pris *un coup de pied retourné dans la gueule*.

— Est-ce que cette histoire est plus incroyable que celle que tu m'as conseillée ?

— Ça se pourrait… dit Adrien en copiant l'air mystérieux affiché par Lyse quelques minutes plus tôt.

— Tu vois, on a encore plein de choses à se raconter !

Le rire de Lyse réchauffa Adrien. C'était le rire de quelqu'un qui n'habitait pas ici, le rire de quelqu'un qui ne le connaissait pas, le rire de quelqu'un qui lui voulait peut-être du bien. Un rire qui faisait repartir de zéro.

— Ton petit monde n'est peut-être pas si tranquille… Derrière ce sage étudiant se cache un aventurier intrépide. Tu es comme moi, si tu cherches quelque chose, tu feras tout pour le trouver. Adrien, tu as besoin d'aventures, je le sens !

— On croirait entendre Nat…

— Nat ?

— Nathaël.

— C'est qui ? Un autre gosse de riches ? Aurais-je tiré le gros lot en te rencontrant ?

Adrien s'apprêta à échapper quelques sons quand une vague blanche frappa son champ de vision, le plongeant dans un océan blafard. Le polaroid coupable émit un son plaintif alors que se révélait le visage du photographe. Un étudiant venait d'immortaliser ce moment intime sans consentement.

— Tu as prévu d'aveugler la moitié du campus ? reprocha Lyse.

— Je fais des portraits instantanés pour mon projet de fin d'année.

— C'était un peu trop instantané, gémit qu'Adrien alors qu'il recouvrait progressivement la vue.

— Désolé…

Le photographe amateur fila sous le regard inquisiteur de Lyse.

— Il faut que j'y aille moi aussi, avoua Adrien.

— Mais je commençais seulement à en savoir un peu plus sur toi !

— Je crois qu'on aura pas d'autre choix que de se revoir…

Le menton d'Adrien désigna le livre tenu par Lyse.

— Bonne lecture !

La séparation douloureuse à peine consommée, Lyse se faufila à travers la foule, jusqu'à retrouver le photographe amateur. Elle l'empoigna et formula sa requête officielle.

— On a pas envie d'avoir nos têtes affichées sur tout le campus.

— C'est pour mon projet…

— Pas sûre que la fac ait très envie d'avoir des plaintes pour harcèlement dès la rentrée…

Les négociations closes et le droit à l'image respecté, Lyse devint la nouvelle propriétaire du film argentique.

*

Les chaussures d'Adrien broutaient le goudron des pâturages du quartier universitaire. Une flaque prit peur sous la pression de sa semelle et s'éclata en un millier d'instants. Le chemin jusqu'à la maison s'était allongé depuis que les gendarmes avaient barricadé la rue à la suite du signalement d'un témoin. Les trois enfants auraient été vus près de la faculté, peu de temps après leur disparition.

Adrien slalomait entre les passants qui se bousculaient pour rentrer chez eux, leurs cœurs vidés par leurs pathétiques journées de travail, leurs attachés-cases remplis par leurs innombrables regrets. Adultes sur les nerfs et adolescents paumés fusionnaient en un corps indécis, au passé lointain et au futur incertain. Adrien creusa une tranchée à travers la mêlée qui semblait lui demander ce qu'il pensait de tout ça. *Est-ce que les enfants ont vraiment disparu ? Est-ce qu'ils sont partis s'amuser ? Est-ce qu'ils se sont perdus ? Est-ce que les enfants sont de sales petits cons qui font perdre leur temps à tout le monde ?*

Ces questions pénibles le faisaient transpirer et la transpiration effaçait son sourire.

— C'est quoi cette tête ?

Nathaël imitait le rictus d'Adrien.

— Je pensais à la purée de ma grand-mère.

— La purée de ta grand-mère ressemble beaucoup à une jolie brune.

— Lyse ?

— C'est qui ?

— Juste une étudiante qui a emprunté un livre.

Les lunettes de Nathaël se soulevèrent face à cette piètre tentative de réécrire l'histoire.

— J'espère qu'elle ment mieux que toi.

— Lâche-moi.

— J'espère aussi qu'elle est plus fun.

— Je suis fun !

— Alors tu pourras demander à ta grand-mère de m'inviter à goûter la recette de ta bonne humeur ?

Le sourire de Nathaël contamina le visage d'Adrien.

— Je peux arranger ça… D'ici là, on pourrait en profiter pour résoudre cette histoire de dessins, ensemble…

— On enterre la hache de guerre ?

— Mettons-la de côté.

— Tu vois, tu peux être fun !

*

Les pigments de couleur se révélaient sur le film argentique. La qualité d'impression du polaroid était vraiment surprenante. Les visages d'Adrien et Lyse resplendissaient de contraste. Les ciseaux détourèrent les deux adolescents et les détachèrent du décor encombrant. À l'aide d'un tube de colle, Lyse plaqua la photographie découpée sur la page d'un cahier boursoufflé.

Sur la couverture, il était marqué au feu fuchsia : *Lyse & Adrien.*

CHAPITRE 6

Les Bouts de Scotch

JOUR 4
96 heures après la disparition des enfants

Le rouleau d'adhésif se vida au dernier coup sec. L'affiche rejoignit une dizaine d'autres : inscriptions aux clubs de sport, animations du bureau des élèves, salons d'emploi pour étudiants démotivés, numéros à contacter en cas de dépression et avis de recherche pour enfants disparus. Celle qu'Adrien venait d'accrocher promettait la fin du monde. Connaissant l'organisateur de l'événement, ça allait forcément se terminer dans un bordel monstre, mais ça avait quand même l'air cool.

— Ça a quand même l'air cool, répéta sans gêne Nathaël.

— On déteste ce genre de soirées.

— *Tu* détestes ce genre de soirées, mais c'est une super occasion de retrouver Ephraïm.

Adrien repassa les plis pour un résultat impeccable. Sa promesse tenue, il se mit à ranger les livres retournés en manœuvrant le chariot, malgré l'obstination de Nathaël à le perturber dans sa tâche.

— Il va y avoir beaucoup de monde, jamais on trouvera. Et puis j'ai vérifié au secrétariat, il n'y a aucun Ephraïm. Il utilise sûrement un alias pour envoyer ses mails.

Plusieurs livres résistaient aux tentatives d'alignement parfait d'Adrien.

— C'est bien toi qui m'as dit que c'était peut-être le coup d'un étudiant ? Alors cette soirée *remplie d'étudiants* est une excellente piste !

Adrien paraissait peu convaincu par l'argumentaire, alors Nathaël

tenta une autre approche.

— Écoute ça : *Enquête à suspense au cœur du campus ! Deux justiciers tentent de retrouver l'inconnu qui les tourmente en infiltrant une soirée dangereuse remplie d'étudiants enivrés par la bière sur de la musique assourdissante.*

— Tu détestes la bière.

— Je suis prêt à faire semblant. Tu l'as dit, il va y avoir *beaucoup* de monde. On va forcément rencontrer *quelqu'un* qui sait *quelque chose*. Tous ces étudiants au passé trouble sont prêts à tout pour se faire remarquer.

Adrien feinta de bâiller grossièrement. Nathaël s'agitait dans tous les sens, tel un agent immobilier négociant sa première visite dans un palace imaginaire.

— Une villa immense où le crime peut frapper n'importe où, n'importe quand : pistes de danse, salon privé, jardin à la française, piscine olympique…

Nathaël regarda autour de lui avant de mettre le doigt sur l'argument qui allait déclencher la vente.

— Et l'endroit qui fera tout basculer : une bibliothèque privée remplie de livres anciens renfermant d'incroyables secrets de famille…

Il y était presque.

— Et le twist ultime…

Il pouvait visualiser la signature en bas du contrat.

— Un arrêt de bus pour rentrer dès que le héros fatigué en a marre…

— Si on y va, tu me lâcheras avec cette histoire stupide de justiciers masqués ?

— Promis !

— On fera à ma façon ?

— Promis !

Adrien abandonna toute tentative d'aligner cette satanée rangée de livres et accepta la proposition.

— Très bien.

— Oui ! Préparons-nous au pire, car la fin du monde nous attend !

Porté par son engouement, Nathaël disparut dans l'allée des polars scandinaves.

— Haut les cœurs ! déclama Adrien avec une pointe de cynisme, mais légèrement moins que d'habitude.

— Quel esprit d'aventure !

Lyse admirait le baroudeur avec fascination.

— Tu me dévoiles ce qui nous attend ?

— Juste un délire de gamins sans importance, répondit Adrien en rangeant le dernier livre sans aucune forme de délicatesse.

— Un délire de gamins a *toujours* de l'importance.

Adrien sourit à cette imposante vérité avant de s'épouvanter. Lyse tenait l'ouvrage qu'elle avait emprunté la veille. Quelque chose n'allait pas !

— Tu n'as pas aimé ?

— Non… J'ai adoré ! Et maintenant, je suis impatiente de lire la suite.

Ce retour client positif câlina Adrien qui partit à la recherche du second tome avant de revenir bredouille.

— Il a peut-être été mal rangé ?

Adrien s'agaça de cette remise en question de son organisation infaillible.

— Pourtant je l'ai rentré il n'y a pas longtemps.

Face à l'écran de l'ordinateur, Adrien cédait à une panique sourde. D'un coup alternatif de tabulation, Adrien bascula la fenêtre en arrière-plan.

— Je suis con ! Je l'ai à la maison, je te l'apporterai demain.

— Tu n'es pas con, tu es cruel. Tu vas me laisser dépérir sans savoir ce qu'il advient du héros ?

— Maintenant ? Je dois encore ranger.

— Allez, Adrien…

Elle monta sur la chaise ergonomique sous l'air stupéfait d'Adrien.

— Haut les cœurs !

Lyse en faisait des tonnes. Elle peinait à maintenir sa position instable d'apprentie pirate, mais elle tenait bon. Face à tant de détermination, Adrien ne put contenir son émerveillement. Alors, il en fit des tonnes à son tour.

— Je ne vais certainement pas laisser une demoiselle en détresse…

Ses jambes le poussèrent sur la frêle embarcation.

— Haut les cœurs !

— Haut les cœurs !

Mais le système de rotation s'emballa, manquant d'envoyer Adrien par-dessus bord. Lyse le rattrapa, gardant l'équipage à flot dans un jeu d'équilibre ridicule. Les deux matelots explosèrent de rire. Depuis son bureau, le responsable de la bibliothèque se demandait bien ce qu'il se passait.

— Je crois qu'on peut accoster…

Lyse débarqua, sans oublier de préciser une chose importante.

— Par contre, qu'on soit bien clairs. Je ne suis pas une demoiselle en détresse.

Tandis qu'ils sortaient, Adrien pointa le casque attaché jour et nuit au cou de Lyse.

— Tu écoutes quoi ?

— Ça ? C'est juste une vieille compile.

— Tu dois beaucoup l'aimer pour l'avoir toujours avec toi. Il

faudra que tu me fasses écouter.

— Pas sûre que ça te plairait.

— Je t'ai fait découvrir mon roman préféré…

— Peut-être un jour alors…

*

Après vingt minutes passées à discuter du roman préféré d'Adrien, les nouveaux partenaires atteignirent enfin la maison familiale. Les mauvaises herbes ornaient l'allée qui menait aux quelques marches du perron. Une porte massive protégeait la maison avec zèle. Adrien déposa son vélo et invita Lyse à le suivre. Elle ne se fit pas prier.

Alors qu'ils venaient d'entrer, l'estomac de Lyse émit un drôle de gargouillis.

— Voilà ce qui arrive quand on snobe la cantine, avoua-elle.

— Je crois qu'il reste des trucs à manger dans le frigo, indiqua Adrien avant de s'engouffrer dans les escaliers. J'en ai pour deux minutes !

Sur la porte du réfrigérateur, nichée dans un amas de souvenirs enchantés et de lettres aimantées, une photographie attira l'attention de Lyse. Déguisé en pirate, Adrien brandissait son arbalète, prêt à partir à l'abordage avec l'aide de son fidèle copain. L'index de Lyse observa chaque motif, chaque détail, chaque pigment. Quelque chose d'étrange émanait de cette photo. Quelque chose ne voulait pas être vu. Elle détacha le trésor encré dont le verso était marqué *A + N été 1993*.

Lyse fut d'abord prise de spasmes qui tentèrent de lui faire lâcher la photo. Elle eut ensuite un goût amer dans la bouche et un trou noir béant au cerveau. Elle ressentit une crampe à l'estomac. Sa tête se mit à tourner. Son corps forma un angle droit. Elle se traîna jusqu'à la salle d'eau qu'on pouvait fermer à clé. Elle éclaboussa son visage avant d'ingurgiter un comprimé d'antalgique – effet garanti dans un quart d'heure.

Elle remarqua les médicaments d'Anna, l'étiquette périmée, le couvercle mal fermé. Le claquement de la poignée perturba l'effort de concentration. Quelqu'un essayait d'entrer. Lyse renversa le flacon et les cachets s'éparpillèrent sur le sol.

— Adrien, c'est toi ? Adrien ?

La porte vibrait. La poignée s'agitait. Les gonds allaient exploser. Lyse n'osa plus bouger et le tapage s'arrêta. Toute menace écartée, elle ramassa les cachets au plus vite quand un objet la déconcentra. Tapie dans l'ombre, une chemise bleue à rabats s'accrochait sous le meuble du lavabo. Les yeux de Lyse s'écarquillèrent et ses doigts s'allongèrent

pour l'attraper. Dessus, une étiquette était marquée *Isa*.

La chemise consignait le dossier médical d'une orpheline soignée dans un hôpital pour enfants. Perte de concentration, peurs nocturnes, automutilation, déconnexion avec la réalité… Une gentille gamine dans la lune. Différentes ordonnances autorisaient Isa à se goinfrer d'antipsychotiques. Les protocoles étaient de plus en plus lourds, les traitements de plus en plus longs, jusqu'à ce qu'un jour, il n'y ait plus de traitement. Plus de thérapie. Plus de médicament. Comme si elle s'était envolée du jour au lendemain.

Comme si quelqu'un était enfin venu la chercher.

En regagnant la cuisine, Lyse tomba nez à nez sur Elias. Adrien baissait la tête. Son excitation était redescendue d'un cran.

— Tu dois être Lyse.

D'un énorme cran.

— Adrien m'a dit que tu n'étais pas d'ici ?

Les yeux d'Elias se plissèrent pour y voir clair.

— Est-ce qu'on s'est déjà rencontrés ?

Lyse s'apprêtait à répondre, mais Adrien lui épargna cette corvée.

— J'ai trouvé le livre. Je vais te raccompagner.

— Tu ne retournes pas au campus ? Tu m'as dit que tu avais des choses à faire…

Le visage d'Adrien disparut à l'ombre de son père planté un mètre derrière.

— J'ai des choses à faire *ici*.

— D'accord… Garde de l'énergie pour ce soir.

Elias fronça les sourcils.

— Merci pour le bouquin.

Lyse quitta la demeure et remarqua qu'Elias l'observait depuis le perron. Son pas se hâta subtilement. Sa tension augmentait. Son souffle l'abandonnait. Elle n'osait plus se retourner. Deux coins de rue plus tard, elle s'adossa à un mur. Comme toujours, la crise de panique allait finir par passer. Elle jouait gros, elle jouait avec le feu. Mais cette fois, elle avait ressenti quelque chose d'inédit depuis son arrivée. Elle avait failli glisser. Elle avait failli craquer. C'est à ce moment-là qu'elle aurait pu tout arrêter. C'est à ce moment précis – les larmes aux yeux, la poitrine étreinte – que Lyse aurait pu disparaître sans qu'on s'en inquiète. Personne ne se serait vraiment posé de questions. Bien sûr, on se serait demandé pourquoi elle était partie, elle aussi. On se serait demander pourquoi son vrai nom de famille n'avait pas été enregistré dans la base de données de la faculté. Et puis, les gens seraient passés à autre chose. On l'aurait mise dans une boîte et on l'aurait vite oubliée. Les gens font souvent ça. Elle aurait pu n'être qu'un visage. Elle aurait pu n'être qu'un prénom. Elle aurait pu être la

fille à qui le garçon avait prêté le livre qu'elle ne lui aurait jamais rendu.

Mais Lyse décida qu'elle serait plus que ça. Elle décida de basculer dans le deuxième acte. Elle décida d'allumer son briquet. Elle décida qu'elle serait plus qu'un prénom. Elle décida qu'elle rendrait le livre au garçon.

Adrien rafraîchissait sa messagerie en s'exaspérant de la voir se remplir de spam au lieu de nouveaux dessins. En attendant la prochaine notification, il ouvrit une archive du journal local relatant la fuite inexpliquée d'une mère alors que son fils de sept ans était porté disparu. L'auteur interrogeait le lien possible entre les deux événements avec une subtilité crasse.

En cliquant sur le portrait du journaliste, Adrien découvrit que ce dernier s'était lancé corps et âme dans l'enquête des enfants disparus. Parmi la vingtaine d'entrées, un article connectait la disparition des enfants à celle d'Adrien dix ans plus tôt. Il brossait un portrait suspect du garçon devenu adolescent, répertoriant les troubles qu'il manifestait et ceux qu'il avait causés. Dans les commentaires, des contributeurs anonymes sous-entendaient ce que chacun était en bon droit de se demander : et si c'était Adrien qui avait fait disparaître les enfants ?

— Tu tries tes mails ?

Adrien ferma le navigateur d'un coup sur la croix en espérant que son père n'ait pas remarqué le portrait d'Anna qui illustrait l'article.

— J'aimerais te montrer quelque chose.

Adrien s'y refusait.

— C'est au sujet de ta mère.

Elias extirpa un carton depuis la mezzanine de l'atelier. Les visuels et les lettrages trahissaient le contenu : une archaïque console de jeu vidéo. Adrien portait peu d'intérêt à l'idée d'une partie avec son père.

— Ta mère me l'avait offerte pour notre premier Noël.

Cette mention d'Anna suffit à aiguiser son appétence vidéoludique.

— Tu vois, il y a toujours quelque chose qui me fait penser à elle. Une photo dans un album, un bout de laine dans un tiroir, un parfum sur un vieux manteau… Ça ne veut pas dire qu'elle est là. Ça ne veut pas dire qu'elle reviendra. Ça ne veut pas dire qu'elle essaie de me dire quelque chose. Je ne peux pas me permettre d'y voir un signe, car ça serait de la torture. Et je ne peux pas *te* permettre d'y voir un signe, car ça te plongerait dans l'espoir insensé de quelque chose qui n'arrivera jamais.

Adrien fut pris à la gorge. La raison de sa colère se mêlait aux odeurs de ses souvenirs. Sa mère n'était plus là, mais cette maison

faisait comme si elle n'était jamais partie. Cette foutue baraque était pleine d'albums, pleine de tiroirs, pleine de vieux manteaux.

— Allez, viens prendre ta leçon.

Les graphismes dataient d'un autre âge, mais ils avaient leur charme. Le nom *ELIANNAS* apparut à la sélection de la sauvegarde.

— Mon Dieu, j'avais oublié ce nom idiot. Il faut croire qu'on avait du temps à perdre avant que tu ne débarques dans nos vies.

La mélancolie accompagna le lancement de la partie. Le jeu consistait à exterminer les créatures d'un château corrompu par une force démoniaque. Mais cette fois, la princesse à sauver ne s'était pas réfugiée au sommet de la plus haute tour, mais dans les profondeurs de la construction médiévale. Les tentatives s'enchaînèrent, faisant tournoyer les crânes des ogres et les aiguilles de l'horloge.

— Bien joué ! s'exclama Elias.

Les joueurs célébrèrent une glorieuse victoire décrochée in extremis. Adrien se surprit lui-même d'une telle effervescence.

— Tu t'en es bien sorti avec cette attaque, s'étonna Elias. C'était quoi ? Un coup de pied retourné ?

— Je ne vais pas te révéler mon secret, répondit Adrien. Et puis, t'aurais pu me couvrir…

— J'aime te voir paniquer sous les vagues des monstres.

— Il y en a un autre qui devrait paniquer…

Grâce à la hotte toujours en panne, la fumée étouffait la cuisine.

— Merde !

Elias pulvérisa son record de vitesse, mais ne put que contempler l'ampleur des dégâts. L'eau en ébullition avait fait une sortie sans autorisation pour taquiner la plaque de cuisson. Il secoua un torchon pour calmer les ardeurs de la vapeur et éventra un paquet de pâtes sèches. Les féculents se déversèrent dans le récipient et goûtèrent aux joies du bain bouillonnant.

Le liquide rouge recouvrit l'assiette des joueurs épuisés.

— Il faudra que tu apprennes à cuisiner sans mettre le feu.

Elias sourit comme un vaincu et Adrien appuya sur la télécommande. C'était l'heure du journal télévisé, la messe quotidienne et cathodique. Le présentateur débitait les atrocités du jour sur un ton coloré. Au menu de cet épisode : métallurgistes en grève, contribuables étreints par la nouvelle fourchette d'imposition, hôpitaux submergés, écoles en grève, incendies volontaires, guerres civiles, vents violents, embouteillages sur la nationale et l'hypothèse de trois enfants de moins sur Terre.

Le journaliste s'apprêtait à donner la parole à l'une des mères en peine quand la transmission fut coupée.

— Alors, cette journée ? questionna Elias en reposant la télécommande entre deux pelletées de *tonnarelli*.

— Comme d'habitude, accorda Adrien, les yeux aimantés par le rectangle noir qui recouvrait l'écran de télévision et les méfaits du monde des grands.

— Cette fille, Lyse, je ne l'avais jamais vue.

— Tu ne vois plus grand monde.

La solitude d'Elias se prit les pieds dans le plat. Adrien l'aida à se relever.

— C'est juste une étudiante qui vient d'arriver, je l'ai aidée pour des bouquins.

— Tu ne la connais pas vraiment alors ?

— Pourquoi ?

— Son visage m'est familier.

— Ah ?

— Elle a l'air gentille…

— Mais ?

— Je ne voudrais pas qu'il t'arrive quelque chose.

— Avec Lyse ? Qu'est-ce qui pourrait m'arriver ?

Adrien ralluma la télévision. Elias se servit un second verre de whisky alors qu'un journaliste de terrain annonçait l'arrêt prématuré des recherches à cause d'une tempête en approche.

— C'est quoi cette histoire pour ce soir ? Tu as prévu de sortir ?

Adrien haussa les épaules.

— Tu sais que je préfère que tu restes ici.

— Je ne suis plus un enfant.

— Je sais, mais il faut que tu fasses attention.

— Ça fait *dix ans* que je fais attention. Je fais attention quand je sors *tes* poubelles. Je fais attention quand je paie *tes* factures. Je fais attention quand j'achète *tes* bouteilles.

Elias secoua la tête sans regarder son fils.

— Quoi ? s'agaça Adrien. Je dois aussi faire attention quand je te parle ?

— Ce n'est pas juste.

— Non, tu as raison, ce n'est pas juste.

— Je veux que tu sois en sécurité, c'est normal, tu n'es pas d'accord ?

Adrien planta sa fourchette dans le steak noir nappé de sauce rouge.

— Je t'ai vu hier près de la cabane, reprit Elias.

— Tu m'espionnes ?

— Tu sais que tu ne dois pas l'ouvrir.

— Oui je sais, tu me l'as suffisamment répété. Et puis, c'est moi qui t'ai demandé de la verrouiller, tu te souviens ?

— Il s'est passé quelque chose ?

— Non, il ne s'est rien passé. Il ne se passe jamais rien.

Le visage d'Adrien apparut sur l'écran de télévision quand Elias éclata de rire en mille morceaux.

— Qu'est-ce qu'il y a de drôle ?

— J'ai compris. Tu m'en veux parce que je t'ai battu au jeu vidéo. Ne t'inquiète pas, je vais t'entraîner, ça va demander beaucoup d'efforts, il n'y aura aucun raccourci. *Je ne vais pas te révéler mon secret.*

— De toute façon, tu ne révèles jamais rien…

Le présentateur météo ne remarqua pas la vague de froid entre le père et son fils

— Tu fais tout disparaître…

La température plongea en même temps que la louche d'Elias dans le saladier.

— Tu reprendras des pâtes ?

— Tu fais disparaître mes dessins.

— Tu reprendras des pâtes ?

— Tu fais disparaître Maman.

Le choc du saladier en inox sur la table en bois renforça la posture d'Adrien. Les pâtes s'apprêtaient à refroidir quand un sourire inattendu naquit sur le visage d'Elias.

— Eh bien, si tu n'en reprends pas, moi j'en reprends.

Elias déversa une orgie de pâtes chaudes dans son assiette. Ses yeux louchaient sur le spaghetti qui disparaît dans sa bouche. En remontant à vive allure, le fil jaune frappa le bout de son nez. Il avait vaincu le spaghetti ! Quant à Adrien, à défaut d'obtenir des réponses claires à des questions existentielles, il sourit avec nervosité face à ce spectacle enfantin. Cependant, il s'interdit de se laisser berner, car malgré les pixels amusants et les pâtes acrobates, Elias avait encore gagné.

Il avait encore fait disparaître quelque chose.

*

La pizza refroidissait sur le bureau en bordel. Les yeux de Lyse se perdaient dans la photo qu'elle avait volée chez Adrien. Plus son regard s'enfonçait, plus elle avait du mal à y voir clair. Dans ce coin de forêt, un gamin à tricorne jouait au milieu des ronces en attendant l'arrivée de son copain pour exterminer un monstre marin. Au cœur des feuilles, dissimulé par les branches, il y avait comme un second visage – à moitié enfantin, à moitié animal. La vision de Lyse se troubla. Tout semblait bouger. Lyse poussa les branches et s'approcha du visage de celui qui jouait à cache-cache. Il semblait la reconnaître.

Il semblait l'inviter à le rejoindre. Il semblait vouloir lui partager un secret.

Le visage bougea. Le poignet de Lyse renversa la canette de bière fraîche. La mousse se répandit sur la photo, mettant son intégrité en péril.

— Merde, merde, merde !

Le papier essuie-tout sauva les meubles, mais le visage avait disparu. Soit il n'aimait pas la bière, soit Lyse en avait trop bu.

— J'suis trop conne.

Elle accrocha la photo au grand panneau de liège, alluma une cigarette autorisée et admira ce nouvel objet de décoration qui ne faisait pas tache au milieu des dizaines d'autres photos d'Adrien. Tous ces visages ajoutaient même un peu de chaleur humaine, comparés aux coupures de journaux angoissantes et aux rapports de police trop formels. Certes, on y parlait d'enfant disparu et de parents irresponsables, de témoins louches et de suspects répugnants, de fils menteur et de mère en cavale, mais la ficelle rouge qui reliait toutes ces horreurs apportait une vraie touche de bonheur.

Non vraiment, c'était une belle fresque.

*

Sur le forum dédié aux disparitions, un fil consacré aux « Enfants du Parc » affichait des milliers de vues. Il comptait déjà une dizaine de pages relatant l'historique de l'affaire, récapitulant les déclarations des officiels, partageant les théories des curieux.

On rapatriait les chiens et les hommes, car la tempête en approche allait tout compromettre : les traces, les odeurs, les indices. Bien sûr, le préfet se voulait rassurant : on n'abandonnait pas, on espérait toujours les retrouver. Au contraire, il fallait éviter de se disperser dans des recherches aveugles qui auraient fait perdre du temps précieux. Alors, on limitait le gaspillage, on réassignait les forces et on resserrait l'enquête sur l'entourage proche, car il y avait tout de même quelque chose de louche chez ces familles dont les enfants avaient disparu en même temps.

Adrien cliqua sur la vidéo d'une interview. Une mère en peine agitait une photo de son fils, le plus jeune des disparus. Pendant qu'elle tentait de surmonter son chagrin sous le ciel sombre, un bandeau indiquait que quatre-vingt-seize heures s'étaient écoulées depuis le signalement et que les chances de retrouver les enfants s'étaient dramatiquement réduites. La femme serrait très fort un doudou.

— *Ce n'est qu'un petit garçon. Il aime jouer avec ses copains. Il a besoin de son papa. Il a besoin de sa maman. S'il vous plaît, s'il est avec*

vous, laissez-le rentrer à la maison… Et si vous savez quelque chose, aidez-nous à le retrouver.

Clic ! Sur l'écran figé, l'image tremblait d'espoir. Adrien caressa son pendentif tandis qu'il glissait dans l'angoisse d'une mère à la recherche de son fils. Peut-être lui avait-elle promis qu'elle serait toujours là pour lui ? Peut-être lui avait-elle rappelé que quoiqu'il arriverait, elle trouverait toujours un moyen pour l'aider ?

La mélodie de la boite à musique s'immisça par la fenêtre entrouverte et Adrien attrapa le flyer de la soirée. Il longea le couloir couvert par les ronflements de son père. Un craquement du plancher faillit compromettre l'évasion.

Face au miroir de l'entrée, Adrien s'interrogea dans une dernière confrontation avec lui-même. Une nouvelle facture au nom d'Anna traînait sur le guéridon. La fermeture éclair du sweat mit un terme à la polémique intérieure et un tour de clé scella le destin du père et du fils.

Dehors, le vent cahotait les branches. Celles qui étreignaient la cabane tenaient bon, mais la porte mourait d'impatience. Adrien hésita à s'approcher. Et plus il hésitait, plus la bâtisse en bois suppliait qu'on vienne l'ouvrir. Elle implorait qu'on vienne l'éventrer. Adrien releva sa capuche et disparut dans la nuit tourmentée par les supplices de la cabane de son enfance.

Cette nuit où tout allait basculer.

Cette nuit où tout allait changer.

CHAPITRE 7

Les Tessons de Bouteille

La sonnette prétentieuse résonna à travers le palace. La voix avinée de Nico traversa le haut-parleur dans un saccage sonore.

— Ouais ?

— Nico ? C'est Adrien et Nat.

— Qui ça ?

Adrien dévoila sa bonne bouille à la caméra du visiophone. Une vibration mécanique ouvrit la porte en grand. Adrien et Nathaël traversèrent une cour où s'étaient échoués une chaise de jardin et des pots en terre cuite. Les basses de la musique remuaient les estomacs et nourrissaient l'adrénaline. Dans l'immense patio qui épousait l'immense piscine, une foule buvait en hurlant, hurlait en dansant, dansait en vomissant.

— C'est un *vrai* château ! déclara Nathaël en découvrant le colossal séjour transformé en salle des fêtes.

— C'est pas mal.

— Pas mal ? On a connu des QG plus petits !

Adrien s'amusa de l'excitation que procurait l'architecture généreuse chez son ami. Il passa en revue la pièce principale dont les dimensions surpassaient en effet celles de la cabane de son enfance. Des écrans projetaient en boucle des clips musicaux et des dessins animés des années 90 dans une fusion épileptique. Les invités (et ceux qui ne l'étaient pas, même si au fond tout le monde l'était) arboraient des visages peints ou des masques d'animaux distribués par la garde rapprochée de l'organisateur. Lions, zèbres, ours, pandas s'électrisaient sur le rythme tribal d'une musique électronique échappée du siècle dernier. Face à la jungle de suspects, Nathaël lança les festivités.

— C'est parti pour *Opération Ephraïm* !

Avec le soutien de son acolyte, Adrien interrogea les festivaliers,

mais personne ne connaissait qui que ce soit avec un nom pareil. Du moins, aucun esprit alcoolisé ne s'en souvenait ou n'entendait même la question. Les minutes de frustration s'accumulaient au rythme de la playlist survoltée.

— Je sais pas ce qu'on imaginait en venant ici, se lamenta Adrien.

— On a pas encore tout exploré, dit Nathaël en désignant la porte par laquelle Nico remontait les meilleures bouteilles.

— Tu crois vraiment qu'Ephraïm se planque dans la cave en attendant qu'on vienne le chercher ?

Les grands millésimes s'accumulaient autour de la tireuse en inox et ses fûts infinis.

— Peut-être qu'il préfère la bière ? suggéra Nathaël. Je vais explorer l'étage pendant que tu interroges ceux qui boivent ce truc immonde.

Une bouteille de liqueur roulait en direction du bord de la table. Elle amorça sa chute avec conviction avant de sombrer entre les grands crus renversés et les tortillas noyées dans la sangria. Dans un éclat strident, dévoilant ses senteurs d'écorces d'oranges, elle mit fin à ses jours.

L'odeur sucrée noya Adrien dans un doux souvenir d'été quand un papillon battit des ailes sous son nez. L'insecte espiègle voltigea entre les étudiants avant de se poser sur un verre orné de petites licornes. Un verre qui contenait du lait. Du lait qui n'avait pas été terminé. Un tissu azur dépassait du dos d'un canapé. Adrien trembla et son estomac se noua.

Il traversa la foule avec crainte, contourna le meuble moelleux et découvrit la petite fille aux cheveux ornés d'un ruban bleu. Elle sirotait un cocktail extravagant à base de jus de fruits en admirant le vent de liberté qui soufflait dans les jambes des danseurs.

— Isa ?

— Adrien ! dit-elle en brandissant son verre. Je n'avais jamais goûté ça, c'est meilleur que ce que tu me donnes. Tu en veux ?

Le sourire de la petite évadée grandissait à mesure que la musique s'emballait. Adrien, lui, n'allait pas très bien. Isa s'était échappée de la cabane qui la protégeait (des grands qui voulaient la faire souffrir, du temps qui voulait la faire grandir).

— Comment tu… Comment tu as fait pour sortir ?

— Ne t'inquiète pas, je serai discrète.

Elle aspira le reste de cocktail et tendit le verre vide par réflexe.

— Et puis je ne risque rien avec toi.

Adrien observait les alentours à la recherche du moindre danger.

— Si quelqu'un découvre que tu es là…

— Je m'en fiche ! s'agaça-t-elle en toussant. Personne ne me

connaît ici.

— Pourquoi tu es sortie, Isa ?

— Il n'y a pas de raison que vous soyez les seuls à vous amuser.

Adrien agrippa le bras d'Isa sous le regard méfiant des autres locataires du canapé.

— On est pas venus pour s'amuser.

Isa se détacha de l'emprise d'Adrien. Son ruban bleu prit l'air sérieux quand elle chuchota.

— Je t'ai entendu avec Nathaël. Je veux t'aider moi aussi.

Le stress d'Adrien enflait dans sa gorge. La paume chaude d'Isa consola la joue de son geôlier.

— Tu fais ça pour me protéger, mais ça fait si longtemps. Tu dis que c'est dangereux dehors, mais ce qu'il y a dans la cabane est bien plus effrayant.

— Qu'est-ce qu'il y a dans la cabane ?

— Tu le sais déjà, c'est toi qui l'as mis.

Le corps d'Isa se referma sur lui-même…

— Dedans, tout reste comme avant… Dedans, tout écrase, tout étouffe.

… avant de s'ouvrir à nouveau.

— Mais dehors… Dehors… Tout change, tout tourne, tout s'envole !

Isa tournoya à s'en donner le mal de mer, caressant les ampoules clignotantes comme un astronaute effleure les étoiles filantes.

— Isa, il faut rentrer…

Le visage d'Adrien annonçait la fin de la fête quand les notes d'une musique entraînante envahirent les lieux sous les cris de joie de la foule transpirante.

— Laisse-moi en profiter !

Elle toussa un peu. Il souffrit beaucoup.

— Une chanson, et on y va.

— Youpi !

Les pointes de pieds poussèrent Isa à hauteur du visage d'Adrien, qui dut malgré tout se baisser un peu. Ses lèvres gercées par le froid déposèrent un baiser sur sa joue.

— Tout va bien se passer.

— Tu crois ?

Isa hocha la tête

— Et tu sais quoi ?

Elle obligea Adrien à se pencher pour une dernière confidence et claqua son oreille d'une pichenette.

— Tu as le droit de t'amuser toi aussi !

Fière de son coup, Isa sautilla à travers la foule qui ne prêtait guère attention à cette drôle de puce qui toussait beaucoup trop pour

ne pas rester au chaud.

Les vibrations secouaient Adrien quand un grand gaillard servant des shots de tequila (à qui en voulait ou n'en voulait pas) le percuta.

— Adrien ! Je savais pas que t'étais là !

— Nico, tu m'as ouvert la porte…

— Génial ! Tu viens aux soirées toi maintenant ? Comment t'as su ?

— Tu m'as demandé de mettre ton affiche à la bibliothèque…

— Ah ouais ? Aucun souvenir d'être allé là-bas, mais c'est stylé. Prends un shot.

Adrien refusa.

— Décollage en douceur, hein ? Bon, si t'as besoin d'un truc plus fort, tu sais où me trouver.

Nico s'éloigna dans la foule qui était comme contaminée par la joie d'Isa.

— Nico, attends ! Tu connais quelqu'un qui s'appelle Ephraïm ?

— *Ephra*-quoi ?

— Ephraïm.

— Bouge pas.

Nico interféra dans les affaires du DJ et agrippa le microphone.

— Hé, hé, hé ! Quelqu'un a vu Ephraïm ? Quelqu'un connaît ce type ?

Personne n'en savait rien et à vrai dire tout le monde s'en foutait. Les huées obligèrent Nico à rendre l'antenne et la musique reprit comme si rien ne s'était passé.

— Désolé mec, mais pour être honnête, je connais même pas la moitié des gens qui sont ici.

Son bras s'enroula autour du cou d'Adrien.

— Je peux te donner un conseil ? Te prends pas la tête avec ces conneries. Amuse-toi parce qu'il ne te reste plus beaucoup de temps.

— Plus beaucoup de temps avant quoi ?

— Avant la fin du monde ! gueula Nico dans le micro, excitant les fêtards, horripilant le DJ.

Il libéra son invité et brandit quatre nouvelles bouteilles de tequila sous les vivats de la foule. Face à cette généreuse distribution d'alcool, Adrien s'aperçut qu'il avait sacrément soif. Comme Isa était encore là et que la chanson n'était toujours pas terminée, il se dirigea enfin vers la tireuse à bière.

Le liquide ambré coulait dans le gobelet rouge. Évidemment, une épaisse couche de mousse retarda le plaisir primaire d'une bonne bière. Un second récipient vide apparut sous le nez d'Adrien.

— Barman, la même chose, avisa Lyse.

La mousse sursauta pour s'échouer sur le sweat d'Adrien. Lyse laissa s'échapper un rire un peu moqueur.

— Désolée, j'étais trop contente de reconnaître un visage familier.

— Il y a beaucoup de visages ce soir et je ne sais même pas si je pourrais en reconnaître plus que toi.

— Tu es pourtant situé au poste le plus stratégique pour assister à la fin du monde.

— Ouais, même si je me demande si c'était une bonne idée.

Affublé d'une élégante moustache de mousse, Adrien tendit le second gobelet rouge, à présent rempli.

— Et toi, qu'est-ce qui t'a motivée ?

— Je t'ai suivi.

Adrien consigna la pinte.

— Je déconne, avoua Lyse en récupérant son verre. J'ai repensé à l'affiche de ton pote super riche et je me suis souvenue t'avoir dit que ça nous ferait du bien. Alors je suis venue descendre une bière pour oublier mes problèmes, comme l'intégralité de la fac, on dirait.

— Au moins ceux qui rendent leurs bouquins, précisa Adrien qui se souvenait des gémissements de l'adhésif en collant l'affiche de Nico.

— Je suis persuadée que cette soirée décadente est remplie de rats de bibliothèque.

— Félicitations en tout cas.

— Pour ?

— Pour avoir trouvé le plus cool d'entre eux, révéla Adrien en brandissant son gobelet.

— Au rat de bibliothèque le plus cool de la fin du monde ! clama Lyse en joignant son verre.

Cinquante centilitres de bière plus tard, Adrien fit une seconde révélation.

— Moi aussi, je t'ai menti.

— Ne me dis pas que tu détestes la bière brune ? s'inquiéta Lyse en amorçant la seconde tournée.

— Je ne suis *pas* le plus cool des rats de bibliothèque.

— Notre relation serait bâtie sur un mensonge ?

— Disons que je connais quelqu'un qui pourrait me contester ce titre.

— Laisse-moi deviner, c'est celui qui pense, comme moi, que *tu as besoin d'aventures* ?

— Il n'aime pas trop que je parle de lui dans son dos, mais…

— Mais ?

— Après tout, je lui ai dit qui tu étais.

— Tu lui as parlé de moi ?

Les yeux de Lyse brillèrent de mille lumières. Elle pouvait sentir la chaleur consumer son esprit d'abord, sa bière ensuite, son corps enfin.

— C'est officiel, déclara Adrien en bon perdant, le plus cool des rats de bibliothèque est Nathaël.

— Quel retournement de situation ! Je veux rencontrer le *vrai* champion !

Avec sa pinte, Lyse mima un micro de journaliste.

— Adrien, vous avez échoué à la seconde place du podium, mais je sais que votre adversaire est avant tout votre ami. Nathaël pourrait-il nous partager quelques mots sur sa victoire ?

— Écoutez Lyse, c'est tout à fait envisageable. Malheureusement, je ne le vois pas, même s'il ne doit pas être loin.

— C'est un rat de bibliothèque aime se cacher.

— Vous le connaissez bien on dirait…

Lysa éteignit son micro.

— Que veux-tu, le monde est petit ! La preuve : on peut le stocker dans une villa bourgeoise. Et n'oublie pas que je t'ai suivi.

— Je vais finir par te croire…

Lyse but son micro en un temps record.

— En tout cas, je serais ravie que tu fasses les présentations.

— Nat ? Il est en pleine *enquête*.

— Une enquête ? Comme si cette soirée n'était déjà pas suffisamment excitante !

— Ce n'est pas aussi excitant que tu le crois. Il est sûrement quelque part en train d'ennuyer une fille qui a eu le malheur d'être prise pour cible.

— Je préfère quand ce sont les garçons qui sont pris pour cible, confessa Lyse en formant un rond avec ses doigts, la tête d'Adrien dans le viseur.

Ensemble, ils décortiquèrent la foule survoltée.

— Je me demande où il est passé, s'inquiéta Adrien.

— Mince alors, je vais devoir me contenter de toi ? Bon, ben, si on allait danser ? Avec un peu de chance, il sera jaloux et il nous rejoindra !

— Je lui ai dit que je serais ici, justifia Adrien.

— Tu es vraiment le *second* rat de bibliothèque le plus cool de la soirée, condamna Lyse en s'éloignant sur la piste de danse. Rejoins-moi avant la fin du monde !

Lyse s'évanouissait dans la masse mouvante, submergée par les basses angoissantes et les impitoyables stroboscopes. Nathaël continuait son enquête, Isa décrochait les étoiles, alors Adrien abandonna la brune qu'il buvait pour rejoindre celle qui l'avait suivi jusqu'ici.

— Tu matais qui comme ça ?

— Personne.

— Hmm, en tout cas, tu as retrouvé la raison.

— Je ne pouvais pas te laisser te ridiculiser toute seule.

— Un vrai gentleman du nouveau siècle.

— Et puis la bière commençait à tiédir…

Le rire de Lyse contamina Adrien jusqu'aux joues.

— À la fin du monde ! hurla Lyse en offrant un shot à Adrien, parmi les nombreux qu'elle avait déjà raflés.

La musique électronique envahissait chaque recoin de la pièce. Les corps s'animaient en une frénésie burlesque et saccadée. Le tempo soutenu imposait des poses ridicules mais techniques. Les bras imitaient le mouvement des vagues. Les jambes twistaient dangereusement vite. Les danseurs les plus impliqués planaient complètement, tête baissée, yeux clos, clope au bec et canette à la main. Des corps convulsés, shootés, alcoolisés jusqu'à la moelle. Au milieu de cette débauche humide, Adrien et Lyse s'abandonnaient aux ondes sonores propagées par les enceintes. La chaleur du four musical leur intimait de s'hydrater plus que de raison, et ce n'étaient pas les robinets d'eau claire qui coulaient le plus ce soir. Pris dans la fureur de la danse, Adrien perdait peu à peu Lyse des yeux.

À travers la masse d'adolescents en quête d'ivresse, Adrien aperçut un sweat rouge semblable à celui du gamin qui l'épiait depuis le début. Abandonnant Lyse, il navigua péniblement à travers le courant des corps, mais plus il s'approchait du bord, plus il glissait sur les bières, buvait la tasse, coulait vers le fond. À quelques mètres de son objectif, il fut bousculé par un énergumène à casquette qui s'excusa vaguement. Adrien s'arracha des pattes collantes et plongea à travers la foule.

Il retrouva enfin la capuche rouge, posa sa main sur l'épaule de sa cible et l'obligea à lui faire face. Mais celui qui se retourna n'était pas le gamin qui l'avait jugé à la fontaine du campus, ce n'était pas le gamin qui l'avait défié depuis la balançoire. C'était un étudiant d'un mètre quatre-vingt-dix dont la pinte avait été renversée.

— Putain, fais gaffe !

Le reste du groupe dévisagea Adrien dans une ambiance qui tournait mal.

— C'est le type de la BU, reconnut une des filles.

— Qui ça ?

— Le garçon qui avait disparu y a dix ans, ils en ont parlé aux infos.

— C'est vrai ce que m'a dit ma copine ? T'avais fait croire que t'avais été enlevé ?

Le torse du costaud se bombait sous la fierté. Le regard d'Adrien s'échappait sous la menace.

— Hé ! Regarde-moi quand je te parle.

Le type poussa Adrien qui recula d'un pas.

— Tu fous quoi ici ? Tu suis ma copine ? T'es un pervers ?

— Laisse-le, réclama l'autre fille.

Le pénible obéit à sa petite amie qui l'entraîna hors des ennuis. La voix d'Adrien les rattrapa.

— C'est toi qui m'envoies des mails ?

— T'as dit quoi là ?

— C'est toi Ephraïm ?

— Lâche l'affaire mec, tempéra un acolyte sans trop vouloir donner d'ordre. Il est pas bien ce gars.

Le costaud soumit son larbin d'un simple regard avant de revenir à la charge, son menton à dix centimètres au-dessus d'Adrien.

— Tu racontes de la merde pour chercher des ennuis toi en fait.

— Pourquoi tu fais ça ? C'est qui les enfants sur les dessins ?

— T'es un taré ma parole. Ça se trouve, c'est toi qui as enlevé les gamins.

Adrien repoussa l'agresseur qui revint aussitôt à la charge. Le corps de Lyse s'interposa.

— C'est ton pote ? demanda le costaud à Lyse sur un air étonné et menaçant.

— Qu'est-ce que ça peut te faire ?

— Allez viens, on se casse, osa l'acolyte alors que l'altercation attirait les curieux. Ça craint ici de toute façon.

— Calme-toi, s'il te plaît, implora la petite amie.

Le gars ruminait, mais Lyse ne flanchait pas. Alors il pointa du doigt Adrien.

— Que j'te croise pas emmerder ma copine avec tes conneries. Et toi, surveille ton pote.

Les pénibles au large, Lyse s'enquit de l'état d'Adrien. Ses pupilles étaient dilatées, sa mâchoire était crispée, ses poings étaient serrés. Lyse posa sa main sur le visage d'Adrien, provoquant en lui un tressaillement sensoriel.

— Viens, murmura-t-elle avec bienveillance, j'ai quelque chose à te montrer.

En travers des lumières artificielles, Adrien et Lyse affrontaient le salon bondé et les chaises renversées. Les basses faisaient vibrer leur thorax. Leurs pieds évitèrent de justesse une canette fourbe. Les yeux d'Adrien filaient les mèches dansantes de Lyse. À force de vouloir fixer l'une d'elles, son esprit se brouilla. Un mouvement fissura l'oxygène. La main de Lyse pressa la sienne, et sans prévenir, un sentiment s'empara d'Adrien.

Le temps ralentit. La musique s'arrêta. Les gens ne parvinrent plus à danser. Le sang pulsa dans ses veines. Son système nerveux subit l'assaut de ses sens. Les poils de son épiderme se hérissèrent à l'unisson.

— Je ne voudrais surtout pas te perdre, avoua Lyse.

Il y eut un battement de cœur. Et avant d'en ressentir un autre, Adrien resserra ses doigts. Il n'y voyait plus rien. La voix de Lyse résonnait dans sa tête comme un délice en écho. Il voulait ne pas la lâcher. Il voulait s'approcher. Et tout mélanger.

— Adrien ?

Le visage de Lyse se cicatrisait des faisceaux bleus que crachaient les spots de lumière. Ils semblaient vouloir démontrer à Adrien que le défaut n'avait pas son mot à dire sur les courbes de Lyse. Ou plutôt, qu'ils avaient *tous* leur mot à dire, dans une histoire incroyable à découvrir. Chaque fissure sur la peau de Lyse devenait une blessure à soigner, chaque grain sur son cou devenait un souvenir à partager, chaque mèche collée sur son front devenait un secret à écouter. Et comme Adrien croyait tout ce qu'on lui disait, il fut rapidement convaincu.

— Je te dérange ?

La musique reprit, les gens se souvinrent des pas de danse, et le temps s'écoula à nouveau.

— Donne-moi ton portable.

— Pourquoi ?

Lyse secoua la tête face à tant de naïveté.

— Pour qu'une fille puisse donner son numéro à un garçon.

Elle enregistra son profil dans l'annuaire d'Adrien, fit sonner son propre téléphone, avant de rendre le portable à son propriétaire.

— Je te l'ai dit : je ne voudrais surtout pas te perdre.

— On va où ?

Lyse leva les yeux vers les dernières marches de l'escalier.

— À la recherche de ton ami perdu.

Après avoir déambulé dans les interminables couloirs à la décoration rococo, Adrien et Lyse bloquaient face à une double porte. Lyse se délecta de curiosité. Adrien projeta son inquiétude aux alentours.

— Je suis pas certain qu'on ait le droit…

Les charnières de l'imposante structure en bois grincèrent sous la poussée exercée par Lyse. L'ouverture dévoila une pièce cosy à l'abri de l'agitation générale. Des milliers de livres tapissaient les murs, de gros fauteuils affables en cuir véritable peuplaient le sol, un charmant chandelier pendait du plafond et éclairait la pièce de sa liquoreuse lumière.

— Je ne suis pas une experte, mais ça devrait plaire à un rat de bibliothèque qui, même s'il n'est pas *le numéro un de la coolitude*, est en train de devenir mon préféré.

Les lentilles de contact d'Adrien brillèrent de mille feux.

— C'est cet endroit qui est *le numéro un de la coolitude*, certifia Adrien en caressant une rangée d'ouvrages précieux.

— Est-ce que je devrais être jalouse ?

— Hein ? Non, bien sûr. Enfin… Quoi ?

Lyse sourit tout en dévoilant son nouveau plan machiavélique.

— Une telle salle aux trésors devrait attirer notre ami Nathaël.

— Je suis même étonné qu'il ne soit pas déjà là.

— Alors c'est qui derrière toi ?

Adrien se retourna avant de se rendre compte de la supercherie.

— Très drôle…

— Nathaël ? invoqua Lyse. Nathaël ! Nathaël !

— Crois-moi, s'il était là, il nous aurait déjà sautés dessus.

Lyse amortit sa chute dans l'orgueilleuse chaise de bureau. Lyse inspecta le téléphone à cadran posé sur le plateau en bois exotique, composa un faux numéro et raccrocha.

— Ils bossent dans quoi déjà les parents de Nico ?

— Son père dirige un laboratoire pharmaceutique.

— Hmm… Je me suis peut-être trompé de cible…

— Quoi ?

Lyse sourit avant de rabattre ses coudes sur le sous-main en cuir de chèvre pleine fleur. Adrien disparaissait entre les collections rares et les éditions limitées.

— Alors, lequel te fait de l'œil ? interrogea Lyse. Tiens, celui-ci, t'en penses quoi ?

Elle agitait un livre à la couverture embossée de feuilles d'or qu'elle venait d'attraper avec désinvolture sur une pile posée à proximité de son nouveau trône.

— Ce n'est pas la couverture qui fait la richesse de l'histoire.

— Excusez-moi mon cher, mais il est tout de même sacrément bien illustré, dit-elle en parcourant les pages. J'imagine qu'on peut raconter de belles histoires avec des dessins comme ça.

— Les dessins, ça me réussit pas trop en ce moment…

— Quels malheurs peuvent-ils bien te causer ?

— Juste des conneries qui n'ont aucun sens. Toi aussi, tu me prendrais pour un taré et tu aurais sûrement raison.

— Crois-moi, j'ai entendu des histoires que personne n'aurait pu inventer. Aucun jugement, je suis prête à tout entendre.

Elle posa le livre et il y eut un silence.

— Adrien ?

— Merci pour tout à l'heure.

— Quoi ? Les types qui t'embrouillaient ? Ils n'avaient clairement pas lu les petites lignes en bas du flyer : *Interdit aux cons*. Qu'est-ce qu'ils te voulaient d'abord ?

— Rien, des vieilles histoires.

— Je comprends, *les vieilles histoires qui nous retiennent par le col*, tout ça… Si jamais tu veux en parler, on est là.

— *On* ?

Lyse secoua une bouteille d'armagnac. Ce duo de chic et de charme redonna le sourire à Adrien. *Plop !*

— Je n'ai fait qu'aider un damoiseau en détresse, expliqua Lyse en remplissant deux verres. Je n'ai pas vraiment réfléchi.

Elle s'installa dans l'un des deux fauteuils en cuir qui, rassemblés autour d'un guéridon en verre, formaient un petit coin salon. En s'enfonçant dans l'assise, elle pouvait le sentir : c'était ici que se prenaient les décisions importantes.

— Ça t'arrive souvent de faire des choses sans vraiment réfléchir ? demanda Adrien en s'asseyant dans le fauteuil en face de Lyse.

Le front de Lyse trahit une intense réflexion alors que son bras tendait le verre de l'amitié.

— Comme forcer un mec à me suivre dans le bureau d'une baraque appartenant à des millionnaires psychopathes partis blanchir leur argent sale en Équateur ?

Le visage peu convaincu d'Adrien interrogea Lyse qui venait de boire cul sec.

— Plutôt comme se jeter au milieu de la route en pleine heure de pointe, corrigea Adrien en prenant une première gorgée.

— Tu as fait ça ? Pourquoi ?

— *Je n'ai pas vraiment réfléchi*, dit-il dans un sourire qui étouffa la poitrine de Lyse.

— Adrien…

— C'est comme si je savais que *quelque chose* d'horrible allait arriver. Comme si *quelqu'un* avait décidé pour moi et que je n'avais pas le choix. Je *devais* faire quelque chose.

Adrien écrasa une larme et expira comme s'il remontait d'une plongée en apnée dans son propre corps.

— Pfiou ! Désolé, je crois que ça faisait longtemps que j'avais pas bu autant, avoua-t-il en souriant.

— Hé, tout va bien.

Lyse se pencha et posa sa main sur le genou d'Adrien.

— C'est peut-être le moment de me partager cette histoire incroyable que tu étais censé me raconter plus tard…

— On se croirait chez un psy…

— Ah ah, oui, reconnut Lyse en observant la scène dans laquelle elle jouait son premier grand rôle. Sauf que je ne suis pas une psy, juste une fille avec qui tu as bu un peu trop et à qui tu peux raconter ce qui te tourmente, si tu en as besoin et si tu en as envie. Je ne facture pas, mais je sais quand même écouter.

Le rire d'Adrien réconforta Lyse. C'est à ce moment-là, dans cette

pièce secrète où il avait suivi une fille sans vraiment réfléchir, qu'Adrien partagea son histoire.

— Il y a quelques jours, j'ai sauvé un enfant d'un accident de voiture. Et le lendemain, ça a recommencé. J'en ai sauvé un autre qui tombait d'un ponton. Je ne sais pas qui sont ces enfants, je ne sais pas qui - et c'est pour ça que je suis venu ce soir. Pour le trouver et comprendre pourquoi il fait ça.

— Ces enfants, c'est lié aux dessins dont tu m'as parlé ?

Adrien dévoila deux feuilles pliées en quatre dont Lyse prit connaissance avec fascination.

— Tu penses que quelqu'un voulait te prévenir ?

— Me prévenir, ou se foutre de moi.

— Il y a forcément une explication. Ça a peut-être un lien avec les enfants qui ont disparu au parc ?

— J'en sais rien…

— Tu en as parlé à quelqu'un ?

— Nat, même si on s'est pas mal pris la tête.

— C'est bien ton ami ?

— Quoi ?

— Sur l'échelle de l'amitié, de un à dix, Nathaël est probablement un bon neuf ?

— Je pense qu'il se vexerait même si je disais qu'il était un bon quinze.

— Il m'a l'air d'être un sacré numéro.

Les deux se confrontèrent, en instance de jugement sur la qualité de la réplique. Le verdict fut sans appel et les idiots pouffèrent de rire au niveau abyssal de la blague.

— C'était nul, s'excusa Lyse en essuyant une larme de honte.

— Ça aurait fait rire Nat. C'est malin, je suis impatient que tu le rencontres maintenant.

Lyse sourit avant de reprendre son sérieux.

— Bon, qui te les a envoyés, ces dessins ?

— Un certain Ephraïm. Son adresse mail est un alias, mais elle provient du campus. J'espérais le trouver ici.

Adrien secoua la tête face à tant d'incrédulité.

— C'est n'importe quoi, hein ? s'agaça-t-il en frottant ses paupières. Je ne sais même pas ce que je dois faire. Attendre gentiment le prochain dessin ?

— Et si tu lui répondais ?

Cette proposition de Lyse prit Adrien par surprise.

— Je veux pas jouer ma super détective, mais il suffit peut-être de cliquer sur *Répondre* pour qu'il *réponde* à tes questions.

— J'avoue…

— Et si on essayait maintenant ? proposa Lyse en désignant

l'ordinateur sur le bureau.

Elle se releva un peu trop vite et tout se mit à tourner. Elle posa sa main gauche sur la bouche, leva l'index droit et resta muette.

— Besoin de vidanger ? demanda Adrien.

Lyse confirma d'un mouvement de tête et s'empressa de rejoindre les toilettes au fond du couloir. Adrien se leva à son tour et s'approcha du bureau. Par la fenêtre, il pouvait voir l'indécent domaine de cinq hectares qui enclavait la villa. Les nuages étouffaient la lune, les éclairs frappaient l'horizon et le vent empêchait les branches de trouver le sommeil.

Il sortit l'ordinateur de sa veille. Il utilisa le compte *Invité* laissé par défaut par le père de Nico, plus préoccupé par la classe affaires de ses tournées humanitaires que par la sécurité de son système d'exploitation. La barre d'adresse orienta le navigateur vers la messagerie d'Adrien qui cliqua sur *Répondre* au dernier mail. «*Pourquoi tu m'envoies ces dessins ?*». L'hésitation retarda l'expédition, mais le raffut d'une troupe de fêtards dans le couloir le poussa à cliquer sur *Envoyer*. Adrien se perdait entre les pixels, hypnotisé par l'animation de chargement qui promettait l'improbable.

Qui promettait l'impossible.

Les clics s'épuisaient dans les prémices de la nuit alors que Lyse n'était toujours pas revenue. Une notification rompit la quiétude de l'interface et annonça enfin l'arrivée d'un nouveau message.

Expéditeur : « Ephraïm »

Objet : « Sauve-les tous (3/6) »

Pièce jointe : « LesEnfantsTerribles_Raphaël.jpg »

Sur le chef-d'œuvre recraché par l'imprimante, une maison arrogante se drapait de néons. La piscine qui bordait la bâtisse était pleine à ras bord. Sous la lune grise, les bras d'un arbre majestueux soutenaient le fessier d'un enfant subjugué par les étoiles. L'une des branches traversait la tête du gamin, pulvérisant son casque d'astronaute dans un fracas de verre carmin.

Adrien récupéra l'impression juste à temps. Le tonnerre secoua la villa et une coupure d'électricité plongea le bureau dans le noir. Seule une lueur verte formait un trait scintillant sous la plinthe. Adrien inspecta le mur et un cliquetis trahit l'ouverture d'une porte camouflée dans la tapisserie safari, celle d'un local technique contenant une armoire métallique de vidéosurveillance. Les ronronnements des ventilateurs et les enchevêtrements de câbles donnaient vie aux écrans. Des caméras surveillaient chaque pièce, enregistraient chaque événement, trahissaient chaque visiteur. Sur l'écran qui épiait le jardin, le gamin en rouge jouait au pied d'une statue baroque. Il releva la tête et posa son doigt sur la bouche.

L'électricité repartit dans une joie collective, mais le gamin avait disparu des écrans.

Alors que l'orage avait contrarié la soirée, les invités se dispersaient et la rumeur se propageait de verre en verre : l'alerte orange était donnée, les routes étaient coupées, les parents s'inquiétaient, l'alcool manquait, le dernier bus était parti et on avait retrouvé les vélos des enfants disparus dans un terrain vague à proximité de la villa. Il n'en fallait pas plus pour que la soirée change d'ambiance et que la curiosité pousse les étudiants à aller jeter un œil.

Au milieu de ce mouvement de foule, Adrien bousculait les corps, renversait les bières sans s'excuser et s'engouffra dans le jardin composé de bosquets touffus, d'arbres exotiques, de plantes amérindiennes et d'une statue à côté de laquelle il n'y avait plus d'enfant. Son téléphone vibra et le nom de Lyse apparut.

— Adrien, t'es où ?

— C'est lui, j'en suis sûr ! Le gamin qui me suit partout !

— *Le gamin qui te suit partout* ?

Il n'y eut jamais d'explication, car face à Adrien, la petite forme rouge s'enfonçait déjà dans le sous-bois.

— Adrien, dis-moi où t'es !

L'appel se coupa en même temps qu'Adrien sombra dans la pénombre. Ses baskets martelaient la terre au rythme de l'orage qui approchait. Plus il courait, plus le gamin s'éloignait. Mais Adrien n'allait pas le laisser s'échapper. Il allait le rattraper. Il allait le faire parler.

— Arrête-toi putain !

Le champ de vision d'Adrien diminuait, un flou enrobait la ligne de fond. Le piège tendu par une racine épaisse lui fit perdre l'équilibre. Son corps plana avant de retomber lourdement. Ses poignets se déchirèrent. Ses molaires grincèrent. Mais rien ne pouvait plus l'arrêter. Pas même la pointe à son cœur, pas même le sang sur ses bras, pas même la peur de ce qui l'attendait au bout. Essoufflé, Adrien trottait, la main plaquée contre son sweat bleu foncé. Il s'appuya contre un arbre et sentit une chaleur l'envahir. Son cerveau frémit, sa peau s'électrisa. Là, sur l'étang, près du ponton.

Ça flottait sur l'eau.

CHAPITRE 8

La Nuit

Ça flottait tellement sur l'eau.

L'être à capuche rouge se tenait sur le ponton qui ouvrait l'étang en deux. Il n'était pas plus grand qu'un enfant de sept ou huit ans. Il lançait des cailloux plats qui ricochaient sur la surface en créant des ondes qui résonnaient à l'infini. Il tourna la tête.

— Salut !

— T'es qui bon sang ?

— Ben c'est moi, Ephraïm ! répondit-il sur un ton à la fois vexé et ravi.

— C'est toi qui me suis partout ?

— Ben oui !

— C'est toi qui m'envoies tous ces messages ?

— Ben oui !

— C'est toi qui as fait tous ces dessins ?

— Pas exactement, répondit Ephraïm en tapotant sa bouche malicieuse.

Le malin s'amusait, mais l'air menaçant d'Adrien l'obligea à reprendre son sérieux.

— Écoute-moi attentivement… J'ai un plan.

— Crois-moi, je vais t'écouter *très* attentivement. Et tu feras pareil, parce que moi aussi, j'ai des questions.

— Pourquoi pas, je n'ai jamais été un très bon négociateur, avoua Ephraïm en se grattant la tempe. Mais avant, tu dois faire une promesse.

Le reflet de la lune dans l'étang dévoila la balafre qui fendait son visage.

— Tu ne dois en parler à personne. Si tu en parles, ils sauront que tu es au courant, et on ne pourra rien faire. Tu promets de ne rien

dire ?

— Parle bordel…

— Tu promets ?

— Oui !

Ephraïm sourit à la promesse.

— Alors voilà, il t'a donné une mission.

— *Il* ? Qui ça *Il* ?

— Je ne peux pas te le dire pour l'instant, s'excusa le garçon, les yeux plissés comme en plein soleil. Mais tu as un rôle déterminant à jouer dans cette histoire. Ce rôle, selon les choix que tu feras, fera pencher la balance d'un côté ou de l'autre. Tu as déjà commencé avec succès !

Ephraïm cibla la poche d'Adrien du regard.

— Les enfants sur les dessins t'aideront à réussir ta mission.

— Mais c'est quoi cette mission ?

Le vent souleva les mèches d'Ephraïm et dévoila ses yeux verts scintillants.

— Les enfants qui ont disparu, Adrien. Tu dois les sauver.

Quelque chose remontait à la surface.

— Les sauver tous.

L'âme d'Adrien s'électrisa, son sternum s'enfonça, son cou se contracta. La tempête souleva les feuilles du sol.

— Pourquoi je suis celui qui doit les sauver ? Tout le monde les cherche…

— Qui les cherche ? Ceux qui trouvent le temps de passer à la télé ? Ceux qui se donnent la main en marchant dans la forêt ? Ceux qui allument des bougies en priant qu'un miracle vienne les sauver ? Ou ceux qui sont rentrés se mettre au chaud ? *Tout le monde les cherche*, mais toi seul peux les trouver.

Ephraïm s'était-il approché sans qu'Adrien s'en aperçoive ?

— Je connais ton secret. Je sais ce qu'il s'est passé quand tu as disparu.

L'eau de l'étang n'était plus verte.

— Tu dois tenir ta promesse.

— Quelle promesse ?

— Tu as promis que si un jour ça recommençait, tu sauverais tous les enfants.

— *Tous* les enfants ?

— Tu crois qu'il n'y en a que trois ?

Elle était noire.

— Un grand danger approche. Il vient du passé et va tout engloutir. Tu dois te dépêcher, car bientôt, il sera trop tard. Bientôt, les enfants seront perdus à jamais. Mais *ils* ne te laisseront pas faire, *ils* voudront t'en empêcher.

— Qui voudra m'en empêcher ?

La silhouette de la villa ondulait sous les rythmes libérés de la musique.

— Tu n'aurais pas dû la laisser sortir. Ils vont venir pour elle. Ils vont venir pour toi.

Un cri invisible perturba l'attention d'Ephraïm qui grimaça d'inquiétude. Dans ce coin reculé de la propriété, ils ne seraient bientôt plus seuls.

— Il ne faut pas qu'on nous voie ensemble.

— Tu ne vas pas partir comme ça !

— Ne t'inquiète pas pour moi. Inquiète-toi plutôt pour elle. Il pourrait lui arriver quelque chose.

Ephraïm contempla l'étang comme s'il pouvait en voir le fond.

— Tu connais le sort qu'on réserve aux curieux.

— Tu parles de Lyse ?

Ephraïm cousit ses lèvres en les surlignant très fort, tourna une clé imaginaire qu'il jeta dans l'étang, puis bondit d'une pierre à l'autre, avant de disparaître dans la nuit.

Le souffle de la tempête balayait les cheveux de Lyse comme mille questions.

— Adrien ! Qu'est-ce qui s'est passé ? Tout le monde est parti ! Ils ont retrouvé les vélos des enfants ! Il faut qu'on aille voir !

— Ephraïm…

— Celui qui t'envoie les messages ? Il était là ?

— Il m'a dit que j'étais le seul à pouvoir sauver les enfants.

Les pupilles de Lyse scintillèrent.

— Les enfants disparus ? Il t'a dit où ils étaient ?

Les lèvres d'Adrien s'écartèrent, mais se ravisèrent avant de rompre sa promesse : celle de ne rien dire à personne.

— Il t'a dit où étaient les enfants ?

Adrien contemplait cette villa silencieuse qui se drapait de néons, cette piscine qui voulait déborder, cet arbre qui valsait sous la lune grise qui n'attendait qu'une chose. Que tout s'envole.

— Adrien ?

Que tout s'écrase.

Lyse s'empara du troisième dessin. L'encre avait bavé, mais on pouvait encore distinguer ce qui y était imprimé : la demeure, la piscine, le gamin et la branche qui traversait sa tête. Lyse superposa l'œuvre et la villa. Tout correspondait. Tout était réel. Tout était vrai. Quelque chose était remonté à la surface. Quelque chose était revenu sans prévenir.

— Les enfants… murmura Adrien avant de se retourner.

Son visage prédisait quelque chose d'horrible. Un mauvais

présage. Une catastrophe imminente. Le début de la fin.

— Ils sont tous en danger.

La foudre frappa un pylône et le quartier plongea dans l'obscurité.

*

La menace météorologique avait fait fuir les derniers festivaliers. La musique était coupée. La fête était finie. C'était la conclusion à laquelle Adrien était parvenu en traversant le patio sans âme. Alors que plus rien ne fonctionnait, un écran plasma au bord de la piscine diffusait de la neige en continu. Les ultra-sons mêlés aux chœurs distordus rendaient Adrien parano. Il colla sa main sur le poste de télévision.

— Tu fais quoi ? demanda Lyse.

— Il y avait quelque chose dans l'écran, comme un visage d'ours…

— Un visage d'ours ?

Soulevée par le vent, une chaise du patio frôla la tête d'Adrien et explosa l'écran.

— Fais gaffe, tu en auras encore besoin, rappela Lyse.

Adrien était bien d'accord, mais son regard se détacha de sa partenaire. Tout en haut d'un chêne, quelque chose dandinait sous la lune.

— Là ! cria-t-il. Le garçon du dessin !

La pluie fouettait la rétine de Lyse qui galérait à faire la mise au point. À défaut de voir, Lyse offrit ses paumes et les baskets d'Adrien se plantèrent sur le promontoire de fortune. Il escalada les premières branches et disparut dans le feuillage.

— Tu le vois ?

La main d'Adrien glissa, il perdit son équilibre et faillit tomber. Il reprit son appui, mais sa confiance avait chuté. L'objectif lui paraissait dorénavant inatteignable. Soudain, le bras tendu de Nathaël sortit des branches hautes. L'acrobate était parvenu à se frayer un chemin. Adrien attrapa sa main et se hissa à l'étage supérieur.

— Tu pourras pas dire que j'étais pas là cette fois !

Nathaël trouvait toujours un moyen d'arriver en haut le premier. Cinq branches plus tard, l'objectif était atteint. Le petit garçon oscillait sur le bras tordu du chêne. Sa tête plongeait dans le cosmos.

— Raphaël ? demanda Adrien.

— Est-ce que tu es un astronaute ? Moi, je veux devenir un astronaute. Mais les autres me disent que je ne peux pas parce que je suis trop petit.

— C'est pour ça que tu as grimpé aussi haut ?

— D'ici on voit mieux les étoiles.

Adrien se surprit à se projeter dans l'espace avant qu'une rafale ne

lui rappelle l'urgence de la situation.

— Tu dois descendre, c'est dangereux en haut !

— Tu te trompes, Adrien.

Le gamin dévoila l'ours en peluche qu'il serrait dans ses bras.

— C'est bien plus dangereux en bas.

Un second fracas déchira le ciel. Raphaël en perdit l'équilibre, mais Nathaël l'attrapa dans un nouveau geste héroïque (quoiqu'il en penserait plus tard). Une bourrasque emporta l'ours en peluche et arracha le barnum près de la piscine. Les barres métalliques cliquaient comme les pattes hystériques d'un monstre en panique. L'agglomérat de toile et d'acier engloutissait tout sur son passage, comme une boule affamée. Au bord du bassin, la silhouette frêle d'Isa déambulait comme si le monde ne s'écroulait pas. La fillette se pencha et enlaça l'ours en peluche.

— Isa !

Elle leva la tête, sourit et disparut dans la gigantesque boule mutante.

— Isa !

En une minute, la tempête avait triplé d'intensité.

— Lyse ! cria Adrien en redescendant les branches. Appelle les secours ! Vite !

Il fallait agir vite, mais la météo parasitait le signal du téléphone portable.

— C'est pas vrai putain !

Lyse slaloma entre les pots de fleurs roulants et les chaises du patio volantes. Elle gagna le bureau à l'étage et souleva le combiné du vieux poste téléphonique.

« En raison d'un grand nombre d'appels, tous nos opérateurs sont actuellement occupés, le service d'aide médicale urgente vous remercie pour votre patience. »

— Allez putain !

— Urgences, quelle est la raison de votre appel ?

— Il y a un enfant bloqué dans un arbre, je crois qu'il est blessé.

— Pouvez-vous m'indiquer votre localisation ?

Ça grésillait.

— Allô ? Allô ! Allô ?

Une branche épaisse explosa le double vitrage et cogna le front de Lyse qui s'écroula au pied du fauteuil en cuir. Le vent s'engouffra dans toute la pièce, emportant avec lui les livres et leurs milliers de pages.

L'eau chlorée du bassin dégueulait une onde diffuse à travers la toile. Isa était là, juste en dessous. Elle flottait entre les crochets métalliques et les pages arrachées. Son visage ne faisait pas face au ciel. Elle ne bougeait pas. Elle ne bougeait plus. Devant l'océan de

métal, de chair et de papier, Adrien restait figé, terrorisé par les troubles de l'eau qui devenait opaque. Alors faute de mieux, c'est Nathaël qui bascula la tête la première. Ses battements le guidèrent vers le corps flottant, avant de rejoindre le rivage carrelé.

— Aide-moi Adrien !

Mais le jeune homme était incapable de bouger. Nathaël entreprit des gestes de premiers secours. Ses paumes tentèrent de stimuler un rythme cardiaque, mais la mécanique du cœur ne redémarrait pas. Plus rien ne semblait fonctionner.

— Fais quelque chose !

Tout s'était envolé.

— Tu vas la laisser mourir ?

Tout s'était écrasé.

— Je sais pas quoi faire… murmura Adrien.

À proximité de l'extravagante piscine, l'arbre agitait ses feuilles, donnant naissance à une douce mélodie qui muta en une complainte étouffée. La vue d'Adrien se brouilla et son équilibre lui joua un coup de traître.

— Je sais pas quoi faire.

La chute allait être violente.

CHAPITRE 9

Les Enfants Terribles

— Arod !

Les balles fusaient à travers l'oxygène et les cendres. Les nuages toxiques et la fumée des canons envahissaient les champs de vision. Les squelettes de bâtiments chatouillaient l'éther distendu et palpable. Aux fenêtres sans volets, un oiseau. Le seul être encore frappé par l'inconscience des actes qui se déroulaient sous ses ailes. Au loin, le son des tambours battant, l'enfer à nos portes. La cavalerie des chevaux de guerre mécaniques, les parias, les exilés pliaient sous le poids des armes. Encore quelques ponts à franchir. Les enjambées s'affolent, le corps court, la balle fuse, le sang coule.

— Arod !

Il tenait la douleur dans sa main. Il la sentait prendre possession de tous ses muscles. La tête, recouverte d'un casque tagué, se rehaussa un peu. Puis une explosion et c'est tout un monde qui s'efface. Là, à quelques mètres de lui, un obus venait de lui rendre visite. Le nuage de débris pâles engloba tour à tour les cadavres au sol et les espoirs au vent. Des éclats percèrent sa peau et lui infligèrent les souffrances qui lui étaient dues.

— ..... !

Sept sons sourds sonnaient sous son spectre. La voix de l'autre ne lui parvenait plus qu'en une violente sourdine. Les oreilles burinées par le sang et le soufre, il avala de la poussière. Les poumons imbibés de goudron et face contre terre, Arod comptait les petits cailloux. Mourir et devenir de braves petits soldats.

— ..... ? ..... !

Les paupières atteintes d'épilepsie, son esprit bascula à l'enfer.

— Arod ?

La main l'arracha du calvaire, le tira sur le sol jonché de pierres.

Son corps traîna jusque derrière ce petit amas de bidons et d'os.

— Arod, tu m'entends ?

Les claques lui pinçaient les joues.

— Tu vas pas me faire ça, réveille-toi !

Et alors qu'une seconde pluie de paumes s'apprêtait à s'abattre sur sa peau grisée, il saisit le poignet de son tortionnaire.

— Arod ! Tu m'as fichu la frousse !

— C'est bon gamin. C'est pas demain la veille qu'on se débarrassera aussi facilement d'Arod *Le Magnifique*.

— En attendant, *Le Magnifique* a la main explosée et ce n'est pas beau à voir.

Effectivement, elle était mal en point. Un morceau de métal d'environ cinq millimètres d'épaisseur la traversait de part et d'autre. Un filet de sang coulait le long de son bras et il ne pouvait plus articuler ses cinq doigts.

— File-moi un bandage, Doc.

— Un bandage ? Mais il faut désinfecter.

La main gauche d'Arod empoigna le corps étranger et l'extirpa d'un geste sûr. Les dents n'étaient même pas serrées. Le regard du médecin se figea face à l'horreur. Un trou béant venait de prendre place dans la main de son compagnon et ce dernier s'en foutait royalement.

— Heureusement que je suis ambidextre, gamin.

— Ambidextre ? Tu n'es même pas gaucher.

Le fier gaillard mit la main sur son revolver.

— Tu veux voir si j'suis pas ambidextre ?

— Du calme *Le Magnifique*, tu ne voudrais pas que la plaie s'infecte.

Le médecin extirpa une bombe de désinfectant et en aspergea la blessure, puis il l'enveloppa d'une bande parfaitement blanche. Pendant qu'il observait ces tâches expertes, Arod dégaina un cigare de fabrication étrangère, claqua le Zippo et crama le gros rouleau de tabac. Ses poumons se gonflèrent de nicotine et ses bronches de goudron. Il attrapa une pierre au sol et la frappa trois fois avant de la jeter au loin. Des vers remontaient à la surface.

— *Sous les pavés, la plage.* Mon cul ouais, c'est d'la merde et rien que d'la merde.

Arod cala sa nuque avec soin dans l'arrondi d'un pneu de voiture. Son regard usé mais déterminé caressa le champ de ruines qui les avait menés jusqu'ici. Des immeubles penchés, des carcasses de véhicules, des meubles jetés du haut des étages, des livres et des corps arrachés. Des lampadaires en guise de conifères. Les nuages de fumée dense comme du béton recouvraient la cime des grands arbres.

— Mate-moi cette bagnole ! s'émerveilla Arod. Ford Mustang GT

390 Fastback de 1968, 320 chevaux, moteur V8 pour pousser ce beau bébé à 210 kilomètres à l'heure… Son proprio l'aimait sûrement plus que sa femme. Et maintenant quoi ? Elle brûle. Si c'est pas un drame. Ce que je donnerais pour piloter cette beauté même pour cinq minutes…

— Tu n'as même pas ton permis.

— Tu crois que ça sert encore à quelque chose ?

— Autant qu'une voiture.

— Mouais…

Gêné par un objet étranger, le piéton éternel retira sa chaussure gauche qu'il secoua. Une bille galaxie tomba, rendant l'intérieur de la semelle plus confortable. En plongeant son regard dans la sphère, Arod pouvait se sentir aspiré dans un autre monde, comme l'observateur privilégié d'un univers à sa portée. Il roula la bille entre ses gros doigts et la logea dans le pochon qui en contenait d'autres déjà.

— Tu comptes en faire quelque chose un jour ?

Arod admira le dessous de sa godasse toute neuve où était marqué son prénom au feutre indélébile.

— Je sais pas quel plaisantin de la caserne a fait ça, mais si je le retrouve…

— Au moins ton nom n'est pas estropié.

David dévoila sa semelle sur laquelle on pouvait lire *DIVAD*.

— On te l'a encore faite à l'envers !

Perdus au milieu de l'Enfer, ils rirent à cette drôle de farce.

— Écoute !

— Quoi ?

David tendit l'oreille. Une mélodie éthérée se portait à travers tout l'espace.

— C'est encore cette putain de musique. Je hais cette putain de musique.

— Moi je l'aime bien…

— C'est parce que t'as pas le sommeil léger. J'te jure que j'arrive pas à fermer l'œil quand ce machin tourne. Le jour où je poserai mes paluches sur le taré qui diffuse cette horreur, je lui ferai voir la vie en rouge.

La mélodie fut rompue par la sonnerie stridente d'un réveil horrible logé dans les débris.

— 17 h 54, informa le médecin en neutralisant l'alarme. Bizarre, l'aiguille s'est arrêtée.

— J'suis moins inquiet par l'heure qui tourne pas rond que par le fait qu'on ait pas encore trouvé l'entrée de ce fichu hôpital.

Arod tentait de percer les alentours à la recherche de leur destination, mais la brume taquine enveloppait tout. Pire, la mélodie

avait repris de plus belle.

— J'te jure que…

— Arod, regarde !

Les notes insupportables soulevèrent le drap de brume et dévoilèrent les contours de l'imposant bâtiment en briques rouges de l'hôpital pour enfants.

— Tu crois que la musique vient de là-bas ?

— Y a qu'une façon de savoir.

— Les renforts ne devraient pas tarder. On pourrait essayer de les contacter ?

— Fais-toi plaisir.

— Attends, c'est toi le responsable communication. *Je* soigne, *tu* contactes.

— Correction : *je* morfle, *tu* soignes, railla Arod en tapant sur l'épaule de son compagnon. Bon, allez, prenons des nouvelles des planqués.

Arod équilibra le casque d'écoute. De sa main valide, il manipula une molette crantée sur la radio. Des parasites et des sinusoïdes s'emparèrent de l'espace.

— B-327 à B-330. B-327 à B-330.

Aucune réponse.

— B-327 à B-330, avons établi contact visuel avec l'objectif. Notre position est… 142.010.514. Attendons signal pour enclencher phase deux, à vous.

Un court silence s'exprima avant que le vent n'apporte la mauvaise nouvelle.

— *Signal en attente, B-327. Infiltration par l'ouest compromise. Passons au plan B, à vous.*

Les joues des deux soldats se crispèrent.

— C'est toi, B-329 ? Où est B-330 ?

— *B-330 et B-326 ne sont pas encore arrivés. Passons au plan B, je répète, passons au plan B.*

— Merde B-329, tu déconnes ! Le plan B est foutu d'avance !

— *Infiltration compromise. Sans nouvelle du Capitaine.*

— Laissez-lui le temps, putain. Lancez le plan B et c'est la mort assurée pour nous tous !

Un silence de plusieurs secondes tempéra les voix.

— *B-327, cette mission est cruciale, on ne peut plus reculer. C'est la tempête ici, et on n'a plus le temps. Tu te souviens de ce qu'a dit le Capitaine ?*

— Cette mission part en couille.

— *Tu sais très bien l'importance de ce que nous faisons. Pour une fois, s'il te plaît, contente-toi d'exécuter les ordres. C'est compris ?*

— Compris, B-329. Attendons votre signal. Terminé.

L'index glissa sur la molette et pressa le bouton rouge.

— Quelle bande de culs-terreux.

— B-329, c'est Raphaël ?

— Va falloir que tu retiennes nos matricules si tu veux t'en sortir. Tu veux pas que je te tienne la cuillère tant qu'on y est ?

— Pardon…

Arod réduisait la taille de son cigare tout en rageant contre le monde entier.

— Leurs putains de matricules, leurs putains de messages codés, leurs putains de secrets…

— Dis Arod, tu le connais bien, le Capitaine ?

— C'est vrai que tu l'as jamais vu, je sais pas si c'est une bonne ou une mauvaise chose pour toi. Il est pas très causant, mais quand il a quelque chose en tête, il lâche pas. Les autres disent qu'il s'entête à jouer au héros, qu'il a viré zinzin depuis qu'il a perdu son pote au combat… Moi j'crois qu'il a vu des choses qu'il aurait pas dû voir, des choses qui devraient pas exister, des choses qu'on peut même pas imaginer.

Sur ces bonnes paroles qui laissèrent les deux soldats dans une profonde méditation, un chien blanc frôla l'horizon. Les pattes dans la terre, la truffe dans la poudrière, il trottinait entre les débris et les mines, entre les corps et les cris. Majestueux. Son cou se protégeait du vent glacial par un foulard jaune. Son regard roulait comme deux billes dorées à travers le chant dévasté qui résonnait sur les façades de béton. Il défia un instant Arod et disparut dans les décombres qui parsemaient les artères plongeant vers leur destination.

— Tant qu'il y croit, moi j'y crois.

Arod aiguisa son couteau, rechargea son fusil et éjecta son cigare à travers l'oxygène corrompu. Et avant que ce dernier n'atteigne le sol, Arod se releva en serrant son arme.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda David.

— J'fais en sorte de pas exécuter le plan B. J'fais en sorte de pas crever.

— Mais c'est quoi le plan B ?

— Le plan B, c'est de ramper comme un rat dans un tunnel beaucoup trop étroit en espérant trouver la lumière avant qu'un fils de pute ne te mette la main dessus. Et moi j'aime pas les fils de putes et j'aime pas les tunnels, j'suis claustrophobe, tu vois ? J'suis pas comme le Capitaine. J'suis fait pour les grands espaces.

— Mais tu as entendu les ordres. On ne bouge pas tant qu'on a pas reçu le signal.

— Et c'est quoi le signal ? Le bruit de la balle qui transperce mon casque ? Reste là si tu veux, mais hors de question de laisser un protocole condamner mon cul. On a des gamins à sauver.

Arod cracha et ses jambes l'emportèrent. Le médecin s'empressa de rassembler le matériel dans sa besace avant de le rejoindre.

— Arod, attends ! Tu désobéis à un ordre direct.

— Écoute Doc, j't'oblige pas à m'suivre, okay ? J'cafterai pas aux copains si tu préfères construire des châteaux de sable pendant qu'on se fait dézinguer.

— T'es vraiment qu'un gros bourrin entêté…

— Ouaip ! Et c'est ce qui t'vaut d'être toujours en vie.

Leurs jambes frôlaient les bornes et les corps sous les nuages toxiques. Les deux êtres flottaient, attachés à cette poussière qui pesait des tonnes à leurs pieds. Arme au poing et baume au cœur, la marche funèbre et salvatrice vers la délivrance ou la mort, à moins que les deux ne soient qu'un seul tout. Peu importe l'issue du combat, pourvu qu'il nous donne l'ivresse des fureurs sous la pression de nos pas. Les châteaux qui s'effondrent, la fin des temps qui arrive. L'objectif allait bientôt se dévoiler. Jamais ils n'avaient été si près.

— Baisse-toi !

Le duo se plaqua au sol, caché derrière un réfrigérateur couleur crème. Arod s'empara d'une lamelle sur laquelle était collé un éclat de miroir et la fit dépasser de l'appareil électroménager. De son œil fauve, il inspecta les débris et les alentours.

— Tu vois quelque chose ? s'inquiéta David.

— Deux types en patrouille et un autre posté, cent cinquante mètres, à onze heures, près de la grille.

— On les évite comment ?

— Les éviter ?

Arod entraîna David dans son sillage avant de se loger dans la carcasse d'une voiture coincée dans une ornière.

— Ces connards sont trois, mais on aura l'effet de surprise. Le temps que les deux premiers se rendent compte qu'on leur a troué le cul, il restera plus que le troisième pour se pisser dessus.

— Attends, tu espères réussir deux tirs sur deux cibles mouvantes ?

— Non, un seul. Le deuxième, c'est toi qui le feras.

— Je ne suis pas un pro de la gâchette comme toi ! Je n'y arriverai jamais à cette distance.

— C'est pour ça que tu vas t'approcher.

— Tu délires. Il n'y a rien pour se déplacer à couvert. On est déjà chanceux qu'ils ne nous aient pas repérés. Avec cette rue dégagée et cette distance, la seule possibilité c'est… de foncer tout droit.

— T'as tout pigé, confirma Arod, fier de son poulain. Tu vois cet abribus de l'autre côté de la chaussée ? Tu vas cavaler aussi vite que tu peux et t'y poster. Dès que tu entends mon fusil cracher, tu dégommes ta cible.

Arod observa le défilé adverse puis se mit à compter.

— 3, 2, 1…

— Attends, attends !

— Maintenant ! Allez, allez, allez !

— C'est pas vrai, c'est pas vrai, c'est pas vrai !

Les pas de David s'enfilèrent à toute allure. Les cailloux se taisaient sous le passage des semelles affolées. Fusil pointé en direction des ennemis, Arod couvrait son protégé de toute sa rétine, alimentant un champ de vision accru pour préserver le peu de vie qu'il leur restait. Deux spectres dissidents s'apprêtaient à mettre fin à l'activité cardiaque de leurs opposants. Deux canons horizontaux, parallèles et chargés. Le déclic simultané provoquerait bientôt la chute des deux tiers ennemis.

Vous êtes prêts ?

Sous l'angle ouvert, la faucheuse se logea dans deux fusils.

Alors, c'est parti.

Une gerbe de sang s'extirpa de la tête de la cible d'Arod. Le corps s'écroula lourdement contre les pierres. Le tir de David résonna, mais manqua la seconde cible qui engagea une course folle à la recherche d'un abri improvisé. Arod remarqua son petit manège et enclencha un second tir. La balle vint se loger dans la jambe gauche de l'adversaire qui plongea derrière une ambulance. Alerté par les tirs et les cris du survivant, la troisième cible se mit à canarder à tout va, coupant la route principale entre l'abribus et la grille.

— Couvre-moi ! gueula Arod.

Le gaillard s'élança, mitrailleuse en main. Sous les salves métalliques, les ricochets embrasaient l'air et les parpaings. Soutenu par les tirs approximatifs de son compagnon, Arod se mouvait avec force et agilité. Il sautait par-dessus les obstacles, les éliminant d'un coup de reins parfois longuement étudié, parfois fraîchement improvisé. Il se débarrassa de l'arme automatique quelques mètres plus loin, porta sa main bandée à la ceinture puis à sa bouche, mordit la goupille et dans un gracieux mouvement, brisa le ciel d'un jet de grenade mortel.

La petite bombe dessina le plus beau de tous les arcs par-dessus l'ambulance avant de retomber au pied de l'ennemi à la jambe blessée. En une fraction de seconde, elle rendit son jugement sans appel. L'explosion dévasta les mètres, les membres, les métaux, les tissus et les chairs dans une gerbe de feu et de sang.

La masse d'Arod ripa jusqu'au point d'impact. Il reprit son fusil, positionna son corps contre la carcasse chaude du véhicule et analysa le terrain à la recherche de son compagnon.

— Montre-moi ta trogne Doc… murmura-t-il à son esprit entre deux tirs maladroits du dernier ennemi encore en vie.

Mais la poussière et les vents s'engouffraient entre tous, noyant les regards de poudre maudite au goût de carne. Derrière l'abribus, la vie se cachait dans l'ombre de l'affrontement rageur et ne voulait pas en sortir.

— Bouge ton fion Doc, allez… Y en reste plus qu'un.

Quelque chose tentait de bouger.

— Doc !

Une main morte qui s'agrippait.

— Arod…

Au milieu des débris, à mi-chemin entre Arod et l'abribus, à mi-chemin entre le souffle et la cendre, le médecin gisait, plaqué, touché, fauché en pleine course par l'écho de ses tirs gauches. Ses doigts tentaient d'arracher les mètres découverts qui le séparaient de son compagnon.

— Bouge pas Doc ! Je viens te chercher !

— Arod !

La paume contre le ventre. Le foie percé et la bouche remplie de carmin néfaste.

— Bouge pas putain, reste là !

Un son percutant déchira les cieux et le mollet du soldat à terre. Un cri de bête lui tint réponse. Arod positionna le canon de son fusil et explora le paysage à la recherche du dernier tireur. Son cerveau tentait désespérément de gommer les hurlements du médecin qui lui flagellaient la temporale. La paupière d'Arod ne battait pas. Son nerf optique s'activa avant que son doigt ne se rabatte sur la gâchette. Le tireur adverse s'effondra.

Aussitôt, le grand gaillard se rua vers le corps faible du médecin.

— Est-ce que je l'ai eu, est-ce que je l'ai touché ? … Je l'ai touché, Arod ? … Je l'ai touché ?

— Ouais tu l'as eu mon gars, tu l'as eu…

La figure pâle.

— J'ai mal, Arod…

— J'suis là, j'vais te soigner. Dis-moi… Dis-moi ce que je dois faire…

— La morphine … donne-moi de la morphine… dans la sacoche…

Le sourire rouge.

— On va pouvoir les sauver, hein Arod… les enfants… On va pouvoir les sauver tous ?

— T'inquiète pas pour les gamins…

— Je crois que je suis salement amoché.

Les membres frêles.

— Je vais m'en sortir, hein Arod ?

— Arrête de parler…

— J'suis désolé… j'suis désolé…

Est-ce que c'est la fin ?

— Arod ? Arod ?

— Ouais p'tit gars ?

— … je vois plus rien…

Les larmes sur les joues.

— … donne-moi la main, Arod…

Les doigts et la paume, déchirés, arrachés, détachés. À bout de nerfs, à bout de souffle.

— … pourquoi tu me donnes pas la main ?

Les pensées sombres envahirent l'esprit du guerrier. Trois fois qu'il venait d'injecter de la morphine. Les sourires de façade qu'on placarde et les idéaux voilés qu'on se donne. Une quatrième dose. Les plaies qui s'ouvrent, les paupières qui se ferment.

— … je vois le tunnel, Arod… celui dont tu m'as parlé… il y a quelqu'un au bout… c'est… c'est un petit garçon…

— Hé ! Reste avec moi, Doc !

— … il faut passer par le tunnel… c'est là qu'ils sont… ils sont dans les murs… ils sont dans les trous…

— Les autres arrivent. Ils sont pas loin, bon Dieu… Ils sont pas loin.

— … je… je sens plus rien… je… je sens plus rien… Maman ? Maman ?

Du calme mon chéri.

— Doc !

— Maman, je veux Maman… Maman… Maman…

Tout va bien.

— Garde les yeux ouverts Doc !

— Arod…

Viens dans mes bras.

— Ouais Doc ?

— … arrête… arrête de m'appeler comme ça, je…

Endors-toi.

— … je m'appelle David.

Maman est là.

Arod sentit les doigts de David se relâcher. Il ne lui broyait plus la main comme dans un étau. Les muscles ne le serraient plus. Son corps ne bougeait plus. Ses lèvres étaient closes et ses paupières aussi.

— David ? David ? Pardonne-moi David, pardon. Je suis désolé…

Au loin chargeaient les troupes. Au loin se profilait l'ennemi. Au loin se rapprochait la peine. La mission avait échoué. Arod serra fort David. Les corps tristes et les âmes mortes. Il le serra fort.

— J'ai tout fait foirer…

Le fusil de l'ennemi sanctionna Arod d'une balle en plein cœur. Ses mains relâchèrent le corps de David. Son dos bascula en arrière. Les

billes se répandirent au sol.

C'est donc ça la fatalité ?

Sous l'égide du chien immaculé venu assister au drame pour la centième fois, les doigts égarés frôlèrent le ciel et un papillon volage. Le sang qui s'étale. La gerbe de nos vies qui s'envolent. Les pensées distendues, les amis tombés, les causes perdues, les larmes chargées. Le ciel, ô pauvre ciel, qui abandonne au sang et à la peine les enfants…

Tant pis…

… les Enfants Terribles…

Ça sera pour une prochaine fois.

… les Enfants de Dieu.

CHAPITRE 10

La Fragilité des Sommeils

La lumière céruléenne dilata les pupilles d'Adrien. Des formes troubles se dessinaient. Des visages flottaient dans l'espace. Une vapeur épaisse masquait tout sauf la voix de Nathaël qui retentissait dans un écho étouffé.

— Adrien ? Adrien ?

Le gyrophare d'une ambulance laminait la surface de l'eau de ses faisceaux bleus. Deux hommes bardés d'un attirail de premiers secours s'agitaient autour du corps d'Isa, étendu au bord de la piscine. Le plus jeune, casquette vissée sur la tête, monitorait de nombreuses informations. Une fois triées, celles-ci permirent à l'autre homme, plus expérimenté, de se prononcer.

— Elle est stable, on bouge !

Ils basculèrent Isa sur le flanc avant de la placer sur le brancard. Le chariot provoqua un ramdam de tous les diables avant de s'engouffrer dans le véhicule de secours.

— Isa… Isa…

Adrien se releva avec peine. Il tituba avant de se faire refouler à l'entrée.

— Personne ne monte !

— Dites-nous au moins à quel hôpital vous allez…

Tandis que le secouriste moustachu confrontait Adrien avec curiosité, Nathaël en profita pour se glisser dans le véhicule.

— Essayez de me déloger !

— Tu veux que je le bouge ? proposa un troisième ambulancier, beaucoup, beaucoup plus costaud.

Le chef observa le passager clandestin.

— C'est bon, on a pas le temps avec cette tempête.

Les portes claquèrent, ne laissant entrevoir qu'une partie du visage

de Nathaël. Une sirène hurlante escorta le clignotement intensif des gyrophares dans la nuit. Un silence s'éveilla avant de mourir poignardé par Lyse.

— Je suis pas prête pour les championnats d'accrobranche, admit-elle en tâtant sa belle bosse.

Elle explorait la scène du drame, la bâche dans l'eau, les marques sur les peaux.

— Où est passé le petit garçon ? Il est parti ?

— Je crois…

— Isa a été blessée, ils l'ont prise en ambulance.

— Isa ?

— Nat est avec elle…

— Ils vont à quel hôpital ?

— Tout est allé si vite… Quelque chose cloche…

— Quoi ?

Adrien tentait de rassembler ses pensées en un tout cohérent, mais les maux de tête faisaient tout pour l'en empêcher.

— Les ambulanciers, je les ai déjà vus quelque part… Je crois… Je crois qu'ils sont venus la chercher. Je crois qu'ils la ramènent d'où elle vient.

— Alors on va les rattraper !

Ils grimpèrent dans la voiture de Lyse à la poursuite des gyrophares.

— C'est quoi ce bordel ? grogna une voix malade. Où est passé tout le monde ?

Nico traînait à travers les ruines de la soirée. Il émit un son étrange et vomit dans le pot de fleurs le plus proche. L'estomac vide, le regard vitreux, il contempla le désastre.

— Mon père va me tuer.

*

L'embrayage grondait, les suspensions souffraient. Le pied de Lyse déposa quelques kilos de plus sur la pédale d'accélération.

— J'ai merdé, murmura Adrien.

Son visage avait disparu sous l'effet terne de sa peau fatiguée. Ses lèvres se décollaient à peine. Lyse augmenta la cadence des essuie-glaces.

— Tu n'y es pour rien.

— Si je n'avais pas suivi Ephraïm, rien ne serait arrivé à Isa…

— Tu as sauvé le garçon dans l'arbre. Tu ne peux pas sauver tout le monde.

C'est vrai, tu ne peux pas sauver tout le monde.

— Quoi ?

— Tu ne peux pas sauver tout le monde, Adrien.

Tu te prends pour un héros ?

La pluie provoquait un chaos sur le pare-brise. Adrien se concentra très fort pour voir entre les gouttes.

— Je crois que je me souviens maintenant… les ambulanciers… l'hôpital…

Le téléphone de Lyse vibra sur le tableau de bord.

— Attention !

Adrien agrippa le volant pour éviter l'ambulance stationnée sur le bord de la voie, juste après le virage à droite. Malgré l'embardée, Lyse tenta de respecter les distances de sécurité, mais c'était peine perdue, les pneumatiques mordaient déjà le bas-côté. La voiture renversa plusieurs plots de sécurité et plongea dans une ornière. Le front de Lyse percuta l'airbag du volant. La mâchoire d'Adrien percuta le plastique du tableau de bord. La tôle déformée élimina tout espoir de passer le prochain contrôle technique avec succès.

— Lyse…

Le maxillaire blessé d'Adrien lui interdisait de parler plus fort. Sa gorge maintenait ses paroles dans un étau de glaires et de sang. Les gyrophares azur ciselaient la nuit funèbre. Des fractions du temps s'écoulèrent, rythmées par la cadence angoissante des balais d'essuie-glace.

— Tout va bien là-dedans ?

L'ambulancier moustachu ouvrit la portière et ausculta rapidement Adrien.

— C'est une sacrée cascade que vous avez faite.

— Lyse…

— On va s'occuper d'elle.

Il invita Adrien à s'asseoir sur un rocher et le couvrit d'une couverture de survie. L'arrière de l'ambulance peinait à se dévoiler à travers la fumée.

— Pourquoi vous vous êtes arrêtés ? Isa… Il faut la ramener à la cabane… Nat ? Nat !

— La cabane ? Vous êtes probablement en état de choc. Vous devriez rester assis.

Adrien tenta d'ouvrir la porte arrière, mais l'ambulancier costaud le ceintura.

— Lâchez-moi putain ! Nat ! Nat !

Adrien fut traîné sur plusieurs mètres avant d'être projeté au sol. La peau de sa main s'arracha sur le macadam. Sa paupière gonflée l'empêchait d'ouvrir l'œil. Il posa sa paume sur le rocher et tenta de se relever, mais son poignet l'emporta dans une intense douleur.

Le jeune ambulancier sortit du véhicule et murmura quelque chose

à l'oreille de son supérieur qui pointa sa torche sur le visage tuméfié d'Adrien. Le moustachu fit un signe de la tête et le costaud recouvrit la tête d'Adrien d'un sac plastique pour qu'il ne puisse plus crier. Adrien se débattait à la recherche du moindre volume d'air, mais celui qui l'étouffait était déterminé. Il fut jeté dans le véhicule sans ménagement. Sa tête percuta une caisse en métal et un ruban adhésif encercla ses mains.

— Doucement, tu sais qu'il les préfère en entier, rappela le moustachu.

— On sait même pas s'il en voudra, se plaignit le gorille.

— Eh bien on négociera ! Il aime les gamins perturbés et celui-là est bien gratiné.

— Il est pas un peu vieux pour lui ?

— Boucle-la et tiens-le bien.

Adrien s'effraya à la vue de la seringue – il détestait les piqûres.

— Du calme, le docteur va bientôt prendre soin de toi.

Un liquide chaud partit à la conquête de son système nerveux. Son cerveau était sur le point d'imploser. Des tambours de guerre le pilonnaient de l'intérieur. Des élans sanguins burinaient ses veines. Ses paupières papillonnèrent au moment où des mains retirèrent le sac de sa tête et le libérèrent de l'étouffant supplice. Au pied du brancard, il y avait un autre corps que celui d'Isa.

— Nat…

Les pupilles d'Adrien basculèrent alors que les éclats céruléens des gyrophares frappaient le ciel et abandonnaient Lyse à la nuit.

CHAPITRE 11

Le Médecin de Famille

Maman ?
Chut du calme voyons, tu as dormi presque douze heures.
Pourquoi tu n'es plus là ?
J'ai dû faire un choix.
C'est à cause des monstres ?
Tu dois me pardonner.
Où es-tu ?
Ne touche pas la cime des grands arbres.
D'accord Maman, c'est promis.
Rendors-toi maintenant.
Maman ?
Tu as école demain.
Je veux pas y aller.
Je sais.
Je veux pas aller à l'école Maman.
Tout ira bien.
Maman !

*

L'air était frais, des tonnes de degrés avaient chuté. Rien d'autre que le froid glacial, le sang dans la bouche, les corps inanimés. Une odeur oppressante d'antiseptique embaumait l'atmosphère. Adrien tenta de se libérer de ses liens, mais il sentait à peine ses mains. Son corps était toujours sous l'effet du tranquillisant.

Il ne pouvait plus bouger.

À quelques mètres, au centre de la pièce, un corps s'étirait sur un

brancard recouvert d'un drap blanc. Des mèches noires striaient son lobe frontal.

Il ne pouvait plus parler.

Les néons éblouirent les yeux bleus d'Adrien avant de rebondir sur le carrelage blanc de la salle d'opération. Tout un tas d'instruments médicaux reposait sur des tablettes roulantes en inox. Sous l'éclairage amovible servant à distinguer les organes résidait la table d'opération sur laquelle la patiente attendait qu'on s'occupe enfin d'elle.

— Y en manque un, remarqua l'ambulancier en chef.

Une silhouette agile jaillit hors de l'ombre et percuta le menton de l'ennemi. Profitant de l'ouverture, Nathaël avait bondi sur le dos du second ambulancier, beaucoup plus large. Ses mains écrasèrent la glotte du molosse. Ses dents croquèrent l'oreille avec rage. Un cri de douleur plus tard, la dynamique s'inversa. Nathaël reçut un solide coup de poing en échange et valsa contre une tablette roulante. Malgré toute la détresse physique qui le compactait, il fonça à nouveau dans le tas.

— Couché !

La matraque calma l'excitation de Nathaël qui goûta au sel du carrelage.

— Ce chieur m'a explosé l'oreille !

L'ambulancier costaud envoya son pied dans le ventre de Nathaël. Il renifla et projeta un crachat sur le corps tuméfié du mordeur fou.

— Sale merdeux ! lança-t-il avant de se retourner et de menacer le jeune ambulancier. Et toi, ta mère t'a pas appris à faire les nœuds ?

— Arrêtez vos conneries, reprocha le moustachu. Installez la gamine et vous avez pas intérêt à l'abîmer.

Il se déplaça dans un coin d'ombre, téléphone à l'oreille, jetant des coups d'œil suspicieux à Adrien. Les deux hommes de main soulevèrent Isa sans sommation. Le corps de la jeune fille se disloquait de part et d'autre. Une lueur frappa son visage pâle au moment où les ambulanciers l'attachèrent à la table d'opération.

— Plutôt mignonne la mioche…

Sérieux à la tâche, le jeune ambulancier faisait semblant de ne pas entendre.

— Ça serait comme une sorte d'anesthésie locale, dit le costaud en caressant le front de la petite fille avec sa grosse paluche.

Les mains d'Adrien tentèrent de se décoller, mais elles étaient sévèrement engourdies et solidement attachées.

— Retire tes sales pattes ! ordonna le chef en rangeant son téléphone.

— Le doc arrive bientôt ? J'me les gèle et j'ai la dalle.

— Tu veux ton fric ? Tu patientes.

Le costaud grogna et la sonnerie du téléphone retentit enfin.

— C'est lui.

Le gros excité mordillait un de ces bâtons de réglisse sous forme de branche sèche. Il le lécha, le coinça sous ses dents puis le croqua. Son visage se pencha à proximité de celui d'Isa. Son nez parcourait la peau fragile et en reniflait les odeurs.

— Tu sens vraiment très bon.

— Hé ! interpella le jeune ambulancier.

— Tu veux quoi toi ?

— Il a dit qu'on ne devait pas la toucher.

— Tu vas faire quoi, hein ? Tu vas le dire à ta mère ? *Maman, le monsieur avec qui j'enlève des enfants est pas gentil avec moi.*

Le bouffi lâcha deux bonnes claques de satisfaction sur la joue rose de l'apprenti avant de reprendre là où il en était, avec la langue cette fois.

— Tu as très bon goût. Je me demande si c'est partout pareil.

Adrien voulut dégueuler ses tripes. Sa mâchoire paralysée l'empêchait de sortir le moindre mot. Il ne pouvait qu'émettre des bruits rauques, des bruits de bête. Son esprit s'agitait, mais son corps ne bougeait pas.

— Regarde qui nous espionne, murmura le costaud. Je crois qu'il essaie de nous dire quelque chose. On dirait un petit chien qui halète. Hou le toutou à sa mémère, il veut jouer lui aussi. Mais non, non, non, il est puni le vilain toutou. Il peut juste regarder le gentil monsieur jouer avec sa maîtresse.

L'homme croqua le bâton de réglisse avant d'en jeter le reste couvert de bave.

— Tiens mon chienchien !

Son nez parcourut le bras gauche d'Isa, contourna l'épaule avant de s'engouffrer dans la clavicule. Sa main effleura le drap qui recouvrait le corps inerte d'Isa. Il pouvait sentir la chaleur innocente sous les tissus. Il huma profondément le front d'Isa et un filet de bave inonda le visage de la petite fille. Son pouce glissa sous la lèvre d'Isa, alors que le jeune ambulancier détournait le regard.

Adrien mourait. Des larmes jaillissaient de sa bouche et des cris coulaient de ses yeux. Il tirait sur le fil de fer qui cisaillait ses poignets sans sentir que du rouge s'en écoulait. La douleur, elle était dans sa tête. Tout ça, c'était dans sa tête.

Les pattes poilues glissèrent sous le drap blanc. L'homme allait enfin découvrir si la petite fille avait le même goût partout.

— Mais t'es complètement taré !

Le moustachu poussa l'excité du réglisse à l'écart et réarrangea le drap sur le corps d'Isa.

— Ben quoi, tu m'as dit d'attendre. Moi quand j'attends, je

m'occupe.

— J'espère qu'il ne remarquera rien.

Un buzzer retentit.

— Juste au moment où ça commençait à être amusant, grommela le costaud avant de s'enfiler un nouveau réglisse.

— Rassemblez votre bordel, ordonna le moustachu. Je veux pas rester une minute de plus dans cet endroit.

Alors que tous les hommes étaient accaparés par leur entreprise de déménagement, Adrien luttait pour se défaire de ses liens.

— Tu ne devrais pas faire ça.

À quelques mètres, un petit garçon patientait sur une chaise en attendant son tour. Le visage caché par un masque d'ours, il comptait ses billes sans prêter attention à l'agitation générale. De temps en temps, il s'arrêtait de compter et inscrivait une phrase dans un cahier rouge.

— Il ne sera pas content si tu ne le laisses pas faire.

— Détache-moi… implora Adrien dont les mots semblaient enfin sortir de sa bouche.

— Ce n'est pas ton tour. Tu dois attendre ton tour.

Une bille plongea sous l'évier en inox entraînant le petit garçon dans un profond désarroi.

— Je t'aide à la récupérer si tu me détaches…

Sensible à l'alléchante proposition, le petit garçon hésita, mais se ravisa au grincement des gonds.

— Il arrive.

Il se leva et serra son cahier.

— Ça va être à toi.

Une nouvelle silhouette élancée entra dans la pièce avec la minutie de ceux qui mesurent chacun de leurs gestes. Sa blouse immaculée recouvrait une chemise vieillotte étranglée par une cravate à motifs. Des lunettes rondes surmontaient un masque de chirurgie qui cachait la moitié de son visage. Une mallette médicale pendait au bout de son bras.

— La fille est prête, se félicita l'ambulancier en chef. Mais je vous préviens, vous allez pas y croire.

Le médecin remarqua la présence d'autres patients.

— Ce sont les garçons dont je vous ai parlé au téléphone. Vous nous payez un bon prix pour le lot et on vous laisse faire vos trucs.

Le médecin transperça du regard son interlocuteur bien culotté d'avoir émis une telle proposition.

— Il y en a deux de plus…

Le sens des tractations n'allant pas en sa faveur, l'ambulancier se

contenta du plan initial et accepta piteusement la somme convenue.

— On y va, ordonna-t-il, vexé.

Pressé de dévorer un bon burger sur la prochaine aire d'autoroute, le costaud transporta tout le bazar. Avant de franchir la porte en dernier, le jeune ambulancier considéra Adrien, avant de suivre le pas et d'abandonner les captifs à leur sort.

L'homme en blanc s'émerveillait de la jeunesse éternelle de la petite fille.

— Elle n'a pas changé… C'est fascinant.

Il se retourna.

— Comment as-tu fait pour qu'elle reste ainsi ?

— Laissez-la ! implora Adrien.

Ayant besoin de concentration, le médecin planta une seringue dans le cou d'Adrien. Le liquide envahit le système nerveux du jeune homme qui allait devoir lutter pour rester éveillé. Le fessier du médecin se posa sur un tabouret. Une bonne position à son poste de travail était essentielle. Il claqua une paire de gants en latex et sélectionna l'instrument stérile qu'il allait utiliser en premier. Sa nuque s'étira dans un craquement libérateur et sa voix s'échappa à travers le filtre du masque.

— Tu sais que je dois le faire.

Il traça un trait noir sur le front d'Isa, puis le compléta de différents marquages sur les tempes, le cou, l'abdomen, le flanc, les bras. Le tracé divisait Isa en plusieurs morceaux, comme une carte prédécoupée.

— Je me suis toujours demandé comment le corps d'un enfant pouvait contenir autant de choses. Je ne parle pas des os et des viscères, cela ne m'intéresse pas. Je parle de ces choses intangibles, enfermées, protégées par ce qu'il y a de plus palpable chez l'être humain. Dans ce complexe assemblage de chair, de nerfs, d'os, se cachent les craintes, les peurs, les colères, mais également les rêves, les joies, les espoirs… Un si grand contenu dans un si petit contenant.

Le médecin repositionna la lampe amovible, vérifia son bistouri et se pencha en avant.

— Comment de telles choses aussi sophistiquées peuvent cohabiter ? Mon hypothèse, vois-tu, car en tant que scientifique, je me dois d'émettre une hypothèse…

La lame s'approcha d'une ligne tracée sur le thorax de la jeune fille.

— Mon hypothèse est que *l'innocence* est la colle qui permet à tout cela de tenir ensemble.

Il força un peu et ça entra.

— Et moi, je dois retirer cette colle.

La lame creusait des tranchées méticuleuses sur le corps humide d'Isa.

— Hmm.

Visiblement interloqué, il arrêta la découpe et parcourut les pages d'un carnet rempli de schémas détaillant diverses parties d'anatomie humaine auxquelles étaient reliés des termes psychiatriques et des noms propres. Chaque patient du carnet s'exposait à corps ouvert. Chaque pensée, chaque émotion se logeait dans un tissu, une artère, une cellule. Sur la page dédiée à Isa, les annotations chaotiques et incomplètes guidaient le médecin à travers le labyrinthe morphologique de la petite fille. Après avoir buté sur un os, il perça un trou. Les traits se fondaient avec le filet liquoreux qui s'évadait des petits creux et des immenses entailles. Tout passa du blanc au rouge.

Le temps s'écoulait lentement de l'esprit d'Adrien.

Le sang s'écoulait lentement de l'organisme d'Isa.

Trois litres plus tard, le médecin abusa d'une éponge pour rincer les outils. Il rangea ses instruments avec soin et dévoila un front peu satisfait.

— Moi qui voulais tant comprendre ce qu'elle avait dans la tête. Elle était bien trop abîmée. Tout ce gâchis… Tu savais qu'elle était malade. Tu savais qu'elle devait rester ici, à l'hôpital, avec moi, avec les autres enfants. Pourquoi l'as-tu aidée à s'échapper ? Pourquoi l'as-tu cachée toutes ces années ? Tu savais que je la retrouverais.

Le médecin opta pour un nouvel outil brillant et observa le corps de Nathaël.

— S'il vous plaît… Laissez-nous…

— Ne t'inquiète pas, ton petit camarade ne m'intéresse pas. Mais toi, je veux découvrir *enfin* comment tu fonctionnes.

Le lobe frontal d'Adrien se reflétait sur le métal tranchant.

— Je veux comprendre ce que tu caches dans cette boîte. Je veux comprendre pourquoi tu résistes depuis que tu es petit. Seulement cette fois, ce sera différent. Après toutes ces années, j'ai enfin trouvé une méthode, Adrien.

— Vous connaissez mon nom ?

— Comment pourrais-je l'oublier ? Il a tellement résonné entre ces murs. Il a tellement résonné dans ma tête. Tu étais mon patient le plus complexe et je n'ai jamais réussi à te comprendre. Tu as réussi à m'échapper. Mais cette fois, je n'échouerai pas. Cette fois, je vais te guérir. Cette fois…

Non.

— Je vais t'ouvrir en deux.

Pas comme ça.

La lame plongea.

Ça ne doit pas finir comme ça.

CHAPITRE 12

Les Gommettes Bleues

Maman ?
C'est pour moi ce joli dessin ?
Oui Maman.
Mon garçon, tu es si gentil.
C'est pour te protéger.
Me protéger de quoi ?
J'aime pas les monstres.
Je sais mon amour.
J'aime pas les docteurs.
Je sais mon chéri.
Ils me font mal.
Ils sont là pour te soigner.
Pourquoi t'y vas pas toi ?
Parce qu'ils veulent m'enfermer.
C'est pour ça que tu es partie ?
Ils viennent me chercher.
Prends-moi avec toi Maman !
Ils viennent me tuer.
Maman !

*

La lame s'était plantée dans un trapèze, frôlant l'omoplate jusqu'à la clavicule. Les traits du visage se crispèrent. Une gorge déploya un cri de douleur. Puis une lèvre inférieure se relâcha, laissant s'échapper dans la salle moite un souffle de vie. Un tout petit souffle de vie.

La lame se retira du corps qui s'était interposé. Nathaël s'était jeté

entre Adrien et son médecin traitant. Ses poignets attachés dans le dos ne l'avaient pas empêché de se sacrifier. Il protégeait son ami de tout son poids.

— Pauvre idiot…

Le visage agacé du scientifique était proche. Tellement proche. Adrien ne parvenait pas à en distinguer les traits cachés par le masque de chirurgie ensanglanté.

— Je ne prends pas de nouveaux patients…

Il porta la pointe à hauteur de celui qui n'abandonnait pas.

— Mais je peux bien faire une exception.

La lame s'apprêta à rendre visite à la nuque de Nathaël.

— Arrêtez !

Un grondement secoua la pièce. Une lumière clignota dans le couloir. Une ombre glissa sur les murs. Un grognement résonna. L'assurance du médecin avait disparu en même temps qu'une menace s'était infiltrée. Son anxiété transparaissait alors qu'il tentait de deviner la source de cette regrettable diversion. Car sans y avoir été invité, quelque chose était entré dans l'hôpital.

Le médecin reprit le contrôle de ses émotions.

— Tu as raison Adrien, il faut procéder scientifiquement. D'abord, tu souffriras, lentement. Ensuite, tes *amis* disparaîtront, les uns après les autres. Enfin, quand il ne te restera plus rien pour survivre, tu disparaîtras à ton tour, et tu n'auras plus d'autre choix que de t'ouvrir à moi.

Il décrypta les aiguilles de l'horloge chromée qui s'étaient arrêtées à 17 h 54…

— Mais ces choses prennent du temps.

… et abandonna ses patients à leur sort.

— Et la séance est terminée.

Le corps sédaté, Adrien se déplaçait au prix d'un incroyable effort. Il se traînait sur le carrelage glacial. Chaque mouvement propageait sa douleur en une onde salvatrice. *Plic, plic, plic*. Le sang s'écoulait entre les plaies et les joints. Ses yeux brûlaient par la sueur acide de son front. Seuls les bruits de son cœur lui parvenaient aux tympans. La lumière l'aveuglait. Il porta ses mains libérées sur le rebord de la table d'opération, et après plusieurs tentatives, aidé par Nathaël, il se hissa à hauteur d'Isa. Il décliqueta les sangles et tira la serviette pour recouvrir le corps écorché.

— Elle est encore en vie ? s'inquiéta Nathaël.

Adrien toussa un coup, cracha du sang. Son esprit tentait de le faire disparaître lui aussi. Mais il résistait de toutes ses forces.

— Qu'est-ce qu'on fait, Adrien ?

L'air vibra. Allongé sur l'inox d'un plan de travail, le téléphone

d'Adrien s'agitait pour délivrer un message depuis l'autre monde.

— *Adrien ? Tout va bien ?*

Dompté par les coups de matraque et les shots de sédatif, Adrien luttait pour émettre des sons clairs.

— Lyse, aide-nous…

— *T'es où ?*

— À l'hôpital pour enfants…

— *L'hôpital pour enfants ? Mais c'est…*

La batterie flanchait. Les ondes sautaient. La liaison coupa net, mais le message était passé.

Les lambeaux de lumière chatouillaient le nez et la bouche d'Isa. Elle souriait à son ancien geôlier d'une étrange manière. Elle semblait vouloir lui dire quelque chose. Elle semblait vouloir lui dire que ce qu'il avait mis à l'intérieur était en train de sortir. Elle semblait vouloir lui dire qu'il en payait le prix.

— Tu dois partir Nat, murmura Adrien.

— Je vais pas te laisser ici !

— Je vais vous ralentir…

Mais Nathaël ne voulait pas partir.

— Ne t'inquiète pas pour moi… Elle revient…

Adrien sentait le profond sommeil débarquer à grandes enjambées. Alors il déposa ses lèvres gercées sur le front humide de sa protégée, puis sa tête engourdie contre son cœur froid. Il posa sa main sur la sienne et ses paupières se fermèrent.

— Elle revient pour m'aider.

C'était l'aube, le petit matin, le point du jour. Dans la salle d'opération glacée d'un hôpital pour enfants, Isa avait enfin arrêté de tousser.

*

L'hôpital pour enfants était désaffecté depuis plusieurs années. Après plusieurs dossiers litigieux obligeant à de multiples changements de direction, les financements s'étaient appauvris, le personnel avait déguerpi et sa notoriété avait sombré. La région avait alors décidé de mutualiser les services pédiatriques au sein d'une structure plus moderne, dans une métropole voisine plus accessible. Les derniers patients quittèrent leurs chambres et on oublia rapidement ce lieu à la mauvaise réputation.

Lyse poussa la grille enlacée d'herbes sauvages. Ses mains contusionnées la martyrisaient, mais elle avait piloté vaillamment sa voiture cabossée jusqu'ici. Après inspection des façades, elle se faufila par une entrée annexe dépourvue de barricades. À l'intérieur, tout était encore là, comme si tout le monde était parti en oubliant tout

derrière soi. Un couloir desservait de nombreuses salles de consultation : médecine pédiatrique, assistance sociale, psychologue pour enfants. L'aile suivante abritait des petites chambres pour les longs séjours. La plinthe s'étira jusqu'au pied d'une salle de jeux. Des paysages enchantés s'échappaient des murs peints par les enfants. Sous le vernis, une fresque guerrière déployait des licornes enflammées et des papillons géants, des dragons-pieuvres et des bateaux volants. *Arod*, *David*, *Raphaël* : au pied du cadavre exquis, un ancien patient avait inscrit le nom de ceux qui viendraient les sauver.

Lyse longeait les enduits colorés quand un bruit animal rompît le calme de l'hôpital pour enfants. Les clignotements d'une source lumineuse l'entraînèrent dans la pièce blanche. Les placards ouverts, les cordes au sol, le matériel répandu partout. Quelqu'un avait foutu un bordel monstre.

— Adrien ! Tu vas bien ?

Mais le jeune homme restait insensible aux questionnements de Lyse. Ses pupilles s'aimantaient à la table d'opération vide.

— Il voulait la réparer…

Lyse cherchait les disparus du regard.

— Où sont-ils ?

— Ils sont partis…

L'une des dalles lumineuses (permettant de détecter les mauvaises nouvelles) s'alluma dans un clic étrange. Les néons tentaient d'éclairer le couloir adjacent. D'étranges sons se faufilèrent sous l'épiderme de Lyse. Ils n'étaient pas seuls.

— Faut se barrer d'ici.

La traversée du couloir était interminable. Adrien traînait la patte sans pour autant renâcler à la tâche. Lyse ne remarqua pas les pleurs d'enfants s'écoulant des chambres. Elle tentait d'ouvrir une porte par laquelle elle n'était pas entrée.

— Merde !

Une goutte noire s'éclata sur la main gauche d'Adrien. Une tache sombre s'était formée au plafond et une canalisation laissait s'échapper un liquide opaque comme du goudron. Au bout du chemin tracé par le tuyau, à l'angle d'un couloir perpendiculaire, à une vingtaine de mètres, une forme immobile l'observait.

— Dépêche-toi ! insista Lyse.

Mais les pieds d'Adrien s'engluaient dans une épaisse mélasse cobalt. Son regard plongeait vers la silhouette menaçante. Elle se tenait droite, dans un costume noir. Elle était humaine, haute comme un adulte, mais sa tête… Oui, sa tête était semblable à celle d'un ours.

Était-ce un masque ou son véritable visage ?

Son crâne se pencha.

Sais-tu où ils sont maintenant ?

Son bras se leva

Sais-tu où sont les enfants ?

Sa paume s'ouvrit.

Rejoins-moi.

Alors qu'Adrien s'abandonnait à cette vision lugubre, Lyse le tira si fort qu'il ne put résister. Les deux fugitifs reprirent leur course folle avant de plonger dans la voiture bosselée. Lyse mit un coup de chaud au moteur. Le front d'Adrien s'étala contre la vitre alors que la brume grise et le liquide noir engloutissaient l'hôpital pour enfants.

*

— C'est une belle entaille, mais la plaie n'est pas trop profonde.

Assise sur la table basse, Lyse examinait Adrien qui pansait ses plaies dans le canapé en tentant de ne pas plonger dans le grand sommeil.

— J'ai essayé de la protéger…

— Tu as fait ce que tu as pu, consola Lyse en étalant le désinfectant.

— Le médecin disait qu'il allait la réparer.

— Tu le connaissais ?

— Il a regardé dans sa tête… Isa… Je devais la protéger…

La commissure gauche de Lyse se pinça.

— Tu ne m'as toujours pas dit qui était Isa… Pourquoi tu devais la protéger ?

— Nat s'est battu, mais moi… Je n'ai rien fait… J'ai laissé faire…

Face aux tourments sans fin, le désinfectant de Lyse s'agitait avec anxiété.

— Ephraïm m'avait prévenu… Je n'aurais pas dû parler des dessins.

La sonnette fit sursauter Lyse.

— Bouge pas.

Elle s'empara d'un aérosol de défense et se dirigea vers l'entrée. Une lumière bleue frappait le mur du salon. Les voix d'un homme et d'une femme se superposaient à celle de Lyse.

— Est-ce que le véhicule garé devant vous appartient ?

— Oui.

— Vous avez eu un accident ?

— Un virage mal pris, à cause de la tempête.

L'officier vérifia la carte grise et le permis de conduire.

— Vous habitez ici ?

— C'est la maison de mon père, j'y suis pour mes études.

— Vous êtes à la fac ? Vous étiez à la soirée près du terrain

vague ?

— Oui… Pourquoi ?

— On a dû gérer vos copains trop curieux.

Elle rendit les papiers du véhicule.

— Nous sommes toujours en alerte orange, alors évitez de sortir, le temps que ça se calme.

Un gémissement résonna dans le salon quand Adrien tenta de se redresser.

— Vous allez bien, monsieur ? Vous avez besoin de vous rendre à l'hôpital ?

Adrien déclina l'invitation. La gendarme fit signe à son collègue qu'ils pouvaient quitter les lieux, mais celui-ci s'adressa à Adrien :

— Alors, vous l'avez trouvé ?

— Quoi ? balbutia Adrien.

— Le parking d'où partait la battue.

Adrien reconnut le gendarme, celui qui était sorti du trou dans la forêt.

— Je n'ai pas pu y aller.

Une radio grésilla : ils étaient attendus de toute urgence à l'autre bout de la ville. La gendarme demanda à son équipier :

— C'est bon pour toi ?

L'homme observa Adrien avant de faire un signe positif à sa collègue. Celle-ci s'adresse à Lyse :

— Assurez-vous de mettre votre véhicule en ordre. Ça évitera à votre voisin de nous appeler pour rien. Nous avons d'autres choses à faire en ce moment.

Lyse les raccompagna. Adrien pouvait les entendre discuter encore une minute sur le palier. Au retour de Lyse, il demanda :

— Tu leur as dit quelque chose ?

— Après ce qui vient de se passer ? Tu leur fais confiance, toi ?

— Non… J'en sais rien…

— Tu l'as dit, il y a *quelque chose qui cloche* dans cette histoire. D'abord, ces types qui vous embarquent, juste après avoir appelé les urgences. Là, les gendarmes qui rappliquent sur *un coup de fil du voisin*… L'autre qui te reconnaît… Je sais pas, c'est bizarre…

Elle jeta un œil par la fenêtre – les gyrophares bleus s'effaçaient à l'angle de la rue – avant de ranger son aérosol de défense et d'allumer une cigarette.

— Il vaut mieux faire profil bas pour le moment. Tout le monde est sur les nerfs et il faudra pas grand-chose pour qu'on nous demande si on veut un avocat.

— C'est du délire…

— On a pas trop le choix, il va falloir une sacrée excuse s'ils découvrent qu'on a pas raconté ce qui s'est vraiment passé.

— Tu penses qu'on a eu raison ?

— De rien dire ? Mes tripes me disent que oui, et en ce moment, j'ai tendance à les écouter, plutôt que ma tête, pas toi ? Et puis, on saura bientôt si on a eu raison, parce qu'on va tirer cette histoire au clair. Mais pour ça, il va falloir que tu me dises tout ce qu'Ephraïm t'a dit.

— Il m'a dit que les enfants sur les dessins m'aideraient à retrouver ceux qui ont disparu. Il m'a dit que personne ne sera en sécurité tant que je n'aurai pas sauvé tous les enfants.

— *Tous les enfants* ?

— D'après lui, il y en a d'autres.

— Combien ?

— Je ne sais pas… Il m'a aussi parlé d'une menace, quelque chose qui me connaît, qui en a après moi…

Adrien grogna en tentant de se relever.

— Où tu vas ?

— Je dois retrouver Nat et Isa.

— Il faut que tu te reposes.

— C'est à moi de les protéger… C'est à moi…

Lyse le rattrapa de justesse.

— Tu ne pourras rien faire si tu n'es pas capable de tenir debout. Tu crois qu'il va se passer quoi si le voisin te voit dans cet état ou si les gendarmes te tombent dessus en pleine nuit après notre petit numéro ? Tu m'as bien dit que Nathaël était avec Isa, qu'il s'occupait d'elle ? Tu as confiance en lui, non ?

Adrien adhéra à l'hypothèse et se nicha dans le confort d'un canapé que la fumée d'une cigarette enroba. Adrien s'étira sur vingt lattes. Lyse en tira deux.

— Ne t'inquiète pas. On va les sauver.

Débarrassée du maudit mégot, Lyse passa sa main sur le front inquiet d'Adrien. Comme il faisait frais, elle s'empara du sweat molletonné pour le transformer en couverture. Un son métallique accompagna la chute du trousseau de clés. L'une d'elles était d'un bleu éclatant et familier. Elle hésita un instant avant de s'emparer de ce nouveau trophée. La poche bien pleine, elle ajouta une seconde couche en étirant sa veste en jean comme une couette, passa sa main dans les cheveux d'Adrien et veilla aux côtés de son adorable pensionnaire.

— On va les sauver tous.

CHAPITRE 13

Les Billes

11 MOIS AVANT LA DISPARITION D'ADRIEN

J'aime pas mon école. En fait, c'est pas que j'aime pas mon école, c'est que j'aime pas ce qu'il s'y passe. Mon jeu préféré, c'est les billes. J'ai plein de billes à la maison, je crois que j'en ai quarante-trois (faut que je recompte). Mon endroit secret pour jouer, c'est le grand arbre au milieu de la cour de récré. Ses grosses racines forment des trous bien cachés.

— Je peux jouer avec toi ?

Paul, c'est un petit de ma classe (il est né en fin d'année). Il a pas de copains, alors moi comme j'aime bien avoir des copains, mais que j'en ai pas, je lui dis toujours d'accord. Et comme il a pas de billes (ses parents veulent pas lui en acheter), je lui prête les miennes.

Son pouce tape dans la bille qui tombe dans un trou que j'avais jamais vu (y en a un nouveau qui apparaît chaque semaine – me demandez pas pourquoi, c'est comme ça). Paul essaie de récupérer la bille. Il devrait faire gaffe, parce que les monstres pourraient le croquer. « Attention ! » que je crie alors qu'un tentacule voulait lui attraper le bras. Il se met à pleurer et la maîtresse arrive.

Je fais un dessin avec un soldat (comme dans le film de Papy). Je le donnerai à Paul pour plus qu'il ait peur. Mais quand la cloche de la récré sonne et que tout le monde sort, la maîtresse m'appelle.

— Adrien, tu peux venir me voir, s'il te plaît ?

Paul est avec elle et il ose pas me regarder. Je tiens mon dessin, mais la maîtresse me dit qu'elle a pas le temps pour ça, que ce qu'elle a à me dire est très important.

— Est-ce que tu as dit à Paul qu'il y avait des monstres qui voulaient le manger ?

— Il veut pas le manger, mais juste lui croquer les orteils.

— Adrien, tu ne dois pas dire des choses comme ça. Tu fais peur à tes camarades. Je te l'ai déjà dit plein de fois. Le directeur te l'a déjà expliqué. On l'a déjà dit à ton papa et ta maman.

Je pose ma main sur Paul.

— Faut pas avoir peur des monstres. Tu sais, ma maman aussi a peur des monstres, alors les docteurs lui donnent des médicaments, mais elle dort tout le temps après. Et quand on dort, c'est là que les monstres viennent te croquer les orteils. Faut pas avoir peur des monstres, Paul. Faut faire comme moi, faut créer des choses qui font peur aux monstres.

Je lui montre mon dessin et je comprends pas, Paul se met encore à pleurer. La maîtresse me demande d'aller au coin parce qu'elle a pas de temps à perdre avec ces bêtises.

— Protéger les enfants des monstres, c'est pas des bêtises !

J'attends sur la chaise et la maîtresse a pas l'air contente. Elle dit que ça fait trop de fois qu'ils doivent me gronder parce que je raconte que des bêtises, des choses pas vraies. Y a Papa qui parle avec elle. Maman ne dit rien. Elle fait qu'une chose : elle me regarde en souriant.

— Adrien est un garçon très sensible, mais parfois il exprime ce qu'il ressent de manière trop forte. Et ça impacte la classe, je dois passer beaucoup de temps avec lui. Il est toujours en train d'inventer des histoires, on ne sait jamais s'il faut le croire ou si c'est pour attirer l'attention. Il a beaucoup d'imagination, et c'est normal à son âge, mais c'est aussi une année où il doit commencer à se concentrer sur son travail, sur ce qu'on lui demande de faire, sur des choses réelles.

— Comme quoi ? demande Papa.

— Par exemple, nous allons commencer un projet d'écriture en partenariat avec la bibliothèque. Je connais Adrien, il est créatif, mais il se perd trop dans ses pensées… J'aimerais *beaucoup* qu'il parvienne à terminer ce devoir. Ça prouverait qu'il comprend ce qu'on attend de lui. Ça lui donnerait confiance. Ça l'aiderait beaucoup à progresser.

Papa a l'air paumé. Je sais pas si c'est de la tristesse, de la colère ou de la déception ou un mélange de tout ça.

— Autre chose… Je suis désolée de vous dire ça, mais le directeur partage mon avis : nous aimerions qu'Adrien rencontre la psychologue scolaire. Et si besoin, je sais qu'il existe des programmes pour accompagner les enfants comme Adrien.

— Les enfants comme Adrien ?

La maîtresse me regarde en souriant. C'est un sourire qui me met

dans une boîte dans laquelle j'étouffe.

— Adrien est un enfant différent. Il a besoin d'une méthode différente.

Avant de partir, Papa discute avec la maîtresse et le directeur, alors je montre à Maman le trou où y avait le monstre qui a voulu manger le bras de Paul. Maman me dit qu'il ne faut plus que je m'approche de cet arbre parce que les monstres entrent chez les gens en passant par la terre et les racines. Après ils nous embarquent et ils repartent en passant par la terre et les racines pour nous faire disparaître dans la forêt.

*

Le bain, c'est vraiment mon moment préféré. Maman met toujours plein de mousse et la mousse se transforme en montagne et je peux voir les créatures qui vivent à l'intérieur et qui creusent des tunnels où on peut se perdre et ne jamais en sortir. D'ailleurs, y en a un qui s'est perdu. Alors je mets une bille (explosive) et *BAM !* la montagne éclate et des gros morceaux de roche dégoulinent sur le visage de Maman. On rigole, et soudain, la pluie se met à tomber contre la fenêtre (la météo change tout le temps dans cette ville). Maman fait une drôle de tête, elle met des serviettes au fond du lavabo. Elle fait souvent ça, elle bouche les trous de la maison pour pas que quelque chose entre.

Pendant que l'eau chaude coule toujours et que Maman est dehors, je m'allonge et je laisse juste mon nez dépasser parce que j'entends quelque chose qui essaie d'entrer. Maman ? C'est toi, Maman ? Quelque chose glisse sur le carrelage, il a dû passer par le bidet. Je crois que Maman a oublié de le boucher. La fenêtre s'ouvre en grand à cause d'un coup de vent. Des aboiements proviennent du jardin et quelqu'un crie sous la pluie.

— Anna ! Anna ! Où est Adrien ?

Je reste sous l'eau le plus longtemps possible, mais c'est pas facile de respirer. J'entends gratter contre la baignoire et une main géante m'attrape. C'est un monsieur qui me serre fort contre son corps et qui me fait cracher toute l'eau entrée dans mes poumons. Ce monsieur, c'est Papa. Il me rouspète, je sais pas pourquoi, j'ai fait ce que Maman me dit tout le temps. Je me suis caché pour pas qu'on me trouve. Papa, il m'énerve des fois.

*

Je vois moins bien depuis que la maîtresse m'a mis au fond de la classe. J'ouvre la boulette de papier que j'ai reçue sur la tête et je vois un personnage avec des yeux déformés. Il a un œil gris et un œil bleu.

Il me fait peur parce qu'il ressemble à un monstre et parce que ce monstre, c'est moi. C'est Paul qui m'a jeté le dessin. Je comprends pas pourquoi il fait ça. Il fait comme les autres maintenant. Il me lance des boules de papier en classe et des cailloux à la récré. Les enfants sont gentils normalement. Paul était gentil avec moi. Depuis que la maîtresse lui a dit que je mentais, il est devenu un grand qui embête les enfants.

Je joue tout seul aux billes près de mon arbre parce que vous savez quoi les grands ? Moi je suis pas comme vous. Je n'ai pas peur des monstres. Et s'ils doivent m'enlever, qu'ils le fassent, qu'ils m'arrachent le bras, qu'ils me croquent le cœur, qu'ils me dévorent tout entier. Parce qu'une fois qu'ils m'auront mangé, je grandirai à l'intérieur, je pousserai comme une fleur, et je leur montrerai qu'ils peuvent être gentils, je leur montrerai qu'ils ne sont pas des monstres, qu'ils ont juste besoin d'être aimés comme Maman m'aime et comme j'aime Maman.

*

Ce matin, on va à la bibliothèque avec la classe pour notre projet dont la maîtresse a parlé à Papa et Maman. Y a un gentil monsieur (il est très grand – on dirait un géant – et il est presque vieux) et c'est le bibliothécaire (son travail, c'est de ranger les livres). Il distribue un cahier à chaque élève (le mien est rouge), dans lequel on doit écrire une histoire inspirée de ce qu'on veut faire plus tard et comment on va y arriver, comme si c'étaient nous les héros.

— Tu veux faire quoi plus tard ? me demande une voix grave.

— Sauver les enfants.

Le gentil monsieur sourit.

C'est l'heure de quitter la bibliothèque et d'aller manger à la cantine. J'ai pas vu le temps passer ! Je range mon stylo et mes crayons de couleur dans ma trousse. Le gentil monsieur s'approche.

— Je peux lire ?

J'hésite parce que mon histoire est pas finie et j'ai peur qu'il me dise que c'est pas bien, et là y a Paul qui se mêle de ce qui le regarde pas.

— C'est normal qu'il y arrive, Adrien invente tout le temps des histoires, c'est un menteur !

— Les histoires ne sont pas des mensonges, elles sont la vérité de ceux qui y croient.

Paul se gratte la tête. Je pense qu'il a pas compris, alors il est vexé et il part embêter quelqu'un d'autre pendant que le gentil monsieur lit mon cahier (mes jambes s'agitent contre la table et mon pouce se

frotte contre mon index).

C'est l'histoire de soldats qui sont en mission pour sauver des enfants prisonniers. Ils le font parce que le héros (c'est moi) peut pas y arriver tout seul. Mais des méchants adultes les en empêchent. C'est une histoire un peu compliquée. Dans mon cahier, c'est tout gribouillé, avec des textes, des dessins, des schémas et tout ça.

— Adrien, tu as un vrai talent pour imaginer des histoires et les faire vivre à ceux qui osent entrer dans ton monde. Tu me promets de continuer ? Pour le moment, c'est très *bordélique* (il dit le gros mot à voix basse en me faisant un clin d'œil), mais je pourrai t'aider à la terminer. J'aimerais vraiment savoir si le héros parvient à sauver les enfants.

Je hoche la tête en récupérant mon cahier. Je suis impatient qu'on revienne à la bibliothèque. J'adore cet endroit !

*

Papa est très fort pour construire des choses. Parfois, il ramène un jouet un peu abîmé de l'usine parce que personne achète les jouets un peu abîmés. Moi ça me dérange pas, surtout que Papa trouve toujours un moyen de les réparer. Par exemple, mon doudou : ben, c'est pas un doudou comme les autres, non, non, non. Je dis pas ça pour frimer, mais c'est un doudou unique, fabriqué par mon Papa quand je suis né, avec plein de morceaux de doudous. Ses jambes, ce sont les jambes d'un autre doudou ; ses bras ce sont les bras d'un autre doudou ; sa tête, ben, il avait pas de tête, alors Papa lui en a cousu une. Et puis les yeux, ce sont deux billes blanches qu'il a peintes en bleu et en gris. Comme ça, mon doudou a les mêmes yeux que moi.

Maman est partie. Elle est retournée à l'institut pour une semaine. Et pour couronner le tout, Paul (qui est jaloux de mon histoire) vient de jeter mon doudou sous l'arbre pour amuser la galerie. C'est un nouveau trou, il est plus noir que les autres. J'ose pas y mettre ma main.

Soudain, un bras plonge à l'intérieur, et puis une tête se glisse dedans aussi. Il est fou lui ! Le garçon ressort et il me rend mon doudou. C'est le nouveau qui est arrivé ce matin. Il remet ses lunettes bleues (elles étaient de travers).

— Je m'appelle Nathaël, mais tu peux m'appeler Nat, parce que tous mes copains m'appellent Nat, mais comme j'ai pas de copains, j'aimerais bien que tu m'appelles Nat.

Il parle beaucoup, mais il a l'air rigolo.

— Merci, Nat.

Son sourire grandit.

— Tu veux jouer avec moi aux chevaliers et aux pirates ?

Ma tête se secoue tellement qu'elle va se décrocher.

*

Comme tous les vendredis, on roule en car jusque dans la forêt. Je m'arrange toujours pour m'asseoir à côté de Nat. Enfin, c'est lui qui s'arrange toujours pour s'asseoir à côté de moi. Il est rapide, les autres ont pas le temps de prendre sa place. La dernière fois, il a même crié « Essayez de me déloger ! » et personne a osé bouger. Ça nous a bien fait rigoler.

La maîtresse demande de chercher des choses dessinées sur un papier. Nat et moi (on s'arrange *aussi* pour être dans la même équipe), on doit trouver : un gland, une feuille de chêne, une plume (n'importe laquelle), un caillou et de la mousse (pas celle du bain).

Nat me montre la carte de la forêt qu'il a fabriquée.

— C'est pour aider ta maman. Chaque fois qu'on verra un monstre, on le mettra sur la carte.

Il est très (très) fort.

— Je peux voir ? demande Paul (il nous a suivis).

Il s'approche pour voler la carte, je l'évite et il glisse dans une crevasse sous un arbre. Y a plus aucun son, comme s'il avait disparu pour de bon. Au début, je ne bouge pas. Et puis soudain, je l'entends pleurer. Il ne pleure pas parce qu'il a mal. Il pleure parce qu'il est tout seul.

Je pense à ce que le monstre pourrait lui faire. Peut-être qu'il lui a mangé la langue et que c'est pour ça que Paul ne dit rien. Peut-être qu'il est rentré dans son oreille et que c'est pour ça que Paul ne nous entend pas. Peut-être qu'il lui a croqué les orteils et que c'est pour ça que Paul ne sort pas. Peut-être qu'il garde un bout pour plus tard. Peut-être qu'il veut le punir parce que Paul est méchant. Peut-être que le monstre n'aime pas les enfants. Peut-être que le monstre n'aime pas ceux qui n'aiment pas les enfants.

Les docteurs ont soigné Paul qui a eu le bras cassé et qui a dit que c'était moi qui l'avais poussé. Nat a fait une crise en disant que c'était un menteur, alors la maîtresse l'a enfermé dans le cagibi des toilettes pour qu'il se calme. De toute façon, elle aime pas Nat, il fait trop de bêtises et il connaît pas ses tables de multiplication. Elle nous a même séparés en classe !

Quelqu'un sonne au portail et la maîtresse me dit d'attendre sans bouger. Son ordinateur est resté allumé (j'aime bien ça les ordinateurs, j'aimerais en avoir un) et je vois une liste d'enfants sur l'écran. Y en a plein qui sont plus dans cet école, la maîtresse a mis pourquoi ils

étaient différents. Tiens, pourquoi y a mon nom ? C'est parce que je suis différent ? Elle fait quoi aux enfants ? Ils vont où une fois qu'ils sont dans l'ordinateur ?

*

Allongé au pied du lit, le chien blanc surveille. Maman a avalé les médicaments qui font partir les monstres et qui font dormir. Je me colle contre son dos qui sent bon, contre son cœur qui résonne et qui propage un message à travers moi. Je ne sais pas ce que ça veut dire, mais c'est un message qui me rassure. Je m'en veux un peu de l'avoir réveillée, mais en fait je m'en veux pas, parce que c'est dangereux de dormir quand les monstres savent où vous habitez.

— Maman… Nat a une idée pour faire disparaître les monstres.

— Oh, Nathaël, quel gentil garçon… Il est à la maison ?

J'aime pas trop mentir, mais Maman a du mal à voir le monde correctement. Je hoche la tête, même si elle ne me voit pas. Elle a pas besoin de me voir pour me comprendre. Elle murmure :

— Merci Nathaël… (si Nat avait été là, il aurait dit « de rien, m'dame »).

Y a un truc rouge sous sa main. C'est le cahier de mon histoire (qui n'est pas finie) ! On dirait que Maman l'a lue… J'espère que ça lui plaît, même si c'est une histoire qui fait peur. Va falloir que je la termine d'ailleurs, parce qu'on doit rendre nos histoires à la maîtresse avant les grandes vacances, pour que le gentil monsieur les transforme en livres qu'il rangera à la bibliothèque.

Je me blottis contre Maman en pensant au jour où je pourrai lui dire que mon histoire est terminée.

— Je t'aime, tu es mon petit garçon.

Avec Maman, jamais on se séparera.

— Mon petit garçon plein d'histoires.

Jamais on se quittera.

— Mon petit garçon plein d'imagination.

Je mange un gâteau en regardant les dessins animés quand j'entends cogner à la porte. C'est Nat. Ses parents l'ont grondé, il a un bleu sur le poignet. Il vit avec sa maman et un papa qui n'est pas son papa. Son papa, il l'a jamais vu, il est parti un jour et il est jamais revenu. Je sais pas ce que je ferais si un jour Maman ou Papa ne revenaient pas. Maman, quand elle part, je suis triste, mais je sais qu'elle va revenir.

Nat s'arrête à l'entrée de la cuisine. Papa trie les médicaments de Maman (il a sûrement terminé la cabane !).

— Nat peut rester goûter ?

Je crois qu'il a pas trop envie que Nat vienne à la maison depuis que Paul est tombé dans le trou. Il trouve que Nat fait trop de bêtises. Sans répondre, il prend une bouteille de jus d'orange pour remplir mon verre. Il regarde les médicaments (y en a beaucoup), puis observe la cabane par la fenêtre (très longtemps), puis nous regarde Nat et moi (très longtemps aussi – ça devient bizarre). Et là Papa fait quelque chose que j'oublierai jamais. Il pose un deuxième verre, il tire une chaise et il dit :

— Nathaël ? Bien sûr que tu peux rester.

CHAPITRE 14

Les Bruits dans le Grenier

Maman ?
Chut !
Tu es où Maman ?
Ils sont là.
Qui est là ?
Reste caché.
J'ai peur Maman.
Tais-toi !
Ouvre la porte Maman !
Tu leur fais peur.
Maman !
Ils viennent pour toi maintenant.
Laisse-moi sortir !
Ils viennent te chercher.
Laisse-moi venir avec toi !
Ils viennent te tuer.
Maman !

*

JOUR 5
120 heures après la disparition des enfants

Adrien s'éveilla en sursaut dans le canapé. Il était moite. Il était seul. Son téléphone révéla cinq appels en absence et une série de messages de son père. *« Où es-tu ? », « Tout va bien ? », « Appelle-moi dès que tu as ce message. »* Adrien rassura l'expéditeur en expliquant qu'il

avait dormi chez Nico et qu'il rentrerait en fin de journée.

Son corps en manque de caféine, il parvint à se lever au bout de la troisième tentative. Il partit à la recherche d'une solution soluble, avant de se perdre à travers les placards en pagaille. Alors qu'il venait de mettre la main sur l'arabica, un bruit gratta son esprit. Il tendit l'oreille, mais le grattement n'était plus là. La mouture de café s'écoula au centre du filtre en un cône parfait et l'eau se mit à chauffer. Le grattement reprit, se mêlant aux gémissements de l'eau en fusion. Adrien suivit la trace sonore jusqu'à l'escalier.

— Lyse ?

Il posa le premier pied lorsque la porte d'entrée s'ouvrit. Les croissants réchauffaient les poignets de Lyse qui avait retourné le quartier à la recherche d'une boulangerie ouverte, d'un serrurier habile et d'un bureau de tabac en activité.

— Si tu cherches les toilettes, il y en a au rez-de-chaussée. Il faut croire qu'on n'est pas très bon pour s'orienter dans la maison des autres…

— Tu vis toute seule ici ?

— C'est la maison de mon père.

— Il n'est pas là ?

— Non, pourquoi ?

Adrien leva la tête alors que la cage d'escalier disparaissait de son champ de vision et que le grattement se préparait à faire son retour.

— Il revient bientôt ?

— Tu poses trop de questions pour quelqu'un qui n'a pas encore mangé.

Lyse déposa les viennoiseries sur la table de la cuisine. Adrien apprécia ce moment frugal, mais l'étrange manège de l'étage le laissait sur sa faim. Lyse le tartina de questions.

— T'as des nouvelles de Nathaël ? Il est peut-être chez lui ?

— Pas avec Isa…

— Et chez toi ?

Non seulement Lyse le tartinait de questions, mais elles étaient pleines de bon sens.

— Mon père m'aurait prévenu…

— Il y a un endroit où il se sentirait en sécurité ?

Le livre que Lyse avait emprunté à Adrien était posé sur le plan de travail. Le visage d'Adrien changea soudain d'expression comme s'il venait d'apercevoir un feu à travers la brume.

— Quoi ? s'inquiéta Lyse.

Adrien se leva de la chaise, mais se tordit de douleur. Son front était luisant.

— Ça va ?

Lyse raccompagna Adrien sur le canapé.

— Il faut que tu y ailles…

— Où ça ?

Adrien passa en revue le trousseau de clés posé sur la table basse. Tout était au complet. Même la clé bleue était là. Mais c'est une autre clé, plus grosse, plus triste, et un badge avec sa photo qu'Adrien tendit à Lyse.

— Avec ça, tu pourras accéder à toutes les salles de la bibliothèque. À chaque fois qu'il lui arrive un truc, Nat s'y réfugie parce que c'est le seul endroit où il peut être tranquille. C'est le seul endroit où il se sent *vraiment* en sécurité.

— Tu veux que j'y aille toute seule ? Je peux pas te laisser après ce qu'il s'est passé…

— Tu viens pourtant de le faire.

Lyse angoissa.

— Tu veux m'aider à les retrouver, c'est bien ce que tu m'as dit ?

Lyse analysa la situation : le campus n'était pas loin, le blessé était cloué au canapé, les fenêtres offraient un vis-à-vis avec la maison du voisin, mais tout était bien verrouillé, de la cave au grenier.

— Si le moindre truc arrive, tu m'appelles.

Elle fourra la clé et le badge dans sa poche et fila vers l'entrée.

— Lyse ?

Adrien peinait à maintenir son torse relevé.

— Merci.

*

Adrien caressait la clé bleue dont il connaissait les moindres aspérités. Il perçut une instabilité sur l'anneau, une oscillation sur la tige, comme si la clé avait été observée, disséquée, manipulée.

La maison parut soudainement plus menaçante. Adrien se sentait épié par les portes, surveillé par les angles, décortiqué par les plinthes. Le grattement recommença. Adrien décida que la douleur n'était plus une raison suffisante pour ne pas faire un tour à l'étage. Les escaliers furent un calvaire. Le grattement se cachait derrière la porte qui menait aux combles et résistait aux coups d'épaules. Contrôlant son souffle, Adrien colla l'oreille à la cloison et se déplaça sur le palier jusqu'à une porte entrouverte.

Dans la chambre d'une petite fille, des poupées aux cheveux coupés encombraient la commode, des autocollants saccageaient l'armoire et un poster de boys band ridiculisait la tapisserie. Le grattement se déplaçait derrière le papier peint, à travers les molécules de plâtre, sous le poster des années 90.

En détachant l'affiche, Adrien mit à jour un étrange objet : un cahier saupoudré de cœurs, d'étoiles et d'arcs-en-ciel, flanqué d'un

polaroid familier, et intitulé *Lyse & Adrien* au feutre fuchsia. À l'intérieur, des photos découpées d'un garçon (Adrien, sept ans) fusionnaient avec d'autres photos où une fille (Lyse, huit ans) posait pour accueillir l'enfant disparu, recréant des scènes d'amitié impossibles.

Adrien referma aussitôt le cahier. La maison se referma aussitôt sur Adrien. Il voulut s'enfuir, mais le grattement lui refusait cette option. C'était de plus en plus fort. Ça l'appelait. Ça s'immisçait.

Il reprit sa filature jusqu'à la penderie où les sons étranges se faufilaient en cachette. Là, il découvrit une trappe derrière les boites à chaussures et les vêtements froissés. Son ouverture dévoila un espace étroit, plus adapté pour un enfant que pour un adulte. Adrien s'engouffra à l'intérieur, traquant le grattement encore plus fort. Le passage rétrécissait, tordait son corps, tentait de l'étouffer, mais Adrien s'entêtait à glisser jusqu'au fond.

Le cahier avec son visage découpé avait pourtant été clair. Cette maison cachait un secret ; et pour le découvrir, Adrien allait devoir se laisser engloutir.

*

Un bruit d'ogre mécanique fit sursauter Lyse.

— Je peux vous renseigner ?

Le responsable de la bibliothèque venait récupérer son impression toute chaude. Lyse s'en voulut de ne pas avoir été assez rapide pour se cacher. Elle se promit qu'à la prochaine effraction, elle aurait de meilleurs réflexes.

— Je cherche quelqu'un…

— Il n'y a personne ici, à part moi, et vous…

Il observa la porte.

— Comment êtes-vous entrée ?

— En fait, je cherche *les affaires* de quelqu'un.

— Les affaires… d'Adrien ?

Lyse paniqua (comment connaissait-il son nom ?) avant de se rappeler qu'il était bien indiqué sur le badge qu'elle avait posé sur le comptoir.

— Vous n'êtes pas autorisée à utiliser le badge d'une autre personne. Je vais devoir le récupérer.

Le téléphone sonna, mais l'homme ne répondit pas.

— Je peux voir votre carte d'étudiante ?

— Je ne l'ai pas sur moi.

— Votre nom dans ce cas.

— J'étais juste passée prendre ses affaires, c'est pas grave, il les récupérera lui-même.

— Votre nom, ou je devrai appeler la sécurité du campus.

La sonnerie du téléphone insistait, mais l'homme ne bougeait pas.

— Alice.

— Alice ?

— Alice Tenniel.

— Ne vous inquiétez pas, mademoiselle Tenniel, dit-il en récupérant le badge. J'en ai pour quelques minutes, et promis, je vous laisse tranquille.

Son sourire forcé condamnait Lyse avec plus de certitudes qu'un jury de parents face à un tueur d'enfants. La cloison vitrée autorisait la jeune fille à observer le responsable intègre jongler entre son appel urgent et l'écran de son ordinateur. Plus ses doigts frappaient le clavier, plus ses sourcils s'affaissaient. Il raccrocha, observa le badge, dévisagea Lyse avant de lancer un nouvel appel en tentant de garder un œil sur la fraudeuse.

Mais Lyse avait déjà disparu.

*

Dans le grenier aménagé en bureau, Adrien admirait la plus grande fresque jamais découverte grâce à un poster des années 90.

— Tu as trouvé Nat ? demanda-t-il sans même se retourner.

Lyse tenait la clé qui déverrouillait la porte du grenier.

— Non… Comment tu es entré ?

Adrien agita son téléphone portable.

— *Alice Tenniel*, c'est ton vrai nom ?

— Bien sûr que non, j'ai dit ça pour pas me faire griller. On était d'accord pour faire confiance à personne.

Un hochement léger secoua la tête d'Adrien.

— Tes histoires de problèmes administratifs, c'est aussi pour pas te faire griller ? Tu es vraiment inscrite à la fac ou tu me racontes des conneries depuis le début ?

— Laisse-moi t'expliquer…

Quand la semelle de Lyse écrasa les lattes, le grenier entier se tordit de douleur.

— En fait, je ne sais rien sur toi, confessa Adrien, mais toi…

Figé par une colère froide, il faisait face à l'immense fresque.

— Tu as l'air d'en savoir beaucoup sur moi.

Le panneau de liège frémit.

— C'est quoi ? demanda-t-il.

Avec une excitation contenue, Lyse s'approcha de la mosaïque. Dans un chaos maîtrisé, les rapports de police et les coupures de journaux s'entrechoquaient sur le panneau de liège. *« Fils disparu, parents soupçonnés ? », « Adrien : les recherches s'arrêtent. », « Un enfant*

disparu est retrouvé », « Gentil garçon ou méchant mensonge ? ».

— C'est *toi*, expliqua Lyse.

Des dizaines d'informations sur Adrien, de la plus administrative à la plus anecdotique, s'étiraient comme un portrait chinois : son parcours scolaire, son suivi médical, son portrait par la presse, son goût pour le chocolat, ses dessins animés favoris, son roman préféré en deux tomes, les vêtements qu'il portait le jour d'été où il avait plu.

— Ou plutôt, continua Lyse, c'est la raison qui m'a menée à toi.

Adrien pataugeait avec effroi dans l'océan de papiers. Des coupures de journaux révélaient l'ambiance douteuse autour de l'affaire. Des suspects fantômes, des interrogatoires inefficaces, des perquisitions dans l'impasse. Et puis la version officielle qui satisfit le préfet et agaça les journalistes : le samedi 21 août 1993, Adrien n'avait pas été enlevé. Il avait échappé à la surveillance de ses parents, avant d'être retrouvé cinq jours plus tard.

— Je connais ton histoire.

— *Tout le monde* connaît mon histoire, corrigea Adrien avec agacement avant de se détacher de la fresque.

— Ta *vraie* histoire. Pas celle des journaux. Pas celle qu'on a bien voulu croire.

Les sourcils de Lyse s'abaissaient alors qu'Adrien se perdait dans le grenier.

— Je sais que tu n'étais pas seul.

Des enfants sans nom, sans adresse, sans visage.

— Je sais qu'il y avait d'autres enfants avec toi.

Des enfants perdus, des enfants à retrouver.

— Je sais… que tu n'as pas pu les sauver.

Les mots naviguaient à travers les remous de l'ignoble tragédie.

— Ces enfants qui étaient avec toi, ce sont ceux dont Ephraïm t'a parlé ?

— Tu ne comprends pas… murmura Adrien, le visage plongé dans l'écume du passé.

— Je te comprends *toi*… Tu peux me faire confiance.

— Te faire confiance ?

Gondolé par la bière sèche, un flyer prédisant la Fin du Monde tentait de se faire discret.

— La bibliothèque, la soirée, l'hôpital… Tu m'as *vraiment* suivi.

Adrien révéla le cahier de montages photos de Lyse.

— Ça ne devait pas se passer comme ça, regretta Lyse.

— Ça devait se passer *comment* ? provoqua Adrien. C'est *toi* qui m'as dit de répondre aux messages d'Ephraïm. C'est *toi* qui as appelé les secours. Tu les as guidés jusqu'à nous. Tu es avec eux, c'est ça ?

— Mais non !

Une photo s'accrochait de toutes ses forces au panneau de liège,

celle avec Adrien grimé en pirate et qui avait gondolé sous l'effet de la bière.

— Nathaël et Isa savent ce qu'il s'est passé ? demanda Lyse avec inquiétude. C'est pour ça que vous êtes en danger ? Je peux t'aider à les protéger.

— Je n'ai pas besoin qu'on m'aide.

Les vagues emportaient tout.

— Je n'ai pas besoin qu'on me contrôle.

Absolument tout.

— Et je ne suis pas ton ami, contrairement à ce que tu imagines.

— Je n'imagine rien, contesta Lyse avec un tremblement dans la gorge, avant de tendre le bras vers les pistes entêtantes et les théories agitées d'une enquête officieuse qui mettait en doute les avis de recherche, les procès-verbaux, les coupures de journaux. Dis-moi que j'imagine tout ça ! Dis-moi que tout est faux !

La voix d'Adrien se brisa dans un chaos de colère et de contrariété.

— Il n'y avait personne avec moi, tu entends ? Il n'y avait pas d'autres enfants ! Je veux que tu oublies cette histoire !

— Mais les dessins, et Ephraïm, et ce qu'il s'est passé à l'hôpital, et…

— Je veux que tu oublies Isa ! Je veux que tu oublies Nat ! Je veux que tu oublies les enfants !

Les injonctions d'Adrien s'élevaient à chaque pas, telle une houle implacable.

— Je ne peux pas, avoua Lyse.

Le sol s'étira.

— Tu n'as pas le choix, dit Adrien alors que sa colère avait disparu sous la fatalité.

Le plafond s'assombrit.

— Pourquoi ?

La plage était dorénavant trop loin.

— Parce qu'ils mentent tous.

Adrien disparut au large, abandonnant Lyse à son océan de papiers.

*

Les corps adolescents s'échouaient sur le campus telle une marée humaine indolente. La fraîcheur du jour contrastait avec les peaux pâteuses et les cernes marqués par la soirée de Nico. Au lendemain de l'apocalypse, les esprits s'engourdissaient et les chairs déambulaient dans les couloirs. La fin du monde avait été difficile pour tout le monde.

À bout de souffle, Adrien s'écrasa dans la cafétéria. Son poing

rossa une première fois le distributeur automatique de boisson chaude. Et puis une deuxième. Et encore, et encore, sous le regard circonspect des étudiants.

— Ça va ? demanda l'un d'entre eux.

Adrien propulsa le curieux en arrière.

— Lâche-moi !

Le curieux, c'était Nico.

— Wooh mec, t'as vraiment une sale tronche.

— Tous des putains de menteurs…

— D'accord… Je voulais juste savoir si tout s'était bien terminé. On m'a dit que la soirée avait tourné bizarre pour toi et cette fille. Genre des types vous ont embrouillés. Je crois savoir qui c'est, donc si t'as besoin…

— Des putains de menteurs…

— Mec, t'as pas l'air bien, tu devrais rentrer chez toi.

Nico battit en retraite, enjoignant les autres à circuler, il n'y avait rien à voir. Adrien frappa un ultime coup dans la machine. La tête dans le distributeur à café, il peinait à reprendre son souffle. Une vague de chocolat chaud inonda la cafétéria.

— T'as l'air drôlement énervé.

Adrien sursauta.

— Mathilde ?

Elle était là. Le long de son corps flottait le parfum tendre des ecchymoses, des briques fendues et des gamelles pleines. Le parfum du passé. Elle était là.

— On dirait que t'as encore besoin de moi.

— Mathilde ? C'est bien toi ?

— Qui d'autre, crétin ?

Les bras du garçon partirent à l'assaut de la jeune fille.

— Doucement, bonhomme.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— Je suis venue prendre un café.

— Sérieusement…

— Tu me crois pas ?

Le poing de Mathilde explosa le ventre égoïste du distributeur qui pensait être enfin tranquille. La machine recracha le psychotrope bouillant dans un gémissement jubilatoire.

— Toujours aussi délicate…

Le garçon se plia sous l'effet pervers d'un coup de coude dans les côtes.

— Tu peux parler ! Ça faisait longtemps que je t'avais pas vu comme ça.

— Comme quoi ?

Elle pointa du menton le poing tremblant d'Adrien.

— Comme ça.

Les nerfs se relâchèrent.

— Et moi ça faisait longtemps que je ne t'avais pas vue tout court, renvoya Adrien en soulageant sa paroi latérale d'un massage approximatif. Tu as encore le talent pour faire des apparitions remarquées.

— J'ai pas perdu la main.

Mathilde hallucina en admirant le reste du campus.

— J'en reviens pas que tu te sois retrouvé dans cet endroit complètement naze. Cette machine à fabriquer des adultes lobotomisés… Quelle horreur.

Elle jeta le café, car il fallait l'avouer, cette boisson, en vrai, elle la détestait.

— T'étais passée où ? demanda Adrien.

— Tu me connais. J'avais des trucs à régler.

— Quel genre de trucs ?

— Tu veux pas savoir. Bref, je gérais mes affaires, quand j'ai vu ta tronche à la télé. Je me suis dit « C'est pas vrai, dans quoi il s'est encore fourré ? ». Avec toutes ces conneries sur toi, j'ai pas eu trop de mal à te retrouver. Bon alors, c'est quoi cette histoire de gosses disparus ?

— C'est une *longue* histoire.

— T'as des emmerdes ? Et la Binocle, il traîne toujours avec toi ?

— Tu sais qu'il n'a jamais aimé que tu l'appelles comme ça.

— Tu sais que j'ai toujours aimé l'appeler comme ça. J'suis sûre qu'il se planque dans le coin. Il a toujours eu peur de moi. Alors ? Il est où ?

Adrien faisait mine de n'avoir rien entendu.

— Adrien… Où est la Binocle ?

— Je sais pas.

— Comment ça, tu sais pas ?

— Je sais pas, d'accord ? On était à une soirée, et puis c'est parti en couille.

— *C'est parti en couille* ?

— On essayait de retrouver quelqu'un, c'était le bordel, Isa a eu un accident…

— Isa ? La gamine de l'hôpital ? Elle foutait quoi avec vous ?

— Je la protégeais.

— Tu la protégeais de quoi ?

Le sang d'Adrien bouillonnait sous la pression de Mathilde.

— Tout ça à cause de ces dessins stupides…

— C'est quoi cette connerie ?

La mâchoire serrée d'Adrien bloquait la communication.

— T'aurais pas oublié que je *sais* comment te faire parler ?

Convaincu par l'argumentaire, Adrien espéra que Mathilde allait résoudre le mystère à grands coups de poings dans la tronche.

— Il faut que je te montre quelque chose.

Adrien entra l'inséparable diptyque formé par son adresse mail et son mot de passe. Le programme s'exécuta sans embûche et la messagerie s'ouvrit sans problème. Alors que la boîte se synchronisait au rythme de la colère grondante d'Adrien, une nouvelle entrée émergea dans le dossier *« Non-lus »*.

Expéditeur : « Ephraïm »

Objet : « Sauve-les tous (4/6) »

Pièce jointe : « LesEnfantsTerribles_Isaac.jpg »

— *Ephraïm ?* lut Mathilde. Quel nom à la con.

Sur le quatrième dessin imprimé, un enfant attendait sagement sous un abribus. Entre ses bras, un ours en peluche frôlait l'asphyxie. Une silhouette noire tentait d'extirper le jouet des mains de l'enfant sous le regard terrorisé du personnage aux yeux vairons. Une croix verte, malade, cruelle, s'accrochait au bord du dessin.

— À chaque fois, il y a un enfant à sauver. Un enfant qui doit m'aider à retrouver ceux qui ont disparu.

— Et ça marche ce truc ?

— Adrien ? interpella le responsable de la bibliothèque en s'approchant. À propos de cette fille qui avait ton badge, tu sais qu'on ne doit jamais le prêter. Ça pose un gros problème de sécurité.

— Je sais. Je suis désolé.

— J'espère bien que tu es désolé.

— Je m'en suis occupé. Elle ne reviendra pas.

— Ça ne peut pas se reproduire. Je vais devoir conserver ton badge jusqu'à ce qu'on tire cette affaire au clair.

— Il comprend rien lui, souffla Mathilde.

— Je vous ai dit qu'elle ne reviendrait pas.

— J'ai compris, s'agaça le responsable. Mais je vais tout de même devoir faire un rapport.

— Non…

— Pardon ?

— Vous ne ferez pas de rapport.

La voix du responsable trembla.

— Euh, écoute, Adrien, c'est très sérieux. Il y a des règles. Tu ne peux pas en faire qu'à ta tête.

— Il n'y aura pas de rapport pour ça. Tout comme il n'y aura pas de rapport pour toutes les fois où vous ramenez des étudiantes ici le soir.

— Quoi ? Mais… Comment tu… À quoi tu joues, Adrien ?

— Je ne joue à rien du tout. Il y a des règles et il faut les suivre.

C'est bien ce que vous avez dit ?

Le responsable hocha la tête.

— Maintenant, rendez-moi mon badge. Je ne voudrais pas que quelqu'un d'autre l'utilise à ma place pour faire quelque chose d'interdit.

Le badge fut rendu à son propriétaire. Les deux rebelles abandonnèrent le responsable à son pauvre sort. Mathilde regardait Adrien avec fierté. Les vaisseaux de ses joues gonflaient d'un rouge inhabituel.

— Quoi ?

— Rien, s'amusa Mathilde. Allons sauver tes gamins.

*

Sur le goudron, sous la pluie, la détermination d'Adrien était aussi forte que les coups de semelle de Mathilde. Au loin se profilait l'arrêt de bus, celui qui permettait aux transports en commun de desservir le centre-ville en donnant un accès direct à la pharmacie. Mais sous l'abribus, il n'y avait personne.

— Je te jure que d'habitude *ça marche*.

— Mate ça.

Mathilde pointait l'arrêt de bus opposé. Pour se protéger des intempéries, un petit garçon s'était réfugié sous le toit de fortune. Il décryptait le plan du réseau de transports publics pour trouver le chemin qui le ramènerait enfin à la maison. Une voiture s'arrêta à proximité. Un homme en noir en descendit et s'accroupit pour se mettre à la hauteur de l'enfant. Il lui tendit un ours en peluche aux yeux vairons. La voix d'Adrien figea la scène :

— Isaac !

Adrien fonça et tira l'enfant du piège qui se refermait sur lui.

— Ça va, Isaac ?

D'abord immobile, l'homme s'approcha d'Adrien.

— Dégage connard ! cria Mathilde en obligeant l'homme à reculer. Tu fous quoi sale pervers ?

L'homme ramassa l'ours en peluche, nettoya le bout de son museau avec soin et monta dans la voiture. Le véhicule partit en trombe, traînant la colère de Mathilde sur plusieurs mètres. Profitant de la confusion, le petit Isaac détala sous l'averse. Depuis l'enrobé détrempé des trottoirs, Mathilde débitait des menaces terrifiantes alors que le véhicule disparaissait sous les coups de gomme.

— C'est l'un d'entre eux, putain ! J'suis sûre que c'est l'un de ces fils de putes !

— Tu as vu son visage ? s'inquiéta Adrien.

Mathilde secoua la tête, puis tenta de rafraîchir les mémoires.

— T’as dit qu’Isa était avec toi à la soirée ?

— Oui…

— Quelqu’un a dû la reconnaître. Quelqu’un a dû les prévenir. Et s’ils sont venus pour Isa, alors ils viendront pour toi. Ils viendront pour nous tous.

Adrien encaissait les mots comme des coups de sape.

— Faut retrouver la Binocle avant qu’ils ne le chopent ! Mais avant…

Mathilde s’approcha d’Adrien.

— Tu vas me parler de *cette fille qui avait ton badge*.

CHAPITRE 15

Les Enfants Terribles

Isaac martelait la terre de sa gourde en acier émaillé. Des coups secs, des coups saccadés. Sa main gauche tremblait et ses yeux sombraient dans la poussière. Il but trois gorgées, posa son regard sur Raphaël qui observait le ciel et sa voix s'éleva à hauteur des tempes.

— On y va.

Les deux soldats poussèrent la grille de l'école, décadenassée avec brio et pince coupante. La tension s'emparait des âmes, l'odeur de mort saccageait les narines. Ça puait le sang et les cailloux, la chair et le métal. Dans le bâtiment sombre de l'école, un silence épais pillait les crânes. On y voyait que dalle ! Forts de leurs convictions et cachés de leurs faiblesses, tous marchaient à la recherche des enfants, armes au poing ou à l'épaule.

L'éclairage fracassa les pupilles et les rétines.

— Et la lumière fut, déclara Raphaël.

Mais la bâtisse était vide. Les espoirs s'envolèrent, abattus en plein vol par les balles de la fatalité.

— Je comprends pas, s'agaça Isaac.

Il tritura la cartographie pendant que son compagnon scrutait les hauteurs. Le courage s'effritait sur leur peau sale, le nez dans le goudron et les yeux crevés par l'écume des rages. Trop de coups de bâtons, trop de silences, trop de sacrifices en vain. Plus personne ne voulait y croire, et pourtant… et pourtant tous étaient là. Tous s'accrochaient encore à la moindre parcelle, colonisant le moindre centimètre de terre, s'arrachant les ongles s'il le fallait, s'explosant les dents sur les trottoirs, décollant leur peau sur les pointes des barbelés. Les yeux n'étaient plus gris et bleus, ils étaient rouges et noirs. Du carmin sous les paupières pour pleurer les larmes des amis tombés. Et de l'ébène dans le regard, car l'avenir s'annonçait trop sombre, pourri

par les nuages damnés et les fleurs jaunes asséchées.

— Peut-être que d'en haut, nous verrons quelque chose ? suggéra Raphaël.

Isaac sonda l'épuisement et approuva malgré sa peur des hauteurs. Les deux jeunes soldats entamèrent leur marche lente à travers les bruits de couloirs et les marches d'escalier.

— Dis Isaac, tu crois qu'il y a un sens à tout ce qu'on fait ?

— Comment ça ?

— Est-ce que tu crois à une force qui guiderait nos pas ? Est-ce que tous les combats ne sont pas vains ?

— Te voilà bien philosophe… Enfin, plus que d'habitude… Je sais pas, c'est ton truc d'habitude ça, non ?

— On se bat, on se déchire, on s'entre-tue, dans quel but ? Retrouver un moment de paix ? Tuer jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien ? Être les derniers ?

— Peut-être qu'il n'y a pas plus de buts que raisons. Peut-être que *vivre* est suffisant.

— Peut-être qu'on commence à perdre la tête.

— Ou à devenir enfin lucide… Attention !

Isaac plongea sur son camarade, le maintenant à terre, le bâillonnant avec la paume.

— Des coups de feu.

Dans les arcanes de l'école en ruine, la bataille invisible faisait rage. Ils étaient des dizaines de fantômes à sortir des salles de classe. Les balles fusaient, les ardoises claquaient. Du sang, encore et encore. Des muscles déchirés par le métal et les fragments. Une inquiétante accalmie s'immisça, un coup de sifflet glaça leur sang et une explosion emporta tout sur son passage.

— Bordel, c'est qui ? s'interrogea Isaac en agitant son arme avec nervosité. C'était pas du tout prévu.

Reprenant ses esprits, Raphaël indiqua à son frère d'armes qu'il rejoignait l'étage supérieur mis à nu par l'explosion. Tout en gardant un contact visuel réciproque, les deux soldats cherchèrent un signe de vie quand les gravats craquèrent sous des semelles étrangères. D'un code de la main, Raphaël signala l'approche d'un ennemi non identifié. Recroquevillé dans un trou, Isaac colla son fusil contre son cœur et leva les yeux. Raphaël n'était plus là. Le cœur d'Isaac se pétrifia. Un appel radio frémit.

— *B-327 à B-330. B-327 à B-330.*

— B-327 ici B-330, nous vous recevons cinq sur cinq, à vous.

— *Putain B-330, c'est bon de vous entendre ! Avons établi contact visuel avec l'objectif. Notre position est… 142.010.514. Attendons signal pour enclencher phase deux, à vous.*

Un court silence s'exprima avant que Raphaël n'apparaisse à

nouveau et que le vent ne change de direction. Le visage ravi d'Isaac s'estompa quand le sourire de Raphaël disparut. Le soldat des étoiles avait repéré ce qui était derrière et il ne pouvait rien faire. Une ombre avait contourné Isaac et se répandait dorénavant sur lui telle une éclipse. L'ombre se dévoila enfin à Isaac qui porta lentement le micro de la radio à ses lèvres noires.

— Signal en approche, reprit l'expert en cartographie. Phase deux prête à être enclenchée.

— *Super B-330 ! J'ai cru un moment que vous alliez encore nous lâcher ! La dernière fois qu'on a essayé sans vous, on y est passé. Le Doc et moi on est chaud pour dégommer du casque !*

L'excitation grésillait dans la radio. Une main ensanglantée s'empara du micro sous le regard encore stupéfait d'Isaac et Raphaël.

— Arod, cette mission est cruciale, on ne peut plus reculer. Vous restez à votre position, on arrive dans une heure. Alors pas d'acte de bravoure, pas d'assaut désespéré.

— *Bordel Capitaine, c'est vous ? Ça fait plaisir de vous entendre ! Vous inquiétez pas, on bouge pas.*

La radio siffla et le Capitaine rendit le micro à Isaac.

— Capitaine… souffla Isaac. On pensait que vous étiez parti pour de bon. Comment êtes-vous revenu ?

— Qu'avez-vous vu de l'autre côté du tunnel ? demanda Raphaël avec ardeur.

La main muette et maudite du Capitaine cueillit un objet rouge enfoui dans les cahiers du jour et les chaises en vrac. Une disquette tordue, pliée, inexploitable, qu'il glissa dans son sac où attendaient des dizaines de copies identiques, broyées, écrasées, fendues. Il observa les ruines de l'école et l'ennemi en morceaux. Il n'y avait plus rien à sauver ici. Tout avait été emporté par les particules enflammées.

— Vous avez entendu ? Arod et le Doc sont impatients de nous retrouver. Alors en route, mauvaise troupe.

Sans autre choix, Isaac et Raphaël reprirent leur esprit et leur marche.

— Tu disais quoi juste avant de me plaquer ? demanda Raphaël.

— *Attention !* rit Isaac.

— La détermination du Capitaine est troublante. Il y a quelque chose de différent dans son regard et dans sa voix. Tu crois qu'il a trouvé quelque chose dans le tunnel ?

Isaac considéra le Capitaine qui guidait la petite colonie.

— Il a peut-être trouvé *son* but.

— Nous en faire baver le plus possible ?

Quelques rires s'estompèrent en un long silence qui allait accompagner la troupe jusqu'au point de rendez-vous.

Deux soldats connus surgirent d'un abribus criblé de balles.

— On a failli vous attendre ! taquina Arod.

— Avoue que ça t'aurait fait plaisir qu'on arrive *après* les festivités, répondit Isaac sans se démonter.

— On se serait facilement débarrassé de toutes ces patrouilles ! s'exclama David avec un entrain nouveau. Pas vrai, Arod ?

— Vrai de vrai, David, confirma le soldat bourru en retirant la seizième bille de sa godasse.

Le Capitaine explorait chaque brique de la façade de l'hôpital.

— Y a plus rien là-dedans, Capitaine. Ils ont dû les déplacer.

— Vous avez déjà fouillé ? s'indigna Isaac. Je vous avais ordonné de rester à votre poste !

— Du calme, c'est ce qu'on a fait, mais y a encore eu cette putain de musique et tous les gardes ont décampé sans demander leur reste.

Isaac toisa David pour sonder la vérité.

— Le regarde pas comme ça, il te dira la même chose.

— Et vous n'avez rien trouvé ?

— Niet, nada. Ils ont tout cramé avant de partir. Comme s'ils savaient qu'on arrivait…

Les soldats se faufilèrent dans le désert médical. Dans la salle blanche, le Capitaine balaya les cendres d'un carnet de notes dédié à l'anatomie de jeunes patients. Il consigna l'objet rouge dans son sac, où l'attendaient d'autres exemplaires identiques. Des reliques pourries collectées par de pauvres soldats en retard sur tout, prisonniers de leurs échecs répétés.

— Et il sort d'où ce chien ? demanda Isaac alors que Raphaël caressait l'animal blanc aux yeux dorés.

— Aucune idée, il nous suit depuis tout à l'heure, répondit David.

Isaac secoua son crâne de désapprobation.

— On s'en fout d'où il vient, lança Arod. Est-ce qu'on t'a demandé d'où tu sortais ? La famille s'agrandit, c'est tout ce qui compte. Et puis qui sait, ce chien fera peut-être du meilleur boulot que toi pour nous guider. Peut-être que lui sait lire une carte.

Isaac et Arod s'apprêtèrent à se mettre sur le casque.

— Nous devrions être contents d'être toujours en vie, déclara Raphaël. Il y a encore de l'espoir.

Le bourru lâcha prise.

— Le poète a raison. Allons fêter ça.

— L'heure n'est pas à la fête, reprit Isaac. Il faut se dépêcher d'en finir avec cette mission. Les jours sont comptés, aujourd'hui plus qu'hier, tu le sais très bien.

Le costaud assoiffé grogna.

— Doc, reprit Isaac, le Capitaine est blessé. Rien de grave, mais

j'aimerais que tu y jettes un œil. Il se laissera sûrement pas faire, mais ça me rassurerait qu'il ne meure pas d'une septicémie.

Pas très rassuré, le jeune médecin fit le plein de désinfectants.

— Il a l'air bizarre le Doc, remarqua Isaac. *Différent.*

— On a pas mal morflé, expliqua Arod. J'ai eu de la chance d'être avec lui. Il est plus fort qu'il ne le croit. C'est un brave gars.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu n'es donc plus cette machine de guerre sans émotion ? Toi aussi tu es *différent ?*

— C'est juste qu'y a comme un truc qui se passe quand je suis avec lui. Je me sens connecté. J'ai l'impression de le connaître depuis toujours. Bah, quelle connerie, je crois que j'manque de sommeil moi aussi. Il te reste un peu de ton liquide miracle ?

Isaac tendit son flacon cuivré en ronchonnant.

— Réserve spéciale.

Arod empoigna l'objet rempli de whisky et s'en abreuva goulûment.

— Doucement ! C'est du quinze ans d'âge. Savoure-le au moins !

Pas d'inquiétude, le soldat costaud savourait bien comme il fallait. Ça lui réchauffait le sang et les sens. Il s'essuya la bouche d'un revers de main et Isaac secoua la bouteille bien entamée pour attirer l'attention de David qui avait presque réussi à désinfecter la plaie de son supérieur.

— David ne boit que du lait, taquina Arod. Il ne sait pas ce qui est bon pour la santé.

Alors qu'Isaac s'apprêtait à consigner son pur malt, David capta la bouteille et but une énorme gorgée qui lui brûla la trachée, et son visage se tordit sous le feu de l'alcool. Les vivats se soulevèrent à ce nouveau fait d'armes. Arod félicita son partenaire.

— C'est ça que tu devrais mettre dans ta besace plutôt que tous tes désinfectants sans goût !

Le jeune médecin évaluait la proposition quand un écho s'empara de toute la zone. Au sommet de la plus haute tour de ce monde en ruine, le large écran projetait les mêmes images en boucle. Une silhouette en costume sombre, chemise cobalt, cravate noire, et affublé d'un masque d'ours prêchait des sermons alambiqués avec une conviction à toute épreuve. Ses versets se répandaient au-dessus du monde comme un dogme étouffant.

— *Bonjour les enfants ! Comment allez-vous aujourd'hui ?*

— J'en peux plus de ce clown, maugréa Arod.

— *Vous vous souvenez de notre leçon d'hier « Il faut bien se tenir à table » ?*

— Ouais on s'en souvient…

— *Notre leçon du jour est « Il faut toujours tenir ses promesses ».*

Arod échappa un rire moqueur.

— *Vous savez ce qu'il se passe quand quelqu'un ne tient pas sa promesse ?*

— *On le brûle, on le brûle, on le brûle*, répondirent mécaniquement les soldats en grimaçant, eux qui connaissaient la réponse par cœur.

— Le jour où j'mets mes paluches sur la tête de ce monstre, prophétisa Arod, ça risque de pas être joli.

Le Capitaine n'attendit pas la fin du sermon et entama sa route en direction de leur prochaine destination. Isaac, en bon second, mobilisa la troupe.

— Allez les enfants, on bouge nos fesses !

— Oui mon Lieutenant, grommela Arod en asséchant définitivement la bouteille, pensant qu'Isaac ne l'avait pas remarqué.

— Qu'on en finisse, implora à voix basse Raphaël.

Les cinq soldats avançaient avec calme à travers le quartier résidentiel aux volets fermés, mais l'ambiance était de plus en plus malsaine. Le ciel grondait et il ne fallait plus que quelques minutes avant que le déluge ne s'abatte sur les têtes casquées. La destination se révéla : une charmante maison en bordure de forêt. Le chien blanc chassa le chat qui surveillait les allées et venues. Le portillon grinça. La troupe se déploya à travers les étages. Les escaliers craquaient, les chambres dormaient, la table de la cuisine était recouverte de verres remplis de jus d'orange. Dans le garage transformé en atelier, Arod dénicha un sacré trésor : une cave gorgée de bourbons.

— Si Isaac voit ça, il va camper ici.

— Si je vois quoi ?

Pris au piège, Arod céda aux partages des ressources et dévoila l'or ambré.

— Il y a donc un bien un Dieu dans ce monde.

Alors qu'Isaac inspectait chaque étiquette avec amour, Arod lâcha un sourire entendu et un murmure ricocha dans le garage.

— Est-ce que vous l'avez trouvé ?

Les deux soldats braquèrent leur fusil sur une ombre assise qui se découpait dans les lumières faibles. Son dos était voûté. Son aura sentait le whisky. Son âme s'écroulait sur le plan de travail. Quelqu'un qui vivait encore ici ?

— Fais pas de connerie ou je te troue la tête ! avertit Arod.

— Doucement, souffla Isaac dans l'espoir de calmer les ardeurs. Nous ne sommes pas venus pour ça.

L'ombre contemplait la photo d'un garçon déguisé en pirate.

— C'est lui qui vous a envoyés ?

Son corps se souleva. Il tenait un marteau. Alors que ses pieds s'enfonçaient dans la sciure, David et Raphaël entrèrent par le flanc, fusils braqués.

— Du calme tout le monde ! ordonna Isaac. Écoutez, nous ne sommes pas venus vous piller. Alors, posez doucement ce marteau et tout se passera bien.

L'ombre exhortait son âme à la pénitence.

— Je n'aurais jamais dû la construire.

— De quoi il parle ? demanda David.

L'ombre souleva le marteau.

— Hé ! paniqua Arod. J'te jure j'vais te renvoyer d'où tu viens !

— Personne ne va renvoyer personne ! imposa Isaac alors que la fébrilité collective secouait les murs.

L'ombre engagea une lente marche suicidaire vers les fusils chargés. Son âme était condamnée. Son jugement allait tomber. Ses bourreaux venaient d'être envoyés sur Terre pour l'expédier en Enfer, là où personne ne l'attendrait. Arod s'apprêta à tirer, mais la main du Capitaine baissa le canon.

— L'enfant sur la photo, où est-il ? demanda le Capitaine avec calme.

L'ombre sourit à l'officier et se glissa à l'extérieur. Alors que les soldats s'apprêtaient à suivre l'ombre, le Capitaine leur ordonna d'attendre.

— Capitaine ? s'inquiéta Isaac. Il sait peut-être où sont les enfants ?

Bam ! Bam ! Bam ! Des coups de marteau rageurs éclatèrent à l'extérieur jusqu'à ce que le silence s'empare à nouveau de la nuit.

Dans le jardin corrompu, tout avait moisi. L'ombre avait disparu, emportée par le dernier coup de marteau. Il ne restait qu'une seule chose encore en vie : un chêne centenaire et son secret le plus terrible…

— Vous croyez qu'ils sont là-dedans ? demanda David.

Une cabane d'enfants. Arod et Isaac entrèrent dans le refuge dont la porte avait explosé, dont les planches avaient pourri, dont les entrailles avaient fondu.

— Y a pas de gosse ici, révéla Arod.

— Ou il n'y en a plus, suggéra Isaac en remarquant les jouets cassés et les livres éventrés.

Sous leurs âmes, la frustration grondait.

— C'est ici, j'en suis sûr, les enfants sont ici, affirma Isaac en analysant sa carte.

— Peut-être qu'on devrait demander au chien ? remarqua Arod.

— Putain, ne me prends pas la tête avec le chien !

— On y peut rien si t'es pas foutu de lire une carte… T'es sûr qu'elle était dans le bon sens au moins ?

— Tu commences à me casser les couilles, Arod !

— Et toi tu vas t'en prendre une grosse si tu baisses pas d'un ton !

— Attends.

— Quoi *attends* ?

Sur le tableau noir au fond de la cabane, il y avait un symbole (un arbre abritant un petit rectangle) et un message :

« Ouvre la boîte »

En soulevant le tapis, en ouvrant la cache, Isaac découvrit une boîte, et dans cette boîte, il y avait un plan dessiné par un enfant. Celui d'un réseau de tunnels qui voulait les avaler.

— Qui a mis ça là ? s'interrogea Arod.

— J'en sais rien, avoua Isaac, mais il voulait qu'on le trouve.

— Tu devrais peut-être l'échanger contre ta carte qui sert à rien ?

Isaac mit le plan dans sa besace. En se relevant, il percuta une boîte et un fragment chaotique de la mélodie s'enclencha.

— Putain ! grogna Arod, le poil hérissé par les notes glaciales.

Isaac observa le mécanisme de la boîte à musique qui dérailla avant de s'éteindre. Il analysa les lames d'acier, les ressorts enroulés et les cylindres recouverts de picots.

— Comment ça marche ?

Assis sur les branches, Raphaël tenait un casque d'astronaute tout en perdant son regard dans l'espace.

— Tu crois qu'il s'est envolé ? demanda David qui l'avait rejoint.

— Qui ?

— L'homme de tout à l'heure…

— Il ne peut pas.

— Pourquoi ?

— Il est prisonnier de cette maison.

— Alors c'est qui là-bas ?

David pointa une silhouette qui se déplaçait dans la forêt ondulant sous la lune.

— Qu'est-ce qu'il fait ?

Raphaël imposa le silence, et au bout de quelques secondes, la mélodie envahit les oreilles des soldats. Elle ne parvenait pas des aiguilles de la boîte, mais des branches de la forêt. Raphaël répondit :

— Il suit la musique.

— Capitaine !

Les corps se désorientaient dans le dédale végétal à mesure que la mélopée tapotait les tempes. Mais quand mélodie se tut, la silhouette inconnue avait disparu.

— Génial… grogna Arod en frappant dans une pomme de pin.

— Est-ce qu'on continue, Capitaine ? demanda Isaac.

Mais le Capitaine était perdu dans ses pensées, observant un

monticule de terre où un papillon s'était posé. L'insecte virevolta et se posa sur sa main pour lui souffler quelque chose.

— Capitaine ? Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

— Tu pourrais peut-être arrêter de chialer et nous montrer la bonne direction pour une fois, suggéra Arod. Ou peut-être que le Capitaine va nous creuser un tunnel et avec un peu de chance on sortira de cette putain de forêt.

— Ça suffit soldat ! cria Isaac. Votre insubordination va vous envoyer au trou !

— Et tu vas faire comment pour m'y mettre ? T'as besoin d'un plan aussi pour ça ?

Le ton montait entre les deux soldats. Leurs bouches vociféraient des intimidations et des reproches qui menaçaient leur sécurité. Ils avaient échoué dans leur filature, et dorénavant, ils étaient à la merci d'un ennemi invisible.

— Vos gueules !

Arod et Isaac se retournèrent en direction de David. Son corps était allongé, son oreille droite collée à la terre.

— Voilà qu'il se prend pour un guerrier Navarro, se moqua Arod. Hé Geronimo ! La cavalerie arrive bientôt ?

— Vos gueules j'ai dit !

— J'y crois pas…

— Doc ? s'inquiéta Isaac en s'approchant avec précaution.

Un calme imposé par une paume levée prit possession de la forêt. La tête de David se releva brusquement.

— J'entends des voix !

— Maintenant, il se prend pour Jeanne D'Arc ! se moqua Arod.

— Il a raison, confirma Raphaël. Il y a quelque chose, là-dessous.

— Une hallucination collective ! Alléluia mes frères !

David et Raphaël caressaient les racines à la recherche d'une fissure à écarter, d'un interstice à étendre, d'un passage à découvrir. Les ongles grattaient la terre, faisaient des trous. Les voix étaient de plus en plus fortes, résonnaient dans leurs têtes. Ça criait, ça implorait. Seigneur, qu'est-ce que c'était ? Depuis le sol leur parvenaient des pleurs assourdissants. De la vie sous terre, de l'espoir enfin ?

Isaac les rejoignit.

— Putain les mecs, vous devenez complètement fous, souffla Arod en gardant ses distances.

Le soldat recula de quelques pas et son corps se pétrifia. Il y avait quelque chose sous son pied. Sa main blessée ramassa l'objet avec appréhension. C'était mou. C'était doux. C'était un ours en peluche au regard bleu et gris.

— Salut !

Arod sursauta. Les fusils se braquèrent.

— Tirez pas ! C'est un gosse !

— C'est qui ? questionna Raphaël.

— J'en sais rien, avoua Isaac, et cette histoire commence à me foutre les pétoches.

Le petit garçon au visage masqué imposa le silence à tous. Il chipa l'ours avant de détaler dans un trou qui s'était formé derrière lui. Arod fut stoppé par Isaac dans sa tentative de poursuite.

— Lâche-moi !

Sa force le libéra de son supérieur.

— Soldat, je vous ordonne de rester ici !

— Connerie !

— Est-ce que c'est ça le tunnel ? demanda David en s'approchant du trou qui avait grossi.

— Doc, recule ! ordonna Isaac. Personne ne va là-dedans ! C'est probablement un piège !

— Peut-être qu'il sait où sont les enfants ?

Cette possibilité grandissait à mesure que le trou se refermait dans un gémissement monstrueux. Quelque chose vivait à l'intérieur. Quelque chose venait d'avaler l'enfant. Dans la forêt qui les retenait prisonniers, les soldats le savaient tous. Le secret qu'on leur avait confié. La légende qu'on leur avait transmise. La vérité qu'on leur avait dévoilée. L'histoire dans laquelle on les avait enfermés, il y a dix ans. Personne ne savait comment cette histoire allait se finir. Mais ils savaient tous comment elle avait commencé :

Il était une fois un petit garçon qui s'était jeté dans la gueule du monstre.

— Il faut le suivre, ordonna le Capitaine d'une voix posée.

Arod, David, Raphaël et Isaac se tournèrent face à leur officier.

— Capitaine, s'insurgea Isaac, on ne sait même pas qui est ce gamin.

— Il faut le suivre.

— Capitaine ?

— Je sais qui il est.

Il n'en fallut pas plus pour Arod qui sauta dans le trou et se hâta à travers les tunnels souterrains, explosant l'air sous ses semelles, agitant les flammes qui brûlaient à peine. Dans ce labyrinthe aux parois tapissées de feuilles de papier noircies, il ne fallait pas perdre de vue le petit être. Oh non, il ne fallait pas ! Il courait vite le gamin ! Chaque intersection du dédale était une chance de s'égarer. Progressivement, le sol s'inondait des pages de cahier, formant un sable mouvant qui ralentissait l'avancée des soldats. Ils pataugeaient dans la mélasse d'encre et de papier. Ils en avaient jusqu'au cou. Piégés entre les lignes de cette histoire en morceaux, ils perdaient un

temps précieux.

— Tu veux vraiment nous en faire baver !

Dans un cul-de-sac rempli de livres, le garçon avait disparu dans les murs. Alors que la troupe cherchait un passage, Arod ramassa la peluche et le Capitaine s'approcha de l'étagère où un livre manquait.

— Il n'est pas là. Il devrait être là.

En reculant, il trébucha sur une trappe. Il posa sa main, une chaîne métallique entravait le système. Il pouvait entendre les petites mains gratter.

— Sauve-les, pensa-t-il à voix haute.

— Capitaine ?

— Sauve-les tous.

Le Capitaine pointa le canon de son revolver. Un coup de feu broya l'air, mais échoua à briser le système de sécurité. Un deuxième tir, un troisième, en vain. Un cri de frustration tétanisa la troupe. Jamais leur supérieur n'avait perdu le contrôle.

— Laissez-moi faire Capitaine, imposa Arod, une hache à la main.

L'arme lourde pulvérisa le métal, explosant la chaîne et délivrant la trappe. Arod tira la masse en fer, dans un léger bruit de tonnerre. Ils descendirent l'échelle qui s'enfonçait dans les entrailles de la Terre. La pièce était tellement sombre. Les voix s'étaient tues. Une odeur pestilentielle et des souffles courts. Des petits pleurs et des hoquets résonnaient et frappaient les murs, s'engouffrant en écho dans leurs têtes.

— Ça schlingue, y a quoi là-dedans ? questionna Arod.

— Quelqu'un a de quoi éclairer ? demanda Isaac.

Raphaël extirpa une lampe torche de son sac. Son doigt pressa le bouton, vomissant la lumière sacrée. Le faisceau blanc s'abaissa lentement jusqu'à l'horizontale et balaya l'espace.

Des visages.

Des paupières.

Des corps.

— Seigneur…

— Dans quel Enfer on est tombé ?

— C'est eux, c'est les enfants…

— Y en a combien ?

— Est-ce qu'ils sont…

La foudre s'était abattue alors que la troupe écœurée enjambait les organismes sans vie. Raphaël, en éclaireur improvisé, s'arrêta net. Quelque chose bougeait. Au milieu des centaines de corps inertes, le petit garçon masqué jouait aux billes (il lui en manquait car elles disparaissaient toutes dans un trou pour finir on ne sait où). Arod lui tendit l'ours en peluche. Les mains s'emparèrent de l'objet sacré et le serrèrent au cœur comme un miracle.

— Je m'appelle Arod, dit la grosse brute sur un ton rassurant. Tu vois le monsieur avec les lunettes rigolotes ? Il s'appelle David et c'est un très bon médecin, il va vérifier que tout va bien. Et lui là-bas, c'est Isaac, il a plein de gâteaux au chocolat. D'habitude, c'est moi qui les mange, mais je vais m'assurer qu'il te les donne.

Arod tenta de retirer le masque du garçon, mais ce dernier recula. En signe de paix, Arod lui offrit son pochon de billes – elles allaient enfin servir à quelque chose. Isaac sourit face à tant de bienveillance avant de remarquer le Capitaine, enraciné au milieu des corps d'enfants.

— Capitaine ? Est-ce que ça va ? Capitaine ?

Les lèvres tremblantes laissaient s'échapper des mots d'espoir, des mots à demi, des mots pour quelqu'un qui n'était plus ici.

— Je suis désolé Adrien…

— *Adrien* ? Qui est *Adrien*, Capitaine ? Capitaine ?

— Je suis revenu trop tard… Je n'ai pas réussi à les sauver.

— Capitaine Nathaël ?

L'officier ajusta sa paire de lunettes bleues.

— Je n'ai pas réussi à les sauver tous.

CHAPITRE 16

L'Étreinte

Lyse observait la partie de Scrabble comme un long souffle paisible avant de propager un murmure coupable, le regard perdu dans la mosaïque de mots croisés.

— Je crois que j'ai foiré… Je… Je suis désolée. Je voulais vraiment t'aider à les sauver… Les sauver tous.

Les lèvres habituellement immobiles de Marc semblaient bouger. Lyse approcha son oreille, mais n'entendit rien. Sur le plateau de jeu, les doigts fébriles de son interlocuteur préféré dévoilèrent un nouveau mot. Un mot qui n'était pas dans le dictionnaire.

Un mot qui valait cinq points.

— Ce mot n'existe pas ! bougonna l'un des participants.

Lyse décrypta l'assemblage de lettres incriminé.

« MANI »

— Il faut toujours qu'il place ce mot ridicule, expliqua Monsieur Gontran. On ne peut jamais terminer la partie. Et c'est toujours quand je suis en train de gagner. « *Mani* » ? Qu'est-ce que ça veut dire ça « *Mani* » ? Encore une invention farfelue !

Le joueur agita le pochon qui permettait de tirer de nouvelles lettres.

— Dans sa tête au Marc, c'est comme dans ce sachet, c'est tout mélangé.

Vexées de n'avoir jamais été remarquées avant ce jour, les quatre lettres hurlaient leur son à Lyse qui interrogea Marc.

— Qu'est-ce que c'est *« Mani »* ? Est-ce que ça existe ? Est-ce que c'est lié à Adrien ?

Mais le fauteuil roulant quitta la table de jeu, un infirmier à la manœuvre. Il n'était pourtant pas encore l'heure de fin des visites.

— Où est-ce que vous l'emmenez ?

— On vous a pas prévenue ? répondit l'infirmier, un chewing-gum à la bouche. Il ne peut plus recevoir de visite sans la supervision d'un médecin.

— Vous n'avez pas le droit de faire ça.

— Votre mère a signé les papiers.

— Ma mère ? Elle est là ?

— J'en sais rien. Je crois qu'elle a envoyé un fax.

— Évidemment qu'elle a envoyé un putain de fax ! Elle en a rien à faire de lui ! Elle veut juste qu'il disparaisse !

Lyse ralentissait le cortège, attirant l'attention de l'équipe soignante et des patients qui entendaient encore correctement.

— Papa, il faut que tu me dises, c'est quoi *Mani* ? Pourquoi tu as écrit ça ?

Alerté par la perturbation, le responsable de la sécurité s'imposa avec bienveillance et fermeté.

— Laisse-les passer, Lyse.

Mais la jeune fille ne lâchait rien, malgré les regards désapprobateurs du personnel de la clinique.

— Papa, c'est quoi *Mani* ?

— Viens Lyse, tu as créé assez d'agitation pour cette semaine.

— Papa ! Dis-moi ! Qu'est-ce que ça veut dire *Mani* ? Papa !

Tous les patients dévisageaient la jeune fille comme si elle était prête à les rejoindre, à faire partie des leurs, à devenir comme eux. Le couloir beige engloutit Marc et les portes lourdes se refermèrent comme une mâchoire affamée.

— Je ne sais même pas si lui-même sait ce que ça veut dire, susurra Monsieur Gontran en déposant quelque chose dans la main de Lyse. J'aimerais avoir la clé pour explorer l'esprit des gens.

Lyse dévoila les quatre jetons.

— *Mani* ? lut un patient curieux par-dessus l'épaule de Lyse avant de se perdre en fou rire. *Mani* ? *Mani* ?

Les autres patients reprirent en chœur dans une cacophonie exponentielle. *Mani ? Mani ? Mani ?* Les blouses s'agitaient dans les prémices d'un chaos. *MANI !* La panique glissait sous le linoléum. *MANI !* Les infirmiers étaient débordés. *MANI !* La situation devenait hors de contrôle. *MANI !* Tel un maître d'orchestre dans une sonate pour fous furieux, Monsieur Gontran ricanait au milieu du réfectoire, fier de son coup d'État qui allait lui rapporter douze points de suture. *MANI ! MANI ! MANI !*

Escortée sous les hurlements, Lyse se libéra dans un geste de rage et extirpa une cigarette (forcément la dernière) sur le parking de cet institut de malheur. Son pouce s'arracha la pulpe sur la molette en acier du briquet. Ce stupide machin ne voulait rien cracher ! Une flamme jaune orangé jaillit. Elle provenait d'un vulgaire briquet à gaz

arborant des motifs ringards de ballons de foot. À l'autre bout du dispositif pyrotechnique se tenait le jeune agent de sécurité en formation.

— Vous avez mis un sacré bazar…

Lyse l'ignora.

— On est quand même mieux dehors que dedans. Même si des fois, j'me demande…

Elle le dévisagea d'une manière déconcertée qui lui fit regretter ses derniers mots.

— Pardon… J'sais que vous venez tous les jours pour voir votre père et… J'veux dire… Vous devez vraiment tenir à lui.

Il ne savait plus trop où se mettre avec son briquet au rabais.

— C'est l'chef, il parle trop des fois. Moi aussi j'crois.

Elle tira une latte, rangea son briquet à essence défectueux dans la poche, sentit que quelque chose s'y cachait et en extirpa la copie de la clé bleue. Face à cet objet précieux, son système nerveux se mit en branle.

— Merci pour le feu, dit-elle avant de filer.

— De… De rien.

*

Adrien et Mathilde complotaient dans l'obscurité du jardin familial.

— Je croyais qu'Isa était à l'hôpital pour les gosses… Qu'est-ce qu'elle foutait chez toi ?

— Je la gardais en sécurité.

— En sécurité ? Où ça ?

La cabane somnolait dans l'ombre calme du grand chêne.

— Personne ne devait la trouver…

— Putain c'est du délire ! Elle a vraiment vécu là-dedans ?

Le cadenas bleu brillait sous la lune et implorait qu'on lui joue un tour.

— À chacun sa cellule, j'imagine.

Alors que le duo amorçait sa montée, la main de Mathilde mit tout sur pause. Du sang émaillait l'échelle. Mathilde sortit un couteau à manche bleu. Sans un bruit, ils grimpèrent jusqu'au sommet, où une petite voix les attendait.

— Adrien ? C'est toi ?

Dans un coin du balcon qui entourait la cabane, une forme bougeait.

— Salut la Binocle.

— Mathilde ? s'étonna Nathaël dont la gorge tremblait. T'es revenue ?

— Ouais, j'suis revenue, mon p'tit gars. J'suis revenue.

Adrien se révéla à son tour. Le corps parsemé d'ecchymoses de Nathaël exécuta un léger mouvement, dévoilant le visage d'Isa qui s'était figé dans un sourire éternel.

— Tu as dit qu'elle serait en sécurité ici, reprocha Nathaël. Tu as dit qu'elle irait mieux. J'ai essayé d'entrer dans la cabane, mais c'est fermé. C'est toujours fermé.

Le tissu des pansements s'imbiba de quelques larmes.

— Je suis désolé, Adrien. Je suis désolé. Je n'ai pas réussi à la sauver. Je ne suis pas comme toi. Je ne suis pas un héros…

Tout se noyait.

— … car les héros meurent…

Absolument tout.

— … et je ne sais pas mourir.

La main d'Adrien tenta de se poser sur l'épaule de Nathaël qui se recroquevilla en une boule de sel humide et de sang séché.

— On ne pouvait rien faire, raisonna Adrien. Ils étaient trop forts. Ils étaient trop nombreux.

— C'est de la connerie ! s'agaça Mathilde. Tu sais qu'on peut les affronter !

La cruelle vérité déchira ce qu'il restait de cœur. Nathaël saignait. Adrien suffoquait. Mathilde rugissait.

— Tu sais qu'on peut les vaincre !

Une lumière s'échappa par la porte de service de la maison. Leur présence était indésirable. La sentence était inévitable.

— Personne ne doit savoir qu'elle était ici, reprit Mathilde.

Impitoyable.

— Personne ne comprendrait.

Implacable.

— Aide-moi, Adrien.

Mathilde souleva le corps frêle d'Isa et confronta Adrien d'un regard déterminé, les lèvres prêtes à dévoiler la prochaine action à entreprendre pour le héros en devenir.

— Aide-moi à la faire disparaître.

*

Les âmes en deuil flottaient dans la forêt silencieuse. Le souffle du vent agitait les rameaux et menait au ciel quelques feuilles encore trop jeunes. Entre l'astre et la terre, les anges ne purent retenir leur peine. Les miettes de pluie sombraient à n'en plus finir sur les branches et les mèches. L'éther se diluait sous les spasmes mélancoliques de la bande en deuil. Cette bande réunie en ce jour d'oraison funèbre. Combien de nuits écoulées ? Combien de bras baissés, de visages fermés et

d'espoirs abattus ? Les mauvais rêves leur avaient déjà laissé tant d'amer dans la bouche. Au cœur de la forêt complice, loin du monde, loin des grands, leur cœur éclata en mille morceaux.

Les petits cailloux assaisonnaient les mottes de terre fraîche, les feuilles de chêne se mêlaient aux racines pour recouvrir peu à peu le sol dans lequel reposait Isa. Avec minutie, Nathaël planta le jeton papillon dans la mousse. Adrien caressait son pendentif. La mâchoire de Mathilde se resserra.

— Personne ne viendra t'aider. Si tu veux les affronter, c'est sur *nous* qu'il faudra compter.

Adrien relâcha le bijou.

— Je ne veux pas vous perdre.

— Ça n'arrivera pas, indiqua Mathilde.

— On sera toujours là pour toi, rassura Nathaël, la main sur le dos d'Adrien.

— C'est tout ce qui compte, conclut Mathilde.

Un papillon s'échappa de la mousse et se posa sur le nez de Nathaël avant de s'envoler entre les branches. Nathaël avait très envie de le suivre. Les trois amis restèrent ainsi un instant, alors que le corps ne faisait dorénavant plus qu'un avec la terre et que l'existence d'Isa devenait incertaine à mesure que son souvenir se diluait dans la brume de la forêt.

*

Mathilde frappa le sol avec la pelle pour marquer l'heure de partir.

— Où est Nat ? s'inquiéta Adrien.

Le craquement des branches apporta un début de réponse. Adrien et Mathilde découvrirent la provenance du son étranger. La gorge de Nathaël ne bougeait plus, prise en otage par la lame du scalpel.

— Bonjour les enfants, dit le médecin.

Adrien et Mathilde avancèrent, mais l'homme resserra l'étreinte sur la jugulaire de Nathaël.

— Un patient à la fois, prévint-il en claquant la langue contre son palais.

— C'est le type qui a tué Isa, dit Adrien.

Alors que Nathaël tentait de se défaire de l'emprise, Mathilde s'autorisa un mètre en avant.

— J'te préviens, s'il perd un seul cheveu…

Le médecin neutralisa la menace en déplaçant sa lame et confronta Adrien.

— Après notre séparation précipitée, j'ai vraiment eu le sentiment du travail inachevé. Je n'aime pas être interrompu. Ça m'a beaucoup tourmenté. Moi qui étais tellement ravi de retrouver la petite Isa. Je

n'avais jamais pratiqué une intervention aussi complexe. Malgré la frustration de ne pas avoir réussi, j'ai pris beaucoup de plaisir avec elle. Je peux même dire que j'ai adoré ça. Et tu sais quoi ?

Sous le masque chirurgical, sa langue râpeuse balaya nerveusement sa lèvre supérieure.

— Elle a adoré, elle aussi.

Adrien se tétanisa.

— Salopard ! lâcha Mathilde.

— Tu pensais pouvoir la cacher ? demanda le médecin en repérant la sépulture. Tu pensais pouvoir la protéger ? Tu l'as condamnée. Elle avait besoin de moi, comme tous les patients qui m'ont été confiés dans cet hôpital misérable. Des gamins paumés, des gamins perturbés, des gamins impossibles à sauver. Mais toi, évidemment, tu étais différent.

Le silence aseptisé avait englobé la forêt.

— Maintenant que nous ne pouvons plus être dérangés, je vais pouvoir m'occuper de ton cas.

— Je vais t'empaler ! menaça Mathilde.

— Tant de vulgarité dans la bouche d'une si jeune fille.

En retirant son masque de protection, il exposa l'ignoble cicatrice qui raccordait les tendons de sa mâchoire. Les traits étaient défaits, reconstruits, comme s'ils avaient subi cent coups de couteau, puis cent coups de bistouri.

— Souhaites-tu rejoindre la liste d'attente ?

La provocation du médecin déforma ce qui restait de sa bouche.

— C'est moi que vous voulez ! interrompit Adrien. Alors lâchez-le !

Les yeux noirs du médecin brillèrent derrière les verres polis.

— Toi et ton envie maladive de protéger les autres… Tu m'as toujours fasciné, Adrien. Tu étais différent de mes autres patients. Tu étais unique. Moi j'étais curieux, très curieux. Je voulais comprendre ce que tu avais dans le crâne et t'aider à comprendre qui tu étais. Mais tu n'en faisais qu'à ta tête. Malgré tous mes efforts, tu n'as fait que te replier sur toi-même. J'ai dû adapter ma méthode, créer une façon nouvelle d'explorer l'esprit des enfants. Et j'y étais presque. Oh oui, j'y étais presque. Si tu m'avais fait confiance, si tu m'avais laissé faire, tu aurais pu m'aider à comprendre comment tout cela fonctionne, et ainsi sauver tous les enfants qui souffrent comme toi, mais que personne ne veut vraiment soigner. Au lieu de ça, tu as préféré fuir en trahissant ceux qui voulaient t'aider, en abandonnant ceux que tu voulais aider. Comme un enfant égoïste qui ne veut rien partager.

Une once de rancœur coula le long de la plaie gluante qui lui servait de bouche.

— J'ai fui moi aussi, j'ai dû me cacher pour continuer à les

réparer.

— C'est vous… Vous savez où sont les enfants…

Un sourire tenta de se former.

— Je savais qu'un jour tu ferais une erreur. Ma patience paie enfin.

Son scalpel pivota.

— Il est temps de tout réparer, Adrien. Il est temps de voir ce que tu as dans la tête.

Un papillon détourna son attention et un cri de douleur retentit. Nathaël venait de mordre la main du médecin à pleines dents et en paya aussitôt le prix quand le scalpel lui coupa la joue.

— Nat !

Mathilde percuta le médecin dans l'abdomen. Le scalpel et les crânes échouèrent dans l'herbe humide. Reprenant le dessus, le médecin explosa une branche sur le front de Mathilde qui s'écroula. Adrien aida Nathaël à se relever, lorsqu'une douleur glaça son omoplate. Le médecin récupéra le scalpel sans anesthésie et s'apprêta à soigner son ancien patient récalcitrant.

— Je veux juste voir ce que tu as dans la tête.

Il n'eut jamais le temps de tenir son engagement. Un violent coup de pelle – la pelle qui avait enterré la petite fille – le brisa en deux.

— Je t'avais dit que j'allais t'éclater la gueule ! hurla Mathilde.

Les coups de poing étaient puissants, destructeurs. Ça tapait. Ça martelait dans tous les sens. Le visage du médecin se déformait. Mathilde se régalait. Elle allait en distribuer jusqu'à ne plus rien sentir. Les poings brutalisaient la boîte crânienne, brisaient l'os, mutilaient la chair. Le sang giclait un peu partout. La rage s'engouffra de plus belle, irritant les nerfs pour céder à la tentation fatale. Donner la mort, asphyxier les corps, arracher les cœurs. Finir le travail qu'elle avait commencé. Elle n'allait pas foirer une seconde fois, oh non, elle n'allait pas faire ça. Elle ne pouvait pas décevoir Adrien. Mais les rires hystériques du médecin ne s'arrêtaient pas malgré les kilos de phalanges qui remodelaient son visage.

— Ferme ta gueule ! Ferme-la ! Ferme-la ! Tu vas crever sale bâtard ! J'vais t'exploser le crâne ! Regarde-moi !

Regarde-la.

— Mathilde, non !

Regarde ce qu'elle peut faire.

— Arrête !

Regarde ce que vous pouvez accomplir.

Mathilde repoussa Adrien de toute sa rage. Les larmes lui brûlaient le regard. Elle écumait de colère. Adrien s'effraya de toute cette détermination bestiale.

— Arrête Mathilde ! Si on le tue, on ne saura jamais où sont les

enfants !

— Il a tué Isa bordel ! Il faut qu'on le bute ! Si on le fait pas, il reviendra. Ils reviennent toujours !

Que fais-tu ?

Adrien se traîna jusqu'à Mathilde et ses bras se refermèrent sur elle. Il la serrait fort, les mains plaquées pour contenir la détresse hurlante qui battait dans les veines de Mathilde.

Laisse-les.

— Il faut qu'on le bute…

Il la serrait fort.

Laisse-les te libérer de ce poids.

— Il faut…

Fort, si fort.

Laisse-les te rendre plus fort.

La colère s'apaisa entre les feuilles et les chairs. À la stupeur générale, le corps mutilé du médecin se releva. L'homme au crâne déformé tituba et délivra un sourire narquois alors que son œil droit se balançait, tenu par un fil.

— Quel lâche tu fais… Tu subis, tu gémis, tu fuis… Tu ne fais rien à part te sauver.

— Où sont les enfants ? demanda Adrien.

Le médecin inspecta son carnet d'anatomie rempli d'annotations.

— Tu vas pouvoir les rejoindre.

Son autre main dévoila une longue aiguille de dissection qui plongea en direction d'Adrien.

— Ils t'attendent.

Soudain, un picotement inattendu émana de la région lombaire du médecin. Il y passa sa main qui s'imbiba d'un rouge sombre. Un filet de sang souilla la mousse. Ses jambes vacillèrent avant de céder dans une chute sourde et définitive.

La lame que tenait Nathaël était chaude.

Adrien et Mathilde dévisagèrent leur ami avec stupéfaction. Il ne quittait plus le couteau du regard. La scène se figea. Des milliards de secondes s'écoulèrent dans leurs vies.

Le soleil rose sombrait à l'horizon, calfeutré par la pointe des arbres et le haut des crânes. Le silence bordait l'effroi sur leurs fronts. Avec prudence, Mathilde s'empara du couteau à manche bleu des mains de Nathaël avant de s'adresser à Adrien.

— Tu veux être un héros ? Alors, sauve-nous.

Les yeux d'Adrien s'interloquèrent face à la déclaration solennelle.

— Sauve-nous tous.

Mathilde ramassa la pelle et la tendit. Les pupilles embuées, le cœur serré, Adrien balaya du regard tout autour de lui. Mathilde, les joues salies par la nuit. Nathaël, les lunettes vernies par le sang.

— Un secret pour un autre, murmura-t-il en acceptant le couteau.

C'est ça mon grand.

Il observa l'immense forêt prête à recevoir un nouveau secret en son sein et désigna le corps du médecin fraîchement anéanti.

Un secret pour un autre.

— Enterrons celui-ci.

Ils entamèrent un nouveau trou, invoquant les esprits pour qu'ils leur accordent la tranquillité nécessaire pour faire disparaître un second corps sans être vus. Adrien consulta le carnet du médecin, mais la boue avait corrompu les pages, effacé les noms.

Les ronces craquèrent. Un grognement glaça leur sang. De l'obscurité s'extirpèrent un chien et son maître au visage buriné par le temps.

— Je me disais bien avoir entendu du raffut. Heureusement qu'il connaît ton odeur.

Le corps du vieil homme s'inquiétait sous le ciré qui le protégeait de l'acidité de la bruine. Ses mains tenaient un fusil qui n'avait pas encore tiré.

— C'est qui lui ? interrogea Mathilde en dégainant son couteau.

— On peut lui faire confiance, apaisa Adrien.

— T'es sérieux ? C'est quoi l'embrouille ?

Le vieux observait Adrien et son entourage avec attention.

— Je vois que tu t'es réconcilié avec ton ami.

Nathaël retint difficilement un sourire de confirmation. Récompensé par quelques bonnes tapes au flanc, le chien renifla ce qui se camouflait derrière Adrien.

— Est-ce que tout va bien ?

Un pas de côté dévoila la dépouille.

— Il nous a attaqués…

Le pouls confirma le décès alors que les arbres disparaissaient dans une brume cobalt qui semblait s'avancer vers eux.

— Nous n'avons pas de temps à perdre, alerta le vieil homme en voyant les fougères s'affaisser. Je ne sais pas si ce sont des gendarmes, des chasseurs ou *autre chose*, mais nous ne sommes plus en sécurité ici.

Ils transportèrent le corps jusqu'à la propriété du vieil homme et le déposèrent dans l'enclos du chien.

— Vous allez en faire quoi ? osa Nathaël.

— Attendez à l'intérieur, ne touchez à rien et surtout, n'ouvrez à personne.

Nathaël porta son regard horrifié vers Adrien dont l'esprit résistait à la vague obscure qui engloutissait un à un les arbres des racines jusqu'à la cime et se dirigeait dorénavant vers la maison.

*

Dans la cuisine, Nathaël observait les cadres décolorés par le temps. Ils étaient vides. Le vieil homme n'avait aucun souvenir à partager.

— C'est triste.

— Hmm ?

— Ces cadres sans photo. Tu sais pourquoi ?

— Je ne suis pas certain qu'il ait beaucoup de gens qui tiennent à lui.

Cette possibilité fendit le cœur de Nathaël qui rejoignit Mathilde. Elle épiait par la fenêtre.

— Je me demande ce qu'il est en train de lui faire, demanda Nathaël.

— Il fait ce qu'il faut pour nous aider, dit Adrien sur un ton convaincu.

Mathilde souffla par le nez en hochant le menton.

— J'ai faim ! avoua Nathaël en inspectant les placards vides.

— Je ne sais pas comment tu fais pour penser si souvent à manger…

— Je suis sûr qu'il y a du chocolat dans cette maison, les vieilles personnes ont toujours du chocolat, défia Nathaël en s'échappant de la cuisine, les jambes portées par son estomac.

— Il nous a dit d'attendre ! Nat !

Accroupi dans le bureau, Nathaël fouillait les placards sans permission.

— Il a dit de ne toucher à rien !

En refermant le tiroir du bas, Nathaël remarqua quelque chose.

— C'est pas du chocolat ça…

Une lumière verte irradiait sous le meuble. Dévoilé par l'onde, un câble épais s'étirait en cachette. Le cordon partait de l'ordinateur, passait sous le tapis, filait sous le meuble avant de disparaître dans la plinthe qui séparait le bureau de l'inconnu.

— Tu crois qu'il y a à manger là-dedans ?

Adrien et Nathaël poussèrent de toutes leurs forces, mais le meuble bougea à peine.

— Vous foutez quoi ? demanda Mathilde en entrant.

— Il y a quelque chose derrière, répondit Adrien, essoufflé.

— Et c'est pas à manger, précisa Nathaël.

— Vous arrêterez jamais tous les deux…

Mathilde débloqua la situation en se joignant à l'effort collectif. Le meuble lourd céda dans une complainte stressante et dévoila une petite porte.

— Sésame ? tenta Nathaël.

La porte s'ouvrit en grand quand Adrien tourna la poignée. Nathaël souffla de frustration et Mathilde se moqua.

— Il avait aussi dit de n'ouvrir à personne, remarqua Nathaël avec justesse.

— Parce que tu crois qu'il y a quelqu'un là-dedans ? demanda Mathilde alors qu'Adrien s'était déjà engouffré dans les escaliers qui plongeaient dans l'onde verte.

Des piles de cartons formaient un labyrinthe géant dans le sous-sol humide de la maison. Le câble informatique serpentait au plafond avant de mourir dans l'encoche d'un routeur. Une silhouette rouge flottait dans la lumière verdâtre de l'écran d'un ordinateur en activité. Capuche rabattue sur le front, le gamin mystérieux pianotait sur les cent quatorze touches du clavier. Il répétait les mêmes manipulations, exécutait le même programme. Par moment, son index abandonnait les caractères alphanumériques et frappait le clic gauche de la souris.

— Ephraïm ? Qu'est-ce que tu fais ici ?

Moins loquace qu'à leur première rencontre, Ephraïm tapotait sur les touches beiges sans vaciller. Il rassemblait des morceaux de code avant de les compiler via un gros bouton en bas de l'écran.

— Il faut que ça s'arrête, tu entends ? Les dessins, il faut que ça s'arrête !

Adrien pressa le bouton en façade et l'ordinateur s'éteignit instantanément. Mais Ephraïm continua son concerto en binaire majeur, comme si de rien n'était.

— Tu ne peux pas arrêter ce que tu as commencé, souffla Ephraïm.

— Ce que j'ai commencé ?

Un son électronique retentit.

— Cette histoire.

L'ordinateur s'était déjà rallumé.

— Tu dois la terminer.

Ephraïm assemblait des lettres éclatées, des chiffres tordus, des symboles imprécis, et les glissait dans des dossiers flous, avant que d'autres caractères parfois normaux, parfois spéciaux ne prennent le relais et que la procédure ne recommence.

— Comment ça fonctionne ? demanda Adrien, les yeux bleus dans le vert cathodique.

— Je suis les instructions qui s'affichent. Au bout d'un moment, un dessin apparaît et je te l'envoie.

— Avec une adresse mail de la fac ?

— C'est plus sécurisé, dit Ephraïm comme une évidence.

— Depuis quand tu fais ça ?

— Depuis longtemps, répondit Ephraïm en libérant une grappe de

symboles. Depuis *très* longtemps.

— Mais pourquoi ?

L'interface désuète se troubla. Ephraïm se retourna et un grand sourire éclata son visage balafré.

— Ben, parce que tu me l'as demandé !

Ses doigts se décollèrent enfin du clavier.

— Je t'ai promis que je le ferais et il faut toujours tenir ses promesses. Maintenant, c'est à ton tour de tenir la tienne.

— Qu'est-ce que j'ai promis ? demanda Adrien sur un ton mêlé de curiosité et de confusion.

Les yeux d'Ephraïm se plissèrent, troublé par une telle capacité d'amnésie.

— Quand tu as disparu il y a dix ans, tu n'étais pas seul, il y avait d'autres enfants. Mais personne ne les a trouvés, personne n'a essayé, personne ne voulait te croire. Alors chaque jour, tu inventais un nouveau plan pour les sauver, mais chaque fois, tu échouais. Tu as fini par comprendre que tu n'y arriverais pas seul, mais que tu ne pourrais pas compter sur les adultes. Tu avais besoin de l'aide d'autres enfants comme toi. Des enfants qui t'aideraient à sauver tous les autres. Des enfants plus courageux que les grands. Des enfants aussi forts que des soldats.

Ephraïm manipula les icônes et cliqua sur un dossier virtuel. Les pixels éclatèrent et un dessin imprégna la dalle lumineuse. Six enfants soldats terrassaient d'innombrables adversaires au cœur d'un immense champ de bataille.

Arod, David, Raphaël, Isaac…

— Les Enfants Terribles… murmura Adrien.

— Ils attendent ton appel pour combattre à tes côtés !

Adrien s'approcha de l'écran et sa main étouffa l'épaule d'Ephraïm.

— Ils sont ta création.

— Ma *création* ?

Face à la scène de guerre dantesque, Adrien fut pris de vertige.

— Ils sont ton armée.

Le dessin sur l'écran s'engouffrait par la rétine, alors que le passé retrouvait son chemin jusqu'au cerveau.

— Tu te souviens des enfants, hein, Adrien ? Tu te souviens des enfants que tu as promis de sauver ? Les enfants qui ont disparu au parc sont sûrement avec eux ! Ils t'attendent tous, quelque part, et il n'y a que toi qui peux les sauver !

Les signaux de l'ordinateur se mêlaient aux bruissements du papier. Le plafond tremblait, les portes claquaient, les marches craquaient. Il y avait du grabuge en approche.

— Faut qu'on sorte d'ici, souffla Mathilde.

— Adrien ? s'inquiéta Nathaël.

— Tu dois tenir ta promesse ! insista Ephraïm.

— Allez, faut pas rester là, imposa Mathilde alors que le plâtre du plafond s'émiettait sur le clavier et qu'Adrien se recroquevillait.

— Tu as promis que tu reviendrais ! s'entêta Ephraïm. Tu as promis que tu les sauverais !

— Lâche-le avec tes conneries ! menaça Mathilde.

Secoué par les saccades de l'oxygène, le corps d'Adrien se pliait contre sa volonté. Ses paupières se fendaient. Son crâne voulait tout lâcher.

— C'est pas possible, s'affola Adrien. C'est pas possible… C'était qu'une histoire… Juste une histoire… Ce n'était pas…

— Adrien ?

Une voix rocailleuse avait envahi la pièce par le flanc, ramenant le calme dans le sous-sol et engendrant un frisson au creux de l'oreille. Le vieil homme en avait fini avec le cadavre. Ses bottes étaient pleines de terre, ses mains étaient pleines de sang. Il déposa son fusil contre une pile de cartons.

— Que fais-tu ici ? Est-ce que tout va bien ?

— Pourquoi Ephraïm est là ?

— Ephraïm ?

— Le garçon qui envoie les dessins et qui…

Adrien se retourna, mais l'unité centrale dormait sous la poussière et Ephraïm avait disparu.

— Il était là ! Il envoyait les dessins avec l'ordinateur. Il m'a dit que les enfants étaient en danger, que j'avais promis de les sauver et que j'avais créé une armée pour m'aider. Il faut me croire ! Il faut me croire !

— Calme-toi, rassura le vieil homme en s'approchant, les lèvres tendues, les paumes levées. Tout va bien.

— Qu'est-ce qu'il m'arrive putain ? Est-ce que je deviens fou ?

L'oxygène manquait.

— Non Adrien, bien sûr que non.

— Qu'est-ce qui se passe alors ? Pourquoi… pourquoi… pourquoi…

Le vieil homme posa sa main sur l'épaule d'Adrien.

— Je comprends.

— Qu'est-ce que vous comprenez ?

Tout le monde attendait dorénavant la grande explication. Le vieux observa les cartons avant de tout déballer.

— Adrien, tu étais un petit garçon avec *beaucoup* d'imagination. Mais les autres ne le comprenaient pas. Tu étais rejeté, moqué, incompris. Les adultes ne croyaient pas en toi. Ils *t'empêchaient* de croire en toi. Ils voulaient te *guérir*, ils voulaient te *soigner*.

Une chaleur douloureuse torturait Adrien à mesure que le récit prenait vie.

— Alors tu as créé un monde où tu pouvais être celui que tu étais vraiment. Un monde nourri par les histoires que tu racontais, les dessins que tu faisais, les rêves qui t'empêchaient de dormir, les livres que tu lisais en cachette. Un monde rien qu'à toi.

Un zeste de culpabilité acidifia les commissures labiales du garçon qui retrouvait son souffle.

— Tu étais tellement en colère envers ces adultes *qui détruisaient tout* que tu n'avais plus qu'une chose en tête : aider les enfants qui souffraient comme toi. C'était devenu ton obsession. Tu voulais être le héros de *ton* histoire. Tu voulais créer un monde meilleur pour tous les enfants *comme toi*. Tu voulais les protéger des adultes *comme eux*. Tu voulais les sauver.

Le passé avait contaminé la pièce.

— Les sauver tous.

Soudain, dans les méandres d'une maison oubliée, Adrien eut à nouveau sept ans.

— Tu avais ce pouvoir…

— Quel pouvoir ?

Le vieux hésitait à ouvrir une porte qui ne se refermerait sans doute jamais.

— Crache le morceau ! ordonna Mathilde.

Sous les feux de la menace, le vieil homme ressuscita le pouvoir oublié d'Adrien.

— Ton imagination était si forte qu'elle devenait réelle. Tes histoires se matérialisaient.

Les coups de crayon grinçaient sur la pierre.

— Tes dessins prenaient vie.

— Encore cette connerie ? s'agaça Mathilde sur un ton mêlé de méfiance et de colère.

— C'est impossible… murmura Adrien.

— Je ne sais pas comment tu faisais, mais tu pouvais le faire. Tu inventais des créatures pour protéger ceux qui ne pouvaient pas se protéger.

Adrien toucha son pendentif.

— C'étaient juste… des jeux d'enfants.

— Crois-moi, je l'ai vu de mes propres yeux.

Le vieux dévoila une longue cicatrice boursouflée sur son avant-bras.

— Tu ne parvenais pas toujours à les contrôler.

Adrien pinça ses lèvres de culpabilité. Le vieux remit sa manche et sonda l'âme du jeune homme avec inquiétude.

— Adrien, as-tu parlé des autres enfants à quelqu'un ?

Adrien pensa à Lyse, mais préféra secouer la tête. Le vieil homme émit un son dubitatif.

— Vous ne me croyez pas ?

— Bien sûr que je te crois. Mais les autres ne sont pas prêts à le faire… Au contraire, ils feront tout pour t'empêcher de réussir. Ces enfants que tu dois sauver, tu sais où ils sont ?

Adrien s'en voulut tellement que ses ongles auraient pu transpercer l'intérieur de ses poings.

— Ne sois pas si dur avec toi.

— Attendez ! s'exclama Nathaël. Celui qui nous a attaqués avait l'air de savoir !

— Là où il est, y a plus rien à en tirer, rappela Mathilde.

Un peu coupable, Nathaël se fit tout petit.

— Il y avait quelqu'un d'autre à l'hôpital, se remémora Adrien. Un homme, avec un masque d'ours. *Il* me suivait. *Il* me parlait.

— Un masque d'ours ? se crispa le vieux.

Les doigts tremblants, il extirpa une photographie de son portefeuille.

— Adrien, tu cours un grand danger.

Sur le papier glacé, dans la cour de la maison du vieil homme, les branches des arbres s'entrelaçaient, les fougères se penchaient et les murailles de pierres n'appréciaient guère le dérangement. Tout s'assombrissait, emporté par une colère camouflée. Et puis là, tapie entre les ombres, observant à distance l'objectif de la caméra, une silhouette floue, masquée, trouble, tordue, en costume noir et aux bras trop longs, tentait de rester humaine.

— Tu le connais.

Le corps d'Adrien se tétanisait à mesure que la silhouette croquait son cœur. Sa forme évoluait à mesure que les rétines se rafraîchissaient, jusqu'à remplir complètement le canevas de noir. *Il* dévoilait sa présence. *Il* révélait ses intentions. Tout absorber…

— Tu connais son visage.

Me reconnais-tu enfin ?

— Tu connais son nom.

Te souviens-tu de moi ?

Adrien prononça son nom pour la première fois depuis bien longtemps.

— Mani.

Oui, Adrien, c'est moi.

Tout faire disparaître.

— Mani *n'est pas* humain, expliqua le vieil homme. Il l'a peut-être été, mais il ne l'est plus.

— Mais alors, c'est *quoi* Mani ? demanda Nathaël.

Le vieux reprit la photographie.

— C'est un monstre, dit Adrien.

Mathilde souffla d'exaspération. Le vieil homme observait chaque coin de la pièce, chaque tuyau, chaque mur.

— Je comprends mieux pourquoi le chien est aussi étrange et pourquoi la forêt est si différente. Je pensais qu'il ne reviendrait jamais, mais quelque chose l'a réveillé.

— Mais qu'est-ce qu'il veut ?

— Il veut finir ce qu'il a commencé. Il veut te détruire. Il veut te dévorer.

— Pourquoi il veut dévorer Adrien ? s'inquiéta Nathaël.

— Parce qu'il connaît son pouvoir et qu'il veut l'empêcher de sauver les enfants. Adrien, tu as dit que Mani t'avait parlé ? Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Il veut que je le rejoigne.

— Il ne faut pas ! Tu entends, il ne faut pas que tu ailles vers lui !

— Quel ramassis de conneries ! souffla Mathilde.

— Il était là Mathilde ! s'agaça Adrien. Je l'ai vu !

— Un putain de monstre qui veut te dévorer ? T'es sérieux ?

Adrien était très sérieux.

— Appelle ça comme tu veux, accorda Mathilde. Un monstre, un psychopathe, s'il revient, on lui pétera la gueule et ça sera réglé.

— Mani est dangereux, prévint le vieil homme. Il se nourrit de ta peur. Vous ne pourrez pas le détruire aussi facilement.

— Alors je dois sauver les enfants avant qu'il m'en empêche !

— Dans ce cas, tu devras le faire seul. Si tu parles de tout ça, *ils* te renverront à l'hôpital, *ils* t'empêcheront de sauver les enfants. *Ils* t'empêcheront de terminer ton histoire.

Alors que le monstre dévorait les certitudes d'Adrien, le vieil homme s'assura que son fusil était bien chargé.

— Mais ce n'est pas dans cette pièce que l'histoire se joue. Pas sur un dessin. Pas sur un écran. L'histoire se passe ici.

L'index ridé percuta le lobe frontal du héros en détresse. Un grand fracas parvint de l'étage supérieur. Des coups frappaient à la porte d'entrée avec détermination.

— C'est les chasseurs ? s'effraya Nathaël.

— Ou le vieux a appelé les flics pour nous balancer ! accusa Mathilde.

— Non, c'est lui, dit Adrien. C'est Mani.

Tous se figèrent à cette effrayante possibilité. Les heurts reprirent, secouant encore plus l'édifice. Le vieil homme amorça son ascension avec son fusil.

— Vous allez où ? C'est trop dangereux !

— Adrien, il ne faut pas qu'on te trouve ici, pas avec ce qui s'est passé. Peu importe ce qui est là-haut, je trouverai un moyen pour le

faire partir. Mais si tu restes ici, tout est fini.

— Non !

— Il y a une autre sortie pour toi.

— Le vieux a raison, confirma Mathilde. Si on se fait choper, on est bon pour la taule.

Le vieil homme contempla Adrien avec confiance.

— Si les enfants ont besoin de toi, alors tu dois les aider.

Laisse.

— Et ensuite ?

— Il faudra les mettre en sécurité.

Moi.

— Mais si Mani nous trouve ?

— Alors tu devras le tuer.

Entrer.

Les fissures contaminèrent le plafond, déchirant la paroi dans un ballet magnifique de gypse pulvérisé. Le sens de l'équilibre de la fine équipe fut mis à l'épreuve par les multiples variations de magnitude.

— Ne m'abandonnez pas ! supplia Adrien. J'ai besoin de vous !

Depuis le haut de l'escalier, le vieil homme sourit.

— Tu dois retrouver les enfants et les mettre en sécurité pour les protéger du monstre qui est dehors. C'est l'histoire que tu m'as racontée.

Le sol trembla.

— C'est *ton* histoire.

Le vieil homme serra son fusil et la porte se referma derrière lui. Les fondations de la maison grondèrent. À la recherche de la foutue sortie, Mathilde déplaça une pile de cartons et sursauta.

— Putain !

Les yeux d'Ephraïm brillaient dans ce coin qui lui avait servi de cachette.

— Qu'est-ce que tu fous là ?

— Suivez-moi.

Dos voûtés et têtes baissées, la bande traversa un couloir terreux bas de plafond avant d'atteindre l'arrière de la propriété par une trappe d'accès dérobée. Alors qu'Adrien tentait de se repérer dans l'obscurité qui avait englouti la forêt et menaçait dorénavant la maison, Ephraïm lui confia un papier plié en quatre.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Quelque chose qui t'aidera à retrouver les enfants.

Les doigts s'apprêtaient à ouvrir le papier lorsque des hurlements parvinrent de la maison. Adrien tenta d'y retourner, mais Ephraïm bloquait le passage.

— Tu dois partir.

— Je dois d'abord l'aider !

— Tu dois d'abord tenir ta promesse !

La trappe se referma sans sommation, séparant le groupe du petit garçon. Le vacarme trahissait l'invasion. Quelque chose avait réussi à entrer dans la maison et condamnait son locataire. Les coups de feu et les aboiements désespérés du chien sonnèrent la retraite.

— C'est fini pour le vieux ! insista Mathilde en tirant Adrien. Il faut se barrer !

*

Pourquoi cours-tu ?

Les trois âmes froissaient l'herbe jaunie et les feuilles mortes.

Arrête de fuir.

Leur course s'était achevée dans le jardin de la maison d'Adrien.

Arrête de t'échapper.

— Il faut y retourner ! lança Adrien, entre deux souffles.

— T'es complètement taré ! contesta Mathilde.

— Il a besoin de nous !

— Il est mort putain !

— Adrien, il t'a donné quoi Ephraïm ? demanda Nathaël.

Sur le papier déplié, il y avait un symbole – un arbre abritant un petit rectangle – et un message marqué de sa propre graphie :

« Ouvre la boîte »

Perdu dans l'injonction, Adrien leva les yeux et observa le chêne qui portait la cabane.

— Tu crois que la boîte est à l'intérieur ? demanda Nathaël.

Les mots d'Ephraïm résonnèrent dans l'esprit essoufflé d'Adrien. La cabane attendait la réponse.

— Il n'y a qu'une façon de le savoir.

Ouvre-la.

CHAPITRE 17

La Boîte

À l'abri des regards s'élevait la cabane pleine à craquer. Ce refuge en bois où étaient nées les incroyables aventures, les immenses joies et les incommensurables peines de quatre copains. Adrien enfonça la clé bleue et son âme glissa à nouveau dans la cabane.

Loin de l'aspect lugubre de l'extérieur, l'intérieur ressemblait presque à une chambre d'enfant. Sous la lumière chaude de l'ampoule suspendue, les murs se paraient de pastel, les étagères se gondolaient de livres et les coffres se gonflaient de jouets. Des petits ours dessinés à la craie couraient sur les murs.

Adrien souleva le tapis et Mathilde tira la poignée de la trappe camouflée. Au cœur de l'arbre tremblant, les doigts s'enfoncèrent dans les entrailles de la cabane. Ils pouvaient tout sentir sous leurs ongles, toucher de leur corne le doux secret, l'aigre du passé. Quelques centimètres encore…

Là.

L'écorce recracha la boîte de ses viscères avec inquiétude, mais les petites mains étaient là pour la rassurer.

— C'est Ephraïm qui a mis ça là ? interrogea Nathaël.

— Je crois que c'est moi.

Adrien ouvrit la boîte en métal qui promettait des bergamotes aux plus gourmands. Le contenu caché depuis des années se dévoila : des crayons mordus, de la colle séchée, des billes en vrac et surtout, surtout, le cahier rouge.

Juste là.

Adrien pouvait sentir le coton moelleux autour de son cœur, les fleurs amorphes autour de son cou, ses doigts enragés autour du cahier. La couverture était marquée *Les Enfants Terribles*.

— C'est l'histoire que tu as écrite ! se rappela Nathaël.

Le cahier révéla la fable qui vivait entre ses pages, son contenu prophétique et ses feuilles noyées de terreur et d'espoir. Les mots échangeaient les coups avec les ratures et les dessins. Les textes étaient courts, les illustrations étaient désordonnées, mais elle était là désormais, excavée de son tombeau, remise en liberté : l'histoire imaginée par Adrien quand il avait sept ans, pour *sauver les enfants*, mais qu'il n'avait jamais terminée. À l'époque, le jeune auteur avait plongé dans son propre esprit, sans savoir où tout cela allait le mener.

En redécouvrant cette relique, Adrien comprit : ce cahier, c'était celui d'un enfant, mais quelque part dans l'ombre, l'histoire qu'il contenait avait grandi avec lui. Cela faisait plusieurs jours qu'il percevait un fourmillement étrange dans un coin de son cerveau, comme un membre engourdi qui reprenait vie. Quelque chose s'était activé. Quelque chose s'était réveillé. Adrien pouvait sentir que cette histoire tentait de conquérir son esprit sous une forme nouvelle. Quelque chose de moins naïf, quelque chose de plus complexe, qui avait eu le temps de macérer à l'abri de la lumière. Quelque chose qui s'était adapté.

Sur l'une des pages, les mots avaient totalement quitté les carreaux pour laisser place à la figure familière d'un homme en blouse blanche. Son visage dément au sourire carnassier s'entourait de dizaines d'enfants en pièces détachées. Bocaux brisés, crânes ébréchés et thorax entrouverts s'éparpillaient sur la page marquée *Le Docteur*. À côté du dessin, une liste trahissait ses méfaits : *ouvre la tête des enfants, fait pleurer Isa, découpe les rêves en morceaux, fait disparaître les enfants pour les transformer en adultes.*

— C'est lui qui voulait réparer les enfants ! pointa Nathaël.

Mathilde raya le portrait d'un coup de crayon rouge.

— Hé ! s'indigna Nathaël.

— Il pourra plus rien faire maintenant, condamna Mathilde.

Dans un imbroglio de mots et de dessins, l'histoire suivait la progression des soldats à la recherche des enfants, avant d'être interrompue par les traits sévères d'une femme entourée d'équations insolubles et d'enfants aux bouches cousues, aux yeux percés, aux cous trop bleus. Nathaël lâcha un gémissement de dégoût face au dessin marqué *La Maîtresse*.

— Mais je la connais elle ! C'était notre maîtresse ! C'est vrai qu'elle était pas très gentille… C'est pour ça qu'elle est dans le cahier ?

Adrien compta les petites têtes tristes qui roulaient sur le papier. La liste indiquait : *traite les enfants de menteurs, transforme les gentils en méchants, enferme Nathaël dans un cagibi, fait disparaître les enfants dans un ordinateur.*

— Dans cette histoire, j'ai mis tous ceux qui faisaient du mal aux

enfants… Je l'ai fait parce que personne ne me croyait.

— Pour elle aussi, tu as mis « *fait disparaître les enfants* ». Elle sait sûrement où sont les enfants ! s'exclama Nathaël.

Le récit s'étira jusqu'à la dernière feuille où il s'arrêta soudain : *Les soldats entrent dans le tunnel quand le mo…* La phrase était aspirée par un trou noir. L'auteur n'avait pas terminé son histoire.

Pendant que Nathaël admirait le cahier, Adrien s'approcha d'une grande carte accrochée sur un tableau en ardoise. Difficile de savoir si tout était à l'échelle, mais la forêt et la maison d'Adrien étaient facilement identifiables. Des dessins enrichissaient la cartographie tracée à la main. Les monstres vivaient dans la forêt, rampaient sous la ville et tentaient d'entrer dans la maison.

— Notre carte pour chasser les monstres ! admira Nathaël. Tu l'avais gardée ! Tiens, c'est quoi ça ?

Deux destinations avaient été ajoutées par Adrien : un hôpital pour enfants et une école privée, reliés par un trait serpentin. Ainsi, la prochaine cible était la maîtresse et elle pouvait déjà se faire du souci. Mathilde serra les dents.

— On va lui faire cracher le morceau.

— Comment ? demanda Nathaël.

— En lui pétant la gueule.

— Oh, d'accord.

— Beaucoup de choses ont changé depuis ce cahier, dit Adrien.

— Pas tout, remarqua Nathaël. Mathilde a toujours la même tête bizarre !

— T'as vu ta gueule ?

— Du calme Mathilde, dit Adrien.

— Oui *du calme Mathilde*, imita Nathaël.

— Je vais te la changer ta tête à toi, menaça-t-elle en empoignant le petit provocateur.

La voix d'Adrien glissa dans l'altercation.

— Moi j'ai changé.

Mathilde relâcha sa prise. Nathaël l'avait échappé belle. Adrien se perdait dans la couverture du cahier qui lui renvoyait les promesses du passé.

— J'ai changé, mais je ne suis pas devenu celui que j'imaginais. Je ne suis pas devenu le héros courageux qui sauve les enfants. Je suis devenu *quelque chose d'autre*.

Il martyrisa ses cheveux et remplaça son auto-analyse par un sourire imposé.

— Tu as raison Nat. Je suis devenu chiant. J'ai essayé de devenir *quelqu'un*, mais à quel prix ?

Il confronta Mathilde.

— En oubliant tout.

Il compta les verres de lait qu'Isa n'avait jamais terminés.

— En enfermant tout.

Nathaël posa sa main sur Adrien pour le réconforter. Puis, ravi de retrouver son ancien QG, Nathaël fourra son nez un peu partout et tourna la clé de la boîte à musique qu'Adrien avait jetée dans la cabane. La triste mélodie s'enclencha.

— Tu veux nous faire chialer ou quoi ? s'offusqua Mathilde.

— Mathilde qui pleure, j'aimerais voir ça, se moqua Nathaël.

Mathilde secoua la tête. Adrien lâcha un éclat de rire. Armé de son filet à papillons, Nathaël l'attrapa en plein vol. *Hop !*

— Ma mère adorait cette musique, elle l'avait depuis toute petite, confia Adrien en replaçant la boîte sur le dessus d'une petite armoire richement décorée. Elle la mettait pour que je m'endorme et que les monstres s'en aillent. Elle disait que cette mélodie pouvait les détruire.

— Bon, c'est pas trop mon truc ces conneries, mais c'est pas mal, avoua Mathilde.

— Quelle sensibilité ! remarqua Nathaël.

Le poing de Mathilde tomba sur la caboche de Nathaël, provoquant un fou rire général qui souleva la cabane d'un mètre ou deux.

*

À travers la vapeur de la casserole brûlante, Elias observait la lumière qui jaillissait de la cabane. Guidé par les éclats de voix d'Adrien, il se glissa dans le jardin et s'approcha de l'arbre à pas feutrés. Il hésita à grimper pour récupérer son fils, lui demander si tout allait bien et l'engueuler quand même d'avoir désobéi, mais une vive exclamation et un rire groupé l'en dissuadèrent. Son corps s'enracina dans la terre pendant que son âme se glissait entre les lames pour écouter les voix revenues du passé. Rassuré qu'Adrien soit de retour, il lui accorda un sursis. Il ne l'ennuierait pas ce soir. Il ne lui proposerait pas une partie de jeux vidéo pour mieux lui poser des questions. Il lui laisserait une assiette à réchauffer et il irait se coucher en se demandant s'il avait bien fait. Il se réveillerait plusieurs fois pour vérifier que son fils était bien dans son lit, sans parvenir à se rendormir, effrayé par le futur incertain que présageait l'ouverture de la cabane.

*

Les paupières de Nathaël n'avaient pas résisté au confort du plaid. Mathilde avait rejoint Adrien sur le précipice de la cabane.

— Pas facile de fermer l'œil, hein ?

Adrien comptait les planètes. Son cœur battait pour trois.

— Je me sens tellement vivant quand vous êtes avec moi, avoua-t-il. Tu sais cette sensation qui jaillit sans prévenir. Cette révélation nerveuse, électrique que tu es vivant, que tu existes.

Il contemplait ses mains découpées par le clair de lune.

— Cette sensation, eh bien, je l'ai, là, maintenant.

Le corps d'Adrien se détachait des branches, ses veines se gonflaient, ses poumons prenaient l'air. Seul face au monde, Adrien paraissait si haut, si grand.

— Ouais, c'est bizarre hein, avoua Mathilde. Être de retour, après tout ce temps.

— Tu n'étais pas si loin.

— C'est pas la question d'être loin, mais celle *d'être* ou *de ne plus être*.

Une céphalée empêcha Adrien de lire entre les italiques.

— Mathilde, tu *es* là.

Mathilde contrôlait la mécanique de ses mains éraflées.

— Sans doute…

La lune était haute.

— Les choses ont tellement changé, reprit Adrien.

— La Binocle a l'air d'être *parfaitement* resté le même.

— Je ne sais pas… Il est tout le temps après moi.

— Parce que c'était déjà pas le cas avant ?

Adrien sourit.

— Parfois, j'ai l'impression de l'étouffer.

— Ça vous ferait pas de mal de vous lâcher un peu.

— Tu crois ? s'inquiéta Adrien, comme si l'hypothèse devenait possible.

— En tout cas, tu t'es bien démerdé sans moi. Études sérieuses, boulot ennuyeux, soirées qui tournent mal… T'as même quelque chose qui ressemble à un flirt.

— Lyse ? Raconte pas de conneries.

— Je déconne. Mais si votre affaire n'est pas terminée…

— Terminée ? *L'affaire,* comme tu dis, n'a même pas commencé. Elle m'a menti depuis le début.

Mathilde reprit du début, comme pour s'assurer de bien transmettre le message :

— *Mais si votre affaire n'est pas terminée,* elle devra passer mon test de sécurité.

Ses articulations craquèrent.

— Carrément un test de sécurité ? s'amusa Adrien, sans savoir à quel point Mathilde plaisantait.

Deux rires secouèrent les branches avant de s'envoler.

— D'façon, on pas trop le temps avec des histoires de cœur. On

doit agir vite, mais on pourra rien faire sans toi. Tu dois nous guider. Tu dois remonter à contre-courant.

— Je ne suis pas certain d'être prêt à *remonter à contre-courant*. Je n'ai pas le courage de Nat. Et je n'ai pas ta…

Le regard en fusil de Mathilde mit la sentence d'Adrien en suspens.

— … détermination.

Mathilde accepta la tournure.

— J'veux pas rester à rien foutre en attendant d'y passer, dit-elle la mâchoire serrée. J'veux pas attendre que ça me tombe sur la gueule sans prévenir. J'veux pas finir comme Isa.

La réplique piqua l'échine d'Adrien.

— Je t'ai promis qu'on leur ferait payer à ces fumiers et il me reste plus que ça. Il me reste plus que cette promesse. Crois-moi, j'ai pensé qu'à ça dans cette putain de maison de correction où t'es jamais venu me voir.

Adrien releva la tête d'un air surpris.

— Fais pas cette gueule. Tu le savais, je t'ai même envoyé une putain de carte, mais t'as jamais répondu. Hé, je comprends, je t'en veux pas, c'était y a longtemps et t'avais besoin de passer à autre chose. T'inquiète pas, ils ont essayé de me pousser à me flinguer, mais c'est moi qui leur ai fait regretter d'avoir essayé. Tu me connais. Écoute, j'suis même prête à t'aider à retrouver les gamins si t'en as besoin. Et tu sais que j'aime pas les mioches. Même ce monstre, ce *Mani*, avec sa sale gueule, je vais t'aider à le dégommer alors que merde, j'y crois pas à ces histoires, moi. Y a pas de monstres, y a pas de pouvoirs magiques, rien que des cinglés et des poings dans la gueule. Mais je le ferai quand même. Tu sais pourquoi ? Parce que c'est grâce à toi si je m'en suis sortie. T'es le seul à m'avoir donné une putain de chance alors que t'avais déjà assez morflé. J'veux pas partir sans avoir tenu ma promesse. On va retrouver ceux qui t'ont fait souffrir, on va retrouver ceux qui ont chopé les gosses et on va leur faire payer.

Face à la forêt qui fondait dans la nuit, son ambition sans faille s'élevait à chaque mot prononcé.

— C'est une guerre, Adrien.

Son sang bouillonnait à l'écoute de son propre discours.

— Et nous allons la gagner.

CHAPITRE 18

Les Corps Dissidents

JOUR 6
144 heures après la disparition des enfants

Les rayons de l'aube caressaient la poussière de l'atelier. Un jouet repeint séchait sur le plan de travail. Tout en contemplant les innombrables babioles convalescentes, Adrien rassemblait du matériel dans son sac à dos.

— Adrien ? s'étonna Elias en entrant dans l'atelier, tenant le cheval à roulettes à qui il en manquait trois. Tout va bien ?

Elias remarqua les égratignures sur le visage de son fils.

— Tu as eu des ennuis ?

Finalement, il ne pouvait pas s'empêcher de vouloir en savoir plus.

— Tu n'aurais pas dû aller à cette soirée. Tu aurais dû rester ici, avec moi.

Les paumes du père tentèrent de retenir le fils sur le départ.

— Où vas-tu ? Je t'ai entendu hier soir. Je t'avais dit de ne pas ouvrir cette cabane…

Adrien s'arrêta.

— Tu m'espionnes ?

— Je croyais que cette histoire était terminée.

— Quelle histoire ?

Elias tourna sa langue deux, trois fois, comme si une fois dehors, les mots allaient devenir réels.

— Les enfants à sauver.

Adrien dévia le regard.

— Ils ont *besoin* de moi.

— Tout le monde est à leur recherche ! Tu n'as pas besoin de te

replonger là-dedans !

— *Tout le monde est à leur recherche*, ou tout le monde fait semblant, comme il y a dix ans ?

— C'est de la folie.

— Tu sais ce qui est *de la folie* ?

Adrien ne comptait pas laisser la parole à son père un instant.

— J'avais fini par enfouir cette histoire parce que tu m'avais convaincu que ça n'en valait pas la peine. Que s'il y avait *vraiment* d'autres enfants, quelqu'un d'autre s'en occuperait. Que c'était *une affaire de grands*. Tu te souviens ? J'ai commencé à douter… J'ai fini par oublier. La vérité, c'est que j'ai abandonné parce que je ne me sentais pas assez fort. J'avais peur parce que j'étais seul. Mais je ne suis plus seul.

— Nathaël ne pourra pas te sauver de *ça*.

— Il n'y a pas que Nathaël.

Les tympans d'Elias firent trembler sa carotide.

— Mathilde…

— Avec elle, ils n'auront aucune chance.

— Ça ne peut pas recommencer, Adrien.

Le manège tournait en rond dans une boucle insupportable.

— Tu as raison, *ça ne peut pas recommencer*. L'histoire voudrait que j'échoue, une nouvelle fois.

Adrien l'arrêta dans sa farandole.

— Mais je vais changer l'histoire. Je vais retrouver ceux qui ont fait du mal aux enfants et ils paieront pour ce qu'ils ont fait.

— Adrien, je t'en supplie, tu dois rester avec moi.

— Pour pouvoir me contrôler ?

— Je ne veux pas te contrôler, je veux te protéger.

— En me gardant comme un prisonnier ?

— Qu'est-ce que tu racontes ? Tu es libre ici !

— Libre ? Tu me traites comme un gamin… Je vais avoir dix-huit ans, putain !

— Plus qu'un mois à tenir et tu feras ce que tu voudras ! Et si tu voulais vraiment t'en aller, tu serais déjà parti !

Surpris par son emportement, Elias reprit son souffle au milieu des dizaines de pots de peinture grises et bleues.

— Tu ne comprends pas…

— Au contraire, répondit Adrien, tout est enfin clair. Je dois tenir ma promesse. Je dois finir ce que j'ai commencé. Je dois terminer mon histoire. Je dois sauver les enfants.

Prêt à clore la séance, Adrien se dirigea vers la sortie, mais Elias s'intercala.

— Je ne te laisserai pas partir.

— Et comment ? Tu n'as même pas réussi à empêcher Maman.

Elias se décomposa. Adrien enclencha l'ouverture de la porte mécanique du garage dans une complainte terrible. L'école était la prochaine étape.

— Adrien, reste, s'il te plaît. Tu as besoin de moi. *J'ai* besoin de toi. Ça va te détruire.

— Me détruire ?

L'ancien monde emporta les dernières paroles d'Adrien avec lui.

— Ils l'ont déjà fait.

La peinture craquait sur les visages tristes des clowns à bascule qui avaient assisté à la sentence frappée par le petit garçon qui avait bien grandi. Peluches trouées, poupées dépareillées, soldats amputés… les jouets aux gueules cassées voulaient prendre Elias dans leurs bras. Mais ils n'en avaient pas. Ils n'en avaient plus.

Les paumes d'Elias tâtonnaient dans la sciure, ses doigts s'empalaient dans les échardes. À la recherche d'un espoir éphémère, il secoua une bouteille de whisky. Vide. Vide. Vide. Il n'y avait plus rien à boire ici, les réserves étaient à sec. Elias allait devoir se réapprovisionner. La seule chose qu'il restait sur le panneau de bois était la carte de visite de l'agente immobilière qui promettait un monde meilleur.

Un monde nouveau.

*

Lyse contemplait la demeure vide de corps et pleine de secrets. Elle écrasa sa cigarette et se faufila avec une seule certitude : elle allait se régaler.

Sans surprise, la porte de service qui menait à la cuisine résista à sa curiosité maladive. Mais la fouineuse ne se démonta pas, et à l'aide de ses deux épingles à cheveux, tortura le mécanisme qui lui se démonta bel et bien. Il régnait dans cette pièce carrée une atmosphère oppressante, comme si les carrelages se serraient les coudes, comme si les tuyaux se passaient le mot, comme si les bondes jouaient les œillères. Les épaules déterminées de Lyse longèrent le couloir, ses jambes avides escaladèrent les marches et sa main curieuse tordit la poignée.

La chambre d'Adrien se dévoila dans un soulèvement de particules fines. Les draps moins bien faits qu'à l'habitude habillaient un lit dimensionné pour un adolescent en pleine croissance. Les murs étaient parsemés de trous formés par les punaises à qui on avait souhaité bonne route. À l'opposé du couchage se tenait le bureau où siégeait l'ordinateur qu'Adrien utilisait pour visiter des forums lugubres et réceptionner des dessins prophétiques.

Le visage de Lyse se marqua de frustration lorsque l'écran dévoila son contenu. Une boîte de dialogue imposait à l'utilisatrice d'entrer un mot de passe inconnu. Elle tenta différentes combinaisons avant de se résigner à entreprendre une fouille matérielle du bureau.

En ouvrant un tiroir, en dévoilant un double fond, Lyse mit la main sur une seconde chemise à rabats, identique à celle d'Isa découverte dans la salle de bains. Cette fois, l'étiquette était marquée d'un autre prénom. À l'intérieur, elle découvrit le cahier de liaison de Nathaël. Entre les sorties scolaires et les exercices d'évacuation incendie, on y lisait de nombreuses appréciations du corps enseignant dans une écriture appliquée. « *Enfant joyeux mais turbulent, difficulté d'attention, parents peu impliqués* ». À la fin du cahier, le comportement de l'élève s'évaluait par semaine selon un code couleur. Nathaël naviguait du jaune au rouge.

Les fenêtres entrouvertes autorisèrent des aboiements à s'introduire dans la chambre. Lyse se dirigea vers l'entrebâillement pour analyser la source du vacarme. Sous les rayons du soleil matinal, quelque chose brillait sur la porte de la cabane. Quelque chose d'une couleur bien précise. Le cœur de Lyse fit plus d'un tour et propulsa le sang nécessaire à la plongée de sa main droite dans sa poche pour en ressortir la copie flambant neuve de la clé bleue d'Adrien. Aucun doute, Lyse savait désormais où elle allait la mettre.

Lyse glissa la clé dans la serrure de la cabane et s'engouffra dans ce nouveau monde. Armée de la lampe torche de son téléphone, elle inspecta le refuge délabré, abandonné, parsemé de jouets en bois cassés, de peluches en coton éventrées et de cahiers de brouillon froissés. Des ours à la craie, à moitié effacés, couraient sur les murs. Un tapis humide recouvrait le sol. Un circuit automobile en vrac encombrait le passage. Une table d'écolier s'encastrait dans un recoin. La chaise était renversée. Tout était en bordel.

Sur une toise murale, les tailles et les noms des anciens occupants imposaient leur présence. Le propriétaire d'abord : Adrien. Les locataires ensuite : Mathilde, Nathaël, Isa. Boucles biscornues, fûts obliques, casses hésitantes, ligatures interdites, chacun avait pris soin de graver son nom à sa manière. Les points sur les « I » et les barres sur les « T » sonnaient comme un rappel à l'ordre. Lyse avait profané le territoire sacré.

Elle roula ses doigts sur les romans d'aventures, les livres de science-fiction et les encyclopédies étranges qui parsemaient l'étagère sous une tonne de poussière. Lors de l'inspection, l'un des volumes chuta sur la boîte à musique qui enclencha une comptine étirée, à l'agonie, tordue. Une comptine qui ne fonctionnait plus.

Lyse ne se décontenança pas face à la petite armoire en bois,

façonnée avec foi par un expert passionné. À l'intérieur : de l'acrylique sec, des pinceaux, des bijoux faits main, du tissu bleu, un dé à coudre, une brosse à cheveux, une photographie dans un cadre en pâte à sel – Adrien et sa mère souriaient au milieu du potager flétri. Les reliques, disposées avec un certain sens de la dramaturgie, étaient cernées de bougies endormies. Pas de doute, Lyse se tenait face à un autel à la mémoire d'Anna.

À côté du meuble, une peinture s'accrochait au bas de la cloison. Le panorama, une maison réfugiée dans un champ doré, était signé *Anna*. Un souffle léger tamponnait le verso de l'œuvre. Quand Lyse décolla le carton entoilé pour identifier la source du courant d'air, elle découvrit un étroit passage creusé à la force des ongles. Quelqu'un avait vécu ici et était parvenu à s'en sortir en camouflant l'issue.

Lyse découvrit la carte accrochée sur le tableau noir. Une croix barrait un hôpital (celui où elle avait retrouvé Adrien). Un rond entourait une école (elle allait devoir enquêter). Elle mémorisa la carte avec l'appareil photo de son téléphone.

Ce fût quand elle s'empara du cahier rouge qu'elle fût à nouveau prise de vertige. L'objet était familier. *Les Enfants Terribles ?* Quelque part, cette histoire appétissante, Lyse l'avait déjà vue. On lui avait fait sentir. On lui avait fait goûter. Elle ne s'en rappelait pas, mais son système tentait de lui faire comprendre que ce n'était pas sa première fois.

Elle parcourut le cahier : ses soldats paumés, ses enfants prisonniers et ses adultes méchants. La trame se tissait entre le cahier et la carte, entre l'ambulance et les enfants, entre la nuit et le sang. Tout était préparé depuis si longtemps. L'histoire était déjà écrite. Adrien était en mission sacrée et rien ne pouvait l'arrêter.

Lyse sursauta quand un faisceau lumineux éclaira la scène. Un bruit de moteur retentit depuis les graviers de l'allée jusqu'aux ébréchures du plancher. Le ciel s'était assombri et une fine brume avait inondé la propriété. Lyse percuta la table à dessin, renversa le pot à crayons et s'extirpa de la cabane. Dans la hâte, un barreau d'échelle se brisa et le téléphone tomba dans les herbes humides.

— Merde, merde, merde.

Les ongles raclaient les feuilles avant d'en ressortir un ruban bleu ensanglanté sur lequel était brodé en fil doré le prénom d'une petite fille ensevelie dans la forêt. *Isa*. La gorge de Lyse s'étrangla dans un double nœud. Des flashs lui revinrent en fanfare. La fin du monde, l'hôpital, le sang… Une nausée effroyable inonda sa trachée. Elle allait vomir dans les herbes, couler dans la terre, mourir sous la pluie. Mais la lumière écrasante des phares la coupa dans son élan.

Sans autre choix, Lyse entra à nouveau dans la maison par la porte de service. Elle se cacha dans le cellier de la cuisine et regretta

aussitôt ce piètre réflexe de survie. Quelqu'un était déjà à l'intérieur. Une ombre effectuait un va-et-vient agité, à la recherche de quelque chose. Ou de quelqu'un. L'ombre déposa une bouteille de whisky neuve sur la table. Le verre se remplit d'abord et se vida ensuite. L'ombre tenait une photo extirpée de son portefeuille et posait des questions sans réponse.

— Pourquoi tu essaies de revenir ? Tu dois le laisser tranquille. Tu es partie. Tu es partie.

Lyse tenta d'identifier le second interlocuteur. Son épaule souleva une étagère, renversant une conserve, déployant un bruit, trahissant sa présence. Idiote ! La nuque de l'ombre se releva d'un coup sec. Les bruits de semelles s'approchèrent. Un courant électrique glissa sous l'épiderme de Lyse et la porte s'ouvrit en grand.

— Lyse ? Que fais-tu là ? Comment es-tu entrée ?

Le visage humide d'Elias se détacha.

— Je venais voir Adrien… La porte était ouverte… J'ai entendu des bruits et je ne sais pas… J'ai pris peur…

— Peur ?

Elias aida Lyse à s'extirper du cellier sans pour autant la laisser aller bien loin. Son poing tenait un outil pointu. Par un mécanisme de survie, la main de Lyse glissa vers la poche en jean abritant les vingt-cinq millilitres de gaz lacrymogène. Elle était prête à dégainer.

Tu n'as toute de même pas peur des monstres, supposa Elias en observant la cabane d'un rapide coup d'œil. Les monstres n'existent pas.

La main d'Elias se souleva…

— Mais les curieux existent.

… et referma la porte de service.

— C'est pour ça qu'il faut garder les portes fermées.

Le cliquetis du verrou condamna la fuite.

— Et ne pas ouvrir celles qui le sont déjà.

— Vous savez où est Adrien ? Est-ce qu'il revient bientôt ?

— Tu poses beaucoup de questions pour une *simple nouvelle amie d'Adrien*.

Elias sondait l'intruse à la recherche de la moindre faille.

— Mais tu n'es pas qu'une *simple nouvelle amie d'Adrien.*

Les coupures sur le visage de Lyse intriguèrent Elias.

— Est-ce que je dois m'inquiéter de ta présence, Lyse ? Est-ce que je dois appeler la police ?

Sous la menace, les touches du téléphone tremblèrent d'avance.

— Attendez !

Il y eut une pause.

— Vous avez raison. Vous me connaissez. Ou plutôt, moi je vous connais.

Le coup de fil fatal paraissait déjà loin.
— Je suis la fille de Marc.
— Marc ?
— Mon père. Il y a dix ans. C'est lui…
Le passé ressurgissait sans prévenir.
— C'est lui qui a retrouvé Adrien.

CHAPITRE 19

L'Enquête

10 ans plus tôt – Août 1993
72 heures après la disparition d'Adrien

— Tu dors ou quoi ?

Les rires pénibles des collègues secouèrent le jeune gendarme. Il s'était assoupi face à l'écran de l'ordinateur, ses dizaines de fichiers ouverts, de Post-it placardés, de photographies éparpillées. La voix du colonel prit le dessus.

— Marc ! Dans mon bureau.

— Le bleu va encore récupérer une affaire de chien écrasé.

— Il va peut-être enfin résoudre une enquête.

Les rires (toujours aussi pénibles) n'eurent même pas la décence de disparaître à la fermeture de la porte du bureau du colonel.

— Marc, est-ce que tout va bien ? Et à la maison ? Comment vont ta femme et ta fille ?

— Elles… Ça va, Mon colonel.

— Et le deuxième, c'est pour quand ?

— Janvier, Mon colonel.

— Un enfant de l'hiver ! Ce sont des durs ceux-là. Des costauds ! Je suis né en janvier. Tu es né quand ?

— En juillet…

— Dis-moi, Marc, je passais en revue ton dossier. Les affaires sur lesquelles tu as été assigné traînent en longueur. Tu t'attaches beaucoup aux détails. Tu te disperses.

— Si vous parlez de l'incendie, c'est Stéphane qui…

— Je m'en fous de Stéphane. C'est un idiot qui passe son temps à bizuter les bleus comme toi pour impressionner les idiots qui n'ont pas

le courage de le faire eux-mêmes.

De l'autre côté de la vitre striée par les lamelles du store, Stéphane jouait les durs en draguant une recrue avec subtilité.

— Marc ?

Le colonel claqua des doigts.

— Tu te disperses. Ça ne plaît pas à ceux qui sont entre toi et moi. Au bout d'un moment, ça risque de ne pas plaire à ceux qui sont *au-dessus* de moi.

— Est-ce que je vais avoir des problèmes, Mon colonel ?

— On a tous des problèmes. Moi j'en ai avec ma femme qui couche avec le médecin légiste. J'en ai avec mon fils qui pique mon herbe en pensant que je ne le vois pas. Stéphane en aura sûrement quand ses copains découvriront qu'il est homosexuel.

— Quoi ?

Le rire grave du colonel secoua la pièce.

— Pourquoi vous me dites tout ça, Mon colonel ?

— Parce qu'il me reste six mois avant de recevoir un minable panier garni en remerciement de mes quarante années passées au service de notre belle nation, que beaucoup de choses changeront après mon départ et que je ne veux pas me retrouver avec une affaire non résolue qui viendra hanter ma retraite au soleil.

Le torse de l'officier se releva et son regard confronta le jeune subalterne.

— Et parce que contrairement au gendarme fébrile en face de moi, je crois en Marc. Du moins, *j'ai cru* en Marc quand j'ai demandé aux pontes de t'affecter ici à la sortie de l'école. Tu as ce truc que les autres n'ont pas. Tu vois des choses que les autres ne voient plus à force de les avoir sous leur nez toute la journée.

Un papier dactylographié glissa sous le museau de Marc.

— Qu'est-ce que c'est, Mon colonel ?

— La lettre pour ton transfert.

— Vous m'envoyez coller des contraventions ?

— Comme tu peux le voir, je ne l'ai pas encore signée. Parce que je n'avais pas mon stylo fétiche et parce que j'aimerais te donner une dernière chance.

Le document disparut sous le poids du dossier d'enquête. L'inscription *« Disparition d'enfant »* surplombait une photographie d'Adrien.

— C'est le garçon qui…

— Ça fait quatre jours et crois-moi, ça ne va pas dans le bon sens. Les gars tournent en rond, les parents pètent un câble, les médias crachent des étrons. J'aimerais que tu voies ce que les autres n'ont pas vu. Officiellement, tu compileras des témoignages ennuyeux. Officieusement, tu mettras ton nez partout où ça sent mauvais. Ma

consigne : sois discret. Mon conseil : garde un œil sur les parents. Le père n'avait pas l'air de trop s'entendre avec le petit. Quant à la mère… Bon Dieu, elle est sacrément perchée.

— Je ferai de mon mieux, Mon colonel, dit Marc en saisissant le dossier avant qu'une main lourde ne remette les choses à plat.

— Je ne veux pas que tu fasses de ton mieux. Je veux que tu retrouves le gosse. Vivant ou non, je m'en fous. Ramène-le et cette lettre ne sortira jamais de ce bureau.

*

— Chéri, tu arrives pile à l'heure, le repas est prêt ! s'enthousiasma une femme au ventre déjà bien rond.

Mais Marc ignora l'onctueuse nouvelle. Son corps s'étirait à travers toutes les pièces. Sa besace absorbait tout ce qu'elle pouvait. Ses bras étaient de plus en plus chargés : des dossiers, des paquets, une lampe d'appoint piquée dans le salon qu'il allumait chaque soir pour lire une nouvelle histoire.

— Marc, tu m'as entendu ?

— Quoi ?

— Tu viens manger ?

— Pas ce soir.

— Je te garde une assiette au chaud ?

Le claquement à l'étage laissa la question en suspens. La mère au foyer frustrée caressa son ventre rebondi d'inquiétude.

— Maman ? demanda une petite voix. Papa pourra jouer avec moi ?

— Retourne à table, ma chérie.

La petite fille observait le jeu qu'elle avait préparé : un plateau de Scrabble aux lettres bien alignées. Sa barrette fuchsia ornée d'un lapin maintenait ses cheveux alors que son regard se perdait dans la lumière émanant de la porte qui conduisait au grenier.

*

Le lendemain matin, les céréales absorbèrent la chute de lait UHT. C'était toujours dans cet ordre que sa mère lui servait son petit déjeuner. Le regard de la petite fille tomba sur l'étiquette humide de la bouteille et croisa celui du petit garçon. Les producteurs laitiers de la région étaient eux aussi à la recherche de l'enfant disparu. C'est ainsi que Lyse rencontra Adrien pour la première fois.

Alors que son père s'était écroulé de fatigue sur le canapé, la petite curieuse emprunta la clé logée dans la poche de la veste paternelle, déverrouilla la porte et grimpa les marches qui menaient au grenier.

Sous la charpente, un énorme tableau d'enquête entièrement dédié à la recherche d'Adrien absorbait tout. Coupures de journaux, interrogatoires, emplois du temps des parents, témoignages des enseignants, dossiers médicaux. L'obsession de Marc se tissait en fil rouge à travers un labyrinthe sans fin.

À midi, la petite fille secoua les miettes.

— Papa, tu vas retrouver Adrien ?

— Lyse, laisse ton père.

Plongé dans un dossier médical dédié à la mère de l'enfant perdu, Marc mit le feu à sa gitane, bravant l'interdit tacite.

— Je vais le retrouver, ma puce.

Le visage de la gamine s'illumina à travers la fumée de cigarette.

— Ne lui promets pas de telle chose.

— Tu crois que je ne vais pas y arriver ?

— Ça fait cinq jours… Tu sais que dans ce genre d'affaires, c'est déjà trop…

Marc écrasa sa cigarette avant d'attraper sa besace en cuir et sa veste en jean. Le claquement de la porte d'entrée provoqua un sursaut dans l'assemblée. La moue en colère, Lyse fusilla sa mère du regard.

— T'es pas gentille avec Papa !

— Termine ton assiette !

La petite fille se réfugia dans sa chambre où l'attendait un cahier rempli de photos d'Adrien volées dans le bureau de son père. Elle découpa une photo souvenir de ses vacances chez sa tante et créa son premier montage. Lyse et Adrien s'amusaient bien sur cette plage. Au milieu des coquillages, une nouvelle amitié était née.

*

Les poils du pinceau écrasaient les pigments jaunes qui allaient bientôt recouvrir la toile d'une image peinte pour la centième fois. Anna se délayait dans l'acrylique d'un monde imaginaire. Une maison au milieu d'un champ. Une promesse au milieu d'un enfer.

— Est-ce que c'est un endroit qui existe ? demanda Marc, assis sur un tabouret.

— Qu'en pensez-vous ?

— Je crois que si cet endroit existe, j'aimerais bien y vivre.

Anna effectuait son septième séjour à l'institut psychiatrique. Dans la nuit qui avait suivi la disparition d'Adrien, les monstres étaient venus lui faire comprendre qu'elle payait le prix pour son audace. Elias l'avait retrouvée nue dans la chambre de leur fils, arrachant les tapisseries avec ses ongles jusqu'à ce qu'ils cassent. L'ambulance était venue la chercher, sous les regards suspicieux du voisinage qui

commençait à se demander si ce n'était pas elle qui avait fait disparaître son fils en l'enterrant dans le potager.

— Vous ne retrouvez pas Adrien.

— Qu'est-ce qui vous fait penser ça ?

— Ils me l'ont volé.

— Qui vous l'a volé ?

— Ils connaissent son pouvoir.

— Son pouvoir ?

— Adrien n'aurait jamais dû exister.

L'agitation des autres résidents perturba l'attention de Marc. Dans la salle des cas perdus, une partie de Scrabble tournait au vinaigre, sabotée par un joueur qui contestait la validité d'un mot. Marc secoua le crâne à la vue de ces pauvres fous sans tête.

— Maman me disait que c'était dangereux, reprit Anna. *Ma fille, tu ne dois pas avoir d'enfant.* Mais j'ai gardé mon bébé, mon beau bébé, mon petit garçon plein d'imagination. Ils veulent me punir pour ça. Ils veulent me punir pour l'avoir gardé.

— Qui veut vous punir ?

— Ceux qui grattent la nuit. Ceux qui viennent quand vous fermez les yeux.

— Vous savez où ils sont ?

Anna se méfiait des corps étrangers. Chaque blouse était une menace, chaque bouche était un gouffre, chaque ongle était une griffe prête à rompre le cordon et commettre le vol sacrilège. Alors sa voix se camoufla entre les ondes.

— Ils sont partout.

— Anna, où ont-ils emmené Adrien ?

— Vous avez demandé à Nathaël ?

— Nathaël ?

Marc gratta dans son bloc-notes ce drôle de prénom évoqué pour la première fois.

— J'aime Nathaël, c'est un gentil garçon. Il est tout le temps avec Adrien. Ils veulent tous être avec lui, car il les protège.

— Adrien protège qui ?

— Les enfants qui pleurent. Adrien n'aime pas quand les enfants pleurent. Vous avez des enfants Marc ?

Après toutes ces épuisantes élucubrations, le visage du gendarme s'éclaira d'un sourire inédit.

— Une fille, et un deuxième en chemin, un garçon.

— Jusqu'où iriez-vous s'il leur arrivait quelque chose ?

Devinant la réponse, la commissure des lèvres d'Anna s'écarta et ses yeux se déposèrent sur la cime des grands arbres qui pointaient leur couronne verte à travers l'unique fenêtre ouverte.

— Anna, comment je peux retrouver votre fils ? Comment je peux

retrouver Adrien ?

— Tout est déjà écrit. Tout est déjà dans sa tête. Le médecin a vu quelque chose. Quelque chose d'incroyable, quelque chose de magnifique, quelque chose qui n'a pas le droit d'exister. Il veut faire comme avec moi.

— Quel médecin ?

— Il veut prendre tout ce qu'il a dans la tête.

— Anna ? Quel médecin ?

Anna s'approcha de Marc et souffla à son oreille.

— Il suffit d'y croire pour qu'ils existent.

*

Après avoir retracé la dernière adresse connue, Marc entra par effraction dans le cabinet du psychologue, situé à plusieurs centaines de kilomètres de son précédent lieu de travail. Il décortiqua un carnet et sa liste de patients, des enfants entre six et dix ans, aux noms barrés et aux informations partielles. L'essentiel des annotations était camouflé, empêchant toute identification, mais l'une des pages attisa l'espoir de Marc. Un garçon avait effectué des sessions thérapeutiques expérimentales sous le patronage du spécialiste dans le cadre d'un essai clinique aux contours assez flous. La mention d'une mère aux symptômes familiers secoua la feuille de papier. Adrien était là, quelque part, caché sous les ratures.

Marc remarqua un crâne en plastique et une rangée de bocaux sur un buffet en bois. Sur l'un d'entre eux, il y avait le prénom *Adrien*. En débouchant le bocal, les paroles d'Anna résonnèrent en Marc, comme si celui-ci ouvrait le crâne du garçon. Ses doigts pénétrèrent l'encéphale jusqu'au craquement. Il voulait voir à l'intérieur. Il voulait prendre ce qu'il y avait dans la tête. Au contact du jeton d'Adrien, sa main trembla. Sur l'objet rond, un dessin représentait un arbre avec un trou noir en dessous. Marc releva la tête. Sur l'un des murs, il y avait la photo d'un groupe d'enfants autour d'un vieux chêne blanc. Les racines de l'arbre s'emmêlaient dans la roche pour disparaître dans un trou.

Un trou pas plus grand qu'un enfant.

*

— Ça ressemble à vot'photo ? désigna le garde forestier en pointant l'arbre tordu. C'est un chêne centenaire qu'les gamins aiment bien cabosser.

Le ravin menaçait l'arbre de le faire tomber dans le vide.

— Des enfants viennent jusqu'ici ? Ce n'est pas dangereux ?

— J'suis garde-forestier pas assistante maternelle.

Marc foulait la terre pleine de promesses jusqu'à la brèche vue sur la photo.

— Éclairez-moi le passage.

— Vous êtes sûr ? Personne va là-d'dans à part les bêtes blessées par les chasseurs. Elles viennent mourir en silence. Et puis c'est bien trop étroit, j'irai pas vous chercher une fois qu'vous serez bloqué.

Mais Marc avait déjà entamé son excursion. Le fonctionnaire de l'Office National des Forêts, désabusé par tant de ferveur à ne pas écouter les conseils d'un expert, dégaina sa lampe torche. Marc progressait avec difficulté. Quelques kilos de plus et il se serait retrouvé coincé ! Heureusement, l'espace s'élargissait rapidement, mais le tunnel était entravé par un étonnant maillage cobalt, comme une toile d'araignée en formation, aux fils sombres, aux membranes vivantes, aux cordes épaisses. On aurait dit que quelque chose tentait d'interdire l'accès. L'index de Marc fit vibrer la toile et une forme bougea de l'autre côté.

— Tout va bien là-d'dans ? cria le garde forestier.

Le Zippo de Marc claqua, la lumière se propagea et les fils des ténèbres se détendirent. Ce qui obstruait le passage s'était dilaté et avait complètement disparu à l'approche du briquet. La flamme faisait danser deux points perdus dans les profondeurs, comme deux billes grises et bleues. La voix d'un enfant ricocha jusqu'aux tempes de Marc.

— Vous les avez trouvés ?

Marc sursauta et son Zippo tomba au fond d'une crevasse. Une faible lumière dévoila le visage du garçon disparu.

— Vous avez trouvé tous les enfants ?

*

La découverte d'Adrien contamina toute la ville. Les chaînes de télévision bousculèrent leur programmation, les journaux triplèrent leurs impressions et les stations de radio diffusèrent la nouvelle jusque dans les coins les plus reculés du pays. Quand Elias vint récupérer son fils à l'hôpital pour enfants, c'est le colonel de gendarmerie lui-même qui l'accueillit.

— J'aimerais remercier celui qui a retrouvé mon fils, demanda Elias en portant Adrien.

— C'est un travail d'équipe, vous savez. Laissez-moi vous présenter au préfet.

Alors que les flashs crépitaient pour une opération de communication opportuniste, Elias remarqua un jeune gendarme en retrait, qui semblait à la fois présent et déjà ailleurs, loin des sourires

de façade pour les journaux. Elias s'apprêtait à lui adresser la parole sans vraiment savoir pourquoi, quand le colonel l'embarqua dans une dernière session de serrage de mains. Une fois l'obligation remplie, l'heureux père interpella son fils retrouvé. Celui-ci exposait le contenu de sa boîte à une petite fille qui, elle aussi, attendait sagement son papa.

— Adrien !

Le petit garçon fila vers son père et avant que les deux n'eussent quitté l'hôpital, la petite fille (dont les cheveux étaient maintenus par une barrette fuchsia ornée d'un lapin blanc) les rattrapa et rendit le cahier qu'Adrien avait failli oublier.

*

Le retour de l'enfant perdu avait ouvert un nouveau chapitre dans l'esprit de Marc. Le gendarme ne pouvait pas effacer les mots d'Adrien de sa tête. Qui étaient ces autres enfants à trouver ? Où étaient-ils cachés ? Mais Adrien ne les avait plus jamais mentionnés. Pire, il niait leur existence en assurant ne pas en avoir parlé à celui qui l'avait retrouvé, et le colonel avait ordonné d'arrêter avec cette histoire improbable. La version officielle était tombée quelques jours plus tard.

Adrien avait échappé à la surveillance de son père et s'était retrouvé piégé en jouant au pied d'un arbre. En raison de sa nature méfiante, le garçon n'avait pas osé se manifester en entendant les chiens et les secours à sa recherche. Heureusement, les nuits avaient été douces, sa gourde était pleine (de l'eau s'écoulait dans la grotte) et son sac à dos était rempli de gâteaux (les emballages étaient tous vides). Il y avait d'ailleurs un tel bric-à-brac dans le sac d'Adrien que son contenu fut jugé à la fois anecdotique et très parlant : le cahier était son histoire favorite (dont il était l'auteur), les billes étaient son jeu préféré (elles pouvaient exploser) et l'arbalète était son arme fétiche (les dragons-pieuvres n'y résistaient pas).

Quand on lui demanda si on l'avait aidé dans son échappée, Adrien déclara que *quelqu'un* avait pris bien soin de lui, sans pour autant être capable d'en apporter une description utile (si on en avait fait un portrait-robot, cela aurait ressemblé à un monstre tout droit sorti d'un cauchemar). On n'engagea aucun effort supplémentaire autour de ce mystérieux personnage ou de n'importe quelle autre créature inventée par Adrien. On fit simplement *semblant* de croire à son histoire. On statua que tout ceci était la preuve de l'imagination débordante d'un gamin amateur d'histoires farfelues, alimentées par les troubles psychologiques d'une mauvaise mère. Après tout, lui aussi présentait un profil atypique. Il était suivi à l'hôpital, on l'avait diagnostiqué comme instable, distrait, indiscipliné, en perte avec la

réalité, et ayant parfois recours au mensonge. Bref, quelque chose dans ce gamin clochait forcément.

En fin de compte, Adrien ne s'en était pas mal sorti. Il n'était que légèrement déshydraté, avec quelques contusions, beaucoup d'éraflures et une bonne histoire à raconter. Un journal titra même à sa une : *« Plus de peur que de mal »*. Un autre journal fut moins bienveillant avec son article intitulé *« Telle mère, tel fils »*. On parla de miracle. On parla de mauvaise blague. Mais une chose était certaine : Adrien ne devait sa survie qu'à sa débrouillardise et au flair d'un jeune gendarme.

L'emballement populaire pour le retour du fils prodige s'estompa et Marc en profita pour rendre visite à la famille réunie. Son doigt hésita un instant, non par peur de déranger, mais par crainte de découvrir la vérité. Il se présenta à Elias et lui expliqua qu'il était là pour l'enquête d'Adrien :

— C'est une formalité administrative pour clore le dossier.

— Je suis pas mal occupé…

— Je n'en aurai que pour quelques minutes.

En s'ouvrant, la porte dévoila un bazar sans nom.

— Les dernières semaines ont été chaotiques, justifia Elias.

— Je comprends, c'est pareil à la maison, rassura Marc. J'aurais besoin de poser quelques questions à Adrien.

— Il ne vous a déjà pas tout dit ? Je sais que tout le monde est frustré par son récit, mais croyez-moi, il n'en changera pas.

— C'est au sujet des autres enfants.

— Quels autres enfants ?

— Ceux qui étaient avec Adrien.

Le visage d'Elias se décomposa.

— Elias ?

— Vous dites qu'il y avait d'autres enfants ?

Le regard d'Elias perdit un peu de son assurance.

— Adrien n'a rien dit lors de la déposition, mais à vous, il en a parlé, n'est-ce pas ?

— Non, non, non, il n'y avait pas d'autres enfants avec Adrien. Ce n'est pas possible.

— Pourquoi ce n'est pas possible ?

Elias se débattait dans son propre tourment. Sa main étranglait le marteau à bois qu'il avait utilisé pour réparer ce fichu barreau d'échelle qui n'arrêtait pas de se détacher.

— Parce qu'Adrien ne s'entend pas beaucoup avec les autres enfants.

— Vraiment ?

Marc extirpa un carnet griffonné de sa besace en cuir comme une

arme de dissuasion passive et lut ses notes comme un second coup de semonce.

— Et Nathaël ?

Le visage d'Elias se figea.

— Adrien vous a dit que Nathaël était avec lui ?

— Non, mais ils sont amis et les enfants se parlent. Peut-être que Nathaël sait quelque chose qui pourrait nous aider.

Plongé dans ses pensées manuscrites, Marc sentit le poids du regard d'Elias sur son âme.

— C'est vous…

Le nez de Marc se releva.

— C'est vous qui avez retrouvé mon fils.

Les doigts d'Elias allaient broyer le manche en bois.

— C'est vous aussi qui avez rendu visite à ma femme.

Sans même avoir à se prononcer, Marc plaidait coupable à tous les chefs d'accusation.

— Vous saviez qu'elle s'était enfuie de la clinique, la nuit après votre visite ? Avant qu'Adrien ne soit retrouvé ? Qu'est-ce qu'elle a bien pu vous raconter ?

— Elle m'a dit qu'Adrien n'aimait pas qu'on fasse du mal aux enfants.

Elias ne se donna même pas la peine de retenir un rire désabusé.

— Vous ne savez rien.

— Alors aidez-moi à savoir.

— Elle vous a parlé des monstres qui venaient le soir ? Des ombres qui se glissaient sous le lit et qui voulaient lui arracher les orteils ? Elle vous a parlé de toutes les nuits où je la retrouvais dehors, à divaguer sous la pluie ? De ces après-midi où elle enfermait Adrien dans le cellier pour que les monstres ne puissent pas l'enlever ? Elle vous a parlé de la fois où elle l'avait caché dans la baignoire en laissant l'eau couler ?

Le crayon de Marc n'avait pas bougé.

— Vous ne notez pas ?

— Elias…

— Il n'y a *pas* d'autres enfants. Tout ça, ce sont des histoires inventées par Adrien. Vous avez été victime de son imagination.

— Il y a pourtant des indices qui me font penser qu'Adrien n'était peut-être pas seul.

— Des indices, ou des choses que vous seul voulez voir ? Vous en êtes sûr… ou vous essayez de vous en convaincre ?

Des pas martelèrent le plafond. Quelqu'un courait dans la maison. Il jouait à cache-cache. Il n'était pas seul. Marc tenta d'en voir plus, mais Elias s'interposa.

— Vous savez que si vous entravez l'enquête…

— Quelle enquête ? L'affaire est classée, non ? C'est quoi cette formalité administrative ? D'ailleurs, est-ce que vous avez le droit d'être ici ?

— Peut-être qu'Adrien a eu peur ou peut-être qu'on n'a pas voulu l'écouter. Elias, je crois qu'il vous cache quelque chose.

Marc se tenait au pied de l'escalier. En haut, quelqu'un écoutait ce que les grands racontaient.

— À moins que ça soit vous qui me cachiez quelque chose…

Le marteau à bois tremblait alors que le gendarme trop curieux s'apprêtait à poser le pied sur la première marche. Elias bloqua l'accès avec son marteau.

— Je vous serai éternellement reconnaissant d'avoir retrouvé mon fils. Mais ne venez plus ici. Plus jamais.

— Elias…

— Il n'y a pas d'enfants à sauver. Il n'y en a jamais eu. Il n'y en aura jamais.

— Vous en êtes sûr… ou vous essayez de vous en convaincre ?

— Oubliez cette histoire.

Dans la chambre vide, une voix étouffée interpella Elias.

— C'était le monsieur de la forêt ?

— Oui, c'était le monsieur de la forêt. Mais il est reparti et il a promis qu'il ne viendrait plus nous embêter.

Adrien s'extirpa de sous le sommier.

— Oh, dommage, il est gentil lui !

— Adrien, tu te souviens de ce que je t'ai dit au sujet des grandes personnes ?

Le garçon baissa les yeux et hocha la tête.

— Bien. Tu joues à cache-cache ?

— Oui ! Tu m'aides à le chercher ?

Elias parcourut la maison en faisant mine de ne rien voir. Il entendit un bruit dans la cuisine, ouvrit la porte du cellier et découvrit Nathaël.

— Trouvé !

Adrien et Nathaël éclatèrent de rire. Elias avait encore gagné.

*

La barbe mal rasée et le cœur en mal de mer, Marc jeta sa besace en cuir sur son bureau en pagaille. Les collègues n'éprouvaient plus que de la pitié pour ce fantôme de héros local. Même Stéphane avait arrêté de rigoler. La voix de l'autorité résonna au premier étage de la gendarmerie départementale.

— Marc, dans mon bureau !

Le colonel avait la veine vibrante.

— Le père du gamin vient de m'appeler. Tu es passé chez eux hier ?

— Mon colonel, j'avais quelques questions à leur poser au sujet des enfants…

— C'est pas vrai… Ça fait combien de temps que tu les emmerdes ? Paraît que le gamin ne veut plus parler à personne depuis qu'il est rentré. Pourquoi tu le laisses pas tranquille ? Tu lui as fait quelque chose à ce gosse ?

— Non, bien sûr que non.

— Alors qu'est-ce que tu fous ?

— Mon colonel, je crois vraiment que…

— Tu ne crois rien du tout. Je t'avais demandé de ne plus te mêler de cette affaire. Si les journaux apprennent ça, je ne donne pas cher de notre cul. Il y a une hiérarchie à respecter ici, donc finies les conneries. Tu te sors cette histoire de la tête et tu ne t'approches plus du gamin. L'affaire est terminée. Tu as retrouvé le garçon. Maintenant, va retrouver ta fille.

La porte claqua et Marc traversa l'allée centrale sans retourner à son poste.

— Hé Marc ! interpella Stéphane. Fais pas le con. Si tu te barres, tu pourras pas revenir.

— Me touche pas !

Sous le regard médusé de la brigade, Stéphane leva les paumes en guise d'apaisement. Marc gagna le parking, monta dans sa voiture et martela le volant.

— Putain de gamin ! Sale gosse ! Sale gosse !

Sa colère se transforma en essoufflement. Marc observa la photo de sa fille à la fête foraine sur le pare-soleil et aperçut quelque chose caché derrière l'image. Quelqu'un avait glissé un indice sous son nez pour l'aider à sauver tous les enfants. Il tenta de repérer le samaritain (ou le farceur) qui s'était introduit dans sa voiture, mais le parking était vide. Celui qui voulait l'aider voulait rester discret.

Marc tourna la clé de contact et s'engagea en direction de l'école d'Adrien.

*

Sur la porte du grenier, il y avait un nouveau verrou qui entravait la curiosité de Lyse. Mais la gamine ne se laissa pas abattre. Elle se souvint de toutes les fois où son père inarrêtable avait sauvé sa famille en débloquant la porte d'entrée. Avec deux épingles à cheveux de sa mère, elle imita la technique paternelle. Ce fut un échec cuisant pour la gamine de huit ans.

Un son étrange parvint à ses oreilles. Comme un grattement. Elle gagna sa chambre, ouvrit le placard et caressa le fond pour mieux sentir les vibrations. Le papier peint se décolla sous ses ongles et révéla ce qu'il camouflait : une trappe, un accès. Lyse activa l'ouverture et plongea dans le trou carré. Elle se faufila à travers le tunnel poussiéreux qui servait d'accès technique vers les combles. Le grattement se transformait en un murmure rassurant. On l'appelait. On lui disait de venir voir à quel point tout avait changé.

À l'autre bout du passage, le bureau d'enquête de son père avait muté en une matrice délirante. Les fils rouges s'étiraient en une gigantesque toile d'araignée. Les photos s'étaient agrandies, les suspects s'étaient démultipliés. Le tabac froid la prit à la gorge. Elle détestait cette odeur au point de jurer que jamais elle ne toucherait à l'un de ces machins toxiques. Elle s'engouffra dans l'immense réseau synoptique sans remarquer que quelqu'un venait d'entrer.

— Qu'est-ce que tu fais ? Tu n'as pas le droit d'être ici !

Les doigts de Marc broyaient les poignets de sa fille. Son visage écarlate aurait foutu le feu.

— Papa, tu me fais mal.

— Tu as touché quelque chose ?

La panique parcourait la pièce à la recherche d'un dossier déplacé, d'un indice égaré, d'une preuve corrompue.

— Papa ?

— Dégage ! Sors d'ici ! Tout de suite !

La petite fille avait les larmes aux yeux. Son sort fut décidé par sa mère, alertée par les cris.

— Mais tu es fou ! Qu'est-ce qui te prend ?

— Elle a touché quelque chose !

Elle agrippa Lyse par la main et s'épouvanta face à l'horreur qui avait envahi le grenier de sa maison.

— C'est terminé Marc, bon sang ! L'enquête est terminée !

— Ils sont toujours là ! Il y en a d'autres ! Il y a d'autres enfants à sauver !

— Tu étais où, aujourd'hui ? La gendarmerie a appelé, ils voulaient savoir si tu étais à l'école du petit. J'ai été obligée de mentir. J'ai dit que tu étais avec moi. Tu perds la tête, tu veux finir en prison ?

Marc exposa sa vérité, celle que lui seul voulait admettre.

— Tout le monde s'en fout ! Le colonel, le préfet, les journalistes, son père, tout le monde s'en fout ! Même ce satané gosse s'en fout !

Il s'approcha de Lyse.

— Tu sais où ils sont toi ! Tu sais où sont les enfants ! Tu lui as parlé ? C'est pour ça que tu m'espionnes ! Tu es avec lui ! Tu veux m'empêcher de les retrouver !

Lyse secoua ses larmes.

— Allez viens mon lapin, dit la mère qui en était au huitième mois. On va chez Tata.

— Non, je veux Papa ! Papa !

— Tu veux voler mes affaires ? hurla Marc à sa fille. Tu veux tout me prendre ? Je vais tout cacher, tu ne retrouveras rien, tu entends ! Rien !

Lyse n'était pas assez forte pour empêcher sa mère de les embarquer, elle et son petit frère qu'elle détestait, alors qu'il n'était pas encore né.

— Papa !

Face à son puzzle démentiel, Marc marmonnait des théories, des accusations, des prophéties.

— Ils mentent tous. Ils mentent tous. Ils se cachent. Ils se cachent. Les enfants. Les enfants.

Il sombra dans l'obscurité…

— Je vais les sauver…

… pour l'éternité.

— Les sauver tous.

Le cri d'une petite fille fit trembler les poutres du grenier pour la dernière fois.

— PAPA !

CHAPITRE 20

Le Fruit de nos Entrailles

Cette révélation secoua les murs de la maison, décollant un peu les carreaux de ciment de la cuisine.

— Je ne savais pas qu'il avait une fille…

Lyse flancha sous l'évidence de son existence.

— Mon père s'était tellement investi dans la recherche d'Adrien qu'il ne pensait à rien d'autre. Il avait aménagé un bureau d'enquête dans le grenier et personne n'avait le droit d'y entrer.

— Mais les enfants trouvent toujours un moyen…

Un air coupable souffla sur les joues de Lyse.

— Il *fallait* retrouver Adrien. Pour sa famille, pour ses amis, pour mon père… pour moi. J'avais l'impression que *le garçon que personne ne retrouvait* était différent.

Elias contempla la photo extirpée de son portefeuille.

— Adrien *était* différent, et on lui faisait bien comprendre.

— Les enfants peuvent être cruels…

Les doigts d'Elias se flétrirent de culpabilité.

— Les adultes aussi.

Le verre à whisky perdit du poids.

— Adrien était toujours en train d'inventer des histoires… Ce n'était pas facile de rester connecté avec lui. J'essayais de créer nos moments à nous, mais je crois que je n'y arrivais pas vraiment.

— Les relations entre un père et son enfant ne sont pas toujours faciles…

Elias descendit une gorgée à leurs belles tentatives. En reposant le verre, il remarqua que Lyse regardait, elle aussi, la photo posée sur la table en formica.

— Il faisait chaud ce jour-là au parc, expliqua-t-il en se joignant à Lyse. Et puis il s'est mis soudainement à pleuvoir, un véritable déluge.

Je devais faire une course avant de rentrer, mais dans la précipitation, Adrien a perdu quelque chose.

Il pointa la photo. Au milieu du parc, Adrien serrait son ours en peluche avec un amour inconsidéré.

— Il n'abandonnait jamais son doudou, alors quand il s'est rendu compte qu'il l'avait perdu, c'était la fin du monde… Il était tellement triste… J'étais tellement *pressé*. Je lui ai dit… que je n'en aurai pas pour longtemps.

Le bourbon brûlait la gorge. Le temps paraissait une éternité de souffrance pour une excuse aussi stupide.

— Je l'ai cherché partout, tu sais ? Adrien… Je l'ai cherché partout… Au début, c'était comme avec les enfants du parc, tout le monde voulait aider. Tout le monde voulait nous rassurer. « *Il ne doit pas être bien loin. On va le retrouver* ». Certains disaient l'avoir vu monter dans le bus, d'autres juraient n'avoir jamais vu d'enfant à la pharmacie. Un témoin a déclaré l'avoir aperçu monter dans une voiture, mais il s'est ravisé sans raison. Nos vies se résumaient à attendre à côté d'un téléphone qui ne sonnait jamais pour la bonne raison. Au bout de trois jours, les gendarmes ont arrêté les recherches. Ils préféraient perdre leur temps à nous soupçonner, à fouiller dans notre passé. Anna était partie et il ne restait plus que moi à attendre que mon fils revienne pour me dire que tout ceci n'était qu'un jeu et qu'il m'avait bien eu.

Elias se surprit à sourire. Emporté par la confidence de Lyse, la promiscuité de leurs vies et l'alcool qui lui faisait tourner l'esprit, il avait déverrouillé un coin de son cœur. Rien qu'un peu, mais c'était déjà plus que d'habitude. C'était déjà beaucoup. Pourquoi ? Parce qu'une fille voulait aider son fils ? Parce qu'elle lui avait avoué un secret ? Parce que sa vie était connectée à la sienne par le fil épais qui l'étranglait ? Parce qu'elle était peut-être la réponse aux questions qu'il posait chaque soir à sa femme ? Cette fille qui avait fait ressurgir le passé en s'invitant chez lui ? Cette fille qui revenait le hanter comme un fantôme aux intentions voilées ?

— Et c'est arrivé, dit Lyse en interrompant le flot de pensés. Adrien est revenu.

Elias hocha la tête.

— Oui, un matin, la gendarmerie a appelé. Ils l'avaient retrouvé.

Le sable était chaud.

— *Ton père* l'avait retrouvé.

Le soleil caressait les peaux.

— Quelqu'un n'avait pas abandonné.

— Adrien vous a raconté ce qu'il s'était passé pendant ces cinq jours ?

— La même chose qu'aux gendarmes : que *quelqu'un* avait bien

pris soin de lui. Qu'il s'était bien amusé. Que…

La photo d'Adrien vibrait à l'approche du grand combat.

— *C'était drôlement sympa comme aventure.*

Elias venait de dire ça avec une emphase effrayante.

— C'est vrai qu'au début, je ne pouvais pas m'empêcher de penser que quelque chose clochait, mais les examens n'ont montré aucune trace de maltraitance. D'ailleurs, les gendarmes ont cherché à identifier ce *quelqu'un*, mais la description d'Adrien changeait tout le temps. À la fin, ce n'était plus qu'une silhouette sans visage, une *créature* dont l'existence même devenait improbable. Ils ont arrêté les frais et officialisé la *fugue*, mais au fond, personne ne savait exactement ce qu'il s'était passé.

— Pour mon père aussi, c'est resté un mystère.

— Les séances de psy, les messes basses à l'école, les murmures au supermarché, les amis qui deviennent des étrangers, les regards mauvais… Il y avait de la rancœur dans la voix des gens, vexés d'avoir été pris pour des cons par un gamin désobéissant et des parents incapables de surveiller leur enfant.

La colère asséchait le verre.

— Alors je n'ai plus cherché à *savoir*. Je n'ai plus cherché à *comprendre*. J'ai fini par *écouter*. Peu importe ce que les autres disaient ou ce que moi j'imaginais, j'ai accepté l'histoire d'Adrien : *quelqu'un* avait bien pris soin de lui.

Le corps d'Elias se résignait sous le poids des illusions.

— C'était le prix à payer pour notre survie.

— Mais au fond, vous n'y croyez pas…

Elias frotta ses joues, remballa les larmes et but cul sec.

— L'important, c'est qu'Adrien soit avec moi, en sécurité. Et pour ça, je ne remercierai jamais assez ton père.

Lyse sourit.

— Mais comment va-t-il ? Comment va ton père ?

— Il est… Il est sur une affaire qui l'occupe beaucoup.

— J'espère qu'il passe quand même du temps avec toi. Le travail c'est bien, mais le reste aussi, c'est important.

Le whisky s'écoula aussi lentement que les secondes qu'il fallut à Lyse avant de partir à l'assaut.

— Mon père… Il vous a parlé des autres enfants ?

Les glaçons craquèrent.

— Ceux qui étaient avec Adrien.

L'eau-de-vie ondula.

— Je sais que mon père est venu vous voir…

Elias fuit le regard de Lyse au bénéfice de la porte du cellier.

— Il n'y a jamais eu d'enquête ouverte à ce sujet et Adrien avait besoin de passer à autre chose…

— Que lui avez-vous dit ?

Elias se leva prudemment pour s'extraire des sables mouvants. Il ouvrit une seconde bouteille.

— Je lui ai dit d'abandonner. Je lui ai dit que tout ça, c'étaient des histoires.

Lyse froissa ses doigts. Elias remarqua ce geste. Il lui proposa un verre qui fut refusé dans un premier temps.

— Je peux jouer au gendarme à mon tour ? demanda-t-il en posant la bouteille sur la table.

Lyse hocha légèrement la tête à ce renversement de vapeur.

— Qu'est-ce qui t'a poussé à rencontrer Adrien ? J'imagine que ce n'est pas le hasard qui a fait se croiser vos chemins une seconde fois…

D'un geste, Lyse demanda l'autorisation d'allumer une cigarette avant de partager l'ivresse et les réponses.

— Comment expliquer ? C'est comme si j'avais *besoin* de le rencontrer. Après tout ce temps passé à prier qu'il soit retrouvé, j'ai fini par me considérer comme son amie, alors qu'il ne m'avait jamais vue…

Elle secoua la tête d'embarras et la fumée dandina.

— C'est tellement stupide. Vous devez me trouver bizarre.

— Pas tant que ça… Enfin un peu quand même, mais on est tous bizarres dans cette cuisine, non ?

Une larme apparut dans les zygomatiques de Lyse, comme si soudain, toute la tension s'évaporait par cette remarque imprévue de l'homme chez qui elle s'était introduite par effraction. Sous le ciel engourdi, dans cette lourde maison pénétrée sans autorisation, les nouveaux partenaires échangèrent un éclat de rire inattendu.

— Je dois t'avouer que j'étais méfiant la première fois que je t'ai vue. Il ne faut pas m'en vouloir, tellement de gens ont été cruels avec Adrien. Mais quelque part, je suis content qu'il ait une *amie* qui tienne à lui.

— Je passe quand même bien après Nathaël.

— Tu connais Nathaël ?

Le bourbon de Lyse était délicieux. Un goût fumé, une odeur de cèdre. Comme celle qui flottait parfois dans le grenier, camouflée par l'effluve de gitane.

— Un peu… Ils sont amis depuis longtemps ?

— Oh oui ! Mais c'était un garçon très différent d'Adrien, très aventurier. Imagine : un gamin casse-cou qui entraîne mon fils dans des péripéties délirantes, alors qu'il a déjà du mal à se concentrer… Les enseignants nous disaient qu'Adrien était trop souvent distrait. Il faut dire qu'ils étaient tout le temps embarqués dans des aventures invraisemblables. Adrien avait du mal à rester calme. Il fallait souvent que j'aille le chercher par la peau des fesses.

La main d'Elias frôla la troisième chaise ajoutée sous la table de cuisine.

— Mais il était heureux chaque fois que Nathaël était avec lui, et les éclats de rire dans la maison me faisaient du bien à moi aussi. Alors j'ai fini par accepter : Nathaël avait mérité sa place. J'aurais aimé que ça reste ainsi pour toujours. Juste tous les trois.

— Qu'est-ce qui est arrivé ?

Il souleva le malt et ne laissa pas sa part aux anges.

— *Mathilde* est arrivée.

— Mathilde ?

— Une fille qui entraînait Adrien dans des mauvais plans, s'agaça Elias à mesure que les souvenirs lui revenaient. Ils brûlaient des poubelles, ils arrachaient des affiches, ce genre de bêtises.

— C'est difficile d'imaginer Adrien faire ça…

— Il était en colère et Mathilde le poussait à se défouler. Il y a eu cette fois où ils ont mis le feu à une carcasse de voiture. La situation leur a échappé, ils ont failli se retrouver piégés… J'ai fini par prendre une décision : Adrien n'avait plus le droit de voir Mathilde et elle n'avait surtout plus le droit de venir ici.

— Ils ne se sont plus revus ?

— Je ferais un père naïf si j'imaginais un instant que mon fils ne voyait pas en cachette les amis que je lui interdisais. Je devinais très bien quand Adrien avait traîné avec Mathilde. Par contre, je n'ai jamais su pourquoi elle était partie, je crois qu'elle a eu des ennuis, mais je n'ai pas cherché à en savoir plus, car c'est à ce moment-là qu'Adrien a repris pied. Il commençait à s'intéresser à d'autres choses…

Il cajola Lyse du regard.

— À voir d'autres gens.

Le bourbon commun s'attendrit.

— Donc si Mathilde revient, ça va mettre un sacré désordre…

— C'est un euphémisme ! Malheureusement, c'est déjà trop tard.

— Trop tard ?

— Je sais qu'Adrien les aime, mais ensemble ils peuvent partir dans des histoires folles au risque de se mettre en danger. Et maintenant que les trois sont réunis…

À l'écoute de cette menaçante tirade, le visage de Lyse se modifia, perturbé par son cerveau qui lui renvoyait l'image irrationnelle d'Adrien recouvert de sang dans un hôpital abandonné. Elias décela ces variations en un temps record.

— Ça a déjà commencé, n'est-ce pas ?

Le crâne de Lyse hocha et Elias déglutit une gorgée.

— Tout ça n'a aucun sens.

— Elias, je dois vous dire… Adrien m'a parlé des enfants. Ceux du

parc, bien sûr, mais aussi ceux dont il avait parlé à mon père. Il est à leur recherche et rien ne l'arrêtera tant qu'il ne les aura pas trouvés. Peut-être que personne ne voudra y croire, mais je suis certaine que ces deux affaires sont connectées.

— Adrien était seul quand il a disparu. Là, trois enfants d'un coup ? Dix ans plus tard ? Ça ne peut pas être la même histoire. Ça ne peut pas recommencer.

— Et pourtant, ça a recommencé : la disparition des enfants, le retour de Mathilde, la cabane d'Adrien…. On ne peut plus *faire semblant* Elias, il faut me dire ce que vous savez.

Les pensées d'Elias se cognaient contre la fenêtre qui offrait une vue imprenable sur le QG de la bande.

— Un jour, je l'ai surpris près de la cabane avec Mathilde justement, ils se disputaient au sujet d'une promesse qu'elle lui avait faite. Elle voulait punir ceux qui avaient fait du mal à Adrien, mais lui voulait simplement *sauver les enfants*. Quand j'ai confronté Adrien, il m'a répondu que cela ne me regardait pas, que de toute façon je ne le croyais pas, ou plutôt que je faisais semblant de le croire. Mathilde est revenue un soir, elle voulait entrer dans la cabane, mais Adrien l'avait verrouillée pour que personne ne puisse y entrer. Ils se sont encore disputés, il lui a demandé de partir, et c'était la dernière fois que j'entendais parler de Mathilde.

Le cadenas bleu brillait sous la lune.

— Cette cabane est maudite, Adrien n'aurait jamais dû l'ouvrir.

Le cœur de Lyse se resserra.

— Nos vies ne tenaient plus qu'à un fil, alors je me suis convaincu que cette histoire d'adultes à punir et d'enfants à sauver, c'était sa façon d'extérioriser, c'était sa façon de guérir. C'était *son* histoire.

La tête de Lyse plongea dans l'épais brouillard. Ses réflexions s'entrechoquaient et les sons produits ne lui disaient rien.

— Mais si mon père y croit, si Adrien y croit, alors on doit les aider.

— Même si c'est vrai, même s'il y avait d'autres enfants avec lui, c'était il y a dix ans.

— Pourquoi ne pas essayer ?

— Parce que ça voudrait dire que mon fils avait peur de me dire la vérité. Ça voudrait dire que je l'ai laissé tomber, que je ne l'ai pas *vraiment* cru, et que c'est trop tard maintenant.

— Peut-être que c'est trop tard, peut-être qu'il n'y a plus rien à faire, mais peut-être qu'il y a une chance que ça soit la seule façon de retrouver les enfants. Nous sommes les seuls à *savoir* qu'il s'est passé *quelque chose*. J'ai besoin de connaître *enfin* la vérité. Pas vous ?

— La vérité n'apporte pas que des bonnes choses…

— Mais ça ne doit pas nous empêcher de la découvrir.

Elias sourit face à tant d'ardeur.

— Pourquoi tu tiens tant à retrouver les enfants ?

— Parce que c'est l'unique façon de ramener mon père à la maison.

Bousculé par la réponse, Elias respira un grand coup. Lyse reprit :

— Il faut qu'on le fasse pour mon père et pour Adrien. Ensemble, on peut les aider à retrouver les enfants. On peut aider Adrien à se libérer de cette promesse. On peut aider Adrien à terminer son histoire.

— Tu es une sacrée fille, Lyse, reconnut Elias en dodelinant de la tête.

Les pas résonnaient derrière la porte d'entrée, les rires voulaient revenir, la cuisine voulait sentir le chocolat chaud. Le cœur d'Elias basculait, poussé par l'envie de céder à la tentation d'y croire à nouveau.

— Adrien ne m'écoutera pas, mais toi… Si tu crois en lui et qu'il croit en toi, alors il t'écoutera.

— Et les autres ?

— Si tu gagnes la confiance d'Adrien, tu gagneras celle de Nathaël. Pour Mathilde… tu trouveras un moyen.

Lyse pinça ses lèvres, prête à relever le défi.

— Elias, est-ce que le mot *Mani* vous dit quelque chose ?

— Non, pourquoi ?

— C'est comme un fantôme qui hante l'esprit de mon père, mais je crois que ça peut nous aider à retrouver les enfants.

— Adrien ne m'en a jamais parlé…

Lyse plongea dans son désordre mental.

— Est-ce que *Mani* existe vraiment ? Ou est-ce que mon père l'a inventé ?

Elias la regarda avec une tendresse soudaine, une envie subite de la protéger, de la prévenir du danger.

— Lyse, je suis certain que tu trouveras les réponses que tu cherches, mais tu dois faire attention. Si tu te laisses entraîner trop loin dans le monde d'Adrien, tu pourrais ne jamais en sortir. Tu comprends ?

Prisonniers des parois, les glaçons tournaient en rond, flottant à la surface, fondant sous la chaleur des paumes d'Elias. Lyse aurait voulu poser ses mains sur les siennes et sentir un instant la chaleur d'un père qui n'avait pas encore oublié qu'il avait un enfant.

— Je crois que je comprends.

Elias sentit son cœur se libérer.

— Alors, d'accord…

Un sourire se refléta sur les deux visages aux yeux embués. Avant de partir, Lyse analysa la carte sur l'écran de son téléphone.

— Tout va bien ? demanda Elias.
— Je crois savoir où est Adrien.
— Si c’est vrai, alors tu es bien la fille de ton père.

CHAPITRE 21

Les Tables de Multiplication

Le bandage pneumatique balaya la terre dans un grand mouvement circulaire. Les cadres des vélos s'étalèrent au pied du portail en fer forgé qui protégeait le lieu des prochaines opérations. Adrien bascula son corps de l'autre côté. La semelle caoutchouteuse de ses chaussures pulvérisa la terre. Nathaël lança le sac à dos par-dessus l'enseigne métallique où était gravé *École pour garçons*. Le paquetage atterrit sur la tête d'Adrien.

— Désolé !

— Dépêche-toi, Mathilde va pas nous attendre !

La troupe traversa la cour où un chêne pédonculé accueillait d'innombrables trous à billes. Ils arpentèrent ensuite les veines du bâtiment scolaire. Malgré l'absence normale d'élèves pour un samedi, les salles de classe paraissaient vivantes et animées. Sur les tableaux noirs, les inscriptions à la craie s'étaient imprégnées pour la nuit des temps. Des alphabets manuscrits, des suites de nombres impairs, des verbes du premier groupe dévoilaient le programme de l'année. Adrien passa la main sur un cahier ouvert de quatre-vingt-seize pages. Des heures entières d'exercice de conjugaison et de multiplication maltraitaient chaque interligne. Nathaël grimaça à la vue de la table du sept.

— Tu l'as toujours détestée celle-là hein ? taquina Mathilde.

— Tu peux parler, tu sais même pas compter !

Adrien referma le cahier avant que les choses ne s'enveniment. De la poussière s'envola en un millier de particules pulvérisées par la lumière paisible du soleil. Et avec elle, une odeur de brioche, de compote. Une odeur de goûter.

Des talons claquèrent sur le carrelage du couloir. Une femme au visage sévère, habillée d'une chemise glissée sous une jupe kaki et

chaussée de petites lunettes rondes, venait de longer la salle de classe pour entrer dans une autre pièce.

— Adrien, c'est elle !

Dans la salle des enseignants, l'institutrice corrigeait les devoirs, barrait les fautes bêtes, pointait les erreurs grossières. En arrière-plan, la télévision diffusait les dernières informations concernant les trois enfants disparus. Un développement inattendu se joua. À la suite d'un témoignage anonyme, l'oncle d'un des enfants, au casier bien rempli (atteinte à la pudeur, port d'arme, ivresse sur la voie publique), venait d'être arrêté. Lors de la perquisition à son domicile (une caravane sur un terrain vague), on avait retrouvé le doudou de sa nièce qu'elle avait au moment de sa disparition. Alors que l'homme clamait son innocence, son avocat tentait de peindre un portrait positif, mais la vindicte populaire l'attendait déjà à la sortie.

La maîtresse ouvrit un tiroir du bureau à l'aide d'une clé et en extirpa une disquette rouge. Le support de stockage amovible glissa dans le lecteur d'un ordinateur et la tête de lecture s'emballa. La femme consignait ses remarques dans un fichier en réarrangeant les microparticules d'oxyde magnétique de la disquette, dans un sens puis dans l'autre. Chaque annotation générait des grattements qui glissaient sous l'épiderme. La bouche de l'institutrice soufflait une fumée de cigarette avec agacement face à ce piteux spectacle d'élèves incapables d'exceller. Elle but une gorgée du café qu'elle renversa bêtement sur l'une des copies.

— Merde !

Le clavier baignait dans une flaque visqueuse. Son bras avait été roussi par les gouttelettes brûlantes de la boisson chaude. Une énorme tâche brune recouvrait sa jupe. Sa main brossa le tissu, mais le mal du marc de café était fait. Elle épongea le bureau sans finesse et marcha jusqu'aux toilettes, les ongles trempés, la mine exaspérée. Mathilde bouillait d'avance à l'idée d'écraser sa gueule dans la faïence, mais elle allait devoir patienter, car Adrien s'était déjà glissé dans la salle commune.

Sur l'écran d'ordinateur, un tableur encapsulait des dizaines de lignes. La barre de défilement passa en revue une liste d'élèves qu'on s'employait à répertorier. Des commentaires les réduisaient à leur condition, ce qui faisait d'eux des élèves dignes d'intérêt, des enfants différents, des profils à haut potentiel, des sujets parfaits. Ils étaient *sensible*, *solitaire*, *distrait*, *agressif, sans repère*. Tout au long de sa carrière, l'enseignante avait repéré celles et ceux qui méritaient une attention particulière. Le prénom d'Adrien faisait la fierté du millésime 1993. Parmi les dernières lignes, les prénoms des trois

enfants disparus apparaissaient en gras.

— Ce sont les mêmes noms que dans le carnet du médecin ? se demanda Nathaël. Qu'est-ce qu'elle fait avec tout ça ?

— T'auras qu'à lui demander, dit Mathilde.

Adrien éjecta la disquette dans un grand bruit mécanique.

— Si l'idée c'est de se faire repérer, tu t'y prends comme un pro !

— C'est la preuve qu'elle sait quelque chose, répondit Adrien en tenant la sauvegarde.

— Reste plus qu'à la faire parler.

Dans les toilettes, la maîtresse avait beau frotter, la tache ne voulait pas disparaître. Agacée, elle releva le menton en direction du miroir. C'est là qu'elle aperçut trop tard le visage de Mathilde. Les giclées marron furent rejointes par des giclées rouges quand son nez percuta le lavabo. Mathilde venait *enfin* de lui écraser la gueule contre la faïence.

— Quoi ? Dit Mathilde en voyant Adrien effrayé par cette attaque. On a pas de temps à perdre. Je la fais saigner. Tu la fais parler.

L'institutrice tenta de ramper jusqu'à la sortie, mais une lame menaçante l'en découragea. Elle recula sur les fesses et s'adossa contre un mur, en état de choc.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

Alors que la lame de Mathilde dansait sous les néons, Adrien plia les genoux pour se mettre à la bonne hauteur.

— Où sont-ils ?

— Qui ça ?

La disquette glissa sous le nez de la maîtresse.

— Les enfants, qu'est-ce que vous avez fait d'eux ?

Un liquide sombre s'écoulait en goutte-à-goutte par le robinet laissé ouvert et se mêlait au sang répandu dans le lavabo.

— Ce n'est qu'une liste…

— Une liste pour faire quoi ?

La sonnerie de la récréation transperça l'établissement.

— J'croyais qu'y avait pas école aujourd'hui, reprocha Mathilde.

— Heu, les copains… interpella Nathaël par l'encadrement de la porte.

Une bille roula dans le couloir jusqu'à ses pieds. Des ombres obéissantes se déplaçaient sur les porte-manteaux au bout du couloir.

— On est pas tout seul.

— Grouille putain ou je m'en occupe, pressa Mathilde.

Adrien empoigna l'institutrice par le chemisier.

— Dites-nous où sont les enfants ! Dites-nous ce que vous en avez fait !

— Mais quels enfants ?

— Ceux qui ont disparu !

— De quoi tu parles ? Je n'ai rien à voir avec ça. Ils ont arrêté le coupable. Ils l'ont dit à la télé. Tu…

Le visage de la maîtresse s'éclaira.

— Tu es le garçon dont on a parlé aux informations.

Le garçon dont on avait parlé aux informations déforma sa bouche sous la colère.

— Vous ne vous souvenez pas de moi ?!

— La maîtresse n'a pas bien révisé, se moqua Mathilde.

— Les copains ? insista Nathaël alors que les ombres se multipliaient au bout du couloir et que les billes roulaient en sa direction.

— Bien sûr que je me souviens de toi, tu étais un de mes élèves.

— Un bon point pour la maîtresse ! félicita Mathilde.

— Pourquoi… Pourquoi tu fais ça ?

— Vous disiez que vous vouliez m'aider… murmura Adrien. Vous m'avez menti.

— Je *voulais* t'aider, Adrien. C'est toi qui ne voulais pas que l'on t'aide.

La sève épaisse avait bouché le siphon et s'écoulait par-dessus bord.

— Tu étais différent. Tu avais besoin d'une autre méthode…

— Demander aux enfants de se punir entre eux ? C'était ça votre autre méthode ?

La lame impatiente de Mathilde tournoya comme un feutre à pointe fine.

— On lui montre *notre* méthode ?

— Il n'y a qu'une façon pour que ça s'arrête, conseilla Adrien.

— Ça vient vers nous, prévint Nathaël, alors que les ombres devenaient des silhouettes en rang deux par deux.

— Arrête tes conneries la Binocle ! Adrien, fais-lui cracher le morceau à cette pute !

L'enseignante agrippa Adrien avec désespoir.

— Attends ! Attends ! Je peux t'aider, Adrien ! Je peux t'aider à tout réparer ! Tu n'es pas un criminel. Tu as juste besoin d'aide.

— Adrien ! cria Nathaël alors que les enfants allaient bientôt vouloir récupérer leurs billes.

— Pousse-toi ! imposa Mathilde en bousculant Adrien, avant d'armer sa lame au-dessus du crâne de la maîtresse.

— Si j'ai fait tout ça, c'était pour ton bien ! justifia l'institutrice. C'était pour te protéger. Tu te faisais du mal. Tu étais un danger pour toi et pour les autres enfants.

Le sang dégoulinait de sa bouche suppliante.

— Laisse-moi t'aider, Adrien. Comme avant, tu te souviens ? Tu

pouvais venir me voir quand tu en avais besoin. Tu dessinais dans mon bureau quand tes parents étaient en retard pour venir te chercher. Tu… Tu… Tu t'es fait un ami ici !

L'œil d'Adrien trembla. La bouche de Nathaël l'imita. Pendant ce temps, les enfants avançaient dans le couloir, en rang deux par deux.

— Adrien, on a la disquette, peut-être qu'on pourrait la laisser…

— Ta gueule, la Binocle ! s'énerva Mathilde.

— Vous jouiez tout le temps ensemble. Vous grimpiez toujours dans l'arbre… La cour de récré, c'était ton royaume. C'est ici que tu pouvais être vraiment toi.

La maîtresse avait modulé sa voix avec bienveillance.

— Rends-moi la disquette, et je ne dirai pas que tu es venu.

Adrien n'avait pas remarqué qu'elle s'était rapprochée.

— Laisse-moi t'aider. Laisse-moi…

La lèvre inférieure d'Adrien tressaillit sous l'impact froid.

— Te punir pour ce que tu as fait.

Le morceau de verre avait transpercé le nombril d'Adrien. Mathilde lâcha un énorme coup de couteau dans l'épaule de la maîtresse, l'obligeant à libérer l'arme sanglante. Elle plongea au secours d'Adrien, mais ses paumes ne parvenaient pas à contenir le flot brillant qui s'échappait du vilain petit garçon et se mélangeait au liquide sombre qui recouvrait le sol.

— Me lâche pas putain !

La maîtresse ramassa la disquette ensanglantée et considéra son élève récalcitrant avec dédain.

— Toutes tes histoires horribles... Tous tes dessins abjects... J'ai toujours su que tu finirais mal. J'avais raison depuis le début. Tu es un monstre. Tu dois disparaître…

La disquette glissa dans sa poche.

— Comme tous les enfants que tu as abandonnés.

Elle sortit un sifflet et souffla sans jamais s'arrêter. Les aigus cisaillaient les nerfs comme le signal qu'il était temps de rentrer dans le rang. Et alors que les paupières d'Adrien se recollaient, le dernier reflet sur sa rétine fut celui des écoliers s'avançant pour l'embarquer.

*

Niché dans un bric-à-brac de chaises, de marchepieds et d'un berceau en chêne blanc, Elias parcourait des souvenirs capturés. Sur la première photo, dans une chambre de maternité, le soir du plus beau jour de sa vie, Elias tenait Adrien dans ses bras. Les draps du lit vide étaient faits. Les infirmiers s'étaient bien occupés de la nouvelle maman, mais elle avait dû s'absenter, pour son bien et celui du bébé. Sur une autre photo, Adrien avait sept ans, vingt-et-un de moins que

son père qui tendait son marteau comme un trophée. Aux côtés d'Anna (les bras chargés d'un panier rempli de graines qui ne pousseraient jamais), ils posaient avec fierté devant la cabane enfin terminée.

Elias entendit la voiture de gendarmerie se garer devant la maison – la porte coulissante de l'atelier était ouverte. Ils étaient deux : une femme et un homme. C'est elle qui posa les premières questions.

— Votre fils est-il là ?

— Non… Que lui voulez-vous ?

— Nous aurions quelques questions à lui poser, au sujet des trois enfants disparus. Était-il avec vous le jour de leur disparition ?

— Vous accusez Adrien d'être impliqué ?

— Nous sommes à la recherche de personnes qui pourraient nous aider. J'aimerais poser quelques questions à Adrien et le faire disparaître de ma liste.

— Quelle liste ?

— Façon de parler. Vous connaissez une certaine Lyse ?

— Je… Elle est à la même fac qu'Adrien… Mais, attendez, je ne comprends pas, vous ne venez pas d'arrêter quelqu'un ?

— Vous avez tout à fait raison, mais mon supérieur ne veut prendre aucun risque.

— Quel risque ? Adrien est un ado, jamais il ne ferait de mal à des enfants. Vous savez ce qui lui est arrivé au moins ?

— Nous connaissons très bien l'histoire d'Adrien. C'est pourquoi il pourrait se révéler être d'une grande aide.

— Bien… Je lui parlerai, mais je pense que vous perdez votre temps.

L'autre gendarme aperçut la carte de visite de l'agente immobilière.

— Vous comptez déménager ? demanda-t-il.

Intriguée par la découverte de son équipier, la femme reprit aussitôt le cours de l'interrogatoire.

— Elias, pourriez-vous me dire ce que vous faisiez le jour de la disparition des enfants ?

— Comment ça ?

— Eh bien, j'aimerais savoir où vous étiez et si quelqu'un pourrait le confirmer.

— Je travaillais, ici.

— Quel genre de travail ?

— Je répare des jouets.

— Les enfants doivent vous adorer !

Elle passa en revue chaque outil dans l'atelier.

— Vous êtes drôlement bien équipés. Je ne saurais même pas dire comment s'appellent tous ces machins.

Scie égoïne, ponceuse orbitale, racloirs, gouges, bédanes et marteaux. Les enfants adoraient Elias.

— Bien, bien, bien… reprit la gendarme. Dans ce cas, cela ne vous dérangerait pas de nous contacter quand Adrien sera de retour, histoire de rassurer mon supérieur ? Cela nous éviterait d'avoir à revenir et de vous interrompre dans votre travail.

— Si cela peut rassurer votre supérieur…

— Merci beaucoup. En attendant, ne déménagez pas ! Oh, une petite chose, vous ne m'avez pas dit où était Adrien ? À la fac peut-être ?

— Non, nous sommes samedi…

— Au temps pour moi, j'avais oublié…

Elle se tourna vers son collègue.

— Les enfants ne vont plus à l'école le samedi.

*

Adrien se réveilla seul dans les toilettes. L'eau noire avait recouvert le carrelage et commençait à couler à l'intérieur de ses oreilles. Il se releva en s'appuyant sur le rebord du lavabo. Depuis combien de temps était-il évanoui ?

Adrien ?

Des bulles se formaient dans la vase sombre qui débordait de la faïence.

Aide-moi.

Malgré sa consistance épaisse, le liquide s'échappait par tous les pores de la plomberie dans un flot lent et continu.

Ne m'abandonne pas.

Adrien tenta de fermer les robinets, mais tout résistait.

— Tu ne devrais pas faire ça.

Dans un coin des toilettes, le petit garçon au masque d'ours écrivait dans son cahier rouge.

— Il vaut mieux attendre en silence, sinon la punition sera pire.

— C'est toi, tu étais à l'hôpital… Pourquoi tu es là ?

— J'ai été puni comme toi.

— Je n'ai pas été puni.

— Alors tu ne devrais pas être ici.

— Viens avec moi, il faut sortir, c'est dangereux.

— Non, je dois rester.

— Pourquoi ?

— Je n'ai pas été gentil aujourd'hui.

La sonnerie de l'école retentit et le petit garçon détala aussitôt. Adrien partit sur ses traces. Les parois du couloir étaient tachées de noir. Le sol s'enfonçait sous ses pieds. Une voix l'interpella :

— Adrien !

— Lyse ? Qu'est-ce que tu fais là ?

Il l'agrippa pour l'extirper de ce piège, mais elle résistait.

— Je suis venue t'aider !

Un filet noir s'écoula par l'une des narines d'Adrien.

— Tu saignes…

Adrien essuya son nez avec sa manche.

— Je suis désolée de t'avoir menti, expliqua Lyse avec sincérité. Je comprends que tu m'en veuilles. Je m'en veux aussi, crois-moi. Mais si tu me laisses te prouver que je suis de ton côté, alors je pourrai t'aider à sauver les enfants. Donne-moi une chance, juste une chance. Je ne t'abandonnerai pas.

Adrien pouvait ressentir la détermination de Lyse. Mais il pouvait aussi ressentir la trahison, le mensonge, le passé qui lui hurlait de ne faire confiance à personne. Il ne pouvait compter que sur Isa, Nat et Mathilde. Mais Isa était morte, et les autres avaient disparu, et le temps s'écoulait, et les murs de l'école se resserraient., et la sève montait si vite qu'ils allaient bientôt finir noyés pendant que les enfants continueraient de pleurer en attendant que leurs mamans viennent les chercher.

— Nat et Mathilde sont en danger, dit Adrien.

— Mathilde est là ?

Un bruit métallique brusqua les sens. Les fondations de l'établissement scolaire grondaient. Le sol montait, les murs se resserraient, les tableaux noirs se brisaient en un millier d'éclats d'ardoise vert foncé. Le bâtiment était en train de changer. Il voulait empêcher Adrien et Lyse de retrouver Mathilde et Nathaël. Une mare sombre s'étendait jusqu'aux pieds des deux adolescents. Le sang d'Adrien fit plus d'un tour et le liquide noir ruissela un peu plus de son nez.

— Mani… grommela Adrien en tentant de contenir l'écoulement.

— Mani ? Où ça ?

Adrien tendit le doigt. Dévoilé par la lumière, un être sombre s'extirpa des toilettes par l'encadrement de la porte trop étroite. Mani avait bien grandi depuis la dernière fois. Son corps avait abandonné les proportions humanoïdes pour une forme plus confuse. Son « masque d'ours » étouffait une tête humide et les deux semblaient avoir fusionné. Il n'était plus question de savoir s'il s'agissait d'un masque *ou* d'un visage. Ses yeux s'étaient remplis de noir. Son buste se déformait sous la houle provoquée par les tourments du liquide sombre qui prenait le contrôle de son corps. Ses bras devenaient des pattes angoissantes. Longues, élancées, elles autorisaient une telle allonge qu'Adrien pouvait déjà sentir la froideur des griffes qui lui servaient de doigts.

Rejoins-moi.

Un gémissement horrible ricocha jusqu'à l'échine.

J'ai besoin de toi.

La créature l'implorait.

J'ai besoin que tu reviennes.

Sans attendre, Adrien partit à l'assaut de Mani. Ce dernier le fit valdinguer d'un énorme coup de patte sous le regard effrayé de Lyse. Adrien chargea à nouveau, mais des tentacules le projetèrent contre la cloison. Lyse l'aida à se relever.

— Mais c'est quoi *Mani* ?

— C'est un monstre.

Les tympans de Lyse tremblèrent à cette révélation. *Mani.* Ce mot bizarre qui se répétait en boucle, ce mot encombrant qui résonnait dans le crâne de son père, ce mot malicieux auquel elle n'avait jamais prêté attention. Mani était…

— Un monstre ?

— Il veut me détruire. Il veut m'empêcher de sauver les enfants.

Lyse arracha la lame d'un massicot de son châssis.

— Dans ce cas, tu auras besoin de ça.

Adrien accepta l'arme blanche. Le premier coup taillada l'une des pattes de Mani, mais Adrien fut pris à la gorge. Lyse s'empara de la lame tombée à terre et tenta d'attaquer à son tour.

— Attention ! cria Adrien.

Alertée par la consigne, Lyse se prit de plein fouet l'énorme coup qu'elle n'avait pas vu venir. Son souffle était de plus en plus rapide alors qu'elle observait Adrien se battre avec Mani dans un chaos improbable. Adrien fut balancé comme un vulgaire jouet contre les bancs du couloir. Il cracha du sang. Lyse pouvait lire la peur sur le visage d'Adrien, face au monstre qui approchait pour le détruire.

— C'est pas possible, dit Lyse avec angoisse. Hé ! Hé !

Mani tourna la tête en direction de Lyse qui s'agitait pour l'attirer. Une fois confinée dans une salle de classe avec le monstre, Lyse zigzagua entre les tables, mais un coup de patte souleva le mobilier et entraîna la chute de la jeune fille. Les pattes gluantes de Mani se collèrent tout autour d'elle comme des ventouses. Sa gueule baveuse renifla chaque parcelle de Lyse. Sa langue poisseuse défia sa proie acculée contre le mur. Le souffle chaud que Lyse sentit sur son cou la terrifia.

Mani hurla de douleur quand Adrien trancha sa langue dans un geyser opaque.

— C'est moi que tu veux !

Adrien attira le monstre à son tour et bloqua la porte de la classe pour y enfermer Lyse et la protéger. Dans le couloir, les deux adversaires se défièrent avant de s'affronter. Adrien frappa sans

relâche, découpant les tentacules qui repoussaient, sous le regard horrifié de Lyse qui assistait impuissante à la scène par le carreau incorporé dans la porte condamnée.

Dans un dernier effort, Mani projeta Adrien contre une colonne de chaises. Diminuée par l'affrontement, la créature s'échappa et un cri d'agonie rebondit sur les parois effritées des crânes adolescents. Lyse supplia Adrien de la délivrer, mais le garçon était déjà reparti à la poursuite du monstre.

Lyse recula quand les pleurs des enfants commencèrent à couler sur son cou. Les gémissements s'échappaient d'un pupitre marqué par les pensées d'un élève différent. Des peines gravées au ciseau, au cutter, au couteau. Alors que les pleurs avaient fondu dans les veines du bois brut, Lyse souleva le plateau. *Arod*, *David*, *Raphaël*, *Isaac*. Des noms déjà lus, déjà entendus. Des noms dans le cahier. Des noms sur les dessins. Des noms gravés, répétant la même histoire, promettant l'unique fatalité.

Celle d'une histoire qui allait mal se terminer.

*

En suivant les flaques noires, Adrien arriva dans la salle de classe. Malheureusement, Mani n'était plus là. À la place du monstre, il y avait des enfants bien assis à leur place. Chemisette blanche et pantalon repassé, ils copiaient les exercices avec assiduité. Ligoté au centre de l'estrade, Nathaël se perdait dans le tableau recouvert de calculs irrationnels.

L'institutrice inculquait les tables de multiplication dans une interrogation surprise sans fin. À chaque mauvaise réponse de Nathaël, les élèves s'approchaient pour lui donner un coup de règle, glisser une lame de cutter, planter une pointe de compas à un endroit qu'ils pouvaient choisir. L'enseignante multipliait les chiffres, jusqu'à ce que les enfants sachent par cœur, jusqu'à ce que ça rentre pour de bon. Après tout, elle voulait le meilleur pour ses élèves.

— Jeune homme, vous copierez cent fois *Je ne dois pas oublier ma table de multiplication*.

— Lâchez-le !

Les élèves formèrent une barrière face à Adrien. L'un d'entre eux tenta de le mordre, mais il avait la bouche cousue. Adrien tenta d'atteindre l'estrade, mais le surnombre fit basculer la rencontre en faveur des moins de dix ans.

— Je veux le silence dans ma classe !

La maîtresse s'approcha d'Adrien, maintenu au sol par des élèves assidus.

— Pourquoi tu es revenu ? Je ne peux plus te laisser partir

maintenant, pas après ce qui s'est passé, expliqua-t-elle en observant Adrien avec dédain. Toi et tes histoires… Tu n'es qu'un enfant capricieux qui se croit mieux que les autres parce qu'il est *différent*. Mais tu n'es rien d'autre qu'un accident de la route, une erreur de la nature, une anomalie…

Les ongles de la maîtresse s'approchèrent des pupilles d'Adrien.

— Un abcès.

Adrien sentit ses globes oculaires s'enfoncer dans leur cavité respective. Il tenta de repousser les avances de la maîtresse, mais ses muscles ne répondaient pas.

— Et je vais retirer cet abcès.

La pulpe rugueuse pressurisa les yeux jusqu'à en extraire la juteuse moelle. Les lentilles de contact de couleur reposaient à présent sur les doigts collants de la maîtresse. Elle scruta ces drôles d'artifices avant de les anéantir. Délestés de leur surcouche inutile, les yeux vairons d'Adrien n'avaient même pas besoin de faire le point pour voir les enfants se soumettre aux caprices autoritaires de leur maîtresse.

— Tu n'es qu'un mensonge. Tu leur as fait croire que tu les sauverais. Mais tu t'es sauvé en les abandonnant. Tu t'es sauvé en les oubliant.

Elle dévoila la disquette.

— Tu penses que c'est la preuve que les enfants ont besoin de toi ? Tu te trompes. C'est la preuve que tu les as abandonnés. La preuve que tu as menti à tout le monde. La preuve que tu t'es menti à toi-même.

Elle écrasa la disquette d'un coup de talon.

— Et ce n'est pas bien de mentir, c'est contre le règlement. À cause de tes mensonges, tes camarades n'ont pas bénéficié de toute l'attention dont ils avaient besoin. À cause de tes mensonges, ils ont échoué. Pour ça, tu mérites une bonne punition.

Les écoliers attendaient la sentence de celui qui leur avait coûté l'épanouissement qu'ils méritaient. Personne n'avait remarqué que Nathaël avait profité de la faute d'inattention pour attraper un cutter et couper ses liens. Il fonça sur la maîtresse, mais le prix à payer pour cet affront fut terrible. Son corps fut immobilisé et son cou se contracta sous l'étranglement d'un foulard maintenu par deux élèves.

— Nat ! hurla Adrien, toujours maintenu au sol. Lâchez-le ! Nat !

D'un coup de pied désespéré, Nathaël fit glisser la disquette tordue vers Adrien.

— Sauve-toi Adrien ! Prends la disquette et sauve-toi !

Les fondations tremblèrent. Creusé par les racines d'un arbre affamé, un trou s'était formé dans le sol. Le liquide noir remontait à la surface.

— Les enfants… Tu dois sauver les enfants…

Écoute-le.

Les tentacules s'emparèrent de Nathaël.

— Je t'avais dit…

Laisse-le partir.

Son visage violacé s'effaçait.

— Je vais enfin être le héros.

Laisse-moi m'occuper de lui.

Nathaël tira la langue une dernière fois et disparut dans la sève noire avant que le trou ne se referme.

— Nat !

L'enseignante releva Adrien pour lui faire admirer les conséquences de son mauvais comportement.

— Regarde ce que tu as fait ! C'est ta faute ! Tu comprends maintenant ?

Alors qu'il était à genoux, Adrien attrapa une paire de ciseaux dans le pot à crayons (qui évidemment se renversa) et la planta dans la cuisse de l'enseignante. Stimulée par la douleur, celle-ci resserra sa prise.

— Avant de disparaître, je veux que tu me dises combien font huit fois sept.

— Cinquante-six, connasse ! répondit Mathilde en plantant la lame de son couteau.

L'enseignante tenta de retirer l'arme de son crâne, tituba jusqu'au bureau et s'écroula sur sa chaise.

— Bien, se réjouit-elle en tentant de garder le contrôle malgré l'acier plantée à travers son cuir chevelu. Le calme est revenu… nous… nous… nous allons pou… pouvoir… reprendre la leçon.

Son visage s'éclata sur le cahier de présence ouvert à la page du jour. Mathilde récupéra son couteau dans un geyser rouge. Privés d'institutrice, les enfants attendaient désormais l'heure de la prochaine récré. Mais l'aiguille s'était arrêtée à 17 h 54 et les murs recommençaient à trembler.

Les élèves s'étaient recueillis auprès de leur maîtresse. Certains fouillaient ses poches à la recherche d'une bille qui aurait été confisquée. D'autres pleuraient la disparition de celle qui avait toujours voulu les aider, même si elle les enfermait dans le noir, même si elle leur ordonnait de baisser leur pantalon. C'était toujours pour leur bien.

Alors que le liquide cobalt s'infiltrait à nouveau dans la classe (recouvrant les murs et déplaçant les chaises), une pensée commune leur vint à l'esprit. Leurs visages se tournèrent à l'unisson. Un élève s'empara du sifflet de la maîtresse et donna l'alarme. De nouveaux enfants en uniforme apparurent dans l'encadrement de la porte. Ils étaient plusieurs dizaines à se déverser dans la classe et à marcher en direction d'Adrien et Mathilde. Le dernier adulte était mort, les

enfants avaient pris le contrôle et cela n'augurait rien de bon.

— Putain de merde, jura Mathilde.

— Il faut sauver Nat !

— C'est trop tard !

Mathilde exfiltra de force Adrien en brisant l'une des fenêtres avec une chaise. Les deux rescapés escaladèrent la grille et se retournèrent. Alors que la bâtisse se fissurait dans un nuage de fumée furieuse, la mélasse noire avala l'arbre au centre de la cour comme une sève gourmande. Prisonnier des bras puissants de Mathilde, Adrien se débattait derrière les barreaux.

— C'est pas possible, c'est pas possible ! Nat ! Nat !

Les larmes creusaient des rivières sur ses joues poussiéreuses.

— T'étais où Mathilde, putain ? T'étais où ?

Mathilde serra Adrien, absorbant toute sa rage. Mais il fallait partir. Ils ne pouvaient pas rester une minute de plus. De l'autre côté de la cour, séparée des autres par un gouffre opaque, Lyse apparut à travers la fumée.

— Adrien ! Adrien !

Adrien hésita à la rejoindre, mais il en fut dissuadé par Mathilde. Déterminée à mettre Adrien en lieu sûr, elle agitait la disquette rouge comme un appât. Adrien regarda Lyse avant de s'emparer de la sauvegarde et d'abandonner les lieux. Mathilde défia la jeune fille alors que l'école disparaissait sous la sève noire.

CHAPITRE 22

Les Magmas

JOUR 7
168 heures après la disparition des enfants

Le deuil flottait en silence à la surface du liquide fruité. Elias venait de servir du jus d'orange dans le verre de son fils et s'apprêtait à remplir le second, au cas où Nathaël passerait. Mais Adrien l'en empêcha, propageant la mauvaise nouvelle.

Alors que la une du journal posé sur la table annonçait la libération du principal suspect, l'arrêt complet des fouilles et la colère des familles des trois enfants disparus, Adrien observait la disquette gondolée. Hier soir, il l'avait glissée dans le lecteur de l'ordinateur. Dans un grattement douteux, l'explorateur avait révélé le contenu cruel. Il n'y avait plus rien. Pas de fichier secret. Pas de preuve accablante. Pas d'enfants à sauver. Le cœur d'Adrien s'était noué sous l'horreur de la vérité : Nathaël s'était sacrifié pour rien.

La sonnette secoua le hall d'entrée. Elias se donna la peine d'ouvrir. Sur le pas de la porte, une jeune femme vêtue d'un tailleur, chignon impeccable, dossier à la main, armait son plus beau sourire.

— Bonjour, je suis Clémence de l'agence immobilière. Vous avez laissé un message sur notre répondeur et comme j'étais dans le quartier, je me suis dit qu'on pourrait faire connaissance et discuter de votre projet. Nous pourrions même commencer l'estimation de votre bien.

La confusion flottait.

— Je peux repasser un autre jour, si vous préférez.

— Non, non, entrez, entrez. Clémence, c'est ça ?

— C'est ça !

Les talons aiguilles claquèrent sur le parquet et l'évaluation commença sans attendre.

— C'est très joli chez vous, Elias.

— Je n'y suis pas pour grand-chose.

— Tu veux vendre la maison ? interrompit Adrien depuis la porte de la cuisine.

Elias s'excusa avant de rejoindre son fils.

— Je croyais que ça te rassurait qu'on reste ici.

— Adrien, la maison est grande, les factures s'empilent…

— Je sais, c'est moi qui m'en occupe pendant que tu restes dans ton atelier à réparer tes jouets stupides dont plus personne ne veut… Tu vends la maison et tu ne me dis rien ?

— Parce que toi, tu me dis tout ? reprocha Elias alors que les yeux vairons de son fils apparaissaient dorénavant sans artifice.

Adrien secoua la tête d'agacement.

— Les gendarmes sont passés hier, dit Elias. Ils voulaient te parler au sujet des enfants. Ils pensent que tu pourrais les aider, mais je crois surtout qu'ils pensent que tu pourrais être impliqué. Ils m'ont parlé de Lyse aussi. Elle était avec toi ?

— Lyse ? Pourquoi ? C'est toi qui lui as parlé de Mani ?

— Je ne sais pas même pas c'est quoi Mani ! Ce que je sais c'est que Lyse veut t'aider. On veut t'aider. Qu'est-ce qui s'est passé ? Où est Nathaël ? Qu'est-ce qu'il lui est arrivé ?

Adrien serra les poings. Elias continua :

— Cette maison te fait souffrir…

Il jeta un œil à l'entrée où attendait sagement Clémence (en vérité, elle prenait déjà des notes).

— Il nous faut un nouveau départ.

— C'est Mamie qui t'a dit ça, hein ?

— Je veux simplement t'aider.

— En me refusant la vérité ?

— Mais quelle vérité, bon sang ?

— Tu veux que j'oublie Maman.

— Arrête avec ça…

— Pourquoi je devrais arrêter de chercher la vérité ? Hein, pourquoi ? Si tu tiens vraiment à moi, dis-le-moi !

— Tu veux la vérité ?

La sommation fit vaciller Adrien.

— Tu veux vraiment savoir pourquoi elle est partie ?

— OUI !

— Elle n'est pas partie à cause de toi ou des créatures dans le forêt. Elle n'a pas été *enlevée* par les *monstres.* Elle est partie parce qu'elle avait peur. Elle est partie parce qu'elle a abandonné. Elle est partie parce qu'elle *t'a* abandonné !

— Tu mens.

— Oui, nous sommes tous des menteurs et Adrien est *celui qui décide* ce qui est vrai et ce qui ne l'est pas. Tu veux *vraiment* connaître toute la vérité sur ta mère ?

Adrien hocha la tête avec plus de difficulté qu'il ne l'aurait imaginé, le corps alourdi par la crainte de s'abreuver enfin de la vérité qu'il réclamait comme un assoiffé. Ça tombait bien, Elias allait lui en servir une carafe complète.

— Elle entendait des voix qui lui faisaient faire n'importe quoi. Elle ne croyait plus personne, ni les médecins, ni ses parents, ni moi. La seule chose en laquelle elle croyait, c'étaient ses histoires de plus en plus morbides, de plus en plus improbables. Des histoires qui lui faisaient perdre la tête. Et au lieu de te protéger, elle t'entraînait dans sa spirale. Elle t'emportait dans son putain de monde devenu incontrôlable !

Le retour de force submergea Adrien.

— Elle te faisait plonger avec elle.

Une goutte de pluie frappa le carreau fissuré de la cuisine.

— Et quand tu as disparu… Que tu avais *vraiment* besoin d'elle… Qu'est-ce qu'elle a fait ? Elle a fui ! Elle a abandonné !

La colère d'Elias se noya dans un rire désespéré.

— Elle a abandonné…

— Elle a promis qu'elle reviendrait m'aider, murmura Adrien en touchant son pendentif.

— Elle ne reviendra pas.

— Qu'est-ce que tu en sais ? Tu sais où elle est partie ?

— Non Adrien, je ne sais pas où elle est partie. Personne ne sait où elle est partie et je ne veux pas savoir parce que je m'en fous Adrien, d'accord ? Je. M'en. Fous. Elle n'existe plus depuis qu'elle est partie. Elle n'existe plus.

— *Elle n'existe plus,* répéta Adrien avec un sourire.

— Tu comprends très bien ce que je veux dire.

— La vérité, c'est que ce n'est pas elle qui as arrêté de croire en moi. C'est toi qui as arrêté de croire en elle.

— Bon sang, Adrien…

— C'est toi qui a arrêté de croire en nous.

La voix inquiète de Clémence s'éleva depuis le couloir.

— Tout va bien Elias ?

Porté par la colère, Adrien abandonna la maison tout entière à son père et sa foutue agente immobilière. Clémence allait enfin pouvoir commencer son estimation. Les tapisseries décollées, les étagères vides, les portes fermées à clé. Tout pouvait bien être vendu. Tout pouvait bien être liquidé.

Tout pouvait bien disparaître.

*

Un message de Lyse secoua le téléphone.

Comment tu vas ? C'était le bordel hier à l'école. Tu avais raison, je pensais tout savoir. Je commence à enfin comprendre. Je peux t'aider à affronter ceux qui t'ont fait souffrir et retrouver les enfants.

Je dois régler ça seul.

On peut le faire ensemble !

C'est trop tard.

Pourquoi ?

Parce qu'ils mentent tous.

Adrien défia la maison de ses grands-parents. Des ondes émanaient des fenêtres. On pouvait entendre des gens hurler. La porte d'entrée s'ouvrit sans résister. Adrien traversa le vestibule et s'approcha du salon. Les cris étaient plus forts. La lumière plus intense. L'origine du vacarme se révéla.

Le film de guerre s'acharnait sur les pauvres soldats, pris en tenaille par les forces adverses. Entre deux cris de ralliement et trois tirs de mortier, Adrien soupira de soulagement. Ses lèvres déposèrent une bise sur le front de son grand-père.

— Papy, où est Mamie ? Je dois lui parler, c'est à propos de Maman.

Adrien crut déceler un battement de paupière, un frémissement de lèvre, un léger sursaut dans l'âme de son grand-père. Mais Abraham ne bougeait plus depuis longtemps.

Dans la cuisine, des cartons s'empilaient dans un bazar inhabituel. Quelqu'un avait commencé un grand ménage de printemps. À l'intérieur du seul carton non scellé, la photo de la petite Anna confisquée par Sarah lors du dernier dîner en famille tentait de disparaître dans un vrac d'objets ayant appartenu à quelqu'un qui n'était plus là. Un foulard en lin, un cendrier en pâte à sel, des pinceaux dont les poils s'effilaient sous la peinture jaune sèche. Adrien plongea sa main quand un coup de feu éclata.

La bataille rangée faisait rage et Abraham était plongé dans le dernier acte qui allait façonner le destin du monde. Quelque chose différait dans la configuration du salon. Quelque chose qui avait changé pendant qu'Adrien avait le dos tourné. Son grand-père n'était plus assis dans son fauteuil fétiche. Et aussi loin que la mémoire d'Adrien ne puisse lui jouer des tours, cela n'était jamais arrivé.

— Papy ?

Un murmure rauque butait contre la gorge de son grand-père,

mais rien n'en sortait. Rien n'était sorti de la gorge d'Abraham depuis dix ans. Depuis qu'il s'était effondré dans ce fauteuil, quand le téléphone avait sonné et qu'il avait compris que sa fille ne reviendrait jamais.

Quelque chose dormait sous la couture et les boutons du fauteuil libre. Quelque chose qui méritait que le tissu de l'assise soit découpé avec des ciseaux. Les fils lâchèrent, les fibres cédèrent et le fauteuil ouvrit grand la bouche. Des dizaines de courriers marinaient dans les entrailles du siège comme des reliquats que le temps n'avait pas digérés. Les mains d'Adrien plongèrent dans le magma de papier et en extirpèrent une première enveloppe décachetée.

Elle contenait une lettre.

Une lettre adressée à ses grands-parents.

Une lettre écrite par sa maman.

Papa, Maman,

Ce matin, la pluie était belle. Je l'ai observée pendant des heures à travers la fenêtre de l'hôtel. Je suis sortie faire quelques courses. Il y avait une drôle de photo sur la bouteille de lait. Un visage que je connaissais. Sur le chemin, quelqu'un m'a suivi. Quand je suis rentrée, les choses avaient bougé. Je crois qu'ils ont un double des clés. Je peux les sentir me toucher la nuit. Leurs doigts crochus me frôlent la plante des pieds. Je les entends gratter à la porte. Ils viennent pour moi. Ils viennent me chercher. Ils viennent m'enlever, mais je suis prête. Je vais enfin pouvoir le retrouver. Mon amour. Mon chéri. Mon petit garçon plein d'imagination.

Ils viennent le libérer.

Ils viennent me tuer.

Est-ce que Papa regarde toujours autant la télé ?

Anna

Quinze minutes plus tard, les bras chargés de provisions, Sarah poussa un petit cri.

— Adrien ! Tu m'as fait peur…

Elle regarda à gauche, à droite, à la recherche de quelque chose qui aurait bougé, qui aurait disparu ou qui serait revenu.

— Tu aurais dû me prévenir que tu passais, reprocha-t-elle en déposant le sac de courses là où il y avait encore de la place. Comme tu le vois, j'ai décidé de faire un peu de rangement dans la maison. Il y a beaucoup trop de vieilleries. Tu sais comment c'est : on entasse, on entasse…

— Tout le monde fait ça.

— Quoi donc ?

— Garder les choses qu'on devrait jeter. Jeter des choses qu'on devrait garder. Tu as beaucoup de choses à jeter ?

Sarah prit soin d'éluder la question en scellant le dernier carton.

— Je t'aurais bien invité à manger, mais c'est un tel fouillis ici, je ne saurais même pas retrouver ma cocotte.

Elle traça un sourire qui murmurait « Tu peux t'en aller maintenant ».

— Laisse-moi t'aider, proposa Adrien. Je n'ai pas prévu de quitter la ville tout de suite. J'ai encore le temps avant de prendre *un nouveau départ*.

Le petit-fils avait déjà investi le plan de travail.

— Si on préparait une bonne purée ?

*

Dans la poussière du bureau de son père, Lyse passait en revue les éléments d'enquête épinglés aux quatre coins. Avec résignation, elle détacha chaque photo, démêla chaque fil, dénoua chaque nœud. Elle observa la dernière photo ondulée d'Adrien le flibustier, avant de lui faire rejoindre le reste. Son visage se pinça d'un cruel sourire quand elle affronta la réalité. Toute la folie d'une vie rentrait dans une sacoche en cuir.

Elle toussa. La poussière se souleva. La pièce méritait un bon bol d'air frais. Aussi porte et fenêtres de toit furent grandes ouvertes. Cette source inédite d'oxygène et de lumière éveilla une facette inattendue de la pièce : claire, spacieuse, printanière. Les poutres s'étirèrent dans un profond soulagement.

Revigorée par ce nouveau climat, Lyse détacha la plaque de liège, support éternel à l'obsession paternelle. Dans la charpente mise à nue, un morceau de polystyrène recouvrait un recoin. Et sur celui-ci, il y avait une photo sur laquelle Marc jubilait de sa victoire à l'une des nombreuses parties de Scrabble avec sa fille – à vrai dire sa dernière. Comme le polystyrène était solidement collé au bois, Lyse se mit à gratter pour dévoiler ce qui était derrière.

Un coffre-fort (comme ceux qu'elle tentait d'ouvrir dans les chambres d'hôtel pendant les vacances d'été) protégeait son contenu par un code à quatre chiffres. Lyse tourna la molette, en vain. Elle regarda à nouveau la photo, écouta ce qu'elle avait à dire, déchiffra ce que son père essayait de lui faire comprendre, quel mot étrange il allait bien pouvoir placer sur le plateau de jeu. De sa poche, Lyse sortit les quatre jetons récupérés à l'institut.

$$M_2 ; A_1 ; N_1 ; I_1$$

Elle reprit les valeurs de chaque lettre et tourna les molettes crantées. *Clic !* Le système de sécurité accorda un son qu'il n'avait pas émis depuis longtemps. La curiosité de Lyse se faufila dans les entrailles sombres du coffre. À l'intérieur, il y avait quelque chose

qu'un petit garçon lui avait confié. Quelque chose qu'elle avait fini par oublier. Quelque chose qu'elle avait donné à son père, sans qu'il le sache, dans l'espoir fou que cela l'aide à sauver tous les enfants.

*

Les volutes dansantes s'échappaient des entrailles du volcan de pommes de terre. La purée était chaude, fumante, prête à érupter. L'odeur de potager s'engouffrait dans les narines dilatées d'Adrien. La première bouchée ne fut pas portée tout de suite.

— Mamie…

Adrien forma un trou dans la purée.

— Pourquoi Maman est partie ?

Un trou qui aspirait tout.

— Adrien, voyons… Tu sais pourquoi elle est partie.

— Non, je ne sais pas. Tout le monde *sait*, mais moi, je ne sais pas.

— Alors peut-être que ça vaut mieux ainsi, dit-elle sur un ton définitif tout en débarrassant la table et le plancher.

Adrien lui agrippa le bras et porta son regard sur le carton dans lequel la photo dormait profondément.

— Tu veux me cacher la vérité, toi aussi ?

— Adrien, il n'y a rien à dire sur ta mère que tu ne sais déjà. Elle s'est enfuie de la clinique alors que tu avais disparu et elle n'est jamais revenue. Elle s'est évaporée sans rien dire, sans laisser de mot, sans expliquer son geste. Je sais que tu voudrais que ça soit plus que ça, mais ça ne l'est pas. Tu dois l'accepter. Tu dois tourner la page.

— C'est pour ça que tu veux nous faire partir ?

— Pardon ?

— Papa veut vendre la maison. Je sais que tu lui as mis ça en tête. Qu'est-ce que tu caches ?

Adrien posa sa main sur le carton dans lequel Sarah n'avait pas réussi à tout mettre. Il restait quelque chose d'Anna dans cette maison. Quelque chose qui ne voulait pas s'en aller.

— Tu dis qu'elle est partie sans rien dire, mais je sais qu'elle est venue ici.

Adrien extirpa son pendentif en forme de jonquille, détacha une moitié et l'exposa comme une pièce à conviction.

— J'ai trouvé ça chez vous, il y a dix ans. Je pensais que c'était un message pour me dire qu'elle reviendrait m'aider, mais en vérité c'était un message pour me dire qu'elle ne reviendrait jamais.

Sarah dévisageait le bijou comme un traître.

— Adrien, combien de fois as-tu essayé de la retrouver ? Tout le monde l'a cherchée, tout le monde a essayé.

— Toi aussi Mamie, tu as essayé ?

L'enveloppe glissa en évidence, plongeant la grand-mère maternelle dans un effrayant précipice charnel, tordant son visage, déplaçant ses rides.

— Tu savais où elle était.

La main flétrie n'osait pas toucher la preuve accablante.

— Comment tu…

— Je n'en ai pas qu'une Mamie. Je les ai toutes.

— Adrien, tu ne dois pas les ouvrir.

— Où est-elle ?

— Arrête Adrien, s'il te plaît. Arrête de remuer le passé.

— Où est Maman ?

Les lèvres sèches de la matriarche ne laissaient rien passer.

— Dis-lui, Sarah.

La voix oubliée d'Abraham avait jailli du salon.

— Le petit a le droit de savoir.

— Abraham comment tu… C'est toi qui as gardé ces lettres ? Pourquoi ?

— Parce que c'est notre fille, Sarah. C'est notre fille chérie et tu l'as laissée partir.

Sarah serra la mâchoire à s'en briser les molaires. Aspirée par le fond du gouffre, elle desserra son cœur.

— La nuit où elle s'est échappée de la clinique, j'ai entendu du bruit dans le grenier. C'était elle. C'était comme quand elle était petite. Je l'entendais se déplacer. Je l'entendais murmurer. Je l'entendais gratter. Elle grattait tout le temps.

Les tendons de Sarah se contractèrent à ce souvenir qui glissait en va-et-vient tel un fil métallique dans ses veines.

— Quand j'ai ouvert la porte, elle leur parlait. Elle était convaincue que ces *choses* t'avaient kidnappé pour la punir. Elle était persuadée que la seule façon de te faire revenir, c'était que ces *choses* la prennent à ta place.

Le cratère de légumes se déforma. Des roches de patates se décrochaient des parois, sombrant dans l'abîme du modeleur de mondes. Des bulles remontaient à la surface de la sauce salée.

— Tu ne l'as pas empêchée de partir ?

Elle tourna son visage vers Abraham.

— Rien ne pouvait la retenir…

— Tu n'as même pas essayé…

— Je lui ai donné un peu d'argent, quelques affaires et elle est partie.

— Elle t'a dit où elle allait ?

Sarah secoua la tête et frôla la correspondance avant de prolonger sa confession.

— Au début, elle écrivait chaque jour depuis un endroit différent.

Puis ses lettres devenaient incompréhensibles. Elle écrivait de moins en moins souvent… Et un jour, je n'ai plus rien reçu.

— Alors tu les as reçues quand j'étais revenu…

— Adrien, crois-moi, ça n'aurait servi à rien.

— Servi à rien ? Ça aurait servi à la retrouver. Ça aurait servi à savoir qu'elle était en vie. Elle ne sait même pas que je suis rentré à la maison. Elle est peut-être toujours là, quelque part, seule, à espérer que je revienne.

— Elle ne voulait pas qu'on la retrouve Adrien, tu comprends ?

— Qu'est-ce que tu en sais ?

— Ce que je sais Adrien, c'est qu'après tout le mal qu'elle t'a fait, ta mère ne mérite pas de te revoir.

— Alors c'est ça, tu veux la punir ? Mais c'est vous qui lui avez fait du mal ! Vous ne l'avez jamais crue ! Vous disiez qu'elle mentait !

La paume de Sarah éclata la nappe fleurie en plastique.

— Mais elle mentait ! Ses histoires de monstres, ses créatures imaginaires, ses terreurs nocturnes… Toute sa vie n'était qu'un mensonge !

Elle étrangla la serviette de colère. Adrien n'avait jamais vu sa grand-mère en colère.

— Sa *maladie*… murmura-t-elle sur un air narquois.

— C'est pour ça que tu as jeté tout ce qu'il restait d'elle ? Parce que tout n'était qu'un mensonge pour toi ? Tu l'as fait disparaître pour me protéger, mais c'est la seule qui croyait en moi !

— *Ton père* croit en toi.

— Il fait *semblant* de croire en moi. *Maman* croyait en moi.

— Elle croyait *trop* en toi. Adrien, tu n'as plus besoin d'elle.

— Mais elle a toujours besoin de moi.

Adrien quitta la table sans même terminer et ricocha dans l'encadrement de la porte sans voir la larme sur la joue de son grand-père. Pendant que Sarah se liquéfiait dans sa cuisine pleine de mensonges, Adrien abandonna les braises de la maison.

*

Mathilde attendait au coin de la rue, à quelques mètres de la maison d'Adrien.

— Hé.

— C'est l'heure, annonça Adrien.

— Hmm, d'accord, l'heure de quoi ?

— C'est l'heure d'en finir.

Cette déclaration formelle provoqua chez Mathilde un sourire de satisfaction. Le duo était de retour et des têtes allaient tomber. Ils marchèrent jusqu'à la maison. Une lumière jaillissait de la cabane

grande ouverte. L'auteure de l'effraction marquait sa silhouette familière.

— Tu veux que je m'en occupe ? proposa Mathilde.

— C'est bon, refusa Adrien en levant sa paume. Je vais lui parler.

— Tu fais confiance à cette tarée qui t'a caché la vérité ?

— Elle m'a aidé à l'école…

— T'es sûr que c'est pas plutôt elle qu'a ramené Mani ?

La silhouette bougea légèrement. Mathilde posa sa main sur le couteau.

— Je la laisserai pas te baiser deux fois. Pas après ce qu'est arrivé à la Binocle.

— T'es sérieuse ?

— Tu veux vérifier ?

— C'est une menace ?

— Plutôt une mise en garde. Oublie pas qui est de ton côté.

À l'intérieur de la cabane, les choses avaient bougé. La tapisserie s'était décollée, les crayons s'étaient renversés, les livres n'étaient plus à leur place. Tout paraissait plus sombre depuis la dernière fois. Tout paraissait contrarié. Lyse avait fait entrer les ombres et le temps perdu. Elle observait la carte et tenait le cahier.

— Tu avais vraiment tout préparé.

Elle pointa la croix qui marquait l'école.

— Ce *monstre* qui nous a attaqués… *Mani*…

Elle se retourna.

— Tu as dit qu'il voulait te détruire, qu'il voulait t'empêcher de sauver les enfants…

— Comment tu es entrée ?

Lyse déposa la copie de la clé bleue sur la table à dessin qui n'avait jamais grincé auparavant. Cela fendit le cœur d'Adrien et la prémonition de Mathilde lui parut imminente.

— Tu as fait un double ? Quand ça ?

— Après l'hôpital… Écoute, je suis désolée de ne pas avoir été honnête dès le début, mais tu dois entendre mes raisons. Donne-moi *enfin* une chance de m'expliquer… De *vraiment* m'expliquer.

— Tu m'as menti Lyse… Pourquoi je t'écouterais ?

— J'ai découvert quelque chose qui peut nous aider à retrouver les enfants, mais j'ai besoin de toi pour comprendre. C'est justement à propos de Mani…

Les mains de Lyse s'agitèrent dans la sacoche en cuir.

— C'est ma faute, dit Adrien. C'est à cause de moi si Mani est revenu.

— Mon père avait compris que Mani était la clé, il faut qu'on découvre où il se cache et…

— T'as entendu ? Je suis celui qui a fait revenir Mani.

— Mais mon père…

— Mais bordel, pourquoi tu me parles de ton père ?

La cabane trembla.

— Je peux t'aider.

— Personne ne peut m'aider. Tu veux savoir pourquoi ? Parce que je suis une *erreur*, une *anomalie*. Je dois régler ça tout seul !

— Tout seul ? Et Nathaël ? Et Mathilde ?

Une ombre se déplaça entre les branches, prête à entrer pour faire taire cette sale curieuse. Le bois craqua. Adrien attrapa Lyse par le bras pour l'escorter vers la sortie, mais les pieds de Lyse ne bougèrent pas d'un millimètre.

— Il faut que tu partes, Lyse !

Lyse se libéra et ses mains effectuèrent un grand tour d'observation sur les plans, les dessins, les secrets.

— Tu penses tout savoir, hein ?

Les poings d'Adrien se serrèrent.

— Ferme-la…

Tout était en désordre. Tout était mélangé.

— Tu penses tout savoir, mais tu ne sais rien.

— Je t'ai dit de la fermer !

La cabane trembla encore plus fort. Mais Lyse restait insensible aux menaces et riposta.

— Tu veux connaître un secret ? Quelque chose que tu ne sais pas ?

Le caoutchouc des baskets se colla aux lattes.

— C'est mon père qui t'a retrouvé.

L'humidité des roches envahit les narines.

— C'est mon père qui t'a sorti de ton trou.

— Quoi ?

Lyse parut immense dans cette cabane trop étroite pour deux.

— Mais quand je t'écoute, je me demande pourquoi il s'est autant investi. Pourquoi il y a passé ses jours et ses nuits. Parce qu'il voulait faire son boulot ? Parce qu'il voulait prouver quelque chose ? Je n'ai jamais su et je ne saurai probablement jamais.

Les lames gondolaient. Les planches s'étiraient.

— Mais ce que *je sais*, c'est qu'il a tout abandonné pour toi. Sa carrière, ses amis, sa famille. Tout. Et moi, une gamine de huit ans toujours collée à ses baskets, j'ai fini par être obnubilée par ton histoire. Pourquoi ? Parce que je voulais que mon papa te retrouve. Parce que je voulais retrouver mon papa. Et tu sais quoi ? Il l'a fait. Il t'a retrouvé. Il a perdu son travail, il a perdu sa santé, il a perdu ses enfants. Il a tout perdu pour te retrouver. Mais ce n''était pas fini. Oh non, bien sûr que ce n'était pas fini. Ça aurait été trop simple. Tu lui

as dit qu'il y avait d'autres enfants. C'était hors de question de ne pas les retrouver eux aussi. Mais sans aide, c'était impossible. Pour les autres, tes histoires ne tenaient pas debout et au fond, tu ne voulais rien dire. Tu voulais tout dissimuler. Tu voulais tout oublier. Alors tu as trahi mon père… Tu as trahi celui qui t'avait sauvé. Tu as trahi le seul qui croyait en toi. Tu as fini par convaincre les autres que mon père mentait, alors qu'il était le seul à t'avoir écouté. Mais il n'a jamais abandonné. Parce que s'il y avait un enfant à sauver, peut-être qu'il y en avait d'autres. Peut-être qu'il y en avait…

Des milliers.

— Il répétait sans cesse qu'il devait les sauver.

Des millions.

— Les sauver tous.

Adrien serra les poings.

— Il a fini par devenir prisonnier à son tour. Enfermé au milieu des tordus et des cinglés, ça l'a pourri de l'intérieur. Son esprit est devenu une boîte vide où résonnent les délires d'une obsession impossible à satisfaire. Aujourd'hui, il ne reste plus rien du père que je connaissais.

Une larme de colère roula sur la joue creusée de Lyse avant de sombrer entre ses bras écartés qui dévoilaient l'évidence de sa présence.

— Après toutes ces années à le voir disparaître, j'ai décidé que c'était à moi de l'aider à retrouver les enfants. Et que pour les retrouver *eux*, j'allais te retrouver *toi*. Je me suis barrée de chez ma mère dès que j'ai pu et je suis revenue dans cette ville que je déteste de toutes mes tripes, dans cette maison maudite où il restait encore un peu de lui, encore un peu de toi, encore un peu d'espoir.

Adrien secoua la tête pour désapprouver le récit.

— C'était ça ton plan…

— Si je t'avais dit qui j'étais, tu m'aurais sûrement envoyée balader. Je ne pouvais pas prendre ce risque. Je me suis dit que tu me dirais peut-être quelque chose que je ne savais pas, quelque chose qui me mettrait sur la voie. Mais j'ai fini par comprendre que ça ne serait pas suffisant. J'ai fini par comprendre qui tu étais vraiment. J'ai fini par m'attacher à toi et *tes histoires qui ne tiennent pas debout*. Alors oui, retrouver celui qui pouvait sauver mon père…

Son rictus s'évapora de désœuvrement.

— C'était ça mon plan.

Le brasier de Lyse se propagea sous les planches et mourut à quelques centimètres d'Adrien.

— C'est trop tard, condamna le jeune homme. Tu peux dire à ton père qu'il n'y a plus d'enfants à sauver. Nous n'avons besoin de personne, car personne ne peut nous comprendre.

— Moi je peux vous comprendre ! J'étais avec toi à l'hôpital. J'étais avec toi à l'école. J'ai entendu ces choses que je n'étais pas censée entendre. J'ai vu ces choses que je n'étais pas censée voir. Je ne sais pas ce que c'est exactement, mais je suis prête à le découvrir avec toi. Parce que moi aussi, j'ai besoin de *vraies* réponses. Tu dois juste me laisser entrer dans ton monde. Et quand tout sera terminé, peu importe ce que j'aurai trouvé, je te laisserai tranquille. Je partirai.

— Non Lyse, tu dois partir *maintenant*.

Adrien campait sur sa position, abandonnant Lyse à ses histoires de père en peine. Mais un rire nerveux souleva son épiderme alors que Lyse sombrait dans le vide avec hystérie.

— Tu m'as tout pris.

Elle touchait l'inéluctable.

— Mon père t'a rendu ton père, mais en échange…

Elle touchait l'indicible.

— Tu m'as pris le mien.

Cette conclusion fusilla Adrien.

— Au fond…

Elle s'était rapprochée sans que la cabane ne s'en aperçoive.

— Tu es toujours ce gamin apeuré qui se réfugie dans ses histoires parce qu'il n'est pas capable d'affronter la réalité. Tu t'es créé ton petit monde confortable en espérant pouvoir tout contrôler.

Lyse défiait les dessins, la cabane, l'univers entier.

— Mais ce monde n'est qu'une façade qui ne demande qu'à s'écrouler. Tu luttes pour te cacher mais tu ne vois pas qu'en voulant te protéger, tu détruis ceux qui t'entourent ? Tu dois affronter la réalité !

— Il faut que tu t'en ailles Lyse, avant qu'il n'arrive quelque chose…

— Elle est là c'est ça ? Mathilde ? Très bien ! Laisse-moi la voir !

Lyse hurla, les bras ouverts, la rage aux yeux, les larmes aux dents.

— Allez Mathilde ! Sors de ta cachette ! Paraît que tu es une dure à cuire ? Montre-moi ce que tu as dans le ventre !

Une étincelle rebondit sur le tranchant d'une lame aiguisée. La rage s'écoulait entre les crocs d'une mise en garde qui n'attendait qu'un seul mot pour arracher les tripes à cette chienne.

— Tu n'as pas besoin de la voir.

— Alors, laisse-moi voir Nathaël. Laisse-moi lui parler, au moins une fois. Tu dois bien ça à mon père…

— C'est impossible.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il a disparu.

La révélation secoua Lyse qui cessa de défier l'univers.

— Jamais tu ne laisseras quelqu'un t'aider. Jamais tu ne laisseras

quelqu'un *entrer dans le monde d'Adrien*.

Elle libéra son âme de l'encombrante sacoche en cuir.

— Qu'est-ce que c'est ? se méfia Adrien.

— C'est *mon secret*. Tout ce que mon père a rassemblé sur toi. Ce qu'il a vu. Ce qu'il a entendu. Ce qu'il a compris, ou essayé de comprendre. J'étais venue tout te montrer, pour qu'ensemble on puisse retrouver tous les enfants : ceux du parc, ceux qui étaient avec toi… Peut-être que la réponse que tu cherches est à l'intérieur. Fais-en ce que tu veux. Lis tout. Brûle tout. Je m'en fous. Au moins, je pourrai quitter cet enfer en me disant que j'aurais tout fait pour sauver mon père.

La sacoche s'écrasa dans un fracas libérateur.

— De toute façon, continua Lyse, tout le monde a abandonné.

Elle scruta une dernière fois les secrets de la cabane.

— Tout ça n'est qu'un putain de mensonge. Même toi, tu fais semblant. La vérité, c'est que tout le monde s'en fout.

Une flamme s'échappa et la jeune fille disparut dans un nuage de fumée.

— Personne ne veut sauver les enfants.

Adrien défiait la sacoche avec fébrilité. Les branches s'agitèrent et Mathilde glissa son couteau à la ceinture.

— Je sais pas ce qui m'a retenue.

— C'est vrai Mathilde ?

Les pensées d'Adrien martelaient le colis piégé et ricochaient dans la cabane devenue vieille, poussiéreuse, désordonnée. Réelle.

— Tout ça n'est qu'un putain de mensonge ?

CHAPITRE 23

La Mémoire de l'Eau

La maison du vieil homme n'émettait plus aucun bruit. Plus de portail qui grinçait. Plus de bois qui craquait. Plus de chien qui aboyait. Les volets s'étaient refermés sur eux-mêmes et des outils jonchaient la cour en friche. Quand Adrien ramassa les lambeaux du ciré jaune, son mauvais pressentiment se transforma en évidente révélation. Le vieil homme n'était plus là.

Que fais-tu ici ?

Mani l'avait emporté avec lui.

Tu ne devrais pas être ici.

Un aboiement l'exfiltra de ses pensées. Par miracle, le chien fidèle avait survécu, mais il était en mauvais état. Sa hanche boitait, sa langue pendait, son poil collait.

— Tu es vivant…

L'animal épuisé se consola dans la chaleur d'Adrien.

— Il me manque à moi aussi.

Adrien s'assit sur les marches du porche et déplia la dernière lettre d'Anna. Une seule phrase en guise d'avertissement funèbre : *Ne touche pas la cime des grands arbres*. Le soleil tapait fort. Les nuages endormis dévalaient des pentes endiablées. Au cœur de la forêt, les sapins formaient des murailles infranchissables. Le cerveau grillé par l'astre de feu, Adrien commençait à tourner de l'œil quand un grattement l'extirpa de sa torpeur. Le son s'échappait depuis l'intérieur de la maison.

Adrien tambourina sur la porte, mais cela restait sans réponse. Le grattement occupait tout l'espace crânien. Ça grattait de plus en plus fort. Ça implorait.

Dans l'entrebâillement, Adrien aperçut une silhouette se faufiler entre les meubles. Il y avait quelque chose qui courait. Toc ! Toc !

Toc !

— C'est toi Ephraïm ?

Ça frottait dans l'air.

— Ouvre-moi.

Ça grattait dans la tête.

— Ouvre-moi, bon sang !

Ça voulait entrer.

— J'ai pas le droit d'ouvrir aux grandes personnes.

— Je suis pas une grande personne.

— T'es plus grand que moi.

Ça voulait sortir.

— Bordel, Ephraïm, c'est moi, Adrien ! Je veux juste éteindre ce bruit !

— Quel bruit ?

— Il y a un nouveau message. Je dois le lire.

— Tu ne dois pas entrer, c'est trop dangereux.

— Il faut que tu m'ouvres !

— Si j'ouvre, il ne sera pas content.

— Qui ?

— Le monstre.

— Mani est avec toi ?

— Il se cache.

— Ouvre. Je ne dirai rien.

— Tu promets ?

— Je promets.

La clé tourna et la porte s'ouvrit, mais il n'y avait personne.

— Ephraïm ! Ephraïm !

Adrien suivit l'onde verdâtre jusqu'au sous-sol. L'ordinateur vibrait. L'interface perdait pied. Les pixels s'entremêlaient. Le curseur ouvrit le cinquième dossier et trembla sur le fichier «*LesEnfantsTerribles_Éloi.jpg*». L'œuvre condamnait un enfant englouti par les eaux rouges d'un torrent. Au bord de la rivière, un pneu se balançait à la branche d'un arbre tordu. Le personnage aux yeux vairons assistait – impuissant – à la scène.

— Ce n'est pas loin, tu sais.

La voix d'Ephraïm avait percuté la nuque d'Adrien. En se rapprochant du mur, Adrien entraperçut un œil malicieux à travers un tuyau qui traversait la cloison.

— Comment tu es arrivé là ?

— L'endroit sur le dessin, tu y jouais beaucoup avec Nat.

Adrien analysa l'œuvre qu'il venait d'imprimer sur la dernière feuille de papier.

— C'est le dernier, révéla l'enfant.

— Le dernier quoi ?

— Le dernier dessin que tu as fait.

Le moniteur se convulsa dans une épilepsie menaçante. Les symboles paniquaient, les lignes de code se résorbaient, le sixième dossier disparut. L'ordinateur s'éteignit pour toujours.

— Pourquoi il n'y aura pas de sixième ?

— Parce qu'il ne t'a pas laissé le temps de terminer.

La pulpe des doigts d'Adrien se colla sur le mur froid.

— Laisse-moi te sortir de là.

— Je dois rester.

— Pourquoi ?

— Parce qu'ils ont besoin de moi.

— Qui a besoin de toi ?

— Les enfants qui pleurent.

— Tu sais où ils sont ?

— Ils sont dans les murs.

Un liquide noir s'échappa à faible goutte par le tuyau.

— Les enfants sont dans les murs.

Opaque.

— Les murs ? Quels murs ?

— Ceux où tu as rencontré Mani.

— Tu sais où est Mani ?

— Il est partout maintenant.

Seul un murmure étouffé émanait du tuyau bouché.

— Il voit tout. Il entend tout. Il sait tout.

Un aboiement bouscula les fondations.

— Tu ne dois plus venir ici.

Des bruits lourds envahissaient le perron. Une respiration sombre et inhabituelle s'élevait.

— Tu dois partir.

Le chien gueulait à mesure que l'intrus s'approchait et les aboiements se transformèrent en un long gémissement funèbre.

— Maintenant !

*

L'arbre découpait le ciel en deux. À l'une des branches, un pneu se balançait tel un pendu sans pieds. Éloi était pris au piège sous le pont qui enjambait la rivière gonflée par les intempéries de la semaine. Il se tenait tant bien que mal à un poteau qui menaçait de céder sous le poids du courant. Adrien escalada le pont et tendit le bras vers Éloi.

— Attrape ma main !

— Mon copain ! Tu dois sauver mon copain !

— Quoi ?

— On jouait dans l'écluse ! Il est coincé ! Sauve mon copain !

Sauve-le ! Sauve Nathaël !

— Nat ?

Une branche percuta le poteau qui céda et un frisson enflamma l'échine d'Adrien.

— Il est tombé de l'autre côté !

— Je ne peux pas te lâcher !

— Laisse-moi ! Je veux pas que tu me sauves ! Je veux que tu sauves mon copain !

Malgré le courant qui faisait tout pour lui faire lâcher l'enfant, Adrien ne voulait pas renoncer. Les deux corps s'apprêtaient à se quitter quand une main puissante empoigna Éloi.

— Je le tiens ! dit Mathilde. Va sauver l'autre gamin !

Adrien courut jusqu'à l'écluse. Éloi avait raison, l'autre garçon était coincé dans un sas. À travers la grille scellée, son visage disparaissait sous les lames. L'eau montait dangereusement et menaçait de l'emporter dans un conduit.

— Accroche-toi ! Je vais te sortir de là !

Sans solution pour le rejoindre, Adrien attrapa l'enfant en passant son bras à travers la trappe étroite par lequel l'enfant était tombé.

— Cinquante-cinq. Cinquante-six.

— Pourquoi tu comptes ?

— Je dois rester jusqu'à cent sinon j'ai perdu !

Le garçon tentait de maintenir la tête hors de l'eau pour compter.

— Cinquante-sept.

Mais les secondes se noyaient et ses muscles l'abandonnaient.

— Cinquante-huit.

Son visage changeait de couleur.

— Cinquante-neuf.

Ses forces s'évaporaient.

— Soixante.

Il abandonnait.

— Adrien… susurra l'enfant. Tu peux me lâcher.

Il s'abandonnait.

— Tout va bien se passer.

Il y eut une montée soudaine et l'enfant disparut dans le conduit.

— Nat !

Adrien courut jusqu'à la berge, mais l'enfant n'était pas encore ressorti.

Soudain, il aperçut une silhouette. Emporté par le courant, le gamin avait migré dans un recoin pollué de la rivière avant d'être avalé sous un amas de branches. Adrien plongea. C'était froid. Bon sang que c'était froid. Le courant était puissant et Adrien manqua de s'éclater contre un rocher. Chaque mètre lui demandait mille fois plus

de force. Il n'y voyait presque rien. Ses bras se tendirent aussi loin que possible. Le noir profond. Le sentiment que tout va déraper. Que tout dérape.

Dans l'eau, tout était noir.

Soudain, une petite main. Une lumière vive.

Adrien sortit la tête de l'eau, puisa dans ses dernières forces et déposa l'enfant sur la berge. Ses paumes se plaquèrent en rythme sur le torse fragile et sa bouche expulsait autant d'oxygène que possible pendant de longues minutes. Mais l'enfant restait inerte et ses paupières restaient closes.

— Respire Nat ! Putain, respire !

L'eau l'avait englouti. Sombre. Glaciale. Ne lui accordant aucune chance.

— Adrien… murmura Mathilde en posant sa main sur l'épaule.

Éloi se glissa entre les grands.

— Est-ce qu'il dort ?

Le visage d'Adrien était blanc.

— Je suis désolé…

Le petit garçon avait arrêté de compter jusqu'à cent.

Les flots du torrent battaient avec lenteur, faisant voguer les feuilles mortes, caressant les chevilles écorchées d'Adrien.

— Tu ne peux pas tous les sauver.

Adrien n'eut pas besoin de relever le menton pour deviner l'identité de son interlocuteur. Accroupi sur les minéraux tranchants, caché sous sa sempiternelle capuche, Ephraïm avait quitté la maison et observait l'eau qui avait absorbé le sixième enfant.

— Il n'était sur aucun dessin. Tu n'avais pas eu le temps de terminer.

Ephraïm descendit de son piédestal et pointa le front d'Adrien.

— Tu te souviens ?

Adrien observait les cailloux vibrant sous les ondes.

— Il avait besoin de moi.

— Ils ont *tous* besoin de toi.

Ephraïm venait de balayer le monde entier.

— Mais tu ne peux pas *tous* les sauver. Pas pour le moment.

— Pourquoi ?

— Tu n'as pas encore accepté la vérité.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Quelle vérité ? Je croyais que c'était ma mission de tous les sauver…

Ephraïm posa sa main sur l'épaule d'Adrien.

— Pense à tous les enfants que tu as sauvés en tuant ceux qui leur faisaient du mal. À l'hôpital, à l'école… Si tu n'avais rien fait, ils auraient continué. Tu comprends ? Des enfants, il y en aura bien

d'autres à sauver.

— Mais combien ?

— Des milliers.

Il décolla son étreinte et plongea son regard sur le monde.

— Des millions.

Ephraïm sortit de son émerveillement.

— Mais avant ça…

Il compta sur ses doigts.

— Il en reste encore un.

— Un quoi ?

— Un méchant à affronter.

— Comment tu sais toutes ces choses ? Qui es-tu ?

— Je suis comme toi.

Ephraïm lança un galet qui ne ricocha pas.

— Je suis *celui qui a survécu*.

Un filet de frustration coula dans sa voix.

— Tu as toujours été obnubilé par cette mission : s*auver les enfants.* Mais *sauver les enfants* n'est pas suffisant.

Il lança un second galet qui n'accorda qu'un seul rebond.

Tu te souviens de ce qu'ils nous ont *vraiment* fait ? Tu te souviens pourquoi nous devons *vraiment* faire ça ? Ils ont tué Isa. Ils ont fait disparaître Nathaël. Ils sont prêts à tout pour nous détruire parce que nous résistons. Parce que nous ne nous laissons pas faire. Parce que nous survivons. Il y en aura d'autres qui seront sacrifiés, si nous ne faisons pas ce qui est *nécessaire*. La vérité, c'est que tu ne pourras pas sauver tous les enfants tant que tu n'auras pas éliminé tous les adultes.

Il arma un caillou plat, choisi avec patience.

— Mais il n'y a personne d'autre dans le cahier, dit Adrien.

— As-tu bien regardé ? Crois-moi, celui qu'il reste est plus proche que tu ne le crois.

Le galet ricocha à l'infini.

— La prochaine fois que nous nous verrons, cela sera pour la Grande Guerre.

L'enfant inspira un grand coup et bondit d'un rocher à l'autre avant de se retourner face au soleil qui réchauffait son entaille au visage.

— Cela sera pour Mani.

Les dorures du ciel se mêlaient aux reflets argentés des eaux qui avaient retrouvé leur calme.

— J'en peux plus, Mathilde. J'en peux plus de courir. J'en peux plus de me battre. Tout ça ne serait pas arrivé si je n'avais pas ouvert ces foutus messages et cette foutue boîte. J'emmerde Mani. J'emmerde Ephraïm. J'emmerde les Enfants Terribles.

— Tu sais quoi ? Moi aussi je les emmerde tous. Les profs qui broient les rêves, les psys qui détruisent les gamins paumés, les parents qui surveillent pas leurs gosses et ceux qui les abandonnent. J'emmerde les monstres dans la forêt et les gamins dans les caves. J'emmerde ceux qui chialent pour rien, qui se laissent marcher dessus, qui font confiance à n'importe qui. Je les emmerde tous. Mais après, on fait quoi ? Tu veux pas qu'Isa et la Binocle soient partis pour rien.

— Je ne veux pas qu'ils soient partis *du tout*.

— Tu peux rien y faire bordel.

— Je peux faire en sorte que tout redevienne normal.

— Mais *c'est normal* tout ça. Ça craint, mais *c'est normal*.

— Alors je ne veux plus *tout ça*…

— Et tu veux quoi putain ?

— Je veux qu'Isa rigole en cachette. Je veux que Nat m'embête à la bibliothèque. Je veux que Mathilde nous protège.

Adrien glissa sa tête contre les épaules géantes de Mathilde qui ne s'y attendait vraiment pas. Elle eut d'abord une sensation déplaisante, provoquée par un contact physique non consenti. Habituellement, les seuls qu'elle accordait étaient les poings qu'elle mettait dans la gueule de ceux qu'elle aimait moins.

— Je veux que tout redevienne comme avant.

Prise au piège par l'excès de tendresse, elle se laissa faire un peu, pour une fois.

— Tu fais chier… T'es certain de vouloir que tout redevienne comme avant ?

La question plongea Adrien dans un nouveau tourment.

— Parce que c'est impossible. Tout change, que tu le veuilles ou non. Tu le sais et c'est pour *ça* que tu as mis Isa en cage, c'est pour *ça* que tu as mis la Binocle en laisse, c'est pour *ça* que t'es jamais venu me voir.

Son cœur allait imploser sous la pression de son inquisitrice.

— Et ça fait chier parce que je peux même pas t'en vouloir. C'était le seul moyen pour toi de nous protéger. Mais c'est plus ce que tu veux qui compte, c'est ce dont tu as besoin. Et ce dont tu as besoin, c'est d'affronter ce qui te fait peur. Et compte pas sur moi pour te dire que ça sera facile. Tu vas te prendre des coups dans la gueule. Tu vas morfler. Tu vas chialer. Mais tu dois le faire. Tu dois sauver ces gosses. Et pour ça, la seule chose à faire, c'est choper ces enfoirés avant qu'ils te détruisent pour de bon.

— Pourquoi je ferais ça ?

— Parce que t'as fait une promesse bordel !

Le cœur d'Adrien sursauta à l'énonciation de cette cruelle évidence.

— T'as promis que tu les protégerais ! Tu peux pas leur mentir

comme ils le font tous…

— Mais c'est ce que j'ai fait Mathilde ! J'ai menti ! Je n'ai pas sauvé les enfants quand je le pouvais. Je me suis enfui ! Je les ai trahis ! Je les ai abandonnés ! J'aurais pu les sauver, j'aurais pu les sauver tous. Au moins un. J'aurais pu en sauver au moins un…

Sur l'autre rive, un enfant qui avait tout entendu ne le quittait plus du regard. Cet enfant rescapé, c'était Éloi, le cœur en peine, les poings serrés. Un ours en peluche flottait à ses pieds. Il le ramassa, le déforma avec ses doigts et releva les yeux.

— Je les ai abandonnés.

D'une rive à l'autre, Adrien et Éloi semblaient se défier.

— Je les ai tous abandonnés.

Pour l'éternité.

CHAPITRE 24

Les Enfants Terribles

La pupille d'Éloi se noyait dans l'éclat magnétique des profondeurs du ruisseau. Depuis l'autre rive, les cris de l'enfant retrouvé se balançaient de branche en branche. Réchauffé par les flammes du brasier et les aboiements du chien blanc, le gamin projetait des éclats de rire sur le corps gesticulant d'Arod. En équilibre sur la poutre branlante du ponton qui enjambait le cours d'eau, le soldat bourru esquivait les billes explosives lancées par le garçon, perturbant Isaac et David dans leur tentative de réanimer la boîte à musique. Le jeune spectateur amusé poussait le saltimbanque à offrir le plus grand spectacle de tous les temps, motivé par les applaudissements du reste du régiment. Ils riaient tous, condamnés sans le savoir à une éternité de supplices.

Entre deux séquences saugrenues, le tympan gauche d'Éloi vibra. Des entrailles de la forêt lui parvenait une mélodie. Il serra l'ours en peluche avec force, enfonçant ses doigts dans son ventre, tordant son corps, pliant son cou à mesure que les notes transperçaient la membrane fibreuse de son système auditif jusqu'au larynx. Non ! Ce n'était pas terminé ! Ils avaient sauvé un enfant, mais ce n'était pas terminé ! Ce n'était pas suffisant ! L'ombre respirait encore, quelque part. Il fallait en finir. Il fallait qu'*il* paie pour ses crimes. Le soldat muet fourra l'ours dans son paquetage et disparut dans la forêt.

Les notes le guidaient à travers la boue et les pierres.

— Tu vas où comme ça ?

Les poils du fugitif se hérissèrent. La main fébrile sur l'étui de cuir, il tenta de localiser la source de la voix curieuse.

— Je suis là.

Le casque d'Éloi bascula avant d'apercevoir un soldat camouflé dans les hauteurs feuillues. Raphaël campait sur l'une des branches comme un ange déçu.

—Tu vas où comme ça ? répéta le petit fureteur, la tête blottie dans son scaphandre idiot d'astronaute.

Éloi relâcha son attention, snoba le curieux et continua sa route en silence, semant derrière lui l'espoir de se défaire de cette malheureuse rencontre. Un bruit de chute contrôlée et des pas dans les feuilles condamnèrent ce scénario. L'autre le suivait comme un aimant.

— Il est là-bas c'est ça ? Celui que tu cherches.

Le cœur d'Éloi trébucha dans la terre. Comment ce gosse dans la lune pouvait-il savoir ?

— Moi aussi je me faufile quand les autres dorment.

Éloi était condamné par les révélations célestes de Raphaël.

— Je te vois toutes les nuits. Tu ne dis rien, mais je t'entends. Tu suis cette musique. Tu penses qu'elle te mènera à lui.

Éloi remarqua soudain l'effroyable détail. Depuis des heures, il suivait la musique. Depuis des heures, il suivait le ruisseau. Mais le ruisseau était devenu une rivière. Une rivière épaisse. Une rivière sombre qui l'invitait à remonter à contre-courant.

— Moi aussi, j'aimerais le rencontrer. La dernière fois que je l'ai vu, il m'a sauvé…

Mais Éloi n'entendait plus les divagations de Raphaël.

— J'aimerais lui dire merci…

Il n'entendait plus que les vagues.

— Merci pour ce qu'il a fait.

Les vagues noires qui noyaient tout.

Raphaël observait l'horizon. Il souriait déjà à l'idée de retrouver celui qui l'avait sauvé de l'orage, qui l'avait sauvé de la tempête. Soudain, il sentit une ombre filer sur lui. Il se retourna et son visage se déforma sous le coup de pierre qui le fit rouler sur les bords de la rivière qui s'était élargie. Il tenta de ramper mais se fit happer. Bloqué sur le dos, il aperçut le visage d'Éloi. La pierre tomba à nouveau sur son visage, l'écrasant à plusieurs reprises. Son corps s'enfouissait dans la mélasse. L'eau noire s'engouffrait dorénavant dans son casque. Éloi maintint Raphaël sous la ligne de flottaison jusqu'à ce que le corps du spationaute soit rempli à quatre-vingt-dix-neuf pour cent d'eau.

Éloi se releva au-dessus du corps sans vie de l'enfant terrible. Il avait éliminé toute menace, rayé toute probabilité d'échec. La sève noire avait englué le corps des deux soldats. La conquête spatiale n'était plus qu'un lointain souvenir.

La détermination porta le soldat assassin jusqu'à l'étrange précipice où un chêne blanc attendait son heure. La musique obsédante dégoulinait de l'arbre, s'exfiltrait en une sève sonore. Il

aurait pu la boire. Il aurait pu l'avaler.

Les pieds agiles d'Éloi glissèrent à travers le trou qui s'élargissait à son approche et le traînèrent à travers le couloir étroit et puant. Le corridor fumait des dizaines de papiers volés. Des portraits attachés aux murs. Des mots doux, des mots à en crever. Des parties de leurs vies émiettées. La démence ! La démence du locataire de cet antre. L'odeur mélancolique de l'ermite. Celui qu'on est venu assassiner et qui regrette déjà tant ce qu'il a fait (ce qu'il n'a pas fait). Ça n'en finissait plus. Des dates s'incrustaient dans le béton et les tapisseries. De dix-neuf cent quatre-vingt-cinq à aujourd'hui. De la prophétie à l'incendie. Ses mains moites mataient maints monticules mielleux. Et avec les pieds, c'était encore mieux.

Il l'avait retrouvé cet enfant de salaud. Bientôt, il s'offrirait à lui comme une amande en délice. Il n'allait pas négocier. Il allait juste lui expliquer. Lui dire combien il avait souffert. Combien il lui manquait. Lui montrer d'un geste de la main que c'était terminé. Que c'était la fin de son histoire.

Hier ou demain, peu importait. La musique avait adouci ses meurtres. Les cadavres des adultes pourrissaient dehors, sous la pluie battante. Il en avait tué tellement. Il s'était sacrifié sans relâche, s'était noyé sous les balles et les ricochets. Bercé par les notes invisibles de leur amitié, les rires des copains, les souffrances partagées. Oh oui, qu'il en avait tué de ces saloperies de grandes personnes. De ces enflures mal-aimées qui avaient tant abusé.

Cette mélodie m'apaise et je clos mes paupières en attendant la mort.

Elle était si douce cette mélodie. À y réfléchir, elle était inquiétante, dérangeante, terrifiante. L'écouter tout ce temps l'avait rendu sénile. D'ailleurs, *il* devait bien l'être aussi. Caché, terré dans son terrier à attendre que le temps passe et le fasse trépasser.

Ce matin d'été aux allures d'automne, Éloi avait juré sa perte. Il l'avait gravé dans la terre du sang fraternel. À coup de crayon, il avait écrit cent fois son nom, comme les filles écrivent ceux des garçons. Car souviens-toi bien de l'échec. Souviens-toi du sel que tu as laissé couler sur moi. Et cours. Cours ! Car le vent le séchera et le rendra bon à la langue. Tu pourras sentir le bonheur et la joie intense de la vengeance.

Et tu mourras dès lors de l'infinie douleur du remords.

Le sol craquelait sous le poids de son corps. Éloi tentait en vain de paraître discret, mais dut se rendre à l'évidence : son âme entière était déjà repérée. La mélodie se fit de plus en plus forte, explosant les fils tendus sur lesquels s'appuyaient ses talons arrachés. Il s'en serait donné des coups de pied, mais il les avait réservés à un autre.

Au loin, une lueur verte tremblait, chaleureuse et mignonne. Une flamme anxieuse de découvrir l'hôte improvisé, curieuse de dévoiler

son visage à son compagnon de chambre. Lui permettre de voir, garder semelle à terre et ventre au chaud. C'était, ici-bas, la seule source de lumière. Comme si le propriétaire l'avait asservie à son destin tragique, tel un dernier compagnon de route pour cette destination dont on ne revenait jamais.

Dans ce tunnel entre la peine et la liberté, tout était si sombre. Tout était si froid. Éloi se rappela le courant gelé et les battements de pieds. Les murs brûlaient d'inscriptions rageuses. Des noms propres salis, il reconnut le sien. Et celui de tous les autres. Des noms qu'il avait lus dans les livres, des noms qu'il avait entendus dans les camps. Des légendes ! Rien que des légendes ! *Ils n'existent pas. Aucun d'eux n'existe. Nous ne sommes pas si nombreux ! Ce n'est pas possible !*

Du rouge vif étalé sur les pans et des livres déchirés, arrachés, éparpillés aux quatre vents, allongés sur le sol et mortifiés d'être seuls. Des livres qu'on ne lit pas, des livres qu'on ne lit plus. Des histoires en boucle, aux variations infimes, aux conclusions fatales, aux personnages condamnés. Ils meurent ! Ils renaissent dans nos têtes. Ils crèvent au final et ressuscitent à nouveau.

La marche d'Éloi se transforma en bascule. Des viscères gainés se tortillaient à travers les sols et les cloisons, reliés à un magnétoscope par laquelle entraient les horreurs d'un temps ancien et les promesses d'un temps nouveau. Dans un miracle électromagnétique, la vie s'empara d'un moniteur de télévision. La face familière d'un ours apparut en grand. Élégant dans son costume sombre, il proclamait les lois nouvelles, balayant celles que les adultes imposaient aux enfants. Finies les rancœurs, finies les trahisons, finis les pleurs, finies les disparitions. Écoutez les règles d'un monde sans monstres ! Écoutez les règles d'un monde sans cauchemars ! Écoutez les règles d'un monde nouveau ! Le prédicateur poilu arrêta sa lecture solennelle et son image fut remplacée par celle d'un enfant jouant aux petits soldats.

C'était donc lui qui projetait ces images sur la façade des immeubles ? C'était donc lui qui envoyait les vagues d'ennemis s'empaler sur la pointe de leurs baïonnettes ? C'était donc lui que les Enfants Terribles combattaient sans relâche ?

Bang ! Bang ! Bang ! Le crâne d'Éloi pliait sous le poids des bombes. *Bang ! Bang ! Bang !* Ça cognait sévère dans sa tête.

Qu'est-ce qu'il se passe ? Je ne comprends plus.
Tu n'es rien, Éloi. Tu n'existes pas.
Mon nom, pourquoi il disparaît du mur ?
C'est la fin. Ton histoire s'arrête bientôt.
Où est-il ? Qu'il sorte de ma tête !
Il arrive. Il est proche. Pense à lui aussi fort que tu le peux.
J'ai mal. Je souffre. À l'aide !
Reprends-toi ou il ne viendra pas. Ce n'est pas ce que tu veux ?

Non, je… Je veux qu'il vienne.

Concentre-toi. Laisse la rage t'envahir. C'est toi qui décides de cette fin.

J'ai déjà choisi.

Éloi, il faut que tu saches quelque chose à propos de moi.

Quoi ?

Je suis ton créateur.

La mélodie se tut et le vent s'échappa entre les fissures. Tout était calme. Plus aucun bruit. Dehors, le vacarme de la Guerre s'était arrêté. La température avait violemment chuté. L'air de ses poumons dessinait des nuages entiers. Il avait froid. Et plus aucun oiseau ne chantait. Adieu les oiseaux dorés ! La panique pointait le bout de son nez. L'ennemi était là. Il pouvait sentir sa présence, caché derrière chaque interstice, pris au piège comme lui dans la pièce, écroué dans la prison de sa propre histoire.

La fin serait donc si proche ? Fin de tout ? Fin de mon histoire et de la sienne ? De la tienne et de tous ? J'ai encore tout à raconter. Je n'en ai pas encore fini avec vous. Vous pensiez m'abattre, prendre le pouvoir, d'un putsch me guillotiner et prendre votre envolée ?

Mais vous êtes pris au piège.

Vous pliez sous ma volonté.

Ma mort est votre raison.

— Mon esprit est votre prison.

L'effroi glaça le sang d'Éloi à cette déclaration. Cette phrase chaude glissée tout autour de son cou et plongée dans le creux de son oreille palpitante. Il ne l'avait pas sentie venir. Il avait oublié ses réflexes de guerrier. Pris par surprise, par-derrière, comme un bleu. Son interlocuteur aurait eu cent fois le temps de l'assassiner.

Un claquement de clavier berça l'air du temps et raviva la flamme verte de l'écran. Un point solitaire clignotait avec patience en attendant la fin des temps, le nouveau commencement. Trahi par le faisceau vert, le corps étranger se dessina. Emmitouflé dans des vêtements de fortune, l'ennemi se mouvait à peine, animé par une sorte de souffle, comme s'il respirait encore, comme s'il imaginait être toujours en vie. Son âme impatiente voulait s'affranchir de la carcasse saccagée qui l'avait rendu prisonnier. Sa joue était balafrée. Son cou était brûlé. Son œil gauche était crevé. Comme si la torture s'était abattue cent fois sur lui. Comme si quelque chose avait tenté de sortir de sa tête.

C'était donc vrai.

— J'avais fini par abandonner l'idée que tu viendrais, lança l'ombre.

— Vous savez pourquoi je suis ici, se risqua le soldat muet.

— Tu as retrouvé ta voix. Tu t'es enfin décidé.

L'ombre se dirigea vers l'un des murs sérigraphiés. Sa main en

caressa une partie. Les doigts tremblaient. Les dessins s'engouffraient dans la gueule d'une machine et disparaissaient dans l'espoir de renaître un jour.

— Que faites-vous ?

— Je leur donne une dernière chance.

Ses paupières s'écartaient, grandes ouvertes, et pourtant, il n'y voyait rien.

— Quelle dernière chance ? s'agaça le soldat.

Ses doigts transpercèrent violemment l'air et, d'un revers, balayèrent la pièce.

— Vous avez tué mon ami.

— Je n'ai pas eu le choix, Éloi.

La colère explosa en bombes fragmentées.

— Il vous a supplié et vous l'avez laissé crever ! Vous l'avez laissé se noyer ! Vous ne lui avez pas donné *une dernière chance* !

Il détacha le dernier dessin punaisé et le tendit en pièce jointe.

— Je n'ai pas *tué* ton ami. Je t'ai *sauvé*, toi.

Les pupilles d'Éloi s'horrifièrent de la carte postale. Ce souvenir humide d'une tragédie qu'il voudrait tant effacer. Il froissa la feuille de papier et la jeta.

— Gardez votre rhétorique pour d'autres. Les beaux mots ne vous épargneront pas la sentence.

— Tu ne comprends pas, dit l'ombre en ramassant le dessin. Tu fais partie d'un tout. Ton destin est lié à celui de tous les autres.

— Les autres ?

— Les Enfants Terribles. Les as-tu abandonnés pour accomplir ton égoïste vengeance ?

— Ils ne savent rien.

— Tu les as trahis.

— C'est faux.

— Tu les as condamnés. Tu leur as mis la tête sous l'eau.

Éloi s'effraya. L'ombre savait ce qu'il avait dû sacrifier pour en arriver là.

— Voici ton prix à payer pour te venger. Voici le mien pour vous sauver.

L'ombre glissa le dernier dessin dans la fente de la machine qui laissa s'échapper une lueur verte.

— Regarde Éloi. Regarde autour de toi. C'est la fin du monde qui se dessine. Vous avez été choisis, tout comme je l'ai été. Votre destinée est grande. La tienne l'est encore plus. Ton ami n'a pas survécu car son nom n'était pas inscrit, mais toi Éloi…

Il s'approcha.

— Ton nom le sera.

Le jeune guerrier se détacha aussitôt de l'oppressante emprise de

l'ombre.

— Vous êtes fou… Cette histoire est folle ! Nous ne faisons que tourner en rond. Nous ne faisons que revivre le même enfer. Vos histoires, vos prophéties, tout est faux ! Nous n'avons aucune chance. Aucune destinée ! Nous ne sommes que des enfants manipulés par les déviances d'un fou.

Des bruits de pas résonnèrent. Il y avait quelqu'un d'autre. Quelqu'un qui s'approchait.

— Il est trop tard pour moi, Éloi. Mon âme est gangrenée et le temps n'est plus en ma faveur. Mon innocence est morte il y a bien longtemps. Mais toi et tous les autres, vous pouvez y arriver. Suivez la voie que je vous ai indiquée. Elle vous guidera vers la liberté. Elle vous révélera tout. Nous devons enfin changer le cours de l'histoire. Réussissez. Car c'est votre dernière chance.

L'ombre s'approcha à nouveau et murmura à son tympan.

— Il est là. Il nous observe. Il attend. Si tu ne décides pas maintenant, tout sera perdu.

Qu'est-ce que tu fais ?
Je lui laisse une chance.
Attention à ne pas enfreindre les règles.
Je ne triche pas.
Attention à ne pas trahir ton serment.
Je lui laisse juste une petite chance.
Tu sais comment tout cela va se terminer, si tu ne le fais pas.
Laisse-moi ! Sors d'ici ! Laisse-nous !

— Ne sens-tu pas sa présence ? Ne vois-tu pas sa couleur rouge ? Elle rompt avec le noir. Elle rompt avec le blanc. Elle rompt avec tout. Il est maudit. C'est la mort qui l'assaille. Va-t'en, Éloi. Rejoins les autres. Montre-leur la sortie. Montre-leur la fin. Moi, je n'ai plus rien à faire ici.

L'ombre s'empara du cahier rouge et le glissa dans une boîte en métal.

— Accorde-moi une dernière chose, veux-tu Éloi ? Une dernière chose avant que je te donne ce que tu souhaites. Le dernier souhait du condamné.

Les yeux accordèrent toute leur attention à la demande en cours.

— Laisse-moi partir avec lui.

L'ombre serrait quelque chose contre son cœur. Quelque chose qui fut autrefois mignon. Quelque chose de poilu. Quelque chose d'humide et noir. Quelque chose qui dégoulinait. L'ours en peluche n'était plus en possession d'Éloi. L'ombre le lui avait pris sans qu'il s'en aperçoive.

Que fais-tu ?
Je l'emmène avec moi.

Il doit rester !
Je vais le cacher.
Où ça ?
Dans les murs.
Où ça ?
Dans les trous.
Non ! Il doit rester pour tout voir !
Il voit tout.
Il doit rester pour tout entendre !
Il entend tout.

Une odeur de pluie, de cuir et de sang inonda les sens. Mais Éloi s'interdit de céder. Hors de question d'affronter qui que ce soit sorti de son imagination. Ce fou déraillait, il n'y avait personne d'autre avec eux.

— C'est trop tard, murmura Éloi en posant sa main sur l'ombre. Vous avez fait le mauvais choix.

Il renforça son étreinte.

— Tournez-vous. Qu'on en finisse.

L'ombre était trop faible pour lutter, mais cela était bon car tout semblait clair. Tout semblait *enfin* prêt. Ils allaient bientôt sortir. Ils allaient bientôt se retrouver. La nuque se dégagea. Les replis cutanés se rejoignirent, balayant la poussière et protégeant les globes oculaires. Les conjonctives s'imbibèrent lentement du liquide lacrymal. Sous la peau fine, la chaleur dorait les souvenirs imprégnés dans la rétine. Toutes ces années au front, à courir après le temps, à frapper à tort, à gagner lentement, à gratter fort, à perdre en rond.

Le flot des souvenirs noyait son esprit. Il ne se débattait pas. Il voulait se laisser submerger par la douce violence du passé. Il sentit son corps happé par le long tunnel devant lui. Celui creusé par des milliers de petites mains. Celui depuis lequel Nathaël lui avait parlé, celui que Mathilde avait aidé à percer et qui le guiderait vers son nouveau monde. Loin des guerres sans fin. Loin des portraits d'enfants. Loin des dessins qui prennent vie.

Le tunnel ouvrit grand la bouche.

Adrien ?
Nat ? Est-ce que c'est toi ?
Pourquoi tu nous as abandonnés ? Tout est si différent maintenant.
J'avais si peur.
Tout va bien. Je suis là Adrien.
Et toi, pourquoi tu es parti Nat ? Pourquoi tu n'es pas resté avec moi ?
Je t'attends de l'autre côté. Viens.
Et les enfants, qui va les sauver ?
C'est toi Adrien. C'est toi qui les sauveras tous.

L'ombre ferma les yeux.

Mais avant ça, tu dois te sauver toi.

Les rires des enfants inondaient le tunnel.

Rejoins-moi.

Ils l'attendaient tous.

Rejoins-nous.

Les mains d'Éloi écrasèrent la carotide de l'ombre. L'odeur brûlée du corps en perdition infligeait les souffrances sacrées. Un écœurement retenu plus tard, son visage se décrispa. Sa gorge amputa l'oxygène d'une bouffée meurtrière. La brume s'alimentait de son souffle chaud en cirrus harmonieux. L'étreinte de ses doigts se maintenait encore, serrait le cou de l'ombre. Pas un bruit, pas un son. Le silence comme allié. Les métacarpiens comme bourreau. Il pouvait encore sentir la température élevée entre ses mains. Mais bientôt, il y ferait encore plus froid que dans toutes les régions du Nord. Bientôt, le rythme cardiaque cédera à toutes les tentatives désespérées. Le cœur n'osera plus aucun autre sursaut. Il se laissera séduire par le grand calme et chacun pourra alors recenser une vie de moins sur Terre.

Ça approche.

La fin approche.

Éloi écarta l'étau et l'ombre s'écroula.

Aucune stupeur sur son visage, juste la détermination sans faille qui avait conduit ses pas. Cela faisait maintenant plusieurs heures qu'il avait quitté ses compagnons, bien trop occupés à consoler l'enfant unique. La nuit et le brouillard l'avaient préservé des regards éveillés. C'était sa chance à saisir pour ne pas avoir à rendre compte de ses actes. Il avait mis en bandoulière sa décision prise depuis bien trop longtemps. Depuis, ils avaient certainement retrouvé le corps noyé de son compagnon trop curieux. Peut-être que deux d'entre eux pensaient à un coup de l'ennemi. Mais en fin de compte, tous auraient compris. Ce n'était qu'une question de temps. Le gamin vengeur avait pris sa décision en ce jour maudit. Ce jour de torture où cet enfoiré avait fait le mauvais choix.

La mélodie l'avait mené jusque dans cette cave poisseuse où tout se mélangeait. Des bibliothèques vides parsemaient la pièce. Des fauteuils en cuir tentaient de la rendre plus chaleureuse. Une bouteille de whisky renversée avait imbibé le plateau d'un établi en bois. Éloi se sentit comme une éponge au soleil. Sa gorge était sèche et son cerveau lui jouait des tours. Une autre bouteille ! Vite ! Dans le réfrigérateur couleur crème : des dizaines de bouteilles identiques. Il absorba l'alcool tourmenté à s'en brûler le gosier. Ce n'était pas ambre et enrobé de miel, c'était noir et enrobé de haine. Il en déversa sur la plaie ouverte de sa main d'où s'écoulait un sang épais aux teintes kaki. Dans son sac, plus aucune trace de bandage ou de morphine. Il aurait dû en piquer davantage au Doc. Mais la raison l'avait emporté et il

connaissait la valeur d'un morceau de soie, d'une boule de coton. Il les avait déjà abandonnés, il n'allait pas tous les condamner.

L'ombre gisait à ses pieds, vide, tranchée, sans âme, plus petite qu'avant l'exécution. Un air frais fit frissonner l'échine. Les grammes supplémentaires s'étaient envolés par le trou noir. Éloi s'agenouilla. Le cadavre ne serrait plus l'ours en peluche, mais un livre rouge, comme celui que le Capitaine avait tant cherché. La couverture épaisse portait leur nom : *Les Enfants Terribles*. C'était leur histoire, écrite par l'ombre qui s'était évadée. Celle qui tournait en boucle. Celle qui ne voulait pas se terminer. C'était la légende qui berçait leurs nuits et les poussait à combattre jusqu'au dernier.

La lumière verte clignotait toujours sur l'écran de l'ordinateur, mais les pixels avaient changé. Les symboles se mélangeaient. Un programme s'était lancé. Une boucle sans fin, des barres obliques à travers l'espace, des doubles points à travers le temps. Quelque chose voulait sortir. Quelque chose voulait les tuer tous. Le soldat pressa la touche *Entrée* pour arrêter l'algorithme, mais c'était trop tard. Éloi était tombé dans le piège de l'enfant qui l'avait créé. Sa haine l'avait rendu aveugle. Le meurtre n'avait pas suffi. Les Enfants Terribles étaient toujours prisonniers du petit garçon plein d'imagination. Comment allaient-ils faire pour enfin sortir de sa tête ?

Éloi perdait son regard dans le tunnel libérateur par lequel la nouvelle âme d'Adrien s'était échappée.

— Qu'est-ce qu'on va faire maintenant ? se lamenta le soldat avant de sursauter lorsqu'une voix d'enfant s'échappa à ses côtés.

— Écoute-moi attentivement…

Auréolé par les clignotements verts de l'écran, un petit garçon au visage balafré observait le trou qui se refermait, avant de rabattre une capuche rouge sur son front.

— J'ai un plan.

Dehors, le ciel grondait. Au bout du passage, les petites traces de terre s'étaient transformées en immenses semelles de haine. Les bâtons martelaient le sol avec ferveur. Les hurlements s'étouffaient dans le gris et la fumée. Violences des drapeaux au flot rouge des missionnaires. Des gamins en culotte courte face aux guerriers barbares de vingt ans passés. La folie, cette tumeur, les rongeait jusqu'à l'os. Et cette terre promise à mille dieux, mille fois partout, mille fois surtout. Mille enfants en colère. Furie de nos pères. Les coups de crosse tranquilles s'émancipaient. Meurs. Meurs l'armurerie affaiblie de nos corps. Car les bruits au large parviennent en écho dans les cerveaux. Car la cime des grands arbres est trop haute. Car les poings n'auraient jamais suffi.

Car Nathaël est parti.

Dehors, l'automne s'invitait. Des semaines en avance, comme un nouveau-né trop pressé. Les flocons rouges de la Guerre flottaient au vent doux du Nord. Petits cristaux assassinés à peine tombés. En plein cœur de la tourmente, prenez garde à l'Enfant. L'Enfant-Tout, l'Enfant-Roi. Il coupera vos pieds et vos mains d'un coup, d'un seul. Il est Noir cet Enfant. Il est Rouge. Il pourrit tout. Bouffé par les Grands et leur dessein cruel. L'Enfant-Mort est né. Celui par qui la peste adviendra. Vos pleurs et vos larmes le laisseront de marbre. Vous pourrez crier de toutes vos forces, gueuler de toutes vos tripes, vomir votre rage et grimper haut, si haut, que rien n'y changera. Il a la peine en lui et l'ecchymose en vous. Il prendra un par un vos malins plaisirs et crèvera vos rêves d'un coup de baïonnette. Vos hôpitaux seront rasés, vos écoles seront noyées, vos maisons seront brûlées. Vous n'aurez nulle part où vivre. Vous n'aurez nulle part où mourir. Vous n'aurez nulle part où aller. Alors, fuyez. Fuyez dans vos châteaux de sable, car la mer monte.

Et vous ne savez pas nager.

CHAPITRE 25

Les Bouches Amères

Les pages du cahier tournaient au rythme de l'affûtage du couteau.

— Je comprends pas, souffla Adrien. Ephraïm a dit qu'il en restait un.

— Pour un gosse qui sait tout, il sait pas grande chose !

Mathilde arracha la bible des mains de son propriétaire. Agacée, elle dut se rendre à l'évidence : il n'y avait rien à voir. Une histoire sans fin, des textes en morceaux, deux portraits rayés et des centaines de gribouillis obsessionnels qui finissaient avalés par un vortex obscur. Adrien inspecta la reliure avec attention.

— Une page a été arrachée…

— Et elle est où cette page ?

— J'en sais rien !

— C'est bien toi qui as créé ce cahier !

Adrien retourna la cabane dans tous les sens, mais aucune trace de cette fichue page.

— C'est cette garce qui l'a volée ! accusa Mathilde.

— Quand ? La page n'était déjà plus là !

— Et si c'était ton père ? J'suis prête à lui faire cracher le morceau. T'auras même pas besoin d'être là.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Tout le monde entre ici comme il veut.

— Pourquoi il aurait arraché la page ?

— Il t'a demandé de lâcher l'affaire avec cette histoire, non ? Peut-être qu'il veut pas que tu saches qui c'est sur cette putain de page ! Ça serait pas la première fois qu'il te cache quelque chose ! Je t'avais dit qu'on pouvait pas lui faire confiance !

— C'est bon, j'ai compris !

Adrien souffla un vent de destruction dans la cabane démente qui

hurlait de rage. Il jeta le cahier, arracha la carte, retourna les livres, décolla les dessins. Tout partait en miettes.

— Merde ! Merde ! Merde !

— Calme-toi ! Faut que tu réfléchisses ! Fais fonctionner ton putain de cerveau !

— Tu me casses les couilles, Mathilde !

— J'te casse les couilles ? Ben va falloir que tu t'habitues à voir ma gueule. T'as peut-être pas encore digéré l'info, *mon grand*, mais il reste plus que toi et moi.

— Ferme-la !

Adrien poussa Mathilde qui recula d'un pas, mais pas plus. Le front baissé, elle retenait tout.

— Fais gaffe, Adrien…

— Ça se trouve, c'est toi qui as fouillé dans mes affaires ! Toujours à traîner, toujours à foutre la merde. Tu veux casser la gueule à tout le monde, mais t'en as rien à foutre des enfants. Tout ce qui t'intéresse c'est tout détruire. *Il reste plus que toi et moi*, alors à quoi ça a servi que tu reviennes ? Tu dis que j'ai merdé avec Isa, mais t'as pas été foutue de sauver Nat ! T'étais là et t'as rien fait ! Est-ce que t'as vraiment essayé ?!

Mathilde l'empoigna.

— Me cherche pas…

Les semelles d'Adrien ne touchaient plus terre.

— Est-ce que t'as vraiment essayé de le sauver, Mathilde ?

— Fais gaffe à ce que tu dis…

L'oxygène devenait une denrée rare.

— T'as jamais supporté qu'il soit avec moi. T'as toujours préféré quand c'était juste toi et moi. C'était plus simple, tu pouvais faire ce que tu voulais de moi. C'est pour ça que tu es revenue. C'est pour ça que tu voulais faire disparaître Isa. C'est pour ça que tu m'as empêché de sauver Nat. T'es revenue pour nous faire disparaître.

— Ferme ta gueule, Adrien…

La carotide se contractait à mesure que Mathilde s'assurait de bien faire passer le message.

— Allez fais-le, Mathilde.

Adrien souriait.

— Fais-le.

Il avait arrêté de se défendre.

— Fais-moi disparaître.

— Merde !

Elle relâcha son emprise. L'air s'engouffra à nouveau dans les poumons d'Adrien.

— Mais tu fous quoi, Adrien ? J'ai pas envie de faire ça ! Putain !

Elle envoya valdinguer la table à dessin. Le nuage de poussière

retomba, dévoilant la sacoche de Lyse sous leur nez. Adrien se releva et observa l'objet interdit.

— N'y pense même pas… menaça Mathilde. On a pas besoin des délires d'une fouineuse et de son taré de paternel !

— Peut-être.

— *Peut-être* ? Hé ! Tu vas où ? Si ton père me voit, il va virer cinglé ! Tu vas faire quoi ?

— Lire *les délires d'une fouineuse et de son taré de paternel*, révéla Adrien en embarquant la sacoche. Tu veux m'en empêcher ?

Mais Mathilde ne bougea pas d'un cheveu.

— Putain Adrien, j'te préviens…

— Tu peux rester ici pour la nuit.

La cabane se referma sur Mathilde alors qu'Adrien gagnait sa chambre pour une bonne nuit de lecture.

— PUTAIN !

*

Au pied de l'imposant bâtiment blanc, Lyse ménageait sa peine et son courage pour affronter l'horrible dénouement. Elle écrasa sa cigarette et s'engagea dans l'institut psychiatrique.

— Désolé Lyse, s'interposa le chef de la sécurité. Je ne peux pas te laisser entrer. Ton père est toujours en isolement et il est interdit de visite. Ton numéro de la dernière fois n'a pas aidé.

— Je dois lui parler !

— Tout va bien ? demanda un médecin-chef.

Un hochement de tête rassura l'assemblée.

— Tu connais mon père, il ne fera de mal à personne !

— Les médecins ont signé, ta mère aussi, je ne peux rien y faire. Tu dois t'en aller.

Lyse défia la porte verrouillée, mais la présence d'un agent de sécurité aux dimensions dissuasives calma ses ardeurs. Soudain, le visage sédaté de Marc apparut de l'autre côté de la baie vitrée. Conduit par un infirmier, le corps sans âme roulait à travers le corridor.

— Où est-ce qu'il l'emmène ? Papa ! Papa ! Je suis désolée Papa ! avoua Lyse à travers le plexiglas. Je n'ai pas réussi. Les enfants… Adrien ne nous laissera pas… On ne peut plus… On ne peut plus sauver les enfants !

Les paluches du géant immobilisèrent la jeune fille.

— Lâchez-moi ! Papa ! Papa !

Marc tourna la tête alors que sa fille se débattait pour s'extirper des mains qui voulaient une nouvelle fois l'arracher à son père.

— PAPA !

Dans une réaction stupéfiante, Marc s'empara d'une béquille et fractura le nez de l'aide-soignant avant de marteler la baie vitrée dans l'espoir d'en briser toute la surface.

— Merde ! s'horrifia le chef de la sécurité avant de déclencher l'alarme.

La béquille céda et Marc employa son poing pour tout faire exploser en morceaux. Lyse hurlait à travers la vitre ensanglantée, horrifiée par la fureur de son père. Son père…

— Arrête Papa !

Qui n'avait pas réussi à les sauver.

— Arrête Papa ! Arrête !

Qui n'avait pas réussi à les sauver tous.

La porte s'ouvrit enfin, autorisant le personnel qualifié à rejoindre le chaos. Le sédatif mata le patient pour de bon, les paupières se refermèrent et Marc disparut du champ de vision de Lyse qui s'écroula sur elle-même, les lèvres fendues, les poignets rougis.

— Je suis désolée Papa… Je suis désolée…

Alors qu'infirmiers débordés, médecins stoïques, patients excités et visiteurs stupéfaits tentaient de reprendre le cours normal de leur journée perturbée, le chef de sécurité s'approcha de Lyse pour la relever et la bannir une bonne fois pour toutes.

— Je m'en occupe, imposa le jeune apprenti aux joues rouges.

Tout en respectant une certaine distance de sécurité pour lui-même, l'apprenti escorta Lyse jusqu'au parking et attendit en silence pendant que la jeune fille se confiait au macadam.

— J'ai tout tenté pour les retrouver… Tout tenté…

— Mademoiselle ?

— Quoi ? lâcha Lyse dans une colère au bord de l'épuisement.

Un morceau de cuir à l'odeur familière gigota sous son nez.

— Quand ils ont changé votre père de chambre, ils jetaient plein de trucs. Je me suis dit que ça vous ferait plaisir de le récupérer.

Les phalanges tordues de Lyse décollèrent les volets du portefeuille. À l'intérieur, peu de choses : une carte de crédit expirée, des pièces de monnaie, des cartes d'hôtels minables, des centaines de kilomètres parcourus et deux photos. La première emporta Lyse à travers le temps. Un soir d'été, bien avant les tessons et les bouteilles de lait, un père et sa fille avaient ri aux éclats dans le photomaton d'un parc d'attractions. Barbe à papa et grosse peluche gagnée à la carabine s'étaient jointes au fou rire dans un flash blanc immortalisant cet instant de pur bonheur.

Lyse n'avait jamais vu la seconde photo. Une femme d'une trentaine d'années camouflait une tristesse éternelle derrière des pommettes prêtes à craquer. Ses pupilles s'éteignaient, son rouge à

lèvres craquelait, son âme avait abandonné. Lyse reconnut Anna, la mère d'Adrien. Elle cachait quelque chose.

Le pouce et l'index de Lyse retournèrent le souvenir. Au dos du rectangle glacé, inscrites de travers dans la précipitation, les coordonnées d'une adresse inconnue.

— J'ai bien fait ? s'inquiéta l'apprenti.

Le rire étranglé de Lyse craqua sous le goudron.

— Tu crois qu'on te paie à faire des pauses ? sermonna le chef de la sécurité depuis l'entrée.

Le garçon pinça ses lèvres avant de retourner à son poste.

— Hé ! interpella Lyse.

Il tourna la tête.

— Merci, Victor.

Le visage du jeune homme se brûla d'un million de coups de soleil. Évidemment qu'elle connaissait son nom puisqu'il était inscrit sur son badge. Tous les noms l'étaient !

Dans le confort du véhicule qui avait appartenu à son père, Lyse inspecta l'adresse. Quelque chose clochait entre les lignes, comme une impression de déjà-vu qui coulait, camouflée dans l'encre sèche. Elle ouvrit la boîte à gants et parcourut les documents dénichés chez Adrien, derniers vestiges de son irruption dans la vie d'un autre. Les prescriptions pour Isa, les conseils de classe pour Nathaël. Elle compara les graphies avec attention. Les points qui chapeautaient les I, les boucles qui encerclaient les L, les barres qui traversaient les T. On les retrouvait sur l'adresse de la photo, on les retrouvait sur les prescriptions de l'hôpital, on les retrouvait sur les conseils de classe. On les retrouvait partout. L'écriture se déroulait à travers le temps et l'espace pour alimenter les espoirs insensés d'une mère prête à tout pour son enfant.

*

Dans le dossier d'enquête répandu sur le lit, tout était annoté au fuchsia. Les premiers éléments dont Adrien prit connaissance à la lumière de sa lampe de chevet étaient les avis de disparition. Puis les premiers rapports, marqués d'annotations en colère face à tant d'erreurs et de paresse. Sur la fiche de renseignements consacrée à son père, un incroyable lot d'informations administratives et personnelles. De l'enveloppe, Adrien extirpa les photographies prises lors de filatures. Il y avait moins de clichés pour Anna. Le carbone des photocopies d'ordonnance saupoudrait le passé de la jeune maman d'un paquet de médicaments. Les noms des médecins, les avis des experts, les comptes-rendus des assistants, s'enchaînaient dans une

psychose infinie.

Dans le carnet de Marc, toutes les notes se bousculaient dans un chaos impitoyable. Les noms de Nathaël et Mathilde apparaissaient plusieurs fois et les dernières pensées confuses menaient le carnet à sa fin.

Une pression sur le baladeur de Lyse dévoila la fameuse compile. Sur l'étiquette de la cassette audio, le titre était inscrit au stylo : *Adrien 1993*. La bande magnétique formait des boucles. Adrien recala le ruban à l'aide d'un crayon à papier, écarta l'arceau et appuya sur le bouton de lecture.

Des bruits chaotiques de moteur de voiture et de manteau froissé secouaient l'enregistreur camouflé. La portière claqua et les graviers craquèrent sous les semelles en cuir. Des cris d'enfants ricochaient sur les marelles et les buts de foot.

— Bonjour Adrien, je suis Marc. Tu te souviens de moi ? Tu dessines quoi avec ta craie ?

— Papa a dit que je devais pas vous parler.

— Je sais, mais ta maman est d'accord.

— Vous connaissez Maman ?

— Bien sûr.

— Vous savez où elle est ?

— Je peux t'aider à la retrouver. Tu veux bien m'aider toi aussi ?

— D'accord, mais faut promettre de rien dire à personne.

— Promis. Tu peux me parler de Nathaël ? Ta maman m'a dit que c'était ton copain ? Tu sais où il est ?

— Au parc.

— Ta maman m'a dit que vous étiez souvent là-bas. Mais il a bien un endroit où il habite, tu sais où c'est ?

— Non. On va jamais chez lui, je crois qu'il aime pas son faux papa. Vous allez quand même m'aider à retrouver Maman ?

— Si tu continues de m'aider… Nathaël était avec toi quand on te cherchait ?

— Au début, oui…

— Et après, il était où ?

— Je sais pas, je pouvais pas sortir.

— De la grotte ?

— J'avais pas envie de sortir.

— Pourquoi tu n'avais pas envie ?

— Parce que je suis différent.

— Pourquoi tu es différent ?

— Je sais pas moi, c'est les autres qui disent ça.

— Tu sais, moi aussi je me sens un peu différent.

— C'est vrai ?

— Oui ! Et Nathaël, c'est un garçon différent lui aussi ?

— Oui, il est gentil avec moi.

— Il y a des gens qui ne sont pas gentils avec toi ?

— Mathilde ! Elle m'embête tout le temps ! En vrai, je sais pas si elle est gentille ou pas…

— C'est une copine ?

— Je crois… Elle dit beaucoup de gros mots, mais avec moi ça va. Elle me protège des méchants.

— Quels méchants ?

— Ben ceux qui font mal aux enfants !

— Les enfants, ce sont ceux dont tu m'as parlé quand je t'ai retrouvé ?

— Oui…

— Il s'est passé quoi avec les enfants ?

— J'ai essayé de les sauver.

La bande sursauta.

— Les sauver tous.

Les oreilles se délectaient de l'écoute.

— Ils étaient avec toi ?

— Non.

— Ils étaient où ?

— Je sais pas.

— Hmm… Si tu veux que je t'aide à retrouver ta maman, tu dois m'aider à retrouver les enfants.

— J'ai pas le droit de le dire.

— Peut-être que tu peux l'écrire ? Fais un effort, tu veux vraiment revoir ta maman ?

La craie s'activa sur le bitume de la cour de récré.

— C'est quoi ?

— Celui qui voit tout, qui entend tout, qui sait tout.

— D'accord… Il sait où sont les enfants ?

La sonnerie de l'école marqua la fin de la récréation. Le bruit d'une feuille de papier se déploya.

— Pourquoi vous avez ce dessin ? C'est pas à vous que je l'ai donné !

— C'est lui ? Les enfants sont avec lui ? Allez Adrien, fais un effort, c'est quelqu'un que je connais ? C'est quelqu'un qui est avec toi ?

Une voix féminine s'éleva depuis l'autre bout de la cour.

— Adrien ! Adrien, viens ici !

— Je dois y aller. Je veux pas retourner dans le cagibi.

— Attends Adrien ! Il y a combien d'enfants ?

— Vous allez retrouver ma maman ?

— Seulement si tu me dis combien il y a d'enfants.

Un mouvement secoua le baladeur alors que la voix d'Adrien s'éloignait.

— Des milliers !

La bande craqua à mesure que les lèvres de l'auditeur devinaient le récit en temps réel.

— Des millions !

Casque vissé sur les oreilles câlinées par le bruit blanc, Adrien découvrit la dernière pièce du puzzle dans une pochette opaque. Avec autant de précautions que lorsqu'il plastifiait les livres de la bibliothèque, il extirpa l'angoissant contenu. Le cœur d'Adrien plongea à la vue de cette relique déterrée par la fille qui l'avait trahi. Là, entre ses mains, il la tenait : la page manquante du cahier. Il allait enfin découvrir l'identité du dernier méchant. Celui qui savait vraiment où étaient les enfants.

Le dessin était marqué *Le Monstre.* Un personnage sombre et puant occupait l'espace. Son corps épais devenait noir. Son visage paraissait trouble. Un visage caché. Un visage tordu. Un visage qui n'avait pas envie d'être reconnu. Autour de cette figure camouflée, la tête d'un garçon aux yeux vairons et celles de dizaines d'autres enfants étaient enfermées dans des carrés bleus en un mutisme sacré. Personne ne voulait rien dire. Personne ne voulait parler. Ils avaient trop peur de celui qui les couvrait d'amour pour mieux les étouffer.

Clac ! La lumière du pallier glissa sous la porte de la chambre et l'ombre de deux chaussons dansa par l'interstice. Adrien éteignit la lampe et ne bougea plus. Un souffle se faufilait le long de l'huisserie, se dissimulait derrière les plaintes, rampait sur le plancher sans le faire craquer pour que personne n'entende, pour que personne ne voie. Les orteils d'Adrien se rétractèrent, la couette s'étira et le corps entier se cacha sous les draps. Quelque chose se déplaçait sur la literie, déformait le cocon et contaminait tout sur son passage. Le souffle caressa la nuque d'Adrien.

Il ferma les paupières à s'en crever les yeux.

La lumière était toujours là.

Il serra son pendentif.

Le souffle s'évapora.

Le bout du nez d'Adrien dépassa de la couette.

La lumière avait disparu.

La lampe de chevet resta éteinte.

Un son distordu de micro chahuté bouscula les tympans

La cassette n'était pas terminée !

— Je devrais faire comme tout le monde : me contenter de son retour, mais quelque chose manque, quelque chose ne colle pas. Ils disent que ses histoires ne tiennent pas debout, mais ils ne comprennent pas, ils ne comprennent rien. Adrien veut sauver les enfants, mais quelque chose le retient. Quelque chose l'en empêche. Quelque chose qu'il veut oublier.

Les ongles grattaient le liège dans l'espoir de dévoiler la vérité.

— C'est à moi de le faire. Je vais sauver les enfants. Je vais les sauver t…

— Papa ?

Dans un coin de la pièce, une petite voix venait de faire irruption.

— Hé ! Ma puce !

Les lames pliaient à peine sous les minuscules pas de course.

— Qu'est-ce que tu fais debout ? Tu devrais être en train de dormir.

Des grognements grotesques et des rires radieux trahissaient les chatouilles paternelles.

— Tu as trouvé le monstre ?

— Quel monstre ?

— Celui sur le dessin d'Adrien.

— Comment tu sais ? C'est toi qui…

— Tu me lis une histoire ? S'il te plaît, Papa…

— Je suis occupé. Demande à Maman.

— Non, pas Maman, elle lit pas pareil, elle fait pas les voix.

— Elle fait pas les voix comme çaaaAAAaabbBBbbwaaaAAAA…

Les rires réchauffèrent la bande.

— D'accord, ma puce, d'accord, mais promets-moi de ne plus penser à cette histoire de monstres. Les monstres n'existent pas.

— D'accord… Dis Papa, tu vas retrouver les autres enfants hein, comme tu as retrouvé Adrien ? Maman dit que si tu les retrouves pas, tu partiras, et à l'école, ils disent que tu es un menteur et que tu les retrouveras jamais, mais moi je leur ai dit que c'étaient eux les menteurs. Je leur ai dit que mon papa était pas un menteur, qu'il allait sauver les enfants !

Un gros câlin scella l'engagement.

— Je vais les retrouver ma puce, je te le promets.

— T'es trop fort, Papa !

— Allez, retourne dans ton lit, je finis et j'arrive. Ne t'inquiète pas…

Le dessin et le magnétophone absorbèrent l'âme de Marc.

— Je n'en ai pas pour longtemps.

Clac ! La bande magnétique était arrivée à sa fin. Plus rien n'en sortait. Ni pensée noire ni bruit blanc. Les yeux vairons d'Adrien roulaient dans les profondeurs de son lit avant de se laisser aspirer par la fatigue. La voix de la petite fille avait squatté son esprit et ne comptait pas le lâcher de toute la nuit.

CHAPITRE 26

Le Chien des Voisins

JOUR 8
192 heures après la disparition des enfants

Le son explosa les tympans d'Adrien. Dehors, Mathilde s'amusait à dégommer les pots en terre cuite dans le potager.

— Je t'ai réveillé ? dit-elle sur un air faussement désolé, avant d'envoyer un dernier marron qui explosa le dernier pot.

Le cahier rouge paraissait plus épais, enrichi.

— La lecture a été bonne ?

— Il faut retourner voir Ephraïm, déclara Adrien ans prêter attention aux provocations de Mathilde.

— Où ça ? Chez le vieux ? Pourquoi ?

— Parce que j'ai besoin de lui pour connaître la vérité.

— Quelle vérité ? Y avait quoi dans cette putain de sacoche ?

Adrien porta son téléphone à son oreille.

— T'appelles qui ? s'inquiéta Mathilde.

— Je ne pourrai pas le faire tout seul.

— Et moi, j'existe pas ?

Adrien sourit alors que la tonalité retentissait.

— Cette fois, c'est différent.

L'agacement de Mathilde céda sa place à l'hébétement. Le correspondant d'Adrien décrocha.

— Lyse, c'est moi…

Trois secondes de silence passèrent.

— Merci, osa enfin Adrien.

Trois secondes supplémentaires s'ajoutèrent avant qu'une voix soulagée ne réponde. Mathilde tendait l'oreille, mais seul Adrien

pouvait entendre.

— Oui, j'ai trouvé ce que je cherchais.

Un souffle à peine perceptible parcourut les ondes.

— J'ai besoin de toi, Lyse.

Cela commençait à faire beaucoup de silence.

— Si tu veux trouver les réponses à tes questions, rejoins-moi. Je t'envoie l'adresse.

Adrien considéra un instant son amie furieuse qui n'aimait pas trop se faire observer.

— Oui, Mathilde sera là.

La communication s'interrompit et une voix inquiète prit tout le monde par surprise.

— Tout va bien, Adrien ?

Elias se déplaçait dans le jardin, son marteau à bois à la main.

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Qu'est-ce que ça peut te faire ?

— Ce n'est pas à toi que je pose la question, répliqua Elias en portant son regard par-dessus l'épaule de son fils.

Elias serrait son marteau. Mathilde rongeait son frein. Adrien se décala et obstrua la vue de son père.

— Elle est là parce que je lui ai dit qu'elle pouvait. Elle est là parce qu'elle me protège.

— Elle te protège ? Mais de quoi ?

— De la vérité.

— Quelle vérité ?

— Celle que je vais enfin découvrir.

La cabane craqua.

— Tu n'aurais jamais dû l'ouvrir, se désola Elias en resserrant ses doigts autour du manche.

Mathilde posa sa main sur l'étui de son couteau.

— Qu'est-ce que tu comptes faire ? demanda Adrien. M'empêcher de découvrir la vérité ? Pourquoi tu ferais ça ? Qu'est-ce qu'il se passera quand je saurai tout ? Qu'est-ce qu'il m'arrivera ? Qu'est-ce qu'il m'arrivera Papa, quand je découvrirai la vérité ?

Les feuilles dorées dansaient, la cabane tremblait, l'odeur du whisky flottait, le marteau à bois était lourd, menaçant. Elias avait construit tellement de choses en en détruisant des milliers d'autres. Mais aujourd'hui, à l'ombre de la cabane maudite, il se sentit soudain prêt à tout pour détruire ce qu'il avait mis tant de temps à construire. Tout frapper, tout rompre, tout sacrifier. Exploser les boîtes pleines de mensonges pour exposer la vérité et écorcher cette fable pourrie en la plongeant dans des milliers d'échardes sournoises.

La lame de Mathilde était rapide, mais l'allonge d'Elias lui donnait l'avantage. Le crâne de cette ado arrogante n'était pas plus épais

qu'une planche de bois.

Adrien serra le cahier.

— Peut-être que la vérité que je vais découvrir est la raison pour laquelle tu veux tellement partir ?

La page arrachée tressaillit.

— Peut-être qu'il vaut mieux que tu t'en ailles avant qu'il ne soit trop tard.

Adrien frôla son père, le marteau trembla, et Mathilde en profita pour le rejoindre, laissant Elias seul face à la cabane qu'il n'aurait jamais dû construire.

*

Un savant mélange de pierres pleines et de végétaux denses protégeait la bicoque des curieux. Les fenêtres se repliaient derrière les volets, la mousse envahissait les interstices, l'architecture était moins accueillante, comme si la maison s'était refermée sur elle-même. Sur le guéridon, un verre couvert de poussière tentait de maintenir l'illusion.

— Tu crois vraiment qu'Ephraïm est encore là ?

— Tu n'as tout de même pas peur d'un enfant ?

Mathilde souffla.

— Et Mani ?

— Quoi Mani ?

— S'il est à l'intérieur ?

Cette hypothèse paralysa Adrien. Et si le monstre était entré par les tuyaux ? Et s'il avait décapité Ephraïm après avoir dévoré les entrailles du vieil homme ? Et s'il les attendait dans un coin sombre pour les engloutir ? La maison entière était devenue un traquenard, une mort potentielle, une fin probable, une chance que *tout parte en couille*.

— S'il est à l'intérieur, c'est qu'il nous attend. Mais cette fois, il ne pourra pas s'enfuir.

— Donc c'est un putain de piège et on fonce dedans ?

La lame chauffait déjà.

— Ça me plaît.

Mathilde s'apprêta à tourner la poignée.

— Attends ! Lyse n'est pas encore arrivée.

Contrariée par l'injonction, Mathilde se retourna en pointant sa lame.

— Qu'est-ce que ça peut nous foutre ?

— Je veux qu'elle soit là.

— Ce que tu *veux* Adrien, c'est retrouver celui qui a chopé les gosses et l'écorcher comme un lapin.

— C'est différent cette fois. J'ai besoin d'elle et elle a besoin de moi.

— Si tu t'en charges pas, je m'en chargerai et je t'apporterai sa tête sur un plateau. Tu comprendras de qui tu as vraiment besoin.

Le couteau de Mathilde se délecta à l'idée d'exploser le ventre du monstre avant de s'attaquer à tout le reste. Toute la furie allait bientôt pouvoir se déverser dans cette maison. Mathilde s'apprêtait à pousser cette foutue porte quand cette dernière s'ouvrit sans prévenir. Le vieil homme accueillit les visiteurs avec une panique qui tordait son visage tuméfié.

— Dépêchez-vous !

Les deux acolytes furent happés et les cadenas furent aussitôt verrouillés.

— Vous n'avez pas été suivis ?

Son nez était tordu, sa lèvre inférieure était enflée, sa paupière gauche était gonflée. Il avait mauvaise mine, mais il était en vie.

— Je croyais que Mani vous avait tué !

— J'ai réussi à m'enfuir, je me suis caché dans la forêt. J'ai tenté de te prévenir, mais il rôde autour de la maison. Il veut entrer. Il te cherche Adrien. Il vient pour toi. Il vient pour les enfants.

Des spasmes secouaient le vieux dans tous les sens. Ses mains peinaient à tenir le fusil, ses yeux partaient en vrille, son âme devenait parano. Sa jambe boitait pendant qu'il guidait Adrien et Mathilde à travers le couloir. Une odeur nauséabonde émanait des sols. Les meubles étaient recouverts de poussière. Cette demeure visqueuse, moite, isolée était le dernier bastion face à la menace extérieure.

— Nous sommes en sécurité ici, rassura le vieil homme.

Le crâne de Mathilde se secoua d'agacement face à tant d'illusions. Dans la cuisine, le vieux était rongé par l'inquiétude. Porté par ses bonnes habitudes, il alluma son poste de radio, ouvrit la porte du réfrigérateur couleur crème dont les joints croulaient sous les croûtes et déposa une bouteille de lait sur la nappe poisseuse.

— On est pas venus pour ça, s'agaça Mathilde.

Déterminé à rassurer le vieil homme en pleine crise de panique, Adrien s'assit sur la chaise en bois pendant que le vieux tendait l'oreille. Mathilde préféra la station debout, analysant chaque faille de la maison qui pourrait trahir leur présence. Adrien se perdait dans le motif infini de la nappe fleurie alors que le robinet de la cuisine était mal fermé et que des gouttes éclataient dans une cadence angoissante.

A la radio, la présentatrice annonça une nouvelle étape dans la recherche des enfants. Après une semaine de battues, de perquisitions et de présumés coupables, on avait retrouvé le corps de l'oncle dans la rivière. Si le suicide n'était pas à écarter, son corps affreusement mutilé supposait qu'une foule en colère avait tenté de le faire parler

avant de le faire taire à coups de pierre.

— Les gens sont fous, dit le vieil homme en éteignant la radio.

Les mains tremblantes déversèrent le lait frais dans un verre ébréché.

— Alors Adrien, où en es-tu dans ta mission ? As-tu trouvé quelque chose ?

Le lactose embaumait les corps avec délice, mais les narines d'Adrien décelèrent une variation poussiéreuse.

— J'essaie de trouver Ephraïm. Il n'est pas venu ici ?

C'était trouble.

— Celui qui t'envoyait les messages ? Je ne l'ai pas vu.

C'était rance.

— J'espère qu'il ne lui est rien arrivé.

C'était mort.

— Tu ne bois pas ?

Adrien porta le verre à ses lèvres sous la mine rassurée de son hôte.

— Tu devrais tout boire. Cela te ferait du bien.

Mais avant que le contenu du verre glacial n'eût touché l'intérieur de la bouche, des pas d'enfant éclatèrent le carrelage de la cuisine. Adrien eut à peine le temps de distinguer la silhouette, mais c'était bien lui. Il en était certain. L'enfant qui courait, c'était le garçon de l'hôpital, c'était le garçon de l'école ; et en y repensant bien, ce n'était pas Ephraïm qui lui avait ouvert la porte la dernière fois, c'était ce garçon qui se cachait dans cette maison. Adrien condamna le lait poisseux à une longue attente.

Mathilde se baissa pour ramasser ce que le garçon avait fait tomber.

— Adrien… murmura-t-elle en partageant sa découverte.

Adrien récupéra le masque d'ours.

— Adrien ?

Le vieil homme penchait sur sa chaise, le dos tordu par l'inquiétude, les traits tirés par le passé, le visage masqué par le temps. L'horloge murale indiquait la mauvaise heure lorsque Adrien remarqua enfin quelque chose. Quelque chose qu'il n'avait pas vu tout de suite, quelque chose qui lui avait échappé, quelque chose qu'il avait oublié. Autour du vieil homme au visage trouble, accrochés au mur de la cuisine, des cadres bleus, vides, flottaient dans l'espace.

— Tu ne crois plus à mon bon lait frais ?

Adrien se mit à les compter.

— Vous savez, j'ai grandi. Il y a des choses auxquelles je ne crois plus.

Il y en avait des milliers.

— Mais il y en a d'autres auxquelles je crois à nouveau.

Des millions.

Était-il vraiment 17 h 54 quand le cœur d'Adrien s'arrêta ? Bloqués dans l'interstice temporel, les joints de la cuisine se décollaient, la vaisselle se fendait, l'humidité augmentait, le sol devenait gras. Les pleurs de la forêt ricochaient à l'intérieur de son crâne, piégés dans un bruit blanc, absorbés par le liquide noir qui remontait dans sa trachée et tentait d'engluer sa bouche.

Tout va bien, Adrien.

Engorger son esprit.

Tu y es presque.

Emmurer son âme.

Crois-moi.

Obstruer son cœur.

Ça fait toujours ça la première fois.

Adrien lâcha le masque et se précipita vers l'évier. Une bile sombre s'échappa de sa bouche et éclata la faïence.

— Qu'est-ce qui se passe putain ? cria Mathilde.

Adrien cracha une dernière glaire épaisse et fit signe que la situation était sous contrôle.

— Qu'il y a-t-il, Adrien ? demanda le vieil homme. Tu peux tout me dire. Je suis ton ami.

Avec sa manche, Adrien essuya les gouttes sur son menton.

— Si vous êtes mon ami, vous ne me mentirez pas ?

— Bien sûr.

— Si vous êtes mon ami, vous me direz la vérité ?

Le cahier marqué *« Les Enfants Terribles »* glissa sous le nez du vieil homme.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Vous savez très bien ce que c'est. C'est la raison qui m'a mené jusqu'ici. C'est mon secret. C'est mon histoire.

Le vieil homme ignorait le tremblement des pages.

— Vous connaissez bien ce cahier parce que c'est vous qui m'avez demandé d'écrire l'histoire qui est à l'intérieur. Cette histoire, c'était celle qui allait nous permettre de sauver les enfants. Quand j'ai retrouvé ce cahier l'autre jour, il manquait une page. Une page avec le portrait de celui qui savait. Une page qui vous trahissait. Une page qui dévoilait la vérité.

Le papier glissa sur la table.

— Mais quelqu'un a retrouvé cette page. Quelqu'un qui n'a jamais abandonné. Quelqu'un qui voulait vraiment m'aider. Quelqu'un qui croyait en moi.

Le dessin se révéla, identique à la scène en cours.

— Adrien… Je ne comprends pas.

— Ce n'est rien, rassura Adrien en ramenant le cahier à ses côtés.

Le passé ressurgit toujours sans prévenir.

Le vieil homme resta interloqué.

— Où est-il ? insista Adrien. Où est Ephraïm ?

— Tu n'as pas besoin de lui…

— Vous avez découvert qu'il savait pour le cahier…

— Il te manipulait…

— Vous l'avez fait disparaître…

— Il n'était qu'une *créature* obnubilée par ton envie de sauver les enfants. J'ai essayé de te prévenir. J'ai essayé de te faire comprendre.

— Vous l'avez tué…

Le vieil homme releva la tête, les sourcils froncés, la mâchoire serrée.

— Il t'a poussé à tuer !

— Ceux qui ont fait disparaître Isa et Nat ! Les adultes qui ont fait disparaître les enfants !

— Mais qu'est-ce que tu racontes bon sang ? De quels adultes tu parles ? Tu l'as dit toi-même ! Ce n'est qu'une histoire ! Il n'y a pas d'enfants à sauver !

Il plaqua sa main sur le cahier.

— Tout ça, c'est dans ta tête !

— Je croyais qu'il fallait sauver les enfants…

— Bien sûr Adrien, *il faut sauver les enfants*, mais pas en tuant des gens à cause d'une histoire que tu as inventée ! Adrien, écoute-moi mon garçon, écoute-moi, c'est important. Ça doit s'arrêter maintenant, tu comprends ? Tu as besoin d'aide. Tu as besoin d'être soigné. Laisse-moi appeler ton père pour qu'il vienne te chercher.

Le vieil homme se leva, mais Mathilde le renvoya brusquement sur sa chaise.

— *Il faut sauver les enfants*, répéta Adrien.

Le feuillet ultime retourna à l'intérieur du cahier.

— Ephraïm avait raison.

Oui Adrien, c'est ça.

Adrien en était dorénavant sûr et certain.

— Tous les adultes qui sont dans ce cahier nous ont fait du mal.

Nous y voilà enfin.

Son menton se levait à mesure qu'il prononçait la sentence.

— Tous les adultes qui sont dans ce cahier doivent payer.

Tue-les.

Son regard noir secoua l'âme du vieil homme.

— Tous les adultes qui sont dans ce cahier doivent mourir.

Tue-les tous.

CHAPITRE 27

La Disparition

DIX ANS PLUS TÔT – AOÛT 1993
Jour de la disparition d'Adrien

La pluie claque sur mon nez comme un million de perles. Mon doudou m'attend sagement sur le banc de l'arrêt de bus devant la pharmacie. Je le serre fort. Si fort.

— C'est qui le meilleur ?

Je décolle ma joue en entendant la voix et j'aperçois Nat. C'est lui qui a retrouvé mon doudou ? Évidemment ! Après tout, c'est mon *meilleur seul copain*.

— Faut que je te montre un truc !

— C'est quoi ?

— Fais-moi confiance !

À travers la vitre, je vois Papa qui explique des choses compliquées au monsieur de la pharmacie. Il a l'air agacé. Il en a sûrement pour longtemps. Papa ne remarquera même pas que j'ai disparu !

Nat monte dans le bus sans acheter de ticket ! Y a beaucoup de grandes personnes à l'intérieur…

— Grimpe ou on va le rater !

Je me glisse en me collant aux adultes pour pas qu'on me voie. Je me sens noyé au milieu de ces géants. Nat me lance plein de grimaces pour me faire rigoler. Ça agace une vieille dame. Les autres me regardent en faisant une drôle de tête, mais personne me demande ce que je fais ici. Un contrôleur vérifie les tickets ! On se cache en attendant que les portes s'ouvrent au prochain arrêt, mais il descend aussi. On court à toute vitesse pour pas que l'horrible contrôleur aux

cornes poilues et à la langue fourchue nous attrape. J'ai le cœur qui bat à cent à l'heure. Je reconnais l'endroit où Nat m'entraîne. C'est chez moi.

— C'est nul !

— T'as oublié ?

On grimpe dans la cabane construite par Papa. J'y suis tout le temps avec Nat pour nous cacher quand on veut pas que les grands nous attrapent. L'intérieur est rempli de crayons, d'armes en bois fabriquées dans l'atelier, de livres d'histoires magiques… C'est notre endroit préféré. C'est notre QG.

— Alors, c'est quoi que tu veux me montrer ?

Nat prend ses grands airs mystérieux.

— C'est le grand jour ! Celui de ta grande aventure !

Nat déplie la carte de la forêt. Celle où la maîtresse nous emmène pour nous enseigner. Celle où le docteur nous emmène pour nous soigner. C'est vrai qu'elle est spéciale cette forêt, mais je ne suis pas sûr d'avoir envie d'y retourner. Parce que cette forêt, je le sais maintenant : c'est celle où vivent les monstres qui veulent dévorer Maman.

— J'ai trouvé où ils sont !

Nat se la pète en montrant une zone entourée en rouge. C'est vraiment là que les monstres se cachent ? Le bois craque et la cabane se méfie. Quelqu'un grimpe ! Quelqu'un nous a suivis ! Un joli chapeau dépasse. Un grand sourire m'illumine. C'est Maman !

— Tu es déjà rentré, Adrien ?

— Je joue avec Nat.

— Bonjour m'dame !

— Oh, Nathaël ! Je ne t'avais pas vu.

Maman remarque mon sac à dos plein de gâteaux et la carte pleine de monstres. Elle me regarde pour lire dans mon cœur (les mamans savent faire ça – en tout la mienne, elle sait) et la pluie ne s'arrête pas.

— Oh, j'ai fabriqué quelque chose pour toi !

Elle retire ses gants de jardinage et dévoile un pendentif qu'elle suspend autour de mon cou, mais il manque un morceau, comme s'il était cassé en deux. Elle me tend l'autre moitié, retire son chapeau et chasse ses cheveux noirs de son cou.

— Tu veux bien m'aider ?

J'attache la chaîne sur sa nuque. Maman se retourne et joint nos deux pendentifs qui fusionnent en une jolie fleur jaune. Ça alors ! C'est la même fleur que sur la peinture que j'ai accrochée dans la cabane. Celle avec la jolie maison dont Maman rêve tout le temps et dans laquelle elle veut qu'on aille tous vivre un jour. Les fleurs jaunes, je crois que ce sont des jonquilles. Ce sont les fleurs que Maman essaie de faire pousser, mais ça ne marche jamais à cause des monstres qui

les mangent pour la faire pleurer.

— C'est une fleur qui symbolise l'espoir. C'est pour te rappeler que quoiqu'il arrive, je trouverai toujours un moyen pour t'aider. On trouvera toujours un moyen pour se retrouver.

— Pourquoi tu dis ça ?

Elle rigole et me fait une pichenette sur le bout du nez. Elle m'embrasse d'un gros bisou baveux. Nat tire la langue de dégoût, mais moi j'aime bien. C'est chaud. C'est doux. C'est Maman. Elle me serre fort contre son cœur qui résonne dans mon corps. Son cou sent le sirop, les cahiers neufs, le chocolat chaud, et ses boucles qui dansent sur ma peau me chuchotent un secret. Elle sait. Elle sait ce que je vais faire.

— Promets-moi de ne pas toucher la cime des grands arbres.

Je n'ai même pas le temps de lui dire que je n'ai pas compris, qu'elle s'échappe sous les gouttes alors que le téléphone sonne depuis le salon. Nat me fait comprendre qu'il ne faut plus attendre. J'enfile mon sac à dos. Je regarde mon doudou qui a l'air d'avoir envie de rester. Il faudra qu'un jour je lui donne un nom. Tout le monde dit que j'ai beaucoup d'imagination, mais là je sèche.

— Alors, tu viens ?

Mon cœur se perd dans la peinture de Maman et mon corps se soulève sous les tambours. J'ai promis à Maman que je la protégerai. Je vais tuer les créatures qui se glissent la nuit sous son oreiller. Je ne lui ai encore rien dit. Ça sera ma surprise pour son anniversaire (c'est demain).

Je glisse mon doudou dans mon sac à dos, je rampe sous la haie et je rejoins Nat dans la forêt derrière la maison dans laquelle se cachent les monstres qui mangent les mamans des petits garçons.

*

— C'est encore loin ?

Nat ne répond pas. Mes pieds me font mal. Les brindilles craquent comme des os secs et les feuilles se détachent comme des peaux mortes. Une silhouette file entre les troncs.

— T'as vu ?

— Quoi ?

— Y a quelqu'un.

— J'vais voir !

— Attends !

Trop tard, Nat a disparu et les branches s'allongent en fredonnant des mots à l'envers. La forêt nous a remarqués et elle prévient les autres que nous arrivons.

— Bouh !

Je sursaute ! C'est Nat ! Il rigole pour sa bêtise.

— T'es nul !

— Y avait rien. Tu vois des choses ! T'as pas faim ? Moi, j'ai faim.

Assis sur une souche, on fait une pause pour manger. Je peux pas m'empêcher de garder un œil sur les branches qui bougent à l'envers et la mousse qui tente d'absorber mes baskets. Dans cette forêt, quelque chose cloche.

— Ça aurait été cool qu'Isa soit là.

Isa, c'est ma copine de médicaments. Elle est enfermée à l'hôpital parce que sa tête fonctionne pas bien et que les médecins ont beaucoup de mal à la soigner. La première fois que je lui ai parlé, c'était ici, quand on venait dans la forêt pour *ouvrir notre esprit*. Elle avait peur qu'un insecte rentre par son oreille et grignote ses rêves pendant la nuit. Depuis, j'y pense souvent et j'ai un peu de mal à m'endormir. J'ai peur que la veilleuse s'éteigne et que quelque chose entre à l'intérieur.

Mes chaussures se salissent, les arbres se soumettent et une maison se révèle sous nos yeux. Dans la cour, on découvre une auge en pierre (à l'intérieur d'un enclos) dans laquelle on déverse plein de cailloux et d'orties. Parfait pour piéger les monstres ! Avec des galets de la rivière, on construit une tour de défense et Nat plante un drapeau fabriqué avec une branche et un morceau de tissu bleu (on a peint une tête d'ours dessus – c'est notre emblème). Je place mon doudou en haut de la tour. D'ici, il verra tout.

— C'est notre base pour affronter les monstres, et c'est moi le Capitaine !

Alors que *Capitaine Nathaël* surveille les arbres depuis la muraille et que je recharge mon arbalète en attendant que les monstres arrivent, un grognement nous glace le sang. Un chien noir montre ses crocs et il n'a pas l'air ravi qu'on soit là. Il lâche un aboiement horrible et on détale à toute vitesse ! Pas le choix, on se réfugie dans la maison. Une grosse voix électrise mon corps.

— Eh bien les enfants, on dirait que vous avez vu un monstre.

Je le connais lui ! C'est le gentil monsieur de la bibliothèque ! Je savais pas qu'il habitait là !

— Adrien ? Que fais-tu ici ?

Il laisse entrer le chien qui se calme après avoir reçu un ordre. Je savais pas qu'il avait un chien (en fait, y a plein de choses que je sais pas sur lui) !

— C'est lui qui vous fait peur ?

D'une tape sur le flanc, il réconforte le chien qui n'a envie que d'une chose : s'amuser.

— Tu peux le caresser si tu veux.

Mes doigts glissent entre les poils, c'est chaud, ça bouge. La langue baveuse me lèche le visage et je rigole avec le gentil monsieur.

— Que faites-vous dans la forêt ? Vos parents savent que vous êtes ici ?

J'aime bien le gentil monsieur de la bibliothèque, mais je ne peux pas lui dire pourquoi on est là, c'est un projet top secret.

— Tu as perdu ta langue ?

— Adrien a un super pouvoir, il peut faire apparaître des créatures avec son imagination ! s'exclame Nat pour frimer.

Je lui donne un coup de pied, je lui ai rien demandé.

— C'est vrai, Adrien ? Tu ne me l'avais jamais dit, mais je ne suis pas étonné.

Je hausse les épaules.

— Il le fait pour combattre les monstres !

— Quels monstres ?

— Les monstres qui veulent manger sa maman !

Sérieux, Nat !

— Moi non plus, je ne les aime pas beaucoup tous ces monstres. Je vais appeler tes parents pour les prévenir. En attendant qu'ils viennent, tu voudras bien me montrer ton pouvoir ?

Je hoche un peu la tête. Attiré par les odeurs, Nat se faufile dans la cuisine. Le gentil monsieur rigole en disant un truc du genre *« Laissez venir les petits enfants »*. Je caresse le chien, pendant que le gentil monsieur téléphone dans son bureau et que Nat cherche à manger. J'entre dans la cuisine et quelque chose me saute dessus.

— Bouh !

Caché derrière un masque d'ours, Nat rigole comme un fou.

— C'est peut-être ça qui t'a suivi dans la forêt !

Il me tend le masque et part fouiller les placards. Je lève la tête. Y a la photo d'un garçon accroché dans un cadre bleu (il sourit, il a l'air content d'être ici). Y a d'autres cadres bleus, mais ils sont vides.

— Adrien, viens voir !

Je crois que Nat a trouvé à manger ! J'enfile le masque pour lui faire peur moi aussi. On va bien s'amuser !

Sous le porche, on boit du lait avec le gentil monsieur en attendant mes parents (je pense que c'est Papa qui va venir me chercher – Maman est sûrement en train de dormir). C'est gentil, mais j'ai pas envie de partir, je n'ai pas terminé ce que j'étais venu faire ! Je décris les monstres pour que le gentil monsieur puisse me dire s'il en a déjà vu. Il connaît bien les coins cachés de la forêt. Il m'a promis qu'il m'aiderait à trouver les monstres si on restait un peu avec lui parce qu'il est tout seul et que personne ne vient le voir, même pas sa maman (elle l'a abandonné parce qu'il était malade et qu'elle avait pas

les sous pour le soigner – c'est une histoire très triste).

Pour lui donner de l'espoir, je recopie (de tête) la peinture de Maman, celle avec la maison au milieu des jonquilles. Je lui dis que c'est un endroit pour les gens qui veulent un nouveau départ. Il me dit que j'aurai le droit de choisir où l'accrocher.

Le vent souffle alors que la nuit tombe et j'entends *Adrien ! Adrien ! Adrien !* comme si la forêt était à ma recherche. Je veux prévenir les autres, mais le gentil monsieur dort (il ronfle comme un ogre) et Nat cherche (encore) du chocolat dans la maison. Et puis, j'ai envie de lui montrer que pour une fois, j'ai pas besoin de lui pour être courageux ! Alors, je pars tout seul (avec mon arbalète) en direction des arbres qui crient mon prénom. Mais au bout d'un moment, ça s'arrête et à la place, j'entends des pleurs qui s'échappent de la mousse et s'enroulent autour des branches. J'explore chaque buisson, je retourne chaque caillou, mais je ne trouve personne. Peut-être qu'ils se cachent à cause des monstres ?

Le chêne blanc tordu me défie de son immense ramure. Je le connais bien cet arbre. C'est là où la maîtresse nous emmène pour ramasser des choses. C'est là où le docteur nous emmène pour regarder dans notre tête. Et maintenant, c'est là où j'entends les pleurs qui s'échappent des roches où se faufilent les racines comme des serpents qui s'affolent. Ce sont les mêmes pleurs que ceux de Paul quand il était tombé dans le trou. Est-ce que Paul est encore tombé ? Est-ce que le monstre est revenu le chercher ?

J'attends là, face à ce trou sombre qui me fait peur. J'aurais dû demander à Nat de venir avec moi… Je me faufile à l'intérieur jusqu'à être noyé par le noir. C'est une obscurité qui coule et vous attrape le cœur quand il est déjà trop tard. Je vois quelque chose là, au fond. Quelque chose qui ne bouge plus. Ce n'est pas Paul.

C'est le corps d'un autre petit garçon !

Je glisse sur la mousse en reculant, mais quand je me relève je suis bloqué. Quelque chose bouge. Quelque chose grogne. Quelque chose m'a retrouvé. C'est le chien ! Je tends ma main pour le caresser et ses crocs se referment sur ma peau. Sale clébard ! Je cours à toute allure à travers les ronces et les fougères. Je tombe dans une flaque de boue, je suis tout sale, tout mouillé et je pue. Merde ! Mon cœur s'enflamme. Vite ! Je dois me dépêcher ! Les enfants ont besoin de moi !

Je trouve un dernier souffle pour sonner l'alerte.

— Y a des enfants dans la forêt !

Mon cri résonne dans le calme rompu de la maison. Le gentil monsieur éteint la radio qui parle d'un enfant que tout le monde cherche, mais que personne ne trouve. Son ombre me recouvre et son regard m'inspecte de la tête aux pieds. Son visage a changé. Je crois

que j'ai fait une bêtise en venant ici.

— Tes chaussures ! Tu en as mis partout !

Son regard me terrifie. Ses mains m'écrasent. Sa voix me tétanise. La seule chose que je parviens à faire, c'est entendre le chien qui revient en aboyant. Mon corps ne bouge plus. Mon corps ne fonctionne plus. Il est 17 h 54 et le monde s'est arrêté.

— Il ne faut pas que tu t'éloignes, c'est dangereux !

Une larme coule sur ma joue.

— Arrête !

Mes yeux ne lâchent pas les aiguilles qui n'avancent plus.

— Arrête ou tu vas attirer les monstres !

Pourquoi Nat est pas là ? Est-ce que le chien l'a mangé ? Je pleure parce que j'ai mal au ventre et que je ne veux pas que le chien mange mon copain. *Adrien ! Adrien ! Adrien !* Ce sont les voix de tout à l'heure ! Ce sont les monstres qui veulent entrer dans la maison ! Le gentil monsieur me regarde et son visage reprend sa forme normale. Son regard ne me terrifie plus. Ses mains ne m'écrasent plus. Sa voix redevient presque comme avant.

— Tu as entendu des enfants dans la forêt ?

Je dis (entre deux sanglots) :

— Y avait un garçon dans un trou. Je sais pas qui c'est, mais c'est pas Paul. Je crois qu'il est mort.

BAM ! BAM ! BAM ! Ça cogne contre la porte ! Il faut se cacher ! Je chuchote :

— Ce sont les monstres… Faut pas ouvrir…

BAM ! BAM ! BAM ! Le gentil monsieur pose son doigt sur sa bouche pour qu'on garde le silence et me cache sous son bureau. J'entends la porte s'ouvrir. J'entends les monstres grogner. Peut-être que ce sont eux qui ont mangé Nat ? J'ai peur, j'ai peur, j'ai jamais eu aussi peur. Je veux pas être enlevé. Je veux pas être mangé. Je veux pas être mort. Je veux Maman, je veux Maman, je veux Maman.

Sous le bureau, y a un carton rempli de cahiers avec les noms des enfants de ma classe (celle de l'année dernière en tout cas, je change à la rentrée – j'espère que je serai toujours avec Nat). Woooah ! En fait, ce sont toutes les histoires que le gentil monsieur a gardées (il doit les transformer en livres) ! Par contre, y a quelque chose dans mon cahier rouge qu'est pas à moi : le plan d'un réseau de tunnels qui vont dans tous les sens. Ça me fait penser au labyrinthe dans mon histoire (quand les soldats cherchent les enfants, mais qu'ils se perdent tout le temps et que c'est trop tard – ils ne sauvent qu'un seul enfant). C'est bizarre et c'est cool en même temps. C'est vrai que je pourrais faire un plan moi aussi (pour aider les soldats) et le cacher pareil pour pas que les méchants mettent la main dessus. Mais faudrait un moyen que ça soit pas facile à trouver, genre comme un message codé.

La porte claque et le gentil monsieur me fait sortir de ma cachette. Les monstres sont partis. Je demande :

— Où est Nat ?

— Il a dû croire que tu étais rentré chez toi.

— Faut lui dire que je suis encore là ! Faut qu'il revienne ! C'est dangereux dehors !

— Nathaël est un garçon très courageux, il ne lui arrivera rien. Il reviendra.

Le gentil monsieur comprend que j'ai trouvé le plan. Il s'approche, je recule et mon pied touche le tapis.

— Adrien, tu sais garder un secret ?

Je hoche la tête. Il respire un grand coup en regardant par la fenêtre.

— Cette forêt est spéciale. Les adultes le savent et ils viennent ici avec les enfants en pensant que personne ne les verra. Ils disent vouloir les aider, mais ils mentent. Tu le sais ça ? Ils mentent tous.

Oh oui, ça je le sais ! Le docteur ment (je n'ai pas volé les bocaux), la maîtresse ment (je n'ai pas poussé Paul), même Papa ment quand il dit que Maman a besoin de ses médicaments. Ils mentent tous !

— Il y a quelque chose dans cette forêt qui a attaqué le garçon que tu as vu. Quelque chose qui existe à cause des adultes qui n'ont pas pu le protéger. Adrien, tu me dis toujours que tu imagines un monde où les enfants seront en sécurité. Alors écoute mon secret. Ton histoire m'a donné une idée. Grâce à elle, nous allons créer un monde où les adultes ne pourront jamais entrer. Un monde où les enfants ne seront plus en danger. Un monde où les enfants ne grandiront jamais.

— Comme ma cabane ?

— Comme ta cabane ! Mais en beaucoup plus grand et encore mieux caché.

Il déplie le plan (j'en avais vu qu'une partie) et on le regarde ensemble (comme une équipe). Les tunnels s'étirent comme une toile d'araignée. Y a des passages qui ont été modifiés, des trous qui ont été creusés, des murs qui ont été bougés. Y a aussi des lettres et des nombres pour se repérer jusqu'à un endroit entouré en rouge. Je comprends ! C'est un vieux plan que le gentil monsieur a modifié ! Il avait sûrement pas d'idées pour commencer. C'est pas facile de partir de zéro. Il nous l'avait expliqué à la bibliothèque, parce que Paul avait rien écrit dans son cahier. On appelle ça *la peur de la page blanche*. Moi j'ai pas eu ça pour mon histoire, j'ai eu aucun problème pour la commencer. Par contre pour la terminer…

Bref, je crois que le gentil monsieur essaie de trouver l'endroit parfait où cacher les enfants.

— Un monde sans méchant ?

— Oui, Adrien, un monde sans méchant.

Le gentil monsieur agite sa main dans mes cheveux. Il faut que je sois en sécurité en attendant que les monstres s'en aillent pour de bon et qu'il ait terminé son plan (un endroit pour dormir, un endroit pour jouer et d'autres trucs comme ça). Il sort un livre de la bibliothèque (son roman préféré : une histoire qui parle de petit prince, de grandes personnes bizarres et de dessins) et récupère une clé. Il pousse son bureau et retire le tapis. Y a une trappe ! Une échelle descend jusqu'au fond. Si Isa était là, elle ferait une drôle de tête parce qu'elle n'aime pas être enfermée.

Quand nos pieds touchent le sol, l'air se soulève et dévoile une odeur réconfortante. Ça sent la brioche chaude, le cahier neuf. Mais ça sent aussi une odeur étrange. Une odeur humide. Une odeur que je n'aime pas trop. Le gentil monsieur pousse une lourde porte en métal et appuie sur un gros bouton. La lumière s'allume et *woooah !* Une chambre secrète ! Sous la lumière chaude de l'ampoule suspendue, les murs se parent de pastel, les étagères se gondolent de livres et les coffres se gonflent de jouets. Des petits ours courent sur les tapisseries. Y a des vieilles cassettes de dessins animés avec un ours rigolo sur les jaquettes. On dirait une émission comme les grands regardaient quand ils étaient petits.

— Quand Nat va voir ça !

— À vrai dire, cette chambre est juste pour toi, Adrien.

— Pourquoi ?

— C'est une chambre pour les enfants comme toi.

— Les enfants comme moi ?

— Ne t'inquiète pas, Nathaël pourra venir te voir dès qu'il rentrera.

Je fais un sourire qui veut pas trop sortir.

— Tu seras en sécurité ici. Tu vois cette lumière ? Elle s'éteint tous les soirs quand il est l'heure de dormir.

Je préfère quand c'est Maman qui éteint la lumière, parce qu'elle attend que je sois endormi.

— Je viendrai te voir moi aussi.

Je m'installe dans cette chambre rien que pour moi. Je sors le doudou de mon sac et je le pose à côté de la télé. Voilà ! Comme ça, lui aussi, il pourra entendre. Il pourra regarder. Mon pied trébuche dans une boîte en métal. À l'intérieur, je découvre des billes galaxie et des soldats kaki en plastique. Sous leurs pieds, y a leurs noms : *Arod, David, Raphaël, Isaac, Éloi.* Mais ! Ce sont les noms des soldats de mon histoire ! C'est le gentil monsieur qui les a écrits ? Je ne me souviens plus si c'est moi qui avais trouvé les noms ou si c'est quelqu'un qui m'avait donné l'idée. Bof, ce n'est pas important. Je m'apprête à

inscrire mon nom sous le sixième soldat, mais finalement j'écris celui de Nat. *Capitaine Nathaël*… Ça lui fera plaisir ! En attendant, je retourne la boîte et les six soldats se déploient sur leur nouveau champ de bataille. Super ! On va pouvoir jouer à la guerre !

*

Je me réveille en plein milieu de la nuit à cause des marteaux qui tapent et des scies qui coupent. Soudain, ça s'arrête et j'entends une voix que je connais (je crois). Une voix qui essaie de compter jusqu'à cent. Une voix que je suis en train d'oublier, mais j'en suis sûr : y a quelqu'un dans les murs.

Je commence à gratter quand j'entends les pieds sur l'échelle. Vite, je me jette sur le lit !

— Tout va bien, Adrien ?

— Où est Nat ? Peut-être qu'il s'est fait mal ? Il faut appeler sa maman.

Il me dit que Nat n'a peut-être pas envie de me voir. Ça me rend triste car j'ai du mal à le croire. Le gentil monsieur inspecte ma chambre pour vérifier que tout est comme il faut. Une plaie luisante parcourt son bras. On dirait des traces de dents. C'est un monstre qui a fait ça ?

— Tu sais Adrien, tu n'es pas le seul, il y a beaucoup d'enfants qui ont besoin de nous. Ça demande beaucoup de travail pour qu'ils puissent être en sécurité. Je sais que tu voudrais sortir pour chercher Nathaël, mais tu dois rester ici, à l'intérieur, en sécurité. Si tu sors et que tu parles des enfants à quelqu'un, ils viendront les chercher. Tu ne veux pas qu'on fasse du mal aux enfants ?

Je secoue la tête de toutes mes forces. Oh non, je ne veux pas ! Non, non, non !

— Alors, sois sage. Sois un gentil petit garçon. Ne dis rien à personne. Tu ne veux pas faire pleurer ta maman ?

Ça non plus, je ne veux pas ! Les docteurs disent que Maman est trop triste, mais que c'est normal parce qu'elle mange plein de médicaments. Moi je ne veux pas qu'elle mange encore plus de médicaments. Papa dit que les médicaments font partir les monstres, mais je vois bien que Maman est pas pareille quand elle les mange, elle dort tout le temps. Les monstres pourraient en profiter pour venir la chercher.

Je serre mon pendentif.

— Tu ne dois jamais parler de notre projet, d'accord ? Tu ne dois jamais dire qu'il y a d'autres enfants. C'est notre secret. Promis ?

Je hoche la tête.

— C'est important de tenir sa promesse.

Il dépose le plateau du petit déjeuner sur mon lit. Y a une part de brioche, un verre de lait et mon cahier rouge.

— Tu sais ce que tu peux faire en attendant que tout soit prêt ? Tu peux finir ton histoire (mince, il a vu que j'avais pas terminé).

Sa main serre mon épaule.

— C'est ta mission *Adrien*. Tu dois sauver les enfants.

Mon cahier tremble.

— Les sauver tous.

*

C'est pas facile de sauver les enfants. Ça fait plusieurs jours que j'essaie, mais les adultes sont vraiment très forts. Dans le cahier, j'ai dessiné les méchants qui font disparaître les enfants (j'en connais que deux – à l'école et à l'hôpital –, mais y en a d'autres, je l'ai vu à la télé). Le problème, c'est que les soldats arrivent toujours trop tard. Il se perdent dans les couloirs. Le gentil monsieur dit que la fin de mon histoire n'est pas assez bien. Je gomme, je rature et je dois recommencer.

Pour me consoler, le gentil monsieur me lit mon histoire chaque soir (mais bon je la connais, ça serait bien qu'il en emprunte d'autres, genre à sa bibliothèque). Et quand l'histoire est finie, il me serre dans ses bras. Ce soir, il me serre un peu plus longtemps que d'habitude. Son ventre chaud bouge dans mon dos et ça me fait penser à quand je fais ça avec Maman et j'ai les yeux qui piquent et mon doudou ne dort toujours pas. Et comme il est déjà tard, la lumière s'éteint toute seule.

Quand il a fini, il prend mon cahier et il met le dessin animé. Mais je ne l'aime plus ce dessin animé. Il est plus pareil. Il sent mauvais. Comme mon doudou qui reste assis bêtement à me regarder depuis que je suis arrivé. Il a regardé et IL A RIEN FAIT !

Je sens quelque chose bouger dans mon corps. Quelque chose qui n'était pas là avant. Ça me gratte. Ça me gêne. Et ça m'énerve parce qu'en plus j'entends rien avec le bruit de l'eau de la douche qui coule dans les tuyaux. Et les marteaux qui frappent. Et les scies qui coupent. Et les canalisations qui s'égouttent en un liquide noir qui recouvre mon ours en peluche jusqu'à ce que ça lui rentre par la bouche et qu'il suffoque. Et mon histoire qui résonne dans les murs parce que le gentil monsieur la lit aux autres enfants, alors que c'est moi qui ai tout imaginé ! C'est mon histoire et il me l'a volée ! Déjà que j'entends rien quand les autres enfants pleurent, mais là j'entends plus rien ! J'entends plus rien de ce PUTAIN DE DESSIN ANIME !

Je sors la page que j'ai détachée en cachette, pour dessiner un troisième portrait. Un dernier méchant. Celui qui enferme les enfants. Celui qui les empêche de retrouver leur maman. Mais je ne sais plus

vraiment à quoi il ressemble parce que son visage n'est plus le même, il change tout le temps. Je cache la page sous mon doudou. J'espère que c'est une bonne cachette. J'espère qu'il ne la trouvera jamais CE VIEUX CONNARD.

C'est décidé ! Je vais sortir de la chambre pour retrouver Nat et qu'il redevienne mon copain et qu'on aille sauver tous les enfants pour de vrai ! Personne pourra m'en empêcher. Puis après, on ira chercher Isa pour qu'elle vienne vivre dans la cabane où on grandit jamais. Maman m'aidera, elle aime bien Isa. Maman…. Maman… Ma maman chérie… Je l'ai abandonnée. Les monstres vont la chercher et je serai pas là pour la protéger. Faut que je sorte ! Faut que je sorte ! Faut que je sorte ! J'essaie d'ouvrir la porte, mais c'est fermé. C'est toujours fermé. Je commence à tout envoyer en l'air. Le gentil monsieur sera pas content, mais je m'en fiche QU'IL AILLE SE FAIRE FOUTRE !

Je hurle tellement fort et tellement longtemps que je finis par pleurer et vomir en même temps. Tout est sorti. Y a plus rien dans mon cœur. Y a plus rien dans mon ventre. Y a plus un son dans ma chambre. Les autres enfants ne sont plus là. Arod ! David ! Raphaël ! Isaac ! Éloi ! Vous êtes où ? Vous êtes avec Nat ? Vous avez réussi à vous échapper ? Moi je suis encore là. Mes petits soldats à moi… C'est vrai qu'ils sont très forts pour des enfants. Plus forts que ceux qui n'ont pas de nom, mais que j'entends encore. Ou que j'entendais avant. Alors quoi ? Je suis tout seul maintenant ? Je dois sauver les enfants, mais qui va me sauver moi ? Personne ! Parce que les grands en ont rien à faire des enfants ! Ils veulent juste nous faire du mal parce qu'ils comprennent rien et qu'ils nous punissent parce qu'ils ont oublié qu'ils devaient nous protéger. Moi je sais ce qu'ils font en cachette ! Je les ai vus et c'est pour ça qu'ils en ont après moi et qu'ils racontent tous ces mensonges sur moi. Pourquoi ils mentent, hein ? Pourquoi ils disent que les monstres n'existent pas ? Pourquoi ils font semblant de nous aimer ? Pourquoi ils veulent pas nous sauver ? Pourquoi… Pourquoi… Pourquoi personne est venu me chercher ? Je les déteste ces adultes. Je les déteste. Je les déteste. Je les déteste. JE VEUX QU'ILS MEURENT TOUS PUTAIN !

Un bruit secoue mon crâne. C'est un ricanement qui résonne à travers la paroi. Je glisse un œil dans un tuyau qui transperce le mur. Y a quelqu'un.

— T'as l'air drôlement énervé.

C'est une fille. Elle dit :

— T'es enfermé toi aussi ?

— Je suis pas enfermé.

Ça la fait marrer. Je lui demande :

— Toi aussi, t'es dans une chambre ?

— Ouais c'est ça… J'suis dans une chambre cinq étoiles pour

passer mes vacances tranquilles sans personne pour m'emmerder.

Je réfléchis… C'est quoi cette histoire ? Faut que je me méfie de cette fille.

— Ça fait longtemps que tu es là ? Je t'ai jamais entendue.

— Moi je t'ai entendu, Adrien. Je t'ai beaucoup entendu.

Elle connaît mon nom ! Elle doit être là depuis longtemps. Elle doit bien connaître la maison.

— Tu sais comment sortir ?

— Pourquoi tu veux sortir ?

— Je veux retrouver Nat.

— C'est qui ça ?

— C'est mon copain, il est venu avec moi.

— T'es venu ici de ton plein gré ?

— Pas toi ?

Elle rigole.

— Écoute, si t'as plus de nouvelles de… Comment c'est déjà ?

— Nathaël.

Elle pouffe pour se moquer. Elle n'est pas gentille, elle.

— C'est quoi ce nom ? Bref, si t'as plus de nouvelles de ton pote, c'est pas compliqué. Soit il a réussi à s'échapper, soit il a été *schouip !*

— Ça veut dire quoi *schouip* ?

Ses poumons se vident dans le tuyau.

— Ça veut dire que l'autre l'a donné à bouffer à son stupide clébard. Wouf ! Wouf ! Wouf !

Je sursaute ! Elle rigole. Elle est folle ! Elle est folle ! Elle est folle ! Je renifle.

— Nat peut pas mourir.

— Qu'est-ce que tu racontes comme connerie ?

— Il est trop courageux, il peut pas mourir.

— Ben voyons. Et toi ?

— Je sais pas. Comment on sait qu'on est mort ?

Elle fait un bruit qui se moque.

— Il disait ça lui aussi, tu sais.

— Qui ça ?

— Celui avant toi. Il disait qu'il pouvait par mourir, jusqu'au jour où je l'ai plus entendu rien dire.

Elle parle du garçon mort dans la forêt ? Il est sorti et il s'est fait manger ? C'est vrai qu'on est en sécurité ici. Le gentil monsieur veut juste nous aider. J'aurais pas dû m'énerver comme ça. Je vais tout ranger et je vais sortir sans rien dire, parce que je veux pas l'empêcher de construire le monde des enfants et que je veux pas le rendre triste. C'est pas sa faute, il a jamais eu de Maman, il peut pas comprendre pourquoi je dois rejoindre la mienne. Je lui expliquerai, d'accord ? Je lui dirai que je suis désolé d'être parti (mais je lui dirai pas que j'ai

pris le cahier). Je terminerai mon histoire plus tard. Quand je serai plus fort.

Quand je serai plus grand.

— Putain comment j'peux faire ?

J'entends la fille s'agiter en disant plein de gros mots. Je lui demande ce qu'elle veut faire. Un objet glisse à travers le tuyau et tombe par terre. On dirait un couteau.

— C'est quoi ?

— À ton avis ?

— C'est pour tuer les monstres ? Je sais pas si je pourrai… *schouip !*

— Ça m'étonne pas… Dans ce cas, tu vas creuser avec, pour sortir de là. Le mur est pas épais, et derrière, il y a un passage par lequel le mioche essayait de s'échapper.

— Et toi ?

— T'inquiète, j'ai des trucs à régler. J'ai pas que ça à faire de traîner avec des gamins. Mais un de ces quatre, je trouverai un moyen pour te retrouver.

— Pourquoi tu veux me retrouver ? Je sais même pas comment tu t'appelles ! Tu veux me *schouip* ?

Elle répond pas.

— Hein dis, pourquoi tu veux me retrouver ?

Son souffle soulève mon âme comme si elle était avec moi. Son nom n'est pas encore gravé sur le manche bleu du couteau. Celui qui va creuser des murs.

— Parce que je vais t'aider, Adrien.

Celui qui va creuser des trous.

— Je m'appelle Mathilde, et je vais t'aider à embrocher le salopard qui t'a mis là.

CHAPITRE 28

L'Enfer

Dans la cuisine carrelée d'une maison cachée au cœur de la forêt, le sort d'un vieil homme semblait scellé. Plus personne ne bougeait, le temps ne coulait plus, les joints moisis avaient aspiré l'oxygène. Et puis, au bout de quelques secondes, le vieil homme sourit et d'un coup, sa paume gauche glissa en direction du fusil posé sur la table. Mais la main n'alla pas bien loin. Le couteau à manche bleu s'était planté à travers les nerfs. La douleur de l'homme resta prisonnière entre ses dents tandis que le souffle de Mathilde réchauffait le sang qui s'épandait sur la nappe à carreaux.

Mathilde tenait le vieux en joue avec le fusil. Le vieil homme grimaçait face à la détermination de ses anciens pensionnaires. Adrien ne le quittait pas du regard, insensible à la douleur de son interlocuteur, indifférent au filet de sang qui contaminait son cahier, ses ongles, ses poignets.

— Pourquoi vous m'avez choisi ?

Le vieil homme tremblait, cherchant à réguler l'air et le temps pour bien tout prononcer.

— Parce que… tu étais… tu étais un enfant différent, Adrien, je te l'ai dit. Personne ne croyait en toi, mais moi, je croyais en toi.

— Si vous croyiez en moi, alors pourquoi êtes-vous *là* ? demanda Adrien, la voix modulée par un sentiment de trahison et d'incompréhension.

Le cahier rouge gondolait, condamné par le sang.

— Adrien, c'est toi qui m'as mis *là*. Ne serait-ce pas plutôt à toi de me le dire ?

— Joue pas au con ! s'énerva Mathilde en collant le canon sur la joue du vieux.

— Très bien, très bien, dit le vieux sous la menace. Je peux

essayer de répondre, si cela peut t'aider à comprendre.

Sous l'une des paupières, une larme souffrait de vertige.

— Si je suis *là*, c'est parce que je suis comme toi Adrien. Les autres ne croient pas en moi. Ils pensent que je suis dangereux. Je leur fais peur parce que je suis différent. Comme toi, je ressens les choses à ma façon. Comme toi, je vois le monde à ma manière. Et ça, Adrien, les adultes détestent. Ils détestent ce qu'ils ne comprennent pas. Pour les enfants, je suis un ami. Pour les adultes, je suis un monstre…

Le lait s'évaporait.

— … comme toi.

Il glissa sa main libre vers Adrien dont le cœur s'était recouvert d'un liquide noir. *Un monstre ?* C'est vrai, c'est comme ça que les autres l'appelaient à la récré.

— Pendant longtemps, j'aidais les enfants à être tels qu'ils étaient vraiment, à ne pas se soucier de ce que pensaient les adultes. Mais ce n'était pas suffisant et je n'avais pas le courage d'en faire plus. J'ai bien essayé une fois… Celui qui était là avant toi… Si tu savais ce qu'ils lui avaient fait… Mais il n'a pas compris que je voulais l'aider, il a voulu s'enfuir et j'en ai payé le prix. Alors, j'ai abandonné, parce que j'étais lâche et que j'étais seul. Et puis, je t'ai trouvé. Ou plutôt, tu m'as trouvé. Tu m'as redonné espoir, et ensemble, nous avons imaginé un moyen de sauver les enfants et de survivre tous les deux.

La paume du vieil homme réchauffait le revers de main d'Adrien. Le sang de Mathilde fit mille tours. Elle lui intima l'ordre d'enlever tout de suite ses sales paluches. Mais c'est Adrien qui retira sa main en premier. Le vieux retira la sienne en second.

— Tu as tellement souffert.

Les carreaux du cahier gémissaient.

— Ils t'ont fait tellement de mal.

Les traits de crayons saignaient.

— Crois-moi, je comprends mieux que quiconque tout ce que tu as dû endurer, tout ce que tu as dû cacher. Parce que si tu montrais vraiment qui tu étais, alors les autres ne t'auraient pas laissé vivre. Je te comprends parce que j'ai dû faire la même chose. Parce que nous sommes pareils.

La rétine d'Adrien trembla. Non, ils n'étaient pas pareils. Adrien se cachait pour survivre. Le vieux se cachait pour… Il se cachait pour… Pour… *Ils n'étaient pas pareils. Ils n'étaient pas pareils. Ils n'étaient pas pareils.* Adrien faisait rebondir la phrase dans son crâne pour que ça rentre. Il ne voulait pas lâcher cette vérité. Ils n'étaient pas pareils. Ils ne *pouvaient pas* être pareils. Et pourtant ils l'étaient, putain ! Ils l'étaient ! C'est pour ça qu'il aimait tant être avec lui. Parce qu'il était le seul à le comprendre. Il était le seul à l'écouter. *Ils étaient pareils. Ils étaient pareils. Ils étaient pareils.*

Le vieil homme inspira un grand coup.

— Quand tu es parti, j'ai tout arrêté, comme je te l'ai promis lorsque nous nous sommes retrouvés. Mais le monde a continué à leur faire du mal. Les enfants avaient encore besoin de nous. Alors, j'ai repris notre projet, en secret. Je voulais te le dire, mais je savais que les adultes essayeraient de te faire parler. Pour que cela fonctionne, il fallait que tu ne saches pas. Cela m'a pris des années, mais j'ai réussi, Adrien. J'ai construit le monde que nous avons imaginé !

Il toussa et du noir s'éclata sur la table.

— Quand je partirai, c'est toi qui prendras la relève. J'ai confiance, tu sauras t'occuper d'eux. Mais il n'y aura pas de retour possible, une fois que nous aurons rejoint les enfants, nous ne sortirons plus jamais. Adrien, il est temps de finir ta mission.

Il posa sa main libre sur le cahier.

— Il est temps de finir ton histoire.

Son regard bleu transperça Adrien.

— Tu sais que c'est la seule façon de les sauver.

La fenêtre reflétait les visages du garçon et du vieil homme. Mais quelque chose était différent. Quelque chose qu'Adrien savait. Quelque chose qu'il avait connu. Quelque chose qu'il avait compris. Quelque chose que le vieux ignorait. Un souffle chaud sur sa nuque. Une histoire racontée chaque soir. Des doigts qui s'enfoncent dans la terre pour venir vous chercher. L'amour d'un père. L'amour d'une mère. Et la vérité que s'enfuir dans la terre ne résout rien. Plonger dans un gouffre ne mène nulle part. Au fond du trou, tout est noir. Ça n'efface rien. Ça ne guérit rien. On ne le voit plus, mais c'est toujours là. Il faut fuir. Il faut ramper. Il faut se battre. Il faut pleurer pour vivre. Il faut morfler pour guérir. Il faut parler pour qu'on nous entende. Il faut aimer pour qu'on nous aime. Il faut croire pour être sauvé.

— C'est vrai, reconnut Adrien avec assurance, nous voulons tous les deux protéger les enfants. Mais vous avez tort, pour les protéger, il ne faut pas les enfermer, les enfants doivent être libres. On ne sauve pas les enfants en les gardant prisonniers. On ne sauve pas les enfants en leur cachant la vérité. On ne sauve pas les enfants en se glissant dans leur lit alors que la lumière vient de s'éteindre. On ne sauve pas les enfants en faisant semblant de les aimer. Ce n'est qu'un mensonge qui finit par éclater.

Adrien repoussa la main du vieil homme du cahier.

— Nous ne sommes pas pareils.

Le cœur du vieil homme se brisa.

— Vous m'avez manipulé pour m'empêcher de découvrir la vérité. C'est pour ça que vous ne vouliez pas que je parle de ce tout ce qui s'était passé. C'est pour ça que vous vouliez que je sauve les enfants

pour les protéger du monstre qui est dehors. Mais il n'y a aucun monstre dehors…

Il transperça le vieil homme du regard.

— Car le monstre est à l'intérieur.

Le vieux lâcha un rire glaçant de désespoir.

— Alors c'est ça, pour toi aussi, je suis un monstre…

Il releva la tête et se tint aussi droit qu'il le pouvait encore.

— Tu me condamnes, comme ceux qui t'ont condamné.

Le soleil caressait les formes torturées de ce refuge que le vieux avait modelé pendant toutes ces années. Il sentit la chaleur sous sa peau ridée, fut pris d'une quinte de toux atroce et respira l'air du condamné.

— Ce n'est pas une si mauvaise journée pour partir.

— Vous n'irez nulle part. Vous avez dit que vous vouliez m'aider ? Alors vous allez faire la seule bonne chose qu'il reste à faire. Vous allez libérer les enfants.

— Je ne peux pas.

— Pourquoi ?

— Que va-t-il se passer quand ils retourneront chez eux, entre les mains des adultes qui les ont fait souffrir ?

— Où sont-ils ?

— Ils ne sont plus ici, Adrien. Ils sont partis.

— OÙ SONT LES ENFANTS ?!

Le vieil homme sourit.

— Tu crois vraiment que je suis celui qui t'a menti ? Je suis le seul à avoir cru en toi. Je suis le seul à t'avoir accepté tel que tu étais. Et puisque tu ne le crois pas, je vais te le prouver en te donnant ce que tu souhaites, car au fond de moi, je sais que tu retrouveras la raison. Je sais que tu feras ce qu'il faut pour sauver les enfants. Mais avant…

La tension de Mathilde monta d'un cran. Hors de question de se faire avoir une nouvelle fois !

— Accorde-moi une dernière chose avant que tu fasses *la seule bonne chose qu'il reste à faire*.

Les yeux vairons accordèrent leur attention à la demande en cours.

— J'aimerais dire au revoir à mon chien. J'aimerais le caresser une dernière fois.

— Tu vas te barrer à la première occasion ! s'agaça Mathilde.

Sa toux grasse empirait. Il allait rendre l'âme d'un moment à l'autre, mais son sourire ne voulait pas quitter son visage.

— Comment une vieille proie comme moi pourrait-elle échapper à de jeunes prédateurs comme vous ?

Il fixa Adrien.

— Laisse-moi lui dire au revoir et je te dirai où sont les enfants.

Adrien posa sa main sur le manche bleu du couteau et réveilla la

douleur, l'acier dans la chair, les yeux dans les yeux. Il resta ainsi une éternité, soumettant le destin du vieil homme à sa volonté. Il retira la lame. Le vieil homme exhala sa peine et quitta la cuisine sous la menace du fusil tenu par Mathilde depuis l'encadrement de la porte de service. Sa jambe traînait, sa hanche flanchait, sa mâchoire grelottait, il semblait avoir vieilli de mille ans. Il traversa l'arrière-cour à la rencontre de son ami fidèle. La queue du chien vibrait d'excitation sous les chatteries généreuses de son maître. Mathilde s'indignait bruyamment face à cette dernière volonté accordée sans mérite.

— Il va nous la foutre à l'envers.

— Il ne peut pas partir, assura Adrien, impassible. Il est condamné.

— Ouais, ben les condamnés ont toutes les raisons du monde de nous la foutre à l'envers.

La poche d'Adrien vibra alors qu'une ombre liquide semblait s'engouffrer dans la maison.

— Quoi ? s'inquiéta Mathilde.

— C'est Lyse…

— J'te jure que cette pute a pas intérêt à tout foutre en l'air.

— Elle arrive.

Quand Adrien releva la tête, la scène extérieure avait changé. Le vent sermonnait les outils de jardin dans un cliquetis funèbre, soulevait les feuilles mortes dans un ballet sépulcral, dévoilant l'évident constat : le maître et son chien avaient disparu.

— Putain ! gueula Mathilde. J'en étais sûre !

— Où tu vas ?

Mathilde lança le fusil à Adrien, récupéra son précieux couteau et dévoila le sang du vieux sur la lame.

— À la chasse au monstre.

*

— Il ne peut pas partir. Il ne peut pas partir. Il ne peut pas partir.

Alors qu'il cédait à la panique, Adrien n'entendit pas le bruit des pas dans son dos.

— Adrien ?

Lyse avait franchi l'encadrement avec prudence.

— Tout va bien ? dit-elle en remarquant le fusil posé contre la table.

— Il ne peut pas partir.

— Qui ne peut pas partir ?

— Il est prisonnier ici, comme moi.

Sur le mur de la cuisine, face à la table où un verre ébréché attendait qu'on le remplisse de lait frais, des lamelles azur encadraient

des photos d'enfants souriants, les emprisonnant dans un instant de bonheur pour l'éternité. L'un d'entre eux harponna le cœur de Lyse. Cet enfant, seul, au milieu des autres. Cet enfant aux yeux gris et bleus. Cet enfant qui tenait un cahier rouge contre son cœur. Cet enfant, elle le connaissait bien. Elle l'avait vu un matin sur une bouteille de lait.

— Adrien, on est où ?

Des pas de course résonnèrent. Le petit garçon vola le masque et détala pour ne plus se faire attraper. Adrien se mit aussitôt à sa poursuite. Sa filature folle le conduisit dans le bureau où des milliers d'histoires inventées par des milliers d'enfants retenaient les murs porteurs. Le garçon avait encore disparu. Adrien passa en revue les ouvrages avec frénésie.

— Il ne peut pas partir. Il ne peut pas partir. Il ne peut pas partir.

— De qui tu parles ? demanda Lyse en entrant dans la pièce. Qui vit ici ?

— Il ne peut pas partir.

Des gémissements s'évadèrent par les interstices invisibles.

— C'est ici.

— Qu'est-ce qui est ici ?

— Mon histoire…

Ton histoire est ici.

— Mon histoire est ici.

Adrien captura le livre *Le Petit Prince* dans la bibliothèque et en extirpa une clé toute grise. Lyse voulut l'attraper, mais sa main sursauta au second gémissement.

— Aide-moi, demanda Adrien.

Ils déplacèrent le bureau et retirèrent le tapis épais. Les gémissements s'étaient transformés en pleurs. Des pleurs d'enfants qui ne provenaient plus de la forêt.

— Ils sont là.

La membrane dentée de la clé exécuta deux tours complets. Adrien souleva la trappe et les pleurs devinrent des gros sanglots.

— Ils ont toujours été là.

Plus Adrien plongeait vers le sous-sol sombre et plus il s'approchait de la vérité. Celle qu'il avait enfouie il y a des années. Chaque barreau était un retour en arrière. En descendant l'échelle, Adrien remontait le temps. Ses baskets touchèrent la terre vieille de dix ans.

Lyse atterrit à son tour, autorisant le faible puits de lumière à éclairer les premiers mètres, alors que l'espace restant était condamné à l'obscurité.

— Adrien, on est où ?

Adrien caressa le disjoncteur. *Clac !* La lumière apparut et les sanglots disparurent. Adrien poussa la porte. Sa silhouette obstruait le champ de vision de Lyse. Mais en se décalant un peu, elle put prendre la mesure de la scène qui se jouait. Là, au sous-sol d'une maison perdue au cœur de la forêt, dans la poche gastrique de l'Enfer, un drame en trois actes avait trouvé sa conclusion il y a des années.

La pièce souterraine avait été aménagée en espace de vie adapté aux humains de petite taille. Les murs délimitaient une pièce carrée recouverte de papiers peints colorés sur lesquels des enfants chassaient avec malice un ours qui chassait à son tour des enfants, dans une mosaïque infinie. La tapisserie était recouverte de personnages patiemment dessinés : des milliers d'enfants perdus, des millions d'enfants oubliés, comme un motif répété jusqu'au sang. Certes, ce n'était pas le confort moderne, mais on pouvait y trouver une gamelle pour manger, un matelas pour dormir, et même, une table pour dessiner. En plus du lit qu'Adrien connaissait bien, on avait ajouté deux matelas au sol, augmentant la capacité d'accueil du logement.

— Ils étaient là… murmura Lyse. Les enfants du parc étaient là.

Adrien contemplait les dessins originelles des Enfants Terribles, ceux qu'Ephraïm lui avait envoyés par e-mail. Il tâtonnait le mur auquel ils étaient accrochés.

— Je n'aurais pas dû sortir, dit-il en reculant. Je n'aurais jamais dû sortir…

Adrien massait ses tempes. Ce mouvement circulaire lui permettait de brouiller son esprit, d'obliger ses sens à se perdre dans l'espace. Plus il pressait son crâne et moins il sentait son corps. Cette enveloppe charnelle qui le tenaillait depuis dix-sept ans. Il aurait voulu s'écrouler de sommeil sur le sol puant. Il aurait voulu détruire les hôpitaux, raser les écoles, brûler les caves des maisons. Et mourir noyé. Ne plus exister, pour se faire oublier.

— Adrien…

Une goutte noire tomba sur la veste de Lyse, puis sur la jaquette d'une cassette où un ours se dandinait au milieu des enfants. Les canalisations de la maison recrachaient le liquide depuis les étages supérieurs.

— Il est toujours là, murmura Adrien en observant le plafond humide. Il n'est jamais parti.

Il se précipita vers l'échelle. Chaque barreau grinçait un peu plus que le précédent.

— Attends ! hurla Lyse alors que la lumière vacillait.

Mais alors qu'elle atteignait les derniers barreaux de l'échelle à son tour, la trappe se referma. Elle avait beau frapper, elle avait beau hurler, personne ne comptait lui ouvrir.

— Adrien ! Adrien ! Me laisse pas ! Adrien !

Le néon cracha son dernier souffle, plongeant le sous-sol dans un noir absolu. Le silence infernal avait tout absorbé. Lyse était seule dans l'obscurité. Une mélodie jaillit des profondeurs dans un écho maudit. Lyse replongea en direction de la chambre où avait vécu un petit garçon. Et d'autres enfants après lui.

Ses mains tâtonnaient les parois granuleuses. Les murmures n'arrivèrent pas tout de suite, mais un peu plus tard, quand Lyse sentit que ses doigts s'étaient détachés des murs et son cœur de sa poitrine. Elle refréna un cri quand elle percuta la boîte à musique qui laissa s'échapper l'étrange mélodie qui ne voulait plus s'arrêter.

Alors que ses yeux s'habituaient à l'obscurité, elle marcha sur les êtres de plastique. Avec son briquet à roulette (dont elle avait failli oublier l'existence), Lyse éclaira la scène en contrebas. De braves petits soldats avaient envahi la cave à la recherche des enfants, mais ils avaient échoué dans leur mission. Leurs silhouettes vertes périssaient au milieu d'un tas de billes. Sous leurs bottes étaient gravés leurs noms.

Arod, David, Raphaël, Isaac.

Une lumière blafarde frappa le fond de la pièce, détourant la silhouette de Lyse dans une stroboscopie grésillante. Du téléviseur jaillirent des séquences de dessins animés. Le héros de la scène, un ours mignon et maladroit, observait les malheurs du monde en gardant le sourire. Les enfants adoraient ce programme télé ! Un adulte en costume noir entra dans le cadre et décapita l'ours trop naïf à son goût. Le bourreau s'empara de la tête détachée et l'enfila comme un masque. Le dessin animé se transforma en un plateau d'émission jeunesse.

— Bonjour les amis ! déclara le nouveau protagoniste. Aujourd'hui, nous avons une invitée très spéciale.

— Ouais ! s'exclamèrent les enfants rassemblés autour du respectable orateur.

— Oui, notre invitée est très spéciale. Vous savez pourquoi ?

Les enfants secouèrent leur tête. Personne ne savait.

— Car elle connaît notre secret.

— Ooooh…

— Quelqu'un ici n'a pas été gentil… Quelqu'un ici n'a pas tenu sa promesse de ne rien dire.

Un lourd silence écrasa les enfants qui baissaient la tête.

— Qui n'a pas tenu sa promesse ?

Personne ne cafta parce que ce n'était pas bien de cafter.

— Vous savez ce qu'il se passe quand quelqu'un ne tient pas sa promesse ?

Lyse tentait de deviner la réponse quand la silhouette alluma le

feu avec un Zippo familier. Le masque du présentateur fondait sous la chaleur des flammes. Dans une généreuse farandole, les enfants répondirent :

— On le brûle ! On le brûle ! On le brûle !

L'image trembla de quelques lignes et le volume augmenta de quelques crans.

— Brûle ! Brûle ! Brûle !

Une surchauffe donna naissance à une étincelle qui plongea dans le liquide noir au sol et mit le feu aux poudres, sous les chants des enfants :

À l'hôpital, pas gentille ;
Isa est morte – coupée par une scie ;
À l'école, pas gentil ;
Nat est mort – noyé dans l'oubli ;
À la maison, pas gentille ;
Lyse va mourir – car elle a menti !
C'est ton tour !
C'est ton tour !
C'est ton tour !

En un éclair, l'incendie se propagea dans la cave. Les soldats de plastique formaient désormais une mélasse kaki hurlante. Face à cette vision d'épouvante, les enfants s'arrêtèrent de danser et se mirent à crier. Un puits de lumière inonda l'entrée de la cave et un souffle agita les flammes. Quelqu'un venait d'ouvrir la trappe… Quelqu'un venait la sauver ! La présence devenait lourde à mesure qu'elle descendait l'échelle. Massive. Trouble. Dangereuse. Une voix inquiète retentit contre la porte :

— Adrien ?

Dans le poste de télévision, tous les enfants, si prompts à souhaiter la mort de Lyse, s'étaient tus. Ils s'étaient cachés derrière l'abribus planté au milieu du décor et observaient avec crainte la lente arrivée du visiteur.

— Avec qui parles-tu ?

Les chaussures pleines de boue, le pantalon plein de poils, la ceinture pleine de cuir, l'homme puait le chien mouillé. Il n'avait pas de visage. Ou plutôt son visage ne savait plus qu'il en était un.

— Tu es encore plongé dans ton histoire ?

Il avançait à travers les flammes irradiantes et les poches de fumée. La chaleur faisait fondre son visage sous la capuche de son ciré, transformant progressivement la silhouette humaine en un magma purulent de chair et de plastique.

— Reste.

Ce qui lui restait de main se déploya jusqu'à Lyse et lui caressa le cou.

— Reste avec moi.

En reculant, Lyse trébucha dans quelque chose et sa tête cogna contre le mur. Elle crut perdre l'esprit avant d'ouvrir les yeux. L'envahisseur se tenait au chevet d'une masse immobile, enroulée sur elle-même. Sa main gauche tenait le cahier rouge pendant que sa main droite caressait avec compassion le visage de ce qui ne bougeait plus.

— Tu tiendras tes promesses, dorénavant ?

L'envahisseur se releva et disparut dans les volutes toxiques qui remontaient par le conduit. Impossible de faire pareil, l'issue verticale était condamnée par les flammes et la fumée. La forme qui avait fait tanguer Lyse était toujours là. Elle retourna le corps de l'enfant. Son visage était le même que celui sur la bouteille de lait, il y a dix ans.

— Non, non, non…

— Je crois qu'il a été *schouip !*

Lyse sursauta. La voix provenait du mur, mais il n'y avait personne de l'autre côté. Pressée par l'incendie, Lyse agrippa le corps du garçon. La peau se décollait, les tissus se liquéfiaient, les veines étaient vertes, la bile était noire, le cahier était rouge, et plus rien ne fonctionnait. L'enfant avait cessé de respirer. Tout le monde l'avait abandonné.

— Adrien, réveille-toi ! Adrien !

Tu dors ou quoi ?

— Allez Adrien ! Putain !

Lyse eut la nausée. Son âme traînait le corps dans la terre, ses yeux se noyaient dans les flammes, mais ce n'était pas suffisant pour éteindre l'incendie qui dévorait tout à présent. Les murs, les draps, l'enfant.

Pourchassée par le brasier, Lyse s'adossa contre le mur et serra le corps sans vie contre sa poitrine. Un courant d'air frais chatouilla sa peau brûlante. Lyse se retourna et vit la peinture accrochée à la paroi, comme une fenêtre ouverte sur un autre monde. Cette peinture, elle la connaissait. Elle la connaissait parce qu'elle l'avait déjà vue. Une jolie maison au milieu d'un champ de fleurs jaunes. Mais ce n'était pas un original peint par une mère emprisonnée, c'était une reproduction par un fils prêt à tout pour la retrouver. Et comme dans la cabane où avait vécu Isa, l'air soulevait le bas du papier.

Derrière l'œuvre : un passage creusé par un couteau et des mains aux ongles retournés. L'issue était mince, étroite, sombre, fatale. Le feu était lourd. La fumée était épaisse. Le plafond s'effondra et Lyse plongea dans le trou.

L'air devenait irrespirable dans ce corridor excavé par un gamin pris de liberté. Mais le voyage était trop long et les cailloux étaient

trop tranchants. Ses coudes s'arrachaient, ses pupilles brûlaient. La force abandonna Lyse qui n'en pouvait plus.

Le halo du téléphone en lumière sacrée, elle aperçut un dernier soldat. Le corps dans le gravier, l'âme tourmentée, une lame vengeresse à la main. La semelle du jouet était marquée d'un nom : *Éloi*. Une larme sembla s'écouler de l'œil gauche du soldat parti à la recherche du garçon qui l'avait trahi.

L'écran du téléphone dévoila l'unique favori. *Adrien*. Lyse enclencha l'appel, mais dans ce trou de terre, aucun signal n'avait le droit de circuler. La sève noire ruisselait des parois du tunnel qui se refermait sur elle, comme pour la punir d'avoir osé fourrer son nez dans les affaires des autres. Son dos s'allongea et son visage se perdit dans le quartz qui se rapprochait pour l'étouffer.

— Papa ? Papa ? Papa ? Papa ?

Une goutte épaisse frappa la plaie sur son front.

— Papa…

Elle toussa…

— Je suis désolé, Papa.

… et ferma les yeux.

Lyse…
Papa ?
Non, Lyse.
Qui est-ce ?
Rejoins-moi, Lyse.
Je ne te vois pas.
Tu connais mon visage.
Qui es-tu ?
Tu connais mon nom.
Où es-tu ?
Rejoins-moi.
Je ne peux pas…
Tu dois ouvrir ton cœur pour les voir.
Je…
Tu dois ouvrir ton cœur pour les trouver.
… ne…
Mais avant, tu dois te réveiller.
… peux…
Ouvre les yeux, Lyse.
… pas.
Ouvre les yeux !

Les paupières de Lyse se décollèrent. À travers la fumée et les cailloux, une main minuscule invitait la jeune fille à la rejoindre.

— Suis-moi ! Je connais ce tunnel ! Je l'ai déjà emprunté !

Lyse reprit son escapade jusqu'à enfin apercevoir le visage masqué

de son sauveur.

— C'est toi…

*

Loin des flammes et des soldats fondus, Adrien suivait les traces de sang et les empreintes boueuses qui parsemaient les escaliers où s'écoulait le son étouffant d'un robinet laissé ouvert. Il gagna la chambre recouverte d'une tapisserie aux motifs de retours de chasse. Le son provenait de la salle de bain attenante dont la baignoire poisseuse débordait du liquide noir qui cherchait à tout prix le moyen d'entrer. Adrien ferma le robinet et vit une sorte de petit corps qui tentait de remonter à la surface.

Une sorte de petit corps aux yeux gris et bleus.

Une sorte d'ours en peluche.

Adrien se pencha au-dessus de la baignoire quand des mains puissantes écrasèrent sa nuque et le plongèrent dans la sève. Le liquide visqueux pénétrait sa trachée, contaminait son système, voulait entrer à nouveau. Quelqu'un tentait de le noyer. Adrien se débattait, tentait de se libérer de l'étau, d'arracher la bonde. Mais la prise était trop bien maintenue et il ne respirait plus.

Que fais-tu ?

Le visage de l'ours se détériorait dans la lymphe obscure.

Ce n'est pas l'heure du bain.

Adrien arracha enfin la bonde, provoquant un torrent qui emporta le doudou vers un autre monde.

Ce n'est pas l'heure de la fin.

Les mains qui l'étranglaient se relâchèrent et Adrien sortit la tête de l'eau dans un nouveau souffle. Ses poumons se gonflaient d'oxygène alors que le vieil homme retirait le couteau à manche bleu planté dans son omoplate. Sa colère explosa quand il découvrit que c'était Mathilde qui l'avait poignardé dans le dos.

— Petite merdeuse !

La joute fut désordonnée entre Mathilde et son adversaire qui faisait preuve d'une incroyable résilience. À tel point que la tête de Mathilde éclata sur le rebord du lavabo. Elle était sonnée. Le vieux la traîna par les cheveux jusqu'au palier.

— Tu es mauvaise pour Adrien ! C'est toi qui lui as mis tout ça dans la tête ! C'est de ta faute s'il ne croit plus en notre projet ! J'aurais dû t'éliminer quand j'en avais l'occasion !

Il s'empara du fusil de chasse. Son œil s'aligna parfaitement avec le point de mire et la tête de Mathilde. Son index mordit la queue de détente, enclenchant le mécanisme d'amorçage, mais la visée se dégrada sous l'impact d'Adrien au bas ventre du tireur. Une partie de

la rambarde explosa en pluie d'échardes. La seconde charge d'Adrien les propulsa tous les deux dans l'escalier. Sa tête toucha le mur avant de ratisser les marches. L'impressionnante descente s'acheva dans un vacarme de tous les diables.

Adrien rampa, s'empara du fusil tombé au sol, mais quand il arma, le vieil homme avait disparu. Il se porta au chevet de Mathilde dont la cuisse brûlée par le coup de feu l'empêchait de se mouvoir.

— Bute-le… grogna Mathilde. Maintenant.

Fusil engagé, Adrien entra dans la cuisine. Une odeur de lait chaud émanait de la casserole en émail. Soudain, des bras surgirent pour étrangler Adrien dont le tir réflexe explosa l'un des cadres bleus. L'homme le désarma et le força à s'allonger sur la nappe poisseuse de la table à manger.

— Pourquoi vous ne restez pas dans votre chambre ? Les enfants doivent rester dans leur chambre. Dehors, c'est bien trop dangereux. Je suis là pour vous aider. Je ne demande rien en échange. Juste un peu de reconnaissance.

La masse étouffait Adrien. Le fusil lui écrasait le cou. La gueule sous vide, il perdait la vue.

— Je suis le seul qui puisse vous protéger !

Il perdait pied.

— Vous êtes *mes* enfants !

Il perdait tout.

— Vous m'avez menti, souffla Adrien.

— Non Adrien, répondit l'homme en resserrant la prise. Tu t'es menti à toi-même.

Absolument tout.

— C'est ta faute si les enfants ne sont plus ici, reprocha le vieil homme dont la carrure cachait à peine les cadres bleus. Tu n'as pas tenu ta langue. Tu m'as obligé à faire seul ce que nous avions promis de faire à deux. Je les ai mis dans un monde où les adultes ne pourront jamais entrer. Je les ai mis dans un monde où ils ne seront plus en danger.

Comme ma cabane ?

— Je les ai mis dans un monde où ils ne grandiront jamais.

Comme ta cabane !

— Le plan… souffla Adrien. Vous avez utilisé le plan pour cacher les enfants…

— Je n'ai pas le choix, Adrien. Je ne peux pas te laisser partir une seconde fois.

Les visages dans les cadres devenaient des formes floues.

— Tu veux que je te montre où ils sont ? Bien, je vais te montrer.

Le canon brûlant écrasait la carotide.

— Tu vas les rejoindre.

Les cadres bleus entouraient les visages de tous les enfants dont la route avait croisé celle du monstre. Le visage du garçon mort dans la grotte et celui du garçon qui n'avait pas terminé son histoire, les visages des enfants qui pleuraient dans la forêt et ceux des enfants qui jouaient dans le parc et qui s'étaient un peu trop éloignés.

— Tu vas les rejoindre tous.

Les paupières d'Adrien vacillèrent et l'obscurité inonda la cuisine.

C'est ainsi que tu veux en finir ?

Un œil noir gigantesque bougea dans l'encadrement de la fenêtre.

Es-tu donc si faible ?

Depuis l'extérieur, Mani pouvait lire son cœur.

As-tu encore abandonné ?

Les tentacules s'engouffraient dans la pièce en bousculant tout sur leur passage. Ils ouvraient les robinets, grattaient les joints, décollaient les papiers peints, dévissaient les écrous, arrachaient les tuyaux. Tout était noir. Tout prenait l'eau. Le liquide sombre était monté jusqu'aux genoux.

Il est temps, Adrien.

L'écume noire ruisselait sur son visage.

Il est temps de me rejoindre.

Coulant sur ses lèvres.

Il est temps de m'affronter.

Remplissant sa gorge.

Je t'attends.

Noyant son cœur.

Es-tu prêt ?

L'œil se referma. La sève bloquait dorénavant la lumière comme une peau épaisse, recouvrant toutes les fenêtres, toutes les portes, tous les trous. Les doigts d'Adrien se cramponnèrent à la face du vieil homme, déplaçant quelques rides. Mais ce n'était pas suffisant. Il fallait creuser encore plus. Ses ongles arrachèrent un peu de peau, se glissèrent lentement sous l'épaisse couche de mensonges, creusant, creusant, creusant, mettant à nu la chair rance, détachant lentement le visage du vieil homme. Les phalanges d'Adrien vivaient maintenant sous les joues gonflées de son assaillant, explorant chaque parcelle de chair, malmenant chaque morceau de cartilage, guidé par les nerfs endommagés et les cris de douleur.

Après plusieurs secondes de manipulations, l'épiderme facial se détacha complètement, dévoilant un visage sombre, un visage humide, un visage noir. Face à Adrien, ce n'était plus le vieil homme bienveillant qu'il connaissait. Ce n'était plus le gentil monsieur qui aimait les ordinateurs et le lait frais. C'était un autre. Certes, de nombreuses ressemblances subsistaient, mais l'énergie qui l'animait

était si singulière que ce visage paraissait dorénavant celui d'un inconnu. Un visage puant, dégoulinant de rage.

L'homme souleva Adrien de rage et le plaqua sur le plan de travail.

— Sale traître !

Adrien tendit les doigts et attrapa l'un des cadres. D'un coup dans la tempe, il blessa son adversaire, explosant le verre et répandant des dizaines de fragments tranchants. Le portrait d'Adrien glissa sur l'eau opaque. Le vieux hurla de douleur et fonça sur Adrien qui l'esquiva. Son crâne percuta le mur et l'impact entraîna la chute des autres cadres qui explosèrent sur le plan de travail, libérant les instants de bonheur figés à jamais.

L'homme se redressa au milieu des morceaux de verre. Il tenta de retrouver le fusil dans l'eau noire, en vain. Alors, sans sourciller, il regarda Adrien, retira un fragment de verre de son bras et tamponna l'abdomen d'Adrien d'un énorme coup de poing.

— C'est moins facile quand c'est réel, n'est-ce pas ?

Le second coup étala Adrien dans l'eau noire.

— Et ce que je vais devoir te faire subir sera très réel.

L'homme agrippa Adrien et lui enfonça le visage dans la sève obscure. Adrien ne pouvait plus qu'assister au spectacle de sa propre exécution : le souffle chaud de son agresseur contre sa nuque, son besoin de le mettre à mort sur le carrelage dégueulasse, sous le regard des autres enfants.

— Que comptais-tu faire après ? Dire la vérité ? Que tu avais fui en les laissant à leur sort ? Que tu avais abandonné, comme ta putain de mère ?

Adrien attrapa le verre de lait ébréché qui flottait et visa la carotide, mais son agresseur bloqua l'attaque. Quand le corps d'Adrien arrêta de bouger, la satisfaction étira le nouveau visage du vieil homme avant de se transformer en une grimace de douleur. Il sentit la lame se retirer de ses muscles, se tourna et envoya Mathilde valdinguer à l'autre bout de la pièce.

— Encore toi ? Je m'occuperai de ton cas plus tard !

Revenant à la charge, Mathilde déversa le contenu brûlant de la casserole sur la face immonde du vieux. Elle enfonça son couteau plusieurs fois, obligeant l'homme à relâcher son emprise sur Adrien. Les murs de la maison tremblaient sous les hurlements.

— Petite pute !

Un violent coup de poing explosa la pommette de Mathilde. Un deuxième la rendit méconnaissable. Un troisième acheva le tableau dans une mare de sang. L'agresseur admira le travail, avant de s'effrayer à l'écoute des rires incontrôlés de Mathilde qui venait de recracher deux dents.

— Vous les adultes, vous vous croyez tellement forts. Mais vous n'êtes que des merdes sans nom, juste bonnes à détruire ce que vous avez créé. Toutes ces années, j'ai accepté cette putain de réalité qu'Adrien avait enfouie, pour qu'il puisse survivre jusqu'à ce qu'il comprenne, jusqu'à ce qu'il soit prêt et que je puisse enfin tenir ma promesse. Et maintenant qu'on sait qui tu es, maintenant qu'on t'a retrouvé, salopard… Maintenant qu'il a compris…

Son œil encore ouvert observa le corps d'Adrien flotter au milieu des photos d'enfants.

— Ce que tu as fait subir à Adrien, je vais te le faire payer jusqu'à ce que j'en crève.

Elle sauta à la gorge du vieil homme et lui dévora la chair du cou jusqu'à l'os. Tout était noir. Tout était rouge. L'homme défiguré vacillait à travers toute la maison, renversant tout sur son passage, claquant ses bottes dans la sève, arrachant ses ongles à travers le verre, éclatant sa tête contre les murs. Le combat se déporta dans le salon, sans que Mathilde lâche sa proie, obligeant celle-ci à redoubler de puissance pour extirper l'étrangère de son corps.

Estropié par les prises de sang, le vieux grognait de supplice, mais jouissait d'avance. Il s'approcha de Mathilde (étalée au milieu des débris) et desserra la boucle de sa ceinture.

— Je t'avais dit que j'allais m'occuper de toi…

La sangle glissa à travers les passants du pantalon et flotta au-dessus de Mathilde.

— Il est temps de montrer un peu de reconnaissance.

Mathilde encaissa le premier coup de ceinture, et tandis qu'une larme parvenait à se glisser entre les hématomes, elle vit Adrien enfin bouger et elle répliqua par un dernier doigt d'honneur.

— Va te faire foutre.

Adrien n'avait jamais entendu Mathilde hurler de douleur. Sous les coups de cuir, sa voix n'était plus la même. Elle était modifiée. Elle était tordue. Il y avait quelque chose dans sa voix. Quelque chose qui n'existait plus. Adrien se traîna en direction des coups de plus en plus forts, des cris de plus en plus faibles.

— Mathilde…

Ça claquait, encore et encore.

— Mathilde.

Et puis au bout d'un moment.

— Mathilde.

Comme ça, sans prévenir.

— Mathilde.

Ça ne claquait plus.

Dans le salon infesté par la sève et la fumée, tout avait disparu. Le corps de Mathilde, le corps de son bourreau. Seul le sang sur les murs

témoignait de la violence qui s'était abattue sur celle qui ne criait plus. Alors que le liquide noir s'échappait entre les lames du parquet, une étincelle azur trahit la présence d'un reliquat : le couteau à manche bleu sur lequel le nom de Mathilde était gravé. Adrien s'en empara, porté par une rage qu'il n'avait jamais connue.

Des aboiements envahirent la maison enfumée, ricochant sur les murs et mordant les tympans du dernier occupant. Adrien serra le couteau et leva la tête.

Son visage était rouge.

Son visage était noir.

*

Lyse suivait le gamin qui la guidait avec une agilité déconcertante dans le réseau souterrain. Elle le suppliait d'attendre, mais il avait disparu dans l'ombre. Le chemin était entravé par une couche noire, visqueuse, vivante qui n'autorisait aucune avancée. Lyse gratta, poussa, frappa, mais la paroi résistait.

Le souffle d'un autre glissa sur son cou et Lyse glissa d'effroi entre les roches. Sa main toucha quelque chose : un objet froid, carré, oublié. Son index souleva le clapet et son pouce glissa la molette. Le Zippo de son père cracha une flamme intense, chaude, colorée. La grotte devint lumineuse, spacieuse, rassurante. Les lèvres imbibées de larmes déformaient les dents de Lyse dans un rire incontrôlable. Ses pommettes relevées secouaient ses pupilles humides. Son cœur allait exploser.

— Celui qui l'avait était très fort.

Le gamin au masque d'ours tirait des billes dans les crevasses qui formaient des trous amusants.

— Lui aussi, il voulait sauver les enfants.

Des gouttes noires s'écoulaient du quartz et du grès.

— C'est ici qu'il m'a trouvé.

Il pointa la paroi cobalt qui ne voulait pas laisser Lyse sortir.

— C'est par là qu'il est entré.

— Il faut que tu viennes avec moi.

L'enfant refusa. Cette grotte, c'était sa cachette, son refuge, sa maison.

— Je dois rester.

C'était sa prison.

— Pourquoi ?

— Pour que les enfants arrêtent de pleurer, jusqu'à ce qu'Adrien vienne les sauver.

— Tu sais où sont les enfants ?

— C'est trop grand et les murs bougent tout le temps.

— *Elle* saura le guider. *Elle* a promis qu'elle reviendrait l'aider.

Lyse éclaira la paroi sombre qui s'ouvrit dans un murmure plaintif, laissant entrer la lumière de l'extérieur.

— Je t'en prie, viens avec moi.

— Ne t'inquiète pas, sourit le garçon. Je vous attendrai.

La promesse se répandit à travers la forêt.

— Je vous attendrai tous.

Lyse agrippa les dernières pierres et les premières mousses. Le vent frais soufflait sur son visage recouvert de terre. Elle se tenait là, au milieu de la forêt, à plusieurs centaines de mètres de la maison et de son épaisse fumée, sous un chêne centenaire, à l'entrée d'une grotte où, il y a dix ans, son papa avait retrouvé un enfant avant de perdre l'esprit.

*

Dans la cour, le chien noir gueulait sa rage sur le corps immobile de Mathilde, prisonnière dans l'enclos. Ce qui restait de ceinture lui maintenait le cou à un poteau et elle s'apprêtait à rejoindre le cadavre du médecin fou.

Sentant la présence d'Adrien (et faute de pouvoir dévorer Mathilde), le chien se lécha les babines à l'idée de goûter aux plaisirs de la chair du garçon qui lui avait volé l'attention de son maître. Ses canines ruisselantes fondirent sur ce nouveau festin. Adrien parvint à lui planter son couteau dans le flanc. Le chien gémit avant de charger une seconde fois. Adrien agrippa la pelle posée contre l'enclos et fendit la tête du molosse. Mais celui-ci avait survécu et il se releva malgré son crâne déformé. La bave dégoulina et les crocs s'allongèrent ; il allait le bouffer jusqu'à ce qu'il n'en reste rien. La bête plongea sur Adrien, mais hurla de douleur avant de s'écrouler sur le flanc. Un chien blanc avait contré l'assaut juste à temps.

— Mathilde ! cria Adrien en profitant de la diversion. Réveille-toi, Mathilde ! Mathilde !

Avec la pelle, il frappa le cadenas de l'enclos, sans succès.

— Putain Mathilde ! Me lâche pas ! Mathilde ! Mathilde ! Mathilde…

Pendant ce temps, les deux chiens se confrontaient. Le canidé estropié recula avant de fondre sur son opposant. Sa puissance prit rapidement le dessus, mais l'agilité du chien blanc le tenait en haleine. Les griffes lacéraient les peaux, les crocs se plantaient dans la chair, dans une cacophonie de grognements et de couinements. Après une impressionnante esquive, le chien blanc trouva l'angle parfait et découpa la jugulaire du chien noir dans un claquement fatal. Le corps

sombre ne bougeait plus que sous la mécanique des derniers souffles.

Adrien s'approcha, glissa ses doigts à travers l'épaisse fourrure, comme lors de leur première rencontre et extirpa le couteau de la bête morte.

— Tu as tué mon chien !

Devant la maison prisonnière des flammes, le vieil homme exhalait sa douleur face à la perte de l'être cher. Le sol tremblait sous le poids du deuil. D'un tir de fusil, il dégomma le chien blanc qui s'écroula dans un gémissement atroce. Il déporta la visée sur Adrien, mais l'eau noire avait ébranlé la mécanique.

Adrien se releva et pointa le couteau couvert de sang. Son adversaire accepta le duel en jetant son fusil. Adrien et lui se faisaient dorénavant face. L'homme était énorme, sa silhouette monstrueuse écrasait tout. Il marcha avec détermination vers Adrien, faisant trembler la terre comme un géant, certain du sort qu'il réservait au petit garçon qui l'avait trahi. Son poing fendit l'air, Adrien se baissa et planta la lame dans la cuisse du colosse qui, en retour, lui écrasa le fémur d'un coup de semelle. Profitant de l'avantage, il traîna Adrien dans la boue, déverrouilla l'enclos et jeta le garçon comme un sac de viande. Il ramassa la pelle avant de refermer cette nouvelle cage derrière lui. Son corps dominait à présent celui d'Adrien ; il comptait lui faire subir le même sort qu'à Mathilde.

— C'est comme ça que tu me remercies ? Après tout ce que j'ai fait pour toi ?

Il souleva la pelle et décida qu'il en avait fini de jouer avec ce sale gamin.

— Tu ne me laisses pas le choix ! Je dois le faire, pour sauver les enfants !

Le cœur d'Adrien palpitait, mais son corps ne bougeait plus. Pourquoi lutter ? Il avait tout perdu. Isa, Nathaël, Mathilde… Il n'avait sauvé personne. Même Ephraïm avait fini par tomber. Les seuls qu'il avait sauvés étaient des enfants sortis tout droit de son imagination. Les vrais, ceux qui avaient disparu, étaient condamnés à s'en sortir par eux-mêmes. Tu parles d'un héros… Peut-être était-il temps d'arrêter de fuir ? Peut-être que disparaître était la solution pour les faire revenir ? Plusieurs fois, l'idée l'avait traversé. Il voulait retrouver sa mère ? Bien, l'occasion se présentait enfin ! Il répétait qu'il n'avait besoin de personne, mais au fond, personne n'avait besoin de lui. Lui et ses histoires improbables que personne ne croyait. Et ceux qui le croyaient finissaient par devenir tarés. D'ailleurs, il l'avait sûrement bien cherché : le cahier, les dessins, cette putain d'histoire à terminer ; peut-être que tout ça, il l'avait patiemment construit pour en arriver là. Une repentance, non pas pour les mensonges qu'il avait dits, mais pour la vérité qu'il avait cachée. Si ce jour-là, il avait

vraiment parlé des enfants ; si ce jour-là, il avait dit tout ce qui s'était vraiment passé, alors les enfants seraient toujours en vie. Ses amis seraient encore en vie.

S'il n'avait pas désobéi, sa mère serait encore là.

Son père lui avait répété cent fois : s'il y avait *vraiment* d'autres enfants, quelqu'un d'autre s'en occuperait.

Lyse…

Oui, Lyse !

Lyse s'en chargerait ! Après tout, elle avait bien réussi à le retrouver, lui. Comme son père, elle n'avait jamais abandonné. Lyse avait tout compris. Elle avait tout pigé. Elle trouverait un moyen pour tous les sauver.

Finalement, toute cette douleur.

Tous ces regrets.

Cette culpabilité.

De n'avoir rien dit.

De n'avoir rien fait.

Tout pouvait disparaître en un instant.

Car rien n'existait vraiment.

Ce n'étaient que des atomes.

Ce n'étaient que des pensées.

Ce n'était qu'une histoire.

Tout ça.

C'était dans sa tête.

Adrien !

La forêt l'appelait.

Adrien !

Elle criait son nom.

Adrien !

À travers le grillage, il aperçut la tour de défense censée les protéger des monstres, il y a dix ans. Et au sommet de cette tour, le drapeau bleu se souleva, porté par une brise soudaine qui venait lui murmurer :

Réveille-toi.

Le vieil homme brandit la pelle au-dessus d'Adrien, comme une guillotine.

Tu ne vas pas mourir comme ça.

— Adrien !

Dans la cour brouillée par l'averse, les cheveux en bataille, les lunettes tordues, le corps revenu de l'enfer, Nathaël se tenait à côté du drapeau bleu.

Adrien récupéra le couteau planté dans la jambe du vieil homme. Celui-ci abattit sa pelle et manqua sa cible de quelques centimètres. Pire, son abdomen était transpercé par une lame qui se recouvrait

d'un rouge délicieux. Il libéra le manche de son outil et tendit ses mains vers Adrien pour emporter ce sale menteur avec lui. Motivé à l'idée d'accomplir enfin sa vengeance, il progressait coûte que coûte. L'acier du couteau disparaissait dans sa chair à mesure que ses bras s'étiraient. Dorénavant à bonne distance, il caressa le visage d'Adrien avant de lui écraser la gorge.

— Reste avec moi… supplia-t-il, la bouche pleine de sang. Je préparerai ton goûter avec ce lait que tu aimes tant. Allons rejoindre les enfants. Là où nous allons, il n'y a plus de douleur, il n'y a plus de colère, il n'y a plus de monstres.

Adrien étouffait entre les mains et les paroles du vieux. Il n'entendait plus les encouragements de Nathaël qui tentait désespérément d'entrer. Nat… Nat… Nat ? Comment pouvait-il être de retour ? Ce n'était pas possible. Ce n'était pas lui. Nat était parti ! Ce n'était qu'une illusion qui tentait de se faire passer pour lui. Comme ce gamin noyé dans l'eau… Son imagination lui jouait des tours. Sa tête se retournait contre lui. On le faisait souffrir une dernière fois. On lui donnait de faux espoirs. On l'empêchait de partir pour de bon. Mais on ne l'aurait pas cette fois. On ne lui ferait pas croire n'importe quoi. Sous le poids du passé, Adrien s'abandonnait à la fatalité de son destin tragique.

La voix de Lyse transperça la bulle hermétique.

— Adrien ! Les enfants ! Ils sont encore vivants !

Cette irruption enragea le vieil homme.

— Ne l'écoute pas, elle ment comme tous les autres. Tu as attiré le monstre et maintenant les enfants sont condamnés. Mani va sentir leur peur, il va les retrouver et il va les dévorer. Ensuite, ce sera le tour de tes amis. Et enfin… enfin… il ne restera plus que toi, et il t'avalera en entier.

Le vieil homme bava avant d'implorer la grâce de son adversaire.

— Reste avec moi, Adrien. Ensemble, nous détruirons Mani et je trouverai la force de te pardonner.

Le cri de Lyse secoua la cime des arbres et fit dérailler l'histoire.

— Adrien ! On peut encore les sauver ! J'ai besoin de toi !

— Adrien…

— Adrien !

— Reste avec moi…

— Reste avec moi !

— … pour toujours.

Adrien refusa l'offre en remuant le couteau dans la plaie et le vieil homme s'écroula sur le flanc. Adrien bascula sur lui, mais le vieux attrapa son cou. Il s'apprêtait à le réduire à néant, quand les jambes de Mathilde lui prirent la gorge en étau. Son visage bleuissait. *Sale petite pute !* Ses veines grossissaient. *Sale merdeuse !* Ses yeux sortaient de

leur orbite. *Foutus gamins !* Ses mains se relâchèrent. *Vous n'écoutez vraiment rien !* À présent… *Vous*… L'adulte était à la merci des enfants.

Serrant le couteau de toutes ses forces, Adrien demanda pour la dernière fois :

— Où sont les enfants ?

— Je m'occuperai bien de toi… Tout sera comme avant…

Si l'homme avait décidé de ne rien dire, alors Adrien allait le faire taire pour de bon. Le vieux grommela :

— Tu sais pourquoi tu as besoin de moi ?

La lame vacillait au-dessus de la poitrine.

— Tu es incapable de terminer quoi que ce soit.

L'acier commençait à trembler. C'était maintenant ou jamais.

— Adrien ! implora Lyse. Si tu le tues, on ne saura jamais où sont les enfants ! On ne pourra jamais les sauver ! Si tu fais ça, mon père…

La voix de Lyse craqua contre le grillage.

— Je ne pourrai jamais sauver mon père.

La pointe n'avait pas encore touché le cœur quand Adrien remonta le couteau.

— Tu fous quoi ? grogna Mathilde.

— *Tous les adultes dans le cahier doivent payer,* murmura Adrien en se relevant. Mais il n'attend que ça de mourir…

— Alors donne-lui ce qu'il veut !

— Il paiera pour ce qu'il a fait, mais pas comme ça.

Adrien récupéra les clés et ouvrit la porte de l'enclos. Sa clémence déclencha un rire hilare chez le vieux.

— Gentil garçon…

Nathaël reprit le couteau des mains d'Adrien et s'employa à défaire les liens de Mathilde. Tournant le dos à son ancien geôlier, Adrien hocha la tête pour faire comprendre à Lyse qu'il était enfin prêt. Elle lui tendit son téléphone pour prévenir les adultes, leur dire qu'ils avaient trouvé celui qui avait fait ça et qu'ils allaient devoir le faire parler. Mais la voix du vieil homme s'immisça :

— Tu sais qu'ils me laisseront partir… Tu sais qu'ils ne feront rien à un vieil homme malade agressé par des jeunes complètement fous. Ils ne croiront jamais à votre histoire, surtout venant d'un gamin comme toi. *Un petit garçon plein d'imagination* ? En vérité, je devrais te remercier, c'est grâce à toi s'ils ne m'ont jamais trouvé. Tu aurais pu leur raconter ce qui s'était *vraiment* passé, mais tu as préféré inventer une histoire. Tu as préféré me laisser en vie.

Le vieil homme crachait un liquide noir et se relevait avec difficulté.

— Qu'est-ce que tu vas faire, hein ? Qu'est-ce que tu vas leur dire ? Il n'y a plus rien ici, aucune preuve, aucune trace, aucun plan, vous avez tout brûlé ! Vous avez tout gâché !

Face à l'insurrection du garçon qui lui avait échappé, les provocations du vieux se transformaient en frustration.

— Adrien ! Reviens ! Adrien ! Tu t'enfuis ? Tu abandonnes une fois de plus ? Je t'avais dit que tu étais un lâche ! Pour qui tu te prends ? Pour le héros de ta stupide histoire ? Qu'est-ce que tu crois ? Tu n'es pas le seul ! Tu n'es pas si différent ! Je vais en trouver d'autres, qui me raconteront des histoires plus belles, qui auront la peau plus douce, qui me diront merci. Et après, je reviendrai te voir, je te montrerai les nouveaux portraits dans les cadres et tu demanderas pardon. Et si un jour tu as des enfants, je viendrai les voir eux aussi, je me glisserai dans leur lit, j'attendrai qu'il fasse noir, j'attendrai qu'ils soient endormis et je…

La forêt se gonfla, le lait s'évapora, le manche bleu glissa entre les doigts de Mathilde et la lame transperça le cœur du vieil homme et son horrible prophétie. Un dernier souffle s'échappa de sa gorge, et il s'écroula dans l'auge en pierre pleine de cailloux et d'orties – ce piège à monstres construit par des enfants, rien que pour lui.

— Non ! cria Lyse.

Mathilde essuya la lame sous le regard paumé d'Adrien.

— Je t'avais promis que je t'aiderais à embrocher le salopard qui t'a mis là.

Elle rangea son arme.

— Faut toujours tenir ses promesses.

Adrien était hypnotisé par le corps sans vie du vieil homme.

— Tu sais qu'il n'aurait jamais dit où étaient les gosses.

Une main bienveillante réconforta Adrien.

— Euh… Haut les cœurs ? souffla Nathaël.

Ce cri de guerre sortit Adrien de sa stupeur.

— Nat… C'est bien toi ?

— Bien sûr que c'est moi !

Adrien serra Nathaël si fort que son ami pensa disparaître une nouvelle fois.

— Je croyais que tu étais mort…

— J'allais tout de même pas partir avant la fin de l'aventure.

— On t'a vu couler dans un putain de trou, argumenta Mathilde.

— Il ne faut pas croire tout ce qu'on voit !

— Sérieux ?

— Adrien, tu te souviens du tunnel entre l'école et l'hôpital ? Celui qu'ils avaient condamné après qu'Isa se soit échappée… Eh bien, crois-moi ou pas, j'y étais et j'y voyais rien ! J'entendais juste Mani qui te cherchait…

— T'es dans un sale état quand même, dit Mathilde.

— Tu peux parler ! Bref, je me suis planqué le temps que Mani s'en aille, je sais pas combien de temps ça a duré, mais c'était un sacré

bazar pour vous retrouver.

— On t'a abandonné… dit Adrien. On est parti alors que tu étais encore en vie…

— C'est moi qui t'ai demandé de partir ! Si t'étais resté, on y serait tous passés !

— Adrien, la Binocle a fait ce qu'il fallait pour nous sauver.

Derrière sa gueule pochée, Mathilde cachait difficilement sa douleur. Elle fit quand même craquer ses phalanges avant de ramasser le cahier dans la boue. Elle trempa son index dans le sang du vieil homme et traça une croix sur la page arrachée.

— Tu peux rayer le dernier méchant, dit Nathaël.

— Je viens de le faire, idiot, rectifia Mathilde, une larme à l'œil – celui encore ouvert.

Elle mit moins de colère que d'habitude dans sa voix.

— Merci, *Nathaël*.

Les yeux de Nathaël scintillèrent.

— De rien, *Mathilde*.

Ils lâchèrent un rire ondulé par la fatigue de l'affrontement, l'absurdité de la situation et la joie de se retrouver.

— Mais tu peux m'appeler Nat, parce que tous mes copains m'appellent Nat. On est copains, non ?

— C'est moins marrant, mais ouais, Nat, *on est copains*.

Face à Adrien, la maison du vieil homme s'effaçait dans la fumée.

— Je suis désolé, dit Nathaël en s'approchant. C'est ma faute, c'est moi qui t'ai guidé jusqu'ici…

— Non, dit Adrien, ce n'est pas ta faute. Ce n'est pas notre faute. C'est lui qui a tendu un piège à tous les enfants. Mais il ne fera plus de mal à personne. Grâce à vous. Grâce à Lyse.

Les trois inséparables se retournèrent comme un seul homme.

— Je vous avais dit qu'on aurait besoin d'elle, fanfaronna Adrien avec difficulté. Il est temps de faire *enfin* les présentations. Lyse, voici Nat et Mathilde. Mathilde, Nat, voici Lyse.

Adrien se décala, offrant à Nathaël et Mathilde une cérémonie officielle. Le visage de Lyse se figea.

— Lyse ?

Ses paupières étaient closes.

— Cette fille est bizarre.

Le corps entier de Lyse frissonna à ces quelques mots de Nathaël. Elle absorba une bulle d'oxygène grosse comme une boule de gomme et ouvrit les yeux en grand. Les lunettes bleues de Nathaël prenaient son nez rond en tenaille, permettant à ses yeux verts d'y voir plus clair. Sa chemise à gros carreaux s'extirpait à moitié de son pantalon dont les genoux étaient usés. Un patch recouvrait un trou probablement formé lors d'une session d'escalade interdite. Ses

chaussures étaient salement amochées et il n'était vraiment pas bien grand.

— Pourquoi tu le regardes comme ça ? questionna Mathilde de sa fine bouche explosée par les coups de cuir.

Une mèche rebelle fendait le front de Mathilde sans complexe. Ses grands yeux marron prolongeaient la question condamnée à demeurer sans réponse. Du sang tachait son t-shirt rock qui dandinait d'impatience. Sa bottine en cuir s'agaçait, faisant trémousser son pantalon noir. Son visage fermé trahissait la volonté sans faille de cette fille plus grande que les garçons.

— Tu veux ma photo ?

Lyse sourit bêtement à la vue de ces trois rigolos et écrasa sa dernière larme de la soirée. Adrien s'inquiéta :

— Ça va ?

— Quoi ? souffla Lyse, comme si elle émergeait d'une longue apnée.

— Ton front, tu saignes.

— Il y avait quelque chose en bas, dit-elle sans même accorder d'intérêt à la plaie.

— C'était quoi ?

— Je ne suis pas sûre, mais… Il y avait un petit garçon qui connaissait bien cet endroit.

— J'ai pas tout compris, vous avez trouvé les enfants ? demanda Nathaël avec excitation.

Adrien s'enquit du chien blanc qui était parvenu à se relever malgré la plaie par balle sur sa cuisse. Sa langue pendait par-dessus son foulard jaune et ses yeux dorés se perdaient dans les flammes qui léchaient la maison.

— C'est trop tard, dit Adrien en réconfortant le chien d'une tape sur le flanc. Ils sont partis. Il n'y a plus d'enfants à sauver.

— J'ai donc bien fait de buter le vieux, dit Mathilde.

— *Là où il est, y a plus rien à en tirer*, rappela Nathaël – ce qui aurait agacé Mathilde en temps normal, mais provoqua un sourire coupable à la place.

— Ce n'est peut-être pas trop tard, désavoua Lyse.

— Quoi ? Tu sais où ils sont ? s'enthousiasma Nathaël.

Lyse secoua la tête.

— Oh.

— Mais le garçon… Il m'a dit qu'*elle* aiderait Adrien à retrouver les enfants.

— *Elle* ? se méfia Mathilde.

Lyse tendit la peinture récupérée dans la cave.

— Je crois qu'il parlait de la mère d'Adrien.

— La mère d'Adrien ? s'étonna Nathaël. Elle est vivante ?

T’entends ça, Adrien ?

Les voix de Nathaël, Mathilde et Lyse débattaient sur la possibilité d’un tel scénario et s’entremêlaient dans le crâne d’Adrien. Ses mains tremblaient en tenant la peinture. Il n’entendait plus très bien de l’oreille droite, et plus très bien de l’oreille gauche non plus.

— Adrien, ça va ? demanda Mathilde ou Nathaël.

Ses paupières se fermèrent. Son cœur tituba. Son corps s’écroula dans les bras de Lyse.

— Adrien !

Le ciel était noir. La terre était rouge. Les fleurs sur la peinture étaient jaunes et le chien blanc aboyait alors qu’Adrien ne bougeait plus et que le feu avait englouti la maison, le passé et les cadres pour enfants.

*

Maman ?
Ce berceau est si joli.
Maman…
Ne pleure pas.
Où es-tu ?
Tout va bien…
Je suis tellement en colère.
Viens contre moi.
Je suis tellement en colère !
Tu dois le brûler, Adrien.
Brûler quoi ?
Ton secret.
Quel secret ?
Tu l’as si bien caché.
Papa…
Tu dois lui pardonner.
Pourquoi ?
Reviens à moi.
Maman…
Je t’expliquerai.
Maman ?
Je t’expliquerai tout.
Maman !

*

— Maman…

— Hé, salua Lyse, les mains sur le volant.

Le bas-côté défilait sur cette route dont la destination se voulait cruelle.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? interrogea la bouche pâteuse d'Adrien.

Les fleurs jaunes dans les champs, étaient-ce des jonquilles ?

— Tu as perdu connaissance.

C'étaient probablement des jonquilles.

— On va où ?

— Il est temps que tu lui parles *vraiment*, statua Lyse.

Elle tendit la photo cachée dans le portefeuille de Marc.

— Je ne sais pas pourquoi, mais dans sa quête insensée, je crois que mon père a tenté de la retrouver.

À l'arrière du portrait d'Anna était annotée une localisation.

— Je sais pourquoi, dit Adrien. Ton père a tenu sa promesse.

Le cœur de Lyse se réchauffa. Adrien sourit en regardant la peinture d'Anna.

— C'était peut-être ma mère la véritable artiste de la famille.

— Ne sois pas si modeste. Tes dessins prennent vie. Ça se situe assez haut dans la hiérarchie des talents.

— Tu parles d'un talent. C'est plutôt une malédiction.

— J'imagine que ça dépend de ce que tu dessines… Entre les monstres à tuer et les enfants à sauver, il y a sûrement un équilibre. Peut-être que c'est ça, la différence entre ta mère et toi. Peut-être qu'elle se sentait vaincue par toutes ces choses qu'elle imaginait. Que ça l'effrayait tellement qu'elle n'a pas réussi à les contrôler. Mais toi, tu as accepté ce talent et tu en as fait quelque chose d'extraordinaire. Tu ne l'as pas utilisé pour fuir. Tu l'as utilisé pour survivre.

— Tu crois ?

— Je me souviens quand mon père me parlait de toi, il me racontait toutes tes histoires. Les monstres, les soldats… Lui n'y voyait qu'un jeu d'enfant qu'il s'employait à ignorer pour ne pas compromettre son enquête. Mais moi, j'avais huit ans et j'ai plongé dans cet imaginaire. Je me disais « Papa, tu ne vois pas ? ». Et puis quand tout s'est arrêté, que mon père est parti, j'ai fini par me persuader que toutes ces histoires n'étaient que le fruit de l'imagination d'un garçon traumatisé. Parce qu'il le fallait, il fallait que ça soit *réel*, il fallait que ça *existe*. Pas de monstres, pas de soldats. Mais me voilà, aujourd'hui, avec toi, sur les traces de ta mère, à la recherche des enfants, après cette soirée enivrée, après cette course poursuite infernale, après t'avoir retrouvé à l'hôpital, après avoir affronté Mani…

Ses yeux plongèrent dans le rétroviseur central qui dévoila la langue pendante du chien blanc, membre honoraire de l'équipe, et la joue endormie de Nathaël collée contre l'épaule solide de Mathilde.

D'ailleurs, cette dernière avait presque l'air de faire semblant de dormir. C'était difficile à dire.

— Après tout ce qu'on a vécu ensemble…

Ses mains serrèrent le volant.

— J'ai fini par me dire que ton histoire était possible.

Mon histoire.

— En tout cas, une chose est sûre…

— Quoi ?

— Cette fois, tu ne touches pas au volant.

Un rire éclata au virage à droite.

— On va les retrouver, Adrien. On va retrouver ta mère.

Cette déclaration pinça le cœur du passager avant.

— On va retrouver les enfants.

CHAPITRE 29

Le Bonheur des Familles

Les rayons du soleil couchant éclataient la roche irisée des montagnes saillantes. Au pied de ces massifs perdus, plongée dans un océan de fleurs jaunes, une maison siégeait à l'adresse indiquée. Une demeure identique à la peinture dans laquelle vivait celle qu'Adrien espérait tant revoir.

— Et s'ils avaient raison ? Si elle ne voulait plus me voir ?

Le corps d'Adrien abdiquait, mais la voix de Lyse lui interdit cette issue.

— Crois-moi, il n'y a qu'une façon de le savoir.

Le portillon fut poussé, offrant suffisamment d'amplitude pour que les deux corps puissent passer. Le chien blanc fila comme un fou dans le jardin sauvage. La flore était généreuse, les odeurs impitoyablement familières. Cela sentait l'aubergine confite, le potimarron charnu, la pêche sucrée. Les couleurs soufflaient un air tendre à l'oreille d'Adrien.

— Il est temps, motiva Lyse. C'est à toi d'aller vers elle.

Adrien voila un instant ses yeux et inspira l'oxygène du monde. Des arômes de chocolat chaud et de guimauve assiégeaient son corps avec douceur. Une étrange mélodie s'évadait depuis la terre jusqu'au ciel. Son rythme cardiaque augmentait à mesure que ses pas le portaient. Ses paupières se décollèrent et son cœur se pétrifia. À quelques mètres, une silhouette réconfortante rempotait une plante dans un fabuleux potager.

— Maman ?

Comme frappée par le baptême, la femme s'immobilisa. Anna se révéla. Son visage n'avait pas changé. Elle sourit, enfin.

Le trou béant se remplit à nouveau sous les semelles d'Adrien. Anna s'avança, sereine, la tête recouverte de son chapeau garni de

fleurs sauvages. Son effluve glissa sur Adrien. L'odeur de guimauve s'évanouissait sous l'assaut d'une fragrance florale. Elle était là. Comme dans les souvenirs rassemblés dans son crâne, comme sur les photos rassemblées dans la cabane. Son apparence était en tout point identique à celle sur les cassettes de Papy. Ses mouvements étaient semblables à ceux sur les films de Noël qu'ils avaient retrouvés un jour, quand Mamie était au marché. Mais de cette bouche rouge qu'il avait maintes fois sentie s'abattre sur ses joues d'enfant avait jailli l'improbable parole.

— Mon garçon, tu es là.

Le fils recula d'un pas de géant. Anna offrit son cœur en refuge.

— N'aie pas peur.

Les doigts d'Adrien flottaient au-dessus de la peau d'Anna, effleuraient les contours de son visage.

— C'est toi ? Maman, c'est vraiment toi ?

— Oui mon chéri, c'est vraiment moi.

Adrien chuta dans le cocon offert. Il pouvait tout ressentir à nouveau. Les fragrances de fleurs sauvages, l'odeur des cahiers neufs, le parfum des feutres, les arômes de chocolat chaud. C'était réconfortant comme un goûter en hiver.

— Tu m'as tellement manqué.

— Tu m'as tellement manquée aussi, Adrien.

Ils restèrent ainsi, dans leur bulle, loin du reste du monde qui avait tout fait pour les séparer.

— Ce que tu as grandi. Tu es un homme à présent.

Mathilde lâcha un souffle peu convaincu.

— Bonjour m'dame ! lança Nathaël.

— Oh Nathaël ! Je ne t'avais pas reconnu.

Lyse s'approcha.

— Ravie de vous rencontrer enfin, Anna.

— Ravie de te rencontrer enfin, Lyse.

La jeune fille s'étonna. Encore quelqu'un qui connaissait son nom sans le lui avoir demandé.

— Lyse m'a aidé à te retrouver, expliqua Adrien.

— Une vraie détective, comme son papa.

Anna venait de cajoler le cœur de la jeune fille. Mathilde roula des yeux.

— Et cette grande fille, ça doit être Mathilde ? J'ai aussi entendu parler de toi.

— Avant ou après avoir abandonné Adrien ?

— Mathilde… s'offusqua Nathaël.

— Tout va bien, rassura Anna. Nous avons beaucoup de choses à nous raconter, des bonnes comme des mauvaises. Mais la route a dû être longue. Si je vous préparais un bon chocolat chaud ?

Les globes oculaires de Nathaël triplèrent de volume.

Dans le couloir qui liait la serre à la cuisine, des photos de famille s'agrippaient à la peinture fragile. Des goûters d'anniversaire, des vacances à la mer, des instants perdus à jamais.

— C'est ton père qui m'apportait toutes ces photos à la clinique. Il tenait vraiment à ce que je ne vous oublie pas.

Un grand cadre refléta le visage d'Adrien, le superposant au portrait de famille. C'était bien lui, avec ses parents, au pied de la cabane. Un doudou anonyme se blottissait contre le cœur du garçon et ils étaient heureux.

— C'était l'été où il avait fait si chaud. Ton père portait cette moustache ridicule qu'il avait vue sur un joueur de football allemand. Ton grand-père venait d'obtenir une promotion à l'usine, on lui avait offert une télé pour célébrer l'occasion.

Les photos glacées laissèrent la place à des feuilles de papier recouvertes de traits de couleur en forme de créatures flamboyantes.

— Tu en cachais partout : dans les placards de la maison, dans la voiture, dans les poches de nos manteaux. Ça rendait fou ton père. Mais je savais à quel point ils étaient importants pour toi. Toutes ces créatures étaient uniques, comme toi. Oui, c'est vrai, tu étais différent des autres enfants. Tu ressentais les choses avec intensité. Tu étais sensible, intelligent et tu détestais qu'on fasse du mal aux enfants. Tu cherchais toujours un moyen de les aider. Pour les autres, c'était un problème, mais pour moi, c'était une bénédiction. Tu étais mon petit garçon plein d'histoires. Mon petit garçon plein d'imagination. Mon petit artiste qui m'extirpait de l'angoissant calvaire du quotidien. Mon petit héros qui me secourait de l'affreuse solitude dans laquelle j'étais plongée.

Les rétines caressèrent la douce mosaïque de créatures blanches, jaunes, roses, orange, prêtes à défendre le monde d'Adrien.

Le passage en revue s'arrêta avec drame.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Anna.

— Je croyais que Papa avait détruit tous mes dessins.

— Ton père ? Il détestait en retrouver partout, mais il savait reconnaître le talent de son fils.

Elle rit à cette concession accordée à son époux en son absence. Le dernier dessin aimanta l'attention d'Adrien. Le chien blanc aux yeux dorés protégeait Anna de tous les dangers.

— Tu te souviens de lui ?

Un aboiement familier retentit. Anna accueillit la bestiole bondissante dans un chaleureux moment de retrouvailles. Son dos se brisa et ses mains se perdirent dans la fourrure immaculée. Le chien se nicha contre le ventre cruel d'Anna.

— C'est…

— Ta première créature, dit Anna en se relevant.

Le chien se mit à laper la gamelle d'eau, éclaboussant Mathilde qui râlait (ce qui amusait Nathaël).

— Un soir, j'ai entendu un bruit qui provenait de ta chambre. Je suis montée et c'est là que je vous ai vus tous les deux. Je l'ai toute de suite reconnue, identique au dessin accroché sur la porte du réfrigérateur. C'est là que j'ai compris. Tu lui avais donné vie pour me protéger. Mais ton père a fini par le découvrir. Il disait que c'était dangereux, qu'on ne pouvait pas le garder.

Le chien, langue pendue et baveuse, observait Adrien.

— Tu m'avais dit qu'il s'était échappé du jardin.

— C'est ce que je croyais, mais j'ai fini par découvrir la vérité.

— Quelle vérité ?

— J'ai compris beaucoup plus tard, quand j'ai retrouvé ton dessin… *tous* tes dessins, cachés dans une boîte, au fond du grenier où je dormais quand j'étais petite. *Elle* n'avait pas que celui-là. *Elle* les avait tous.

— Qui ? Mamie ? C'est Mamie qui a fait disparaître mes dessins ? Mais pourquoi ?

— Elle ne voulait pas que tu deviennes comme moi.

Les visages d'Anna et d'Adrien s'entremêlaient dans le verre qui protégeait le dessin.

— Comme toi ?

— Une *menteuse*, une *folle*, répondit Anna en reprenant les mots que sa mère employait contre elle.

— C'est elle qui n'a fait que mentir ! Tu n'es pas folle, Maman. Tout ce qui s'est passé, c'était vrai, mais je n'ai pas réussi à te défendre. Au lieu d'affronter ceux qui nous voulaient du mal, je me suis caché.

— Adrien, c'est *moi* qui te cachais.

— Tu l'as fait pour me protéger des monstres.

— Adrien…

— Je vais prouver qu'ils avaient tort de ne pas croire en nous.

Mathilde se délecta de ces mots. Anna se désola un peu.

— Tu n'as rien à prouver…

Son regard se perdit sur le poste de radio éteint.

— Je me suis laissé vaincre par la peur. Je me suis laissé vaincre par mes monstres.

— Maman, c'est moi qui ai attiré tous ces monstres qui t'ont fait partir !

— Et c'est moi qui t'ai entraîné dans ce monde… Tu comprends ?

Sur la photo de la famille heureuse, la forêt en arrière-plan semblait se mouvoir.

— Anna, interrompit Lyse, Adrien a besoin de votre aide.

Anna interrogea Adrien du regard.

— Je dois retrouver les enfants. Je dois les retrouver avant Mani, expliqua Adrien.

— Mani ?

— C'est le monstre qui veut dévorer Adrien à cause de son pouvoir pour l'empêcher de sauver les enfants, expliqua Nathaël avec fierté, ce qui agaça Mathilde et ravit Lyse.

— *Mani*… murmura Anna, se replongeant dans ses souvenirs. Quelqu'un est venu un jour. Il le cherchait lui aussi…

Lyse hocha légèrement la tête. Adrien le remarqua et poursuivit :

— Pour sauver les enfants, je devrai détruire Mani.

L'âme du garçon se souleva quand la main de sa mère se posa sur ses joues roses.

— Mani n'est pas simplement ton monstre à détruire. Il est celui qui t'empêche d'être celui que tu es vraiment.

— Celui qui te retient par le col, glissa Lyse.

Anna sourit à tant de sagacité.

— Tu ne dois pas faire comme moi. Tu ne dois pas avoir peur de l'affronter.

— Mais je ne sais pas où il est.

— Bien sûr que tu sais, Adrien. Tu sais où est Mani.

— Pourquoi tu dis ça ?

— Quelqu'un à qui tu en as parlé a tout fait pour le retrouver.

Anna sourit à Lyse.

— Mais il n'a jamais réussi. Parce que c'était impossible. Parce qu'il était caché.

Adrien sentit une force tirer sur les cordes emmêlées de son âme.

— Laisse-moi te montrer où est ton monstre. Laisse-moi te montrer où est Mani.

Le doigt fin d'Anna transperça le thorax d'Adrien comme une croix en plein cœur d'une carte plongée dans l'oubli avant de tracer une ligne jusqu'à son front.

— Ça va pas être facile à trouver, remarqua Nathaël.

— Tu as caché ce secret pour que personne ne puisse jamais le découvrir. Mais il y a une clé. Il y a un passage. Tu as créé ceux qui t'aideront à trouver les enfants. Tu as créé l'histoire qui te mènera à eux.

— Comment tu sais ?

— Parce que ton histoire, je la lisais tous les soirs.

Anna désigna le cahier *Les Enfants Terribles* que tenait Lyse.

— Es-tu prêt Adrien ? Es-tu prêt à déterrer ton secret ? Es-tu prêt à être *le héros de ton histoire* ?

— Adrien, tu es prêt, encouragea Lyse en tendant le cahier à

Adrien.

L'histoire n'était pas terminée, mais elle tentait d'être comprise. Elle attendait que son auteur la comprenne pour la première fois. Qu'on lise entre ses lignes emmêlées, qu'on décrypte ses phrases alambiquées, qu'on traduise ses mots mutilés. Dans ses pages se cachait la vérité.

Adrien tourna les feuilles jusqu'à ce que se dévoile celui qui voyait tout. Celui qui entendait tout. Celui qui dévorait tout. Les paupières d'Adrien se collèrent face au trou noir et une chaleur salvatrice consuma le verrou cardiaque.

Quand il ouvrit les yeux, Adrien était dans le salon de ses parents.

Assis en tailleur sur un tapis de feuilles de papier bariolées, un petit garçon écrivait l'histoire des soldats courageux dans un cahier, alors qu'un écran de télévision projetait les images d'une guerre sans fin. Absorbant les tourments cathodiques du monde sans y prêter attention, le petit garçon se confiait à voix haute comme si quelqu'un l'écoutait. Il parlait de sa journée et combien elle avait été compliquée, mais ce n'était pas grave puisqu'il n'était plus seul. Il était grand maintenant. Il avait son armée.

Adrien s'approcha du petit garçon, mais un bruit détourna son attention. Quelque chose grattait dans un coin de son oreille. Là, dans le tiroir inaccessible d'une commode trop haute pour un enfant, un secret tentait de rester bien caché. Mais Adrien avait grandi, il n'avait plus besoin d'échelle, il n'avait plus besoin de barreaux. Il n'était plus un enfant. Alors il glissa ses doigts dans l'encoche.

Que fais-tu ici ?

La fente noire s'étira dans un grincement de dents.

Tu sais que je ne suis pas vraiment là.

Dans l'obscurité, une forme étrange suffoquait.

Tu sais que je suis partout.

Dans la pénombre, deux points noirs brillaient.

Dans les ombres.

Emmitouflé dans la nuit, un monstre dormait, fermement attaché à son doux foyer.

Dans les murs.

Condamné à la lumière, le locataire ne pouvait plus se cacher.

Dans les trous.

Le monstre dégoulina hors du tiroir et glissa vers le petit garçon qui ne se doutait de rien. Adrien voulut le prévenir, mais sa bouche était cousue. Après tout, il avait juré de ne rien dire. Le monstre s'installa à côté de l'enfant qui se retourna et lui sourit de toutes ses dents. Il lui en manquait une.

— Tu veux jouer avec moi ?

Le monstre semblait d'accord lorsqu'un trou noir se forma derrière le téléviseur et aspira l'appareil électronique, les soldats, les dessins, l'histoire, dans un flux continu. Le petit garçon se leva et, comme hypnotisé, s'approcha du passage ouvert. La langue épaisse dessina un cercle et le monstre plongea sur le petit garçon et l'histoire qu'il avait imaginée.

Adrien cligna des yeux. Il était à nouveau dans la maison au milieu des fleurs jaunes et il tenait le cahier des *Enfants Terribles,* à la page où était dessiné le trou noir qui aspirait tout.

— Je sais où sont les enfants.

Adrien se tourna vers Lyse et les autres.

— Je sais où est Mani.

— Alors, allons lui péter la gueule, une bonne fois pour toutes, jura Mathilde.

— Où sont les enfants ? demanda Lyse.

—Ils sont là où je me suis caché, répondit Adrien avant de pointer le trou noir. Ils sont là où l'histoire s'est arrêtée.

— Alors tu dois nous guider, encouragea Lyse.

— Oh oui ! s'excita Nathaël, impatient de repartir à l'aventure.

Son ventre émit un gargouillis sous les gouttes de pluie.

— Vous pouvez dormir ici, proposa Anna en entendant s'approcher la nuit orageuse et son bestiaire imprévisible. Il vous faudra des forces pour affronter ce qui vous attend.

Mathilde, Adrien et Nathaël acceptèrent d'une seule voix. Quant à Lyse, elle n'avait plus trop le choix.

*

Les cheveux en bataille et le vague à l'âme, Adrien rêvassait sur le matelas onctueux de la chambre à coucher. Ses doigts glissaient à nouveau entre les draps, mais le monde qu'il imaginait paraissait différent. Pauvre, réel, décoloré. Les montagnes n'étaient plus que des plis, les rivières n'étaient plus que des creux.

Lyse observait par la fenêtre. Insensible aux menaces de l'orage, Mathilde ne pouvait s'empêcher de surveiller les alentours alors que Nathaël ronflait probablement sur le canapé au rez-de-chaussée.

— Ça doit te faire bizarre.

— De quoi ? répondit Adrien qui comptait les aspérités du plafond.

— Être enfin avec ta mère. Tu attendais ça depuis longtemps.

— Oui…

Lyse se glissa sur le matelas.

— Adrien…

— Hmm ?

— Tu es heureux ?

— Je ne sais pas.

Il y avait vraiment beaucoup d'aspérités sur ce plafond.

— Et moi ?

— Quoi ?

— Tu ne m'as pas demandé.

— Demandé quoi ?

Lyse souffla sur cette tête en l'air.

— Si j'étais heureuse.

Adrien ne demanda rien. Enfin pas tout de suite. Et finalement.

— Tu es heureuse Lyse ?

Elle posa sa main sur celle d'Adrien. Les doigts hésitèrent un peu, tremblèrent légèrement et se refermèrent. Leurs mains réunies formaient des paysages uniques qu'Adrien n'avait encore jamais ressentis.

— J'y suis presque.

En communion sacrée improvisée, leurs paupières s'accolèrent, les heures sombres s'écoulèrent, berçant les soupirs tendres, façonnant les doux rêves. Bordé sous une couverture épaisse, l'estomac bien rempli et en bonne compagnie, Adrien glissa dans cette douce quiétude nocturne entre les montagnes en coton et les rivières sacrées d'un nouveau monde.

— Je crois que je suis prêt maintenant.

— Prêt à quoi ?

— Te raconter *ma vieille histoire qui me retient par le col*.

Un nouveau monde imaginé à deux.

Des bruits se déplaçaient à travers la maison endormie. Adrien se réveilla. Guidé par les éclats de lune et les sons étranges, il arpenta le couloir jusqu'à la chambre d'Anna. Collée à la porte, son oreille percevait le grattement des ongles et le murmure des lèvres.

— … viennent … cher … croquent … ils veulent … ils veulent…

— Maman ?

Les grattements continuaient, les lèvres déraillaient.

— … ils veulent… ils veulent…

— Maman ?

La porte ne s'ouvrait pas.

— Maman ? Ouvre !

Les grattements s'étaient arrêtés.

— Maman ? Tout va bien ?

— Ne t'inquiète pas, mon chéri. C'est juste un cauchemar. Retourne te coucher.

— Maman…

— Je suis si fatiguée. Je dois dormir, s'il te plaît.

Adrien réprima une tentative d'effraction et rebroussa chemin. Il eut du mal à retrouver le sommeil, mais le bras de Lyse autour de son corps le surprit en même temps qu'il l'aida à clore les paupières.

*

JOUR 9

216 heures après la disparition des enfants

Les rayons de lumière chatouillèrent les cils d'Adrien. Cela faisait longtemps qu'il n'avait pas autant dormi. Ses yeux passèrent en revue l'intégralité de la chambre à coucher. Elle était vide. Il pouvait entendre l'eau de la douche couler.

Adrien parcourut l'étage. La porte de la chambre d'Anna était ouverte et les volets étaient fermés. La lumière artificielle dévoila les murs recouverts de noir. Sur chaque façade, les messages insensés s'articulaient autour de grands arbres ciselés à la main. *« Ils me croquent », « Ils veulent me punir », « Ils viennent me chercher »*. La pièce s'inondait des pensées sombres d'une mère sans enfant.

Des créatures maléfiques s'étaient approprié les quatre murs. Les traits étaient droits, secs, condamnés. Du noir d'abord, du rouge ensuite. Déployant ses ailes, un monstre géant aux tentacules envahissants croquait un enfant prodige, l'extirpant de son lit dans des larmes de terreur, l'embarquant avec lui pour un autre monde. Le petit garçon avait tenté d'abattre le dragon-pieuvre plusieurs fois pour l'empêcher de faire du mal à sa maman, sans s'apercevoir qu'il était devenu la proie. Seule dans un coin, recroquevillée, incapable de lutter, une jeune femme venait de perdre son enfant pour toujours.

Lyse découvrit Adrien face à l'œuvre mortifère aux racines démentes. Le jeune homme sentit sa présence et rompit le silence.

— Elle était…

— Une mère prête à tout pour sauver son enfant.

Adrien passa son âme sur le message torturé. *« J'ai enfin touché la cime des grands arbres. »* Une larme coula le long de sa pommette et sombra sur la main de Lyse posée sur son épaule.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— Ça signifie que les enfants ne sont pas condamnés à être comme leurs parents.

Face aux prophéties de leurs créateurs, Adrien et Lyse luttaient contre la fatalité, entre les murs d'une chambre capitonnée.

— Et si tu allais prendre le petit déjeuner, avec elle, pendant qu'il est encore temps ?

Quelques éclats de rire jaillirent du rez-de-chaussée.

— Les autres ne t'ont pas attendu.

Lyse semblait vouloir qu'il y aille seul, comme un grand.

— Je vais préparer mes affaires pendant ce temps. On a beaucoup de route avant de retrouver Mani.

Les senteurs de pain brioché guidèrent Adrien jusqu'à la cuisine. Les rires éparpillés se transformaient peu à peu en mots échangés.

— Voici notre loir, annonça Anna dont les traits du visage ne portaient aucune trace des tourments de la nuit. Tu avais vraiment besoin de sommeil. Un chocolat chaud ?

Adrien s'attabla et Nathaël sourit, de la pâte à tartiner plein la bouche.

— Tu avais raison, Adrien. Ta mère fait le meilleur chocolat chaud du monde !

Anna sourit comme si elle n'avait rien entendu.

— Est-ce que tu en veux encore, Nathaël ?

Les globes oculaires grand ouverts et le ventre prêt à en découdre, Nathaël accepta volontiers une deuxième ration.

— Oui Madame !

— Après tout ce temps, tu peux m'appeler Anna.

Le gorge de Nathaël se régalait du bon breuvage.

— Grouille-toi, conseilla sèchement Mathilde. On a pas que ça à faire.

Elle se tourna vers Adrien qui avait à peine entamé son petit déjeuner.

— Il faut qu'on règle cette histoire une bonne fois pour toutes. Comme promis.

Justement déterminé à tenir ses promesses, Adrien acquiesça.

— Je charge la bagnole et on décolle, informa Mathilde.

— Je vais t'aider, compléta Lyse en apparaissant au pied des escaliers.

Nathaël imbibait son pain brioché pendant que Mathilde et Lyse remplissaient le coffre.

— Tes amis ont vraiment l'air de tenir à toi, dit Anna.

— Je ne sais pas ce que je ferais sans eux.

— Lyse a l'air d'être quelqu'un de bien. Je suis sûre qu'elle a dû plaire à ton père.

— Je crois qu'ils ont fini par se trouver un centre d'intérêt commun…

Anna lâcha un sourire d'approbation.

— Tu as longtemps été si seul…

Adrien remarqua le cadran dont les aiguilles ne tournaient pas rond. Son pendentif le tirait par le col.

— Tu avais promis que tu trouverais toujours un moyen pour m'aider.

— C'est ce que j'ai fait Adrien, mais cela m'a éloigné de toi.

— Pourquoi tu n'as jamais appelé ?

— Plusieurs fois, mes doigts ont frôlé les touches du téléphone. Plusieurs fois, le père de Lyse m'a imploré de venir avec lui. Mais chaque fois, je me suis ravisée. Chaque fois…

— Tu as abandonné.

— Tu étais enfin en sécurité et j'avais si peur de tout détruire. Mais ce n'est pas une excuse et je ne cherche pas à être pardonnée. J'ai pris une décision et je vivrai avec jusqu'à la fin de mes jours.

— Tu es partie à cause de moi.

— Non, non, non ! Ce sont ces créatures… Je pensais qu'elles t'avaient enlevé pour me punir. Je pensais pouvoir te faire réapparaître en disparaissant à mon tour. Je pensais pouvoir te sauver en me sauvant. Mais aujourd'hui, je *sais* pourquoi je suis partie. Je suis partie parce que j'avais peur. J'avais peur de ce que j'étais. J'avais peur d'affronter la vérité.

— Quelle vérité ?

— J'étais celle qui te faisait du mal.

Ses mains touchèrent celles de son fils.

— Mais toi, tu as trouvé le courage d'affronter ta peur.

Adrien sourit en coin à ce compliment.

— Ton père te le répète sans cesse, n'est-ce pas ?

La mâchoire du garçon trahit ses pensées.

— Il croit vraiment en toi…

— Il est toujours sur mon dos.

— Il t'aime tellement…

— Il essaie toujours de me garder à la maison.

— Il veut te protéger…

— Il ne comprend pas ce que je ressens.

— Et toi, essaies-tu de comprendre ce qu'il ressent ?

La question secoua Adrien.

— Il me cache des choses.

— Est-ce que toi, tu lui dis tout ?

Le cœur d'Adrien s'imprégna des murs humides d'une cave ensevelie.

— Je sais que tu lui en veux, mais je sais aussi combien c'est difficile pour lui. Personne ne devrait vivre ce que vous avez vécu. Mais vous êtes là, tous les deux, ensemble. Ton père ne me comprenait pas toujours, mais il voulait m'aider, il voulait rester à mes côtés. Il voulait qu'on soit à nouveau une famille. Il s'est battu pour toi. Tu dois lui ouvrir ton cœur.

Les mots sucrés s'infiltraient dans les artères d'Adrien.

— Tu ne peux pas imaginer à quel point j'aimerais être à vos côtés, mais c'est moi qui suis partie. C'est moi qui vous ai abandonnés.

La main d'Anna s'approcha, mais l'aveu cruel fit reculer Adrien. La paume fit demi-tour et forma une étoile coupable sur la poitrine d'Anna, alors que l'amertume avait contaminé les veines d'Adrien.

— Je n'attends pas que tu me pardonnes. Je ne m'y autorise pas, car je ne me pardonne pas moi-même. Je suis déjà chanceuse de te revoir, même si ce n'est qu'une fois, même si ce n'est qu'une seconde. Alors, quoique tu décides, je l'accepterai. Peut-être que tu n'auras plus besoin de me voir. Peut-être que tu n'auras qu'à te souvenir de moi. Et que cela nous suffira. Je crois que c'est ce que font ceux qui s'aiment.

— Tu ne reviendras pas, c'est ça ?

— J'ai perdu le droit de revenir. J'ai perdu le droit de sonner et d'espérer qu'on me laisse entrer. Mais si un jour tu souhaites qu'on partage un peu de temps, ma porte sera toujours ouverte.

— J'essaie de ne plus faire de promesses, mais la dernière qu'il me reste est celle qui m'a mené à toi.

Nathaël avait rejoint les filles.

— Je ne sais pas ce qui nous attend, mais je suis certain que Nat serait ravi de venir goûter à nouveau ton chocolat chaud.

Les lèvres d'Anna tremblèrent.

— J'en serais heureuse.

Les manches d'Adrien se remplirent de chair sous le regard tendre d'Anna.

— Peu importe ce qui vous attend là-bas, quel que soit son visage, quel que soit son nom, ne le laisse pas te dévier de ton chemin. N'essaie pas de toucher la cime des grands arbres.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? interrogea Adrien en remontant la fermeture éclair.

— Prends la décision que tu estimeras la plus juste, même si elle te fend le cœur. Mais ne le fais pas en te sauvant comme moi. Ne le fais pas à moitié. Vis cette aventure jusqu'au bout et fais-le avec générosité, aux yeux de tous.

Le sourire d'Anna étira le monde à l'infini.

— Je crois que les filles s'impatientent ! prévint Nathaël. Enfin, surtout Mathilde.

Adrien affronta une dernière fois le visage céleste de sa mère. Il était prêt à partir. Il était prêt à ne jamais revenir.

— Attends ! s'exclama Anna.

Sa bouche humidifia un mouchoir à fleurs qui décrocha les derniers vestiges de chocolat nichés aux coins de la bouche d'Adrien.

— Là, voilà. Tu es prêt.

Adrien sourit avec sa tête toute propre.

— Au revoir, Maman.

— Au revoir, Adrien.

*

Le retour en voiture se déroula dans une joie contenue qui trahissait l'évidente excitation générale. Adrien naviguait dans son esprit. Lyse osa y faire un tour.

— Tu penses à quoi ?

— Quand j'étais petit, j'étais persuadé que ma mère m'aiderait à sauver les enfants. Mais elle n'était plus là et c'était ma faute, parce que je n'avais pas réussi à la protéger.

Les jonquilles arboraient une couleur étrange.

— J'espérais qu'elle trouverait un moyen pour qu'on se retrouve, qu'elle reviendrait me raconter des histoires, que mon père arrêterait de faire semblant de me croire et qu'on formerait une famille comme avant. Mais finalement, retrouver ma mère ne signifie pas que tout va redevenir comme avant. Au contraire, ça signifie que tout va changer.

Face aux lamentations d'Adrien, Lyse déplaça le point de vue.

— Peut-être que tu te trompais.

— Comment ça ?

— Peut-être que ce n'est pas ta mère que tu avais besoin de retrouver.

Les champs de fleurs avaient englouti la maison d'Anna.

*

La voiture stationnait au pied d'un des chênes du quartier. Madame Buvard marmonnait un sempiternel charabia à la recherche de son chat. Alors que les autres attendaient dans le jardin, Adrien entra dans l'atelier.

— Tu vas bien ? s'inquiéta Elias en auscultant son fils du front jusqu'aux orteils. Lyse m'a prévenu que tu étais avec elle cette nuit. Il vous est arrivé quelque chose ?

— Papa, il faut que je te dise un truc…

— Si c'est par rapport à la maison, j'ai réfléchi et…

— J'ai retrouvé Maman.

— Quoi ? Ce n'est pas… Comment as-tu…

— C'est Lyse qui m'a aidé.

Elias s'appuya sur le plan de travail encombré.

— Cette fille est décidément pleine de surprises… Et où… Où est-elle ? Où est ta mère ?

— Elle est loin… Mais elle va bien, Papa. Maman va bien, et tu lui manques.

Une première craquelure déforma le visage d'Elias.

— Elle me manque aussi, Adrien. Elle me manque tellement.

Un silence s'étira.

— Alors… s'inquiéta Elias en chassant une poussière de son œil. Tu as trouvé la vérité que tu cherchais ?

— Non.

Le marteau à bois était posé sur l'établi.

— J'ai découvert la vérité dont j'avais besoin.

Adrien se pencha à hauteur de son père.

— Je disais que tu avais peur que je comprenne, mais j'ai compris Papa. Je ne voulais pas te croire, mais tu avais raison. C'est Maman qui est partie. C'est elle qui nous a abandonnés.

— Adrien, ta mère t'aimait et…

— Mais toi Papa, toi… Tu es resté.

Une ride supplémentaire naquit sur le front d'Elias.

— Tu es resté pour moi. Tu t'es battu pour moi. Jusqu'à ce que je revienne. Tu as pris bien soin de moi. Tout seul. Tu m'as aidé. Tu as pris bien soin de moi, Papa. Tu as pris bien soin de moi.

Les jouets cabossés se rassemblèrent, émus par la prise de conscience. Les yeux d'Adrien croisèrent la photo que le réparateur d'automates conservait dans son portefeuille et qu'il avait posée au-dessus de la planche et des tréteaux, entre les pinces et les marteaux.

— Mais *lui*…

La photo souriante capturée au parc par un cruel jour d'été voulait cracher la vérité cachée dans la cave depuis dix ans.

— J'ai menti, Papa.

— Que veux-tu dire ?

— Celui qui m'a enlevé…

La Terre s'arrêta un instant de tourner.

— Il…

Le cœur d'Elias ralentit.

— Il n'a pas pris bien soin de moi, Papa.

Une larme sombra dans la sciure. Adrien se nicha dans les bras de son père.

— Il n'a pas pris bien soin de moi.

Tout craquait. Elias pouvait sentir la chaleur de son fils le submerger. La pesanteur des mensonges, le poids des secrets qui avaient maintenu l'équilibre dans un tourment qui avait duré beaucoup trop longtemps. Les mains abîmées se contractèrent. Cela faisait dix ans qu'Elias n'avait pas senti le cœur de son fils. Dix ans qu'Adrien n'avait pas accepté l'amour de son père. Dix ans qu'ils s'interdisaient de s'aimer en grand.

Les jouets cassés retrouvèrent un coin de sourire. Adrien murmura dans le cou de celui qui ne l'avait pas abandonné.

— Je sais que tu penses que je suis fou…

— Non Adrien. Tu te trompes. Je ne pense pas que tu es fou. Je te crois. Et c'est ça qui m'effraie… Car je tiens à toi… Et je ne veux pas te perdre une seconde fois.

Il observa son fils.

— Ces choses que tu combats, je sais pourquoi elles sont là. Je sais que tu as besoin de les affronter. C'est pour ça que j'ai peur. C'est pour ça que je ne veux pas te laisser te noyer sans que je ne puisse plus jamais t'attraper par la main. Tu comprends ?

Adrien hocha la tête.

— Mais je sais aussi que tu as le courage et la force pour vaincre tes peurs. Si les enfants ont besoin de toi, alors tu dois les sauver.

Un tambour souleva les cœurs, ajoutant un nouveau barreau à l'échelle commune du père et du fils.

— Et si c'est le seul moyen, alors vas-y. Plonge ! Vole ! Bats-toi ! Car même si je ne te vois plus, maintenant je sais que tu reviendras. Je sais que tu trouveras un moyen.

— Ils sont cachés, mais je sais comment les retrouver.

— Cachés… comme tous les secrets de cette famille.

L'évidence de l'aveu déclencha un échange de sourires.

— Tu *vas* les retrouver, Adrien.

— Je suis prêt maintenant. Je vais finir mon histoire. Je vais sauver les enfants.

Elias admira la détermination sans faille de son fils, réchauffant son cœur malmené.

— Et après, promis, tout sera terminé.

— Tu n'as pas besoin de promettre.

La paume burinée du père s'abattit sur l'épaule du fils…

— Je crois en toi.

… avant de ramener le corps tout entier contre le sien.

— Je t'aime Adrien.

Les paupières d'Adrien se fermèrent.

— Je t'aime Papa.

Les lèvres d'Adrien se collèrent sur le front de son père. Son cœur plongea dans un recoin de l'établi. Un recoin qu'il n'avait jamais remarqué. Un recoin qu'il n'avait jamais exploré. Là, suspendue, cachée par un plan d'arbalète que son père venait de retirer, une photo heureuse qu'Adrien pensait interdite. Une photo de famille. Une photo avec Anna. Une photo avec tous les trois.

Le portrait frémit sous les longueurs d'onde grésillantes.

*

Anna tourna le potentiomètre, offrant aux ondes radio tout l'espace nécessaire. Les vagues modulaient, les hertz s'agitaient, la

voix de l'animateur résonna.

— Un enfant a été retrouvé ce matin dans la forêt. Il s'agit du petit Adrien, disparu il y a cinq jours dans d'étranges circonstances alors qu'il était avec son père. C'est l'excitation dans la ville qui avait été secouée par cette affaire. Peu de détails ont été communiqués pour le moment, mais notre équipe est déjà sur place. Nous allons tenter de recueillir le témoignage du jeune gendarme qui l'a retrouvé. Restez à l'écoute.

Les doigts d'Anna mirent fin aux crépitements de l'heureuse nouvelle. Elle marqua son soulagement, quitta la pièce noircie de dessins horribles et suivie par le chien blanc, rejoignit le si beau jardin qu'elle imaginait depuis toute petite. Elle déposa son chapeau fleuri et escalada le chêne tordu. Ses mains pouvaient sentir les veines sous l'écorce.

Assise sur la plus haute branche, Anna observait le monde. Les fleurs fanées formaient une jungle morbide dans laquelle des jouets en miette étouffaient sous les cendres des goûters roussis. Le chien se mit à aboyer. Au loin, les créatures s'échappaient de la forêt dans un ricanement affamé. Elles pourfendaient le tapis de pétales jaunes pour encercler le refuge, avant de se soumettre à l'autorité de la plus gigantesque d'entre elles : le cauchemar d'une femme, la peur d'une mère, le monstre d'Anna. Le dragon-pieuvre découpait l'horizon de ses tentacules dégoulinants. La créature ailée se régalait d'avance. Après toutes ces années, elle allait enfin pouvoir la déguster, l'engloutir, la dévorer.

Anna sourit à cette idée.

Elle avait enfin trouvé l'issue.

Tout va bien, Anna.

Elle avait enfin touché la cime des grands arbres.

Tu y es presque.

Elle savait qu'un jour son fils reviendrait. Alors, elle pourrait lui montrer le chemin à emprunter. Elle pourrait lui montrer le passage vers le monde secret.

Elle pourrait lui montrer…

Crois-moi.

Qu'elle trouverait toujours un moyen pour le retrouver.

Ça fait toujours ça la première fois.

*

L'équipe au complet s'agitait dans l'atelier pour se préparer au combat inévitable avec Mani. Même Mathilde avait obtenu l'autorisation d'entrer. Adrien et Lyse consultaient la carte, Mathilde affûtait sa lame, Nathaël rassemblait les vivres. Elias révéla l'ancienne arbalète de son fils. Celle qui dézinguait les dragons-pieuvres.

— Tu l'as gardée !

— Je l'ai même améliorée.

Elias exhibait fièrement l'arme mise à jour, son arbrier renforcé par des plaques de métal, sa corde plus solide, ses carreaux plus tranchants, son laser de visée inédit.

— Tu vois, je ne fais pas *tout* disparaître.

Il transmit l'arme à son fils. Il dévoila le reste de son œuvre : une armurerie ambitieuse d'objets uniques patiemment assemblés par un père inventif pour un affrontement hors du commun.

— Putain de merde, s'émerveilla Mathilde.

Nathaël récupéra un sabre flambant neuf dans une excitation sans retenue. Mathilde accrocha l'étui en cuir renforcé à sa ceinture et son regard croisa celui d'Elias avant que tous les deux ne s'accordent leur confiance d'un mouvement de tête. La sonnerie du téléphone obligea Elias à s'absenter. Adrien en profita pour récapituler le plan d'attaque : parcourir la forêt jusqu'à la grotte, reprendre l'histoire là où il l'avait laissée, et sauver les enfants avant que Mani ne les trouve.

— Avec l'aide des Enfants Terribles, précisa Lyse, le nez dans le cahier.

— Comme l'avait prédit Ephraïm ! s'enthousiasma Nathaël.

Ils avaient passé des heures à décrypter l'histoire sans en briser le code, mais une chose était sûre : les soldats avaient trouvé un moyen de s'orienter à travers le labyrinthe qui menait aux enfants. Alors Adrien, Lyse, Nathaël et Mathilde allaient avoir besoin d'eux pour ne pas se perdre dans le dédale du vieil homme né de l'imagination d'Adrien.

Pendant que la bande chargeait la voiture, Elias posa sa main sur l'épaule d'Adrien avec fierté.

— C'était qui au téléphone ? demanda Adrien.

— Ne t'inquiète pas pour ça.

— Papa ?

— Tu vas terminer ton histoire.

Il serra son fils.

— Reviens vite à moi, cette fois.

Adrien descendait les marches en pierre lorsqu'il remarqua un dernier tableau délicieux. Nathaël sautillait par-dessus les gouffres du passage piéton, Mathilde jurait à l'idée d'avoir encore à le surveiller et Lyse étalait son fuchsia à lèvre sur le papier froissé d'une cigarette. Tous étaient dorénavant prêts pour le Grand Affrontement, le Grand Combat, la Grande Guerre. Adrien lâcha un sourire que tous lui rendirent au même instant. Il déclara alors :

— C'est l'heure de passer aux choses sérieuses.

CHAPITRE 30

La Guerre, Partie I

Dans l'étouffante masse verte et marron de la forêt, les châtaignes embaumaient chaque pli, chaque parcelle, chaque recoin. Le cœur de l'étendue boisée était de plus en plus sombre. La troupe était rassemblée au pied du gigantesque chêne blanc. La peau sombre calfeutrait de nouveau l'entrée de la grotte, empêchant quiconque d'y pénétrer. De sa poche arrière, Lyse extirpa son gros briquet. Un frottement sur la pierre enclencha l'allumage du feu de détresse.

— Ce n'était pas comme ça avant, dit Lyse. Ce n'était pas aussi épais.

— Qu'est-ce que qui se cache à l'intérieur ? demanda Nathaël.

— Des promesses qu'on tente d'oublier, dévoila Adrien.

La flamme du Zippo vacilla quand un horrible courant d'air transperça les tympans. Les feuilles dorées du chêne blanc se détachèrent d'un seul coup des branches qui les liaient. Une menace se mouvait entre les arbres avec grâce, comme si les troncs n'étaient que de simples brins d'herbe.

— C'était quoi ? s'alarma Nathaël.

— Encore une bestiole tordue d'Adrien, devina Mathilde. Qu'est-ce que t'as bien pu imaginer cette fois ?

— C'est lui, assura Adrien. Je peux le sentir…

Sa paume se posa sur la peau sombre tendue.

— C'est Mani.

La peau changea de texture et le liquide noir agrippa le poignet d'Adrien. La lame de Mathilde libéra aussitôt le prisonnier qui poussa un cri de douleur. Un œil noir colossal s'ouvrit et dévisagea la troupe.

Je ne peux pas te laisser entrer.

La voix de Mani glissait dans les cavités du crâne et de la grotte.

Tu n'es pas prêt.

Adrien tira un premier coup d'arbalète. La flèche ricocha sur l'imposante épaisseur de peau sombre.

M'as-tu pris pour l'une de tes faibles créatures ?

Le coup suivant pénétra la carapace gluante, mais la douleur se propagea dans le corps d'Adrien alors que la peau noire cicatrisait déjà.

Regarde ce que tu as réussi à faire naître.
Des créatures nourries par la peur, qui errent dans l'unique but de détruire.
Est-ce vraiment ainsi que tu souhaites utiliser ton imagination ?

La troisième tentative obligea Adrien à mettre un genou à terre.

Tes amis qui t'accompagnent, savent-ils vraiment qui tu es ?

Les autres ne pouvaient rien faire.

Tu sais que ça ne sera pas suffisant.
Tu sais qu'il n'y a qu'une façon de mettre fin à tout ça.
Tu ne peux pas me tuer tant que tu n'as pas accepté la vérité.
Rejoins-moi.
Et tu sauras.

L'œil de Mani se dissolvait sous l'agacement de Mathilde.

— Putain, comment on va faire si tu morfles dès qu'on le touche ?

— Il y a peut-être une autre entrée ?

— Non, c'est ici, dit Adrien. Mani se cache ici.

Surmontant la douleur, le corps d'Adrien adopta une position de combat.

— Mais il n'est pas seul.

Le sol s'assombrit à mesure que d'étranges bruits remplaçaient le vide soudain. Les branches de la forêt s'étiraient comme des pattes reliées à un estomac affamé. Des milliers de pupilles noires brouillaient les feuillages. Entre les troncs feuillus, des créatures noires aux crocs acérés se régalaient d'avance à l'idée de dévorer des corps sans remords, déchirer des âmes sans vergogne. Adrien aligna son arbalète. Mathilde agrippa son couteau. Nathaël serra son sabre. Lyse pointa sa carabine en direction de quelque chose sans trop savoir exactement quoi. L'arme se stabilisa quand la paume de Mathilde l'engloba.

— Respire, vise et tire, conseilla Mathilde. C'est toujours difficile la première fois.

— Crois-moi, c'est pas la première fois.

Mathilde et Adrien sourirent à cette remarque. Tous retenaient leur souffle quand la première créature s'extirpa de la pénombre. Une bête rampante d'environ trois mètres de long, parsemée de plaies incandescentes, claquait sa mâchoire gigantesque d'où s'épanchait une bave acide. Mais ce ne fut pas cette abomination répugnante qui

attaqua la première. Une dizaine d'autres, plus petites et plus rapides, comme des arachnides mutilés, jaillirent de la forêt, ricanant à gorge déployée, déformant leurs gueules boursouflées et leurs quatre rangées de dents. Elles avaient vécu dans la pénombre de la forêt après avoir tenté des milliers de fois d'arracher les orteils d'Anna. Cachées dans les ombres, elles avaient économisé leurs forces pour un dernier assaut désespéré. Une fronde suicidaire. Une vague ultime. Si elles n'avaient pas pu goûter à la chair tendre de la mère, elles allaient déguster la moelle juteuse de son fils préféré.

C'est Lyse qui tira le premier coup de feu vers l'une des créatures qui chuta bizarrement, mais se releva malgré tout, bien vivante. Enfin, quelques secondes seulement, car le couteau de Mathilde lui retira la tête d'un coup bien placé. Elle en élimina deux autres avant d'être bousculée par la plus grosse d'entre elles. La patte fourchue plongea sur Mathilde, mais fut brisée par le coup de sabre de Nathaël. Mathilde remercia son sauveur du soir par un sourire à peine visible avant de foncer dans le tas. Le ciel grondait. La terre tremblait. La bataille faisait rage. Les créatures tombaient sous les balles et les lames. Le sang coulait.

— C'est tout ce que vous avez dans le ventre ? hurla Nathaël, debout sur un rocher.

Le garçon ne vit pas la patte gigantesque fondre sur lui. Son corps fut projeté comme une simple cagette en bois. Le tir de Lyse repoussa la créature. Une légère fumée s'échappait de la carabine. Une balle avait suffi à exploser la patte de la bête qui était passée de prédateur à proie.

— Joli tir, valida Mathilde.

Le groupe ne s'aperçut pas qu'il venait d'être dispersé par une tactique de diversion et une créature sournoise surprit Adrien par le flanc. D'un coup de patte rapide, elle le mit sur le carreau. Séparé des autres par une vague de monstres, il put sentir la mort fondre sur lui.

— Adrien !

La mâchoire de la bête explosa sous l'impact des balles brûlantes. La chair du monstre recouvrait le visage stupéfait d'Adrien. La mitraillette recrachait des spirales chaudes de fumée. Un soldat costaud, épaules larges, cigare aux lèvres et sûr de son coup, salua Adrien avant de presser son index sur la gâchette. Une seconde salve démembra la plupart des monstres alentour. Le grand nettoyage avait commencé.

— Arod ?

Adrien tenta de se relever, mais son bras lui procura une énorme douleur. Il sentit une main le retenir au sol. Un second soldat, dont le casque était marqué d'une croix rouge, examinait le blessé tout en farfouillant dans une mallette pleine de flacons.

— David ? C'est toi ?

Le médecin militaire administra une première piqûre à Adrien, ce qui provoqua en lui une affreuse grimace, avant d'appliquer tout un tas de désinfectants (ceux qui ne piquaient pas), bandages et autres pommades multicolores.

— On dirait bien que c'est à mon tour de vous aider.

— Nat… avertit Adrien.

— Je m'en occupe.

David fonça vers le blessé à lunettes à travers un couloir de chair formé par Arod qui venait d'ouvrir la mer de monstres en deux. Lyse aida Adrien à se relever.

— Les Enfants Terribles. Ils sont venus nous aider !

Arod venait d'empaler un énorme monstre à cornes. Son casque vissé sur la tête, ses mains maintenaient la baïonnette jusqu'à ce que sa cible ne parvienne plus à remuer la moindre écaille. Sa semelle droite repoussa le cadavre frais dans la flore et la poussière. Le grand gaillard claqua un clin d'œil, puis repartit décapiter des tas sans pitié. Ce jour-là, ses victimes avaient tiré le mauvais numéro.

La bataille s'étendait à présent à travers toute la forêt, des sous-bois aux pieds des montagnes, de la lisière à la rivière. D'énormes arabesques de fumée décollaient des alpages roussis pour mieux fondre dans le ciel grisé. Un subtil bouquet de pâte à tartiner et de chocolat trop cuit, de gaz et d'herbe brûlée, s'introduisait dans les narines ensanglantées. Les petits cailloux volaient en éclat sur les gros rochers, les balles ricochaient sur les griffes acérées.

— Adrien !

Nathaël pointait du doigt l'horizon. Une armée gigantesque de nouveaux monstres fonçait sur eux dans un choc qui s'annonçait grandiose.

— On y est ? interrogea Lyse.

— On y est, confirma Adrien alors que son œil bleu brillait à peine moins que son œil gris.

— Je ne sais pas où vous êtes, mais j'y suis aussi, plaisanta Nathaël qui venait d'apparaître à leurs côtés, le bras enrubanné, le visage couvert de pansements et les lunettes à moitié défaites.

— Et si on arrêtait de causer ? proposa Mathilde.

Adrien sacrifia quelques secondes en échange d'un nouveau souffle. La commissure de ses lèvres se décolla de plaisir à la vue apocalyptique du champ de bataille. Cet affrontement grandiose qu'il avait imaginé, dessiné, raconté. Monstres, pirates, soldats et chevaliers faisaient s'entrechoquer griffes, lames, balles et boucliers.

— Allons pourfendre du monstre, proposa Adrien à un trio acquis à sa cause.

Adrien resserra son emprise sur son arme, sous le regard ravi de Lyse. Le héros plongea au cœur de l'action, son rythme cardiaque explosant à mesure que ses cris asséchaient ses poumons. Les premiers coups dégommèrent quelques affreux, les suivants en dégommèrent encore plus.

Le couteau de Mathilde détacha la boîte crânienne d'une bestiole prétentieuse à la grosse tête juteuse. Le sabre de Nathaël pourfendit les os bizarres d'un lézard balèze. L'arbalète d'Adrien transperça les cages thoraciques de trois ogres kaki qui regrettaient déjà d'être venus. Quant à la carabine aux munitions infinies de Lyse, elle dégommait toutes les araignées tissant des pièges comme des barbes à papa.

L'ennemi reculait sous les coups de boutoir d'Adrien et de son armée. Les douilles s'amoncelaient à mesure que les corps éclataient. Les brins viraient au rouge, un rouge brillant, pailleté et dégoulinant. Les monstres restants se regroupaient pour la contre-offensive.

— C'est le moment d'aller chercher les gamins ! cria Arod qui venait de décrocher la caboche d'un gros vilain et la tenait toujours entre ses mains

— On ne sait pas où ils sont ! avoua Adrien.

Arod activa sa radio.

— J'espère qu'il arrivera à temps cette fois.

Alors que la victoire paraissait possible, un bruit terrifiant secoua la forêt. Les arbres s'effondrèrent les uns après les autres. Une bête cornue sortie de terre, énorme, plus énorme que toutes les autres. Ses ailes immenses plongeaient le monde dans l'obscurité. Ses tentacules arrachaient les corps sans effort. Sa gueule béante dégueulait des hurlements de terreur sortis des profondeurs du passé.

— Oh putain, lâcha Arod.

Le dragon-pieuvre engloutissait tout sur son passage, sans distinction. Son regard brûlant menaçait dorénavant Adrien. Les deux Enfants Terribles formèrent un dernier rempart.

— Je crois que j'ai jamais autant prié pour qu'Isaac soit là, avoua Arod.

— Quelqu'un a perdu son chemin ? demanda Isaac.

— Tu arrives presque à temps cette fois !

— Je commence à connaître le coin.

Isaac déplia un document inédit. Une carte faisait courir un chemin à travers un réseau complexe de tunnels. Une réplique hésitante du plan du vieil homme, un artefact d'orientation basé sur des souvenirs fiévreux, le produit final d'un millier de tentatives par un gamin persuadé d'y arriver. Adrien s'était souvenu du plan découvert dans le bureau du vieil homme et il l'avait semé dans l'histoire des Enfants Terribles. Il en avait fait un objet unique – une

carte – qu'il avait confié en secret à son armée. Chaque tunnel était identifié par un code, certains furent soudain familiers : B-326, B-327, B-330… Les matricules qu'Adrien avait secrètement attribués à chaque soldat.

— Elle te guidera à travers l'antre de Mani, elle te guidera jusqu'aux enfants.

— Comment tu l'as eue ?

Les Enfants Terribles sourirent.

— Adrien, c'est toi qui me l'as donnée.

Ainsi, la grotte permettait d'accéder à la cave du vieil homme, mais également au réseau de tunnels, via un étroit passage tordu, invisible aux yeux de ceux qui ne voulaient pas y croire. Adrien ajouta la carte à son inventaire alors que les autres entraient dans la grotte. Lyse alluma son Zippo et s'approcha de la peau qui obstruait l'accès. L'épiderme sombre se dilata à l'approche de la flamme et rouvrit le passage par lequel Adrien et Lyse s'étaient échappés.

— Adrien, grouille ! hurla Mathilde.

— Vous ne venez pas ? demanda Adrien aux soldats.

— J'ai déjà donné, s'excusa Arod. Je sais à quoi ça ressemble là-dedans.

— Adrien, cette fois, c'est *toi* qui vas les retrouver, dit David. C'est la seule façon d'y arriver.

Nathaël sourit d'approbation. L'adrénaline envahit Adrien.

— Tu dois te concentrer sur ta mission, rappela Isaac. Tu dois sauver les enfants !

L'énorme monstre draconien fonça sur eux et la furie jaillit des armes des Enfants Terribles.

— Maintenant ! hurla Arod.

*

La sonnette retentit dans la maison. Derrière la porte, les deux gendarmes attendaient Elias.

— Votre fils est là ?

— Il ne reviendra pas.

— Bon sang, Elias, vous m'avez menti au téléphone. Vous m'aviez dit qu'Adrien serait là.

— Il ne reviendra pas tant qu'il n'aura pas terminé son histoire.

— Vous ne lui rendez pas service en l'aidant à se cacher. La vie d'enfants est en jeu. Dites-nous où est votre fils. Dites-nous où est Adrien !

— Il ne reviendra pas tant qu'il n'aura pas sauvé tous les enfants.

La gendarme fit un signe et les menottes serrèrent les poignets d'Elias. Ils fouillèrent la maison, puis la cabane, et découvrirent,

entouré sur la carte, l'emplacement de la grotte dans la forêt. Le gendarme qui l'avait fouillée se tourna vers sa coéquipière, et celle-ci alluma sa radio.

— Appel à toutes les unités.

Dix ans après, les recherches reprenaient.

— Appel à toutes les unités.

Dix ans après, il fallait retrouver Adrien.

*

Guidés par les matricules, Adrien, Nathaël, Mathilde et Lyse déambulaient à travers les galeries de l'ancienne mine – elle avait apporté fortune aux habitants avant que les accidents et les innovations ne la condamnent. Certains tunnels étaient naturels, d'autres avaient été creusés, créant des passages, tirant des traits, sécurisant des connexions, contribuant au réseau global dans lequel la sève noire circulait à travers les canalisations, dégoulinait sur les parois et finissait par recouvrir le sol.

Le liquide leur montait jusqu'aux genoux. Des feuilles noircies de mots et des dessins flottaient à la surface. Plus ils progressaient dans l'étroit tunnel, plus ils s'embourbaient dans l'épaisse mélasse. Le tunnel remonta, le sol se dégagea et ils gagnèrent enfin la cavité encombrée de bibliothèques désossées. Des cahiers rouges éventrés, aux épilogues inacceptables, flottaient sur l'épais fluide qui s'écoulait du sol dans un mouvement impossible. Adrien s'approcha. C'était là. Le dernier passage. La dernière trappe.

— Laisse-moi faire, imposa Mathilde, une hache à la main.

— T'as trouvé ça où ?

— Je l'ai empruntée à ton pote le gros costaud.

L'arme lourde pulvérisa le métal, explosant la chaîne et délivrant la trappe. Mathilde tira la masse en fer, dans un léger bruit de tonnerre. Ils descendirent l'échelle qui s'enfonçait dans les entrailles de la Terre. Une horrible odeur les accueillit. Lyse arma la lampe torche extirpée du sac à dos et pressa le bouton, offrant la lumière glaçante et dévoilant la scène.

Des lits se cognaient la tête contre le mur. Des tapis mangeaient la poussière. Les parois avaient été grattées. On avait installé des cubes pour jouer, des tables pour dessiner, un écran de télévision pour regarder des dessins animés (entrecoupés de vidéos d'adultes commettant des cruautés – vols, agressions, génocides, déforestations, enlèvements, détournements, mensonges – pour dissuader les enfants de vouloir sortir). La configuration générale se rapprochait de celle de la cave aménagée où Adrien avait passé cinq jours de sa vie, *mais en beaucoup plus grand et encore mieux caché*. Améliorations notables : un

coin cuisine et une salle de bains. C'était donc ça le monde imaginé par Adrien ?

— Pourquoi il n'y a personne ? s'inquiéta Nathaël.

— Parce que c'est trop tard putain, s'agaça Mathilde.

Adrien serra les poings, quand une bille cogna sa basket. Une petite fille sortit de sa cachette. Avec méfiance et curiosité, elle s'approcha d'Adrien, qui se mit à sa hauteur, et lui caressa le visage.

— Est-ce que c'est toi ? demanda-t-elle. C'est toi le héros de l'histoire ? Celui qui vient nous sauver ?

La fillette courut jusqu'au fauteuil à bascule (près des lits et d'une lampe de chevet) pour y récupérer un objet trop lourd pour elle. Elle le transporta avec précaution et, dévoilant la nature de son colis, tendit un livre rouge à Adrien. Sur la couverture épaisse, il y avait un titre familier dans un embossage appliqué : *Les Enfants Terribles*.

Adrien parcourut les pages de l'histoire qu'il avait imaginée quand il était petit. Le vieil homme (ou le gentil monsieur) l'avait retranscrite et mise en page sur son ordinateur. Il avait ensuite relié l'ouvrage avec patience, sélectionnant le plus beau papier – la forêt approvisionnait toute la région – et prodiguant tout le soin nécessaire à un tel projet. Après tout, il avait promis à tous les élèves qu'il ferait de leurs cahiers des livres – et il l'avait fait : tous les livres, dans des éditions plus modestes, étaient disponibles à la bibliothèque, dans un rayon dédié ; même Paul avait fini par trouver quelque chose à raconter. Mais au fond, seule l'histoire d'Adrien l'intéressait. Il la lisait chaque soir aux enfants pour les rassurer. Pour qu'ils sachent qu'un jour, un gamin sans histoire viendrait les sauver.

— Oui, c'est toi ! C'est toi le héros de l'histoire !

La révélation provoqua une soudaine agitation. Avec prudence, de petites silhouettes sortirent de leur cachette. Ils étaient deux, trois, et bientôt ils étaient dix. Parmi eux : les enfants disparus au parc, enlevés par le vieil homme dans un péché de gourmandise et la précipitation due à sa santé.

— Woouah ! s'exclama Nathaël.

— Putain de merde… souffla Mathilde.

— Tu as réussi Adrien, souffla Lyse. Tu as sauvé les enfants.

Mais l'histoire du livre était incomplète. À la place de la conclusion épique, les dernières pages étaient souillées de taches sombres formant une créature qui empêchait l'histoire de se terminer. Adrien referma le livre. Le titre n'était plus *Les Enfants Terribles*. Les enfants l'avaient changé quand le vieux avait le dos tourné.

— *Nous* avons sauvé les enfants, accorda Adrien.

Le titre était *Les Enfants de Dieu*.

— Mais l'histoire n'est pas terminée.

Une lueur apparut au fond du dortoir où un luminaire mural

coiffait une porte vermillon. À mesure qu'Adrien avançait, les autres enfants tournaient la tête. La porte était si grande que personne ne pouvait en toucher le sommet. La petite fille déclara sur un ton cérémonieux :

— C'est ici qu'il dort. C'est ici qu'il nous protège.

— Qui vous protège ?

— Celui qui voit tout. Celui qui entend tout.

Un gémissement retentit.

Ouvre-la.

Adrien posa sa main sur la poignée de la porte.

Ouvre la porte.

La petite fille salua les grands de la main, rejointe progressivement par tous les autres enfants. Puis d'un coup, comme pour prévenir, leurs index se posèrent sur leurs bouches en silence.

La porte s'était ouverte sur une chambre d'enfant ressemblant en tout point à celle d'Adrien quand il était petit. Chaque meuble, chaque jouet était à sa place. Même le berceau en chêne blanc était là. Le vieil homme l'avait patiemment reproduite pour Adrien, le jour où il les rejoindrait enfin.

Nathaël effleura une boîte mécanique et une mélodie familière s'enclencha, glaçant les veines des autres.

— Sérieux ? souffla Mathilde.

Assis sur la chaise, le petit garçon masqué gribouillait sans relâche avec la même ferveur que quand il jouait aux billes, écrivait dans son cahier ou creusait des tunnels pour s'échapper. Les crayons de couleur manœuvraient en chœur, donnant naissance à des créatures, des héros, des géants. Adrien se mit à hauteur de l'artiste hypnotisé par son travail en cours.

— Est-ce que je peux voir ?

Le garçon releva la tête. Derrière le masque brillaient deux yeux vairons qui inspectèrent Adrien pour deviner ses intentions. Il haussa les épaules (c'était sa façon de donner son accord). Sur le dessin, une créature noire n'imaginait pas encore son destin tragique. Adrien pointa Mani.

— Où est-il ?

Le gamin désigna une commode familière, avant d'abandonner son poste pour jouer aux petits soldats. Adrien s'approcha de la commode et tira le tiroir du haut. La lumière révéla l'intérieur dans un grincement interminable. Le locataire était déjà parti, il avait quitté les lieux sans préavis. À la place, des gouttes sombres s'échappaient du meuble et se faufilaient sur la moquette en direction d'un berceau d'où jaillissaient des gazouillis.

Adrien suivit la sève et se pencha au-dessus du lit. Des astronautes

flottaient entre les planètes, sous le mobile en forme de galaxie. Un joli bébé aux yeux encore bleus s'émerveillait du monde qui l'entourait. Dans cette tâche, il n'était pas seul. Délicatement posé à ses côtés, un doudou témoignait de l'émerveillement continu de l'enfant. L'ours en peluche veillait à la tranquillité de celui qui le serrait dans ses bras. Ses yeux laqués trahissaient les coups de peinture bleu et gris sur un pauvre jouet qui n'en avait jamais demandé tant.

Adrien s'empara de l'ours avec crainte, déclenchant les sanglots du nourrisson qui mutèrent progressivement en hurlements de terreur. Les pleurs obligèrent Adrien à se tordre de douleur et à lâcher l'ours sur la moquette. Des migraines l'assaillirent. Sa vue se troubla. Il voulait se trancher les veines et les oreilles. Étendu sur le sol, l'ours se déformait sous les coups de colère du bébé dont l'un des yeux avait changé de couleur. Les coutures se faisaient la malle en s'étirant d'un bout à l'autre du temps. Les boules de mousse s'échappaient par la truffe et le liquide noir s'écoulait par les oreilles. Le doudou semblait en avoir trop vu, trop entendu. Il paraissait de plus en plus fatigué. De plus en plus seul. De plus en plus abandonné. Son corps corrompu se métamorphosait en une forme sombre incompréhensible.

Mais Adrien comprenait très bien.

— C'est lui, souffla Lyse.

— C'est lui qui ? s'inquiéta Nathaël.

— Le doudou…

Car Adrien connaissait son visage.

Bravo.

— C'est lui.

Car Adrien connaissait son nom.

Tu m'as trouvé.

— C'est Mani.

— Mani est ton doudou ? s'interrogea Nathaël.

Malgré la douleur, l'ours en peluche semblait rire de la situation alors que le cobalt prenait possession de son corps dans une contorsion angoissante.

— Il faut détruire cette merde ! ordonna Mathilde.

— Je ne peux pas… avoua Adrien, épouvanté par le calvaire de son ours favori.

— Qu'est-ce que tu racontes putain ?

— C'est ma faute.

— Quoi ?

— Je l'ai fait pour qu'il protège les enfants.

— Tu as fait quoi ?

— J'ai tenu ma promesse.

— Quelle promesse ?

Adrien ramassa le doudou qui devenait une créature difforme,

vivante, submergée.

— Je lui ai donné un nom.

Oui, Adrien.

— Je lui ai donné la vie.

Tout ça.

— J'ai créé mon monstre.

C'est grâce à toi.

— J'ai créé Mani.

Un grattement terrible s'échappa, les yeux vairons du doudou se noyèrent de noir et le liquide obscur serpenta autour des poignets d'Adrien.

— Lâche ce truc ! cria Mathilde.

— Je ne peux pas.

Agacé par les cris du nourrisson qui n'en finissaient pas, le petit garçon abandonna ses soldats et se faufila jusqu'au porte-manteau mural. « *Adrien* » était inscrit en manuscrit sur l'étiquette attenante. À mesure que les cris s'intensifiaient, les lettres semblaient se tordre, se délier. Le petit Adrien enfila le vêtement familier qui y était accroché. Un sweat rouge. Un sweat rouge à capuche.

Soudain, la lumière disparut. Les sanglots s'étaient asséchés. Puis l'ampoule se convulsa avec frénésie comme une épilepsie. Laminé par les flashs de lumière, le petit Adrien semblait disparaître et réapparaître. Quand la lumière revint pour de bon, son visage avait changé. À la place, c'était un autre gamin, encapuchonné, qui se tenait droit comme un piquet. Sur l'étiquette du porte-manteau, on ne lisait plus « *Adrien* ».

On y lisait un autre nom.

— Salut ! annonça Ephraïm.

— Tu nous as fichu la frousse ! déclara Nathaël. On croyait que tu étais mort !

Ephraïm sourit sur un air presque désolé.

— Où est le petit garçon ? demanda Lyse. Où est le bébé ?

— Tu l'as enfin trouvé, dit Ephraïm en observant l'ours qui ne voulait pas lâcher Adrien.

Le jouet corrompu était scruté dans le moindre détail.

— Il est plus petit que dans mes souvenirs.

— Je dois vraiment le détruire ? s'interrogea Adrien, la voix hésitante.

Ephraïm tendit la main.

— Je préférerais que tu me le donnes.

— Quoi ?

— Donne-moi Mani, s'il te plaît.

— T'approche pas ! ordonna Mathilde.

— J'ai dit *s'il te plaît*.

— Pourquoi tu veux le doudou d'Adrien ? demanda Nathaël avec naïveté.

La nuque de la peluche se rétracta sous l'emprise de son actuel propriétaire.

— Adrien, reprit Ephraïm, cet ours est bien plus puissant que tu l'imagines. Avec lui, tu peux réaliser tout ce que tu désires. Avec lui, tu peux affronter toutes tes peurs. Parce que Mani est avec toi depuis le début. Il a tout vu. Il a tout entendu. Il se souvient de tout. C'est pour ça que le vieux voulait que tu le détruises. Il avait peur qu'il te mène à lui. Il avait peur que tu ne découvres la vérité.

Ephraïm fit mine de chercher partout.

— En parlant de ce vieux taré, tu sais où il est passé ? Ça fait longtemps que je ne l'ai pas vu, lui ou son stupide chien.

Le regard d'Adrien trahit sa culpabilité au grand plaisir d'Ephraïm.

— Oh, je vois ! C'est une super nouvelle ! Il ne manquera à personne, tu peux me croire.

Ephraïm arborait une mine réjouie, libérée.

— Bien. Vu que tu sembles enfin disposé à comprendre, sache que ce *doudou* te permettra de réaliser bien plus que *sauver les enfants*.

Il s'approcha, l'air solennel.

— Il te permettra de *sauver le monde*.

Puis son air se fit plus grave.

— Je comprends ton hésitation, c'est un lourd fardeau que de le protéger. Accepte mon aide, confie-moi cet ours et nous éliminerons un à un ceux qui nous étouffent. Tous ces adultes qui t'ont fait souffrir. Tous ces adultes qui t'ont fait du mal. Mani est *notre* créature. Il nous appartient. Grâce à lui, nous aurons notre vengeance.

— De quoi tu parles ? s'agaça Nathaël. C'est terminé ! Adrien a sauvé les enfants ! Et maintenant il doit détruire Mani !

Le rire d'Ephraïm glaça les veines.

— Tu crois vraiment que ta colère sera assouvie en combattant des créatures imaginaires ? Réveille-toi, Adrien. Ce que je t'offre, ce ne sont pas des ratures idiotes sur un cahier. Ce que je t'offre, c'est la tête des adultes, les vrais. Ceux qui t'ont *vraiment* fait souffrir. Ceux qui t'ont *vraiment* abandonné.

Un sourire trancha le visage d'Ephraïm en deux.

— Ils t'ont menti, Adrien. Ils t'ont menti pendant toutes ces années. Ta mère qui a fui. Ton père qui ne t'a pas protégé, qui t'a enfermé, qui ne t'a pas cru. Qui t'a confié à des médecins qui n'y comprenaient rien. Pourquoi ? Parce que tout ça, c'était dans ta tête ? Et alors ! Même ta grand-mère avec ses purées insupportables, elle aussi t'a menti ! Elle savait où était ta mère ! Elle savait pourquoi elle était partie ! Cette famille n'est qu'un ramassis de menteurs. Mais tout cela est bien normal et tu le sais. Parce que ce sont des adultes et que

les adultes ne comprennent rien. Ils sont faibles, peureux, lâches. Les adultes mentent. Ils abdiquent face à ce qu'ils sont devenus. Ils finissent frustrés, vexés d'avoir dû sacrifier leur enfance, d'avoir dû trahir leur imagination, au profit d'une vie banale faite de compromis, d'asservissement, de cynisme. Ils trichent, ils trahissent, ils détruisent. Et pour se venger de leur médiocrité, ils prennent notre innocence et la piétinent. Ils ne nous protègent pas. Ils nous tuent. Ils nous font disparaître. Tu crois que c'est en te jetant dans leurs bras que cela va tout changer ? *Ouin, Papa, le méchant monsieur, il a pas pris bien soin de moi.* Tu crois que c'est suffisant ?

— Tais-toi !

— Que je me taise ? Mais tu m'as créé pour que je hurle ! Tu m'as créé pour ne *jamais* oublier ce que ces adultes t'ont fait. Les uns après les autres.

Ephraïm était à gauche.

— Parfois à plusieurs.

Alors, sois sage.

— As-tu oublié cette maîtresse qui te détestait ? Qui encourageait les autres enfants à te frapper ? Qui essayait de te perdre dans la forêt ? Ils savaient tous ce qui se passait dans cette école immonde. Les humiliations en classe, les punitions dans les placards, les foulards à la récré. Ils ont fermé les yeux ! Ils ont laissé faire parce qu'ils pensaient que tu étais fou, que tu étais mauvais…

Ephraïm était à droite.

— Que tu le méritais.

Sois un gentil petit garçon.

— Que je me taise ? Mais c'est toi qui t'es muré dans le silence Adrien. Quand ce médecin tentait sans relâche de comprendre comment tu fonctionnais. Quand tu as vu ce qu'il faisait aux enfants comme toi dans cet hôpital sordide. Quand tu as découvert comment ils finissaient. La tête en vrac, le corps détruit, les veines ouvertes…

Ephraïm était partout.

— La corde au cou.

Ne dis rien à personne.

— Tu m'as créé pour ne *jamais* oublier ! Ne jamais oublier ce que cet homme t'a fait dans cette maison où tu pensais être en sécurité. Quand il t'a attiré avec ta propre histoire et que tu l'as suivi dans ce trou infâme avec son ignoble dessin animé et son projet à dormir debout. Comme il l'a fait avec tous les autres après toi !

Tu ne veux pas faire pleurer ta maman ?

Ephraïm ricochait sur les parois internes du crâne assailli d'Adrien.

— Au lieu de te battre, tu as préféré inventer une histoire improbable dans laquelle un gentil monsieur t'avait recueilli et avait

pris bien soin de toi. Un gentil monsieur qui croyait en toi et te répétait chaque jour que tu avais un incroyable pouvoir. Qu'ensemble vous alliez créer un monde où vous seriez enfin heureux tous les deux. Tu as fini par y croire… Mais dans le fond, tu savais que c'était mal. Tu savais qu'il fallait l'arrêter. Mais tu as préféré cacher cette vérité me confiant ce fardeau. Parce que c'était plus simple. Parce que c'était la seule façon de t'en sortir. Mais regarde autour de toi. Regarde la vérité en face. Sans les adultes, tout irait beaucoup mieux. Imagine un *vrai* monde où tu pourrais tout reconstruire. Imagine un *vrai* monde où tu pourrais jouer à nouveau avec tes *vrais* amis. Avec Mathilde. Avec Nathaël. Avec Isa.

— Sors…

— Imagine un *vrai* monde où tout t'appartiendrait.

— Sors…

— Imagine un *vrai* monde où tu serais Roi !

— Sors de ma tête !

Adrien luttait face aux tourments de l'alléchante promesse.

— Ce n'est pas ce que je veux !

— Et pourtant tu m'as créé pour ça. Tu m'as créé pour t'aider à éliminer toutes tes peurs. Dessin après dessin, monstre après monstre, adulte après adulte, je suis celui qui a fait avancer les pions pour toi. Pour parvenir à ce moment.

Le cœur d'Ephraïm s'enflammait de rage.

— Ce moment où tu décides enfin de les tuer…

Les yeux d'Ephraïm se délectèrent à mesure que Mani venait à lui.

— Les tuer tous.

La main d'Ephraïm frôla la peluche qui esquiva à la dernière seconde.

— Non !

Le prophète se froissa de ce désobligeant refus.

— Je ne suis pas comme toi. Je ne suis plus en colère et je… je veux montrer que tu as tort. Les adultes ne sont pas tous des monstres. Les adultes ne détruisent pas tout. On peut grandir sans avoir à tout détruire, sans avoir à tout cacher.

Adrien se tenait fermement au milieu de la chambre, entouré des petits soldats de plastique qui semblaient se rallier à lui.

— Nous ne sommes pas de simples jouets. Nous ne sommes pas condamnés à devenir comme *eux*. Il n'y a pas de fatalité.

Les soldats applaudirent leur leader.

— Je veux prouver…

Les yeux d'Adrien se posèrent sur Lyse.

— Qu'on peut tenir ses promesses.

— *Je suis* ta promesse ! s'indigna Ephraïm.

— Adrien a tenu sa promesse ! contesta Nathaël. Il a sauvé les

enfants !

— Ce. N'est. Pas. Suffisant ! hurla Ephraïm.

Adrien serra Mani dans une étreinte indestructible.

— Je veux prouver…

Comme invoqué par ces paroles, le petit Adrien réapparut. Leurs corps se superposèrent dans une étrange fusion de chair et de sons. L'espace d'un court instant, petit et grand ne formaient qu'un. Leur voix déclara alors dans une union sacrée :

— Qu'on peut grandir sans tout sacrifier.

Mathilde, Nathaël et Lyse se joignirent à Adrien.

— Je vois… Peut-être que tu as raison, admit Ephraïm d'un air dédaigneux. Peut-être aussi que je me suis trompé sur toi. Peut-être que tu as *trop* grandi. Tu te comportes comme un enfant, mais tu deviens comme tous ces adultes que tu combats.

Ephraïm analysa la situation.

— Au fond, ce ne sont pas les enfants que tu as abandonnés… C'est moi. C'est moi que tu as laissé dans ce trou puant avec le vieux. Tu disais que tu reviendrais me sauver, mais tu m'as oublié, tu m'as condamné. Tu n'as *pas* tenu ta dernière promesse. Quand on y réfléchit bien, c'est moi qui ai fait tout le boulot. *Je* devrais en récolter les fruits. *Je* devrais être le créateur de ce nouvel âge et y régner pour offrir aux enfants le monde meilleur que tu leur refuses. Après tout, je suis celui qui t'a trouvé. Je suis celui qui t'a guidé. Je suis celui qui n'a pas oublié. Je suis celui qui n'a jamais abandonné. Je suis le véritable héros de cette histoire.

Les planches de la chambre souterraine vibrèrent à la prononciation de ces mots. Les dessins se libérèrent de l'emprise des punaises et s'envolèrent dans un tourbillon insolent. Soldats de plastique, berceau à barreaux, boîte à musique, tous les éléments qui habitaient la chambre se liguèrent dans l'unique but d'alimenter le chaos soudain.

— Je suis celui qui crée.

La voix d'Ephraïm résonna à travers le temps et l'espace. Un filet noir s'écoula sur sa lèvre inférieure. Son corps se détacha du plancher.

— Je suis…

Je suis…

Je

Je

suis
suis

suis

celui

celui

qui
qui qui

JE SUIS CELUI QUI DÉCIDE !

La chambre explosa à l'énonciation implacable de cette vérité nouvelle. Les corps des explorateurs furent projetés à travers les échardes de bois et les bulles d'oxygène avant de s'écraser dans un fracas de tous les diables. L'audition d'Adrien était perturbée. Pendant d'infinies secondes, il n'entendit plus rien. Sa main ensanglantée poussa la terre ferme. Une lumière acide brûla sa rétine. Quand il se releva, il dut se rendre à l'évidence. Il ne possédait plus Mani.

— Où sont les enfants ? s'inquiéta Lyse.

Ephraïm flottait à plusieurs mètres au-dessus du sol éventré. À l'aide de ses mains habiles et de son esprit sans limite, le futur maître de l'univers modelait un tout nouveau terrain de jeu. Avec adresse, il faisait pousser les arbres, couler les rivières, jaillir les montagnes, dévoilant un ciel rouge au-dessus d'un séduisant champ de bataille recouvert de sève cobalt. Satisfait de cette transformation, il s'adressa à Adrien.

— Laisse-moi te montrer…

Au-delà du futur théâtre militaire, sur une crête recouverte de goudron, des centaines d'adultes formaient une armée. Leurs visages étaient noirs. Leurs corps étaient humides. Leurs âmes étaient sombres. Ils approchaient avec l'envie d'en finir, comme s'ils voulaient mettre un terme à la récré. Ils ne voulaient qu'une seule chose…

— Laisse-moi te montrer la vérité.

Détruire tout.

Les adultes exaltaient, prêts à arracher les innocences, broyer les enfances, briser les rêves. Alors que la menace des grands condamnait l'espoir des plus petits, une mélodie familière retentit, portée par des

instruments à vent, des tambours et des chants. À l'opposé du champ de bataille, l'étoffe d'un drapeau auquel s'accrochaient les armoiries d'un ours célèbre claquait l'air avec courage. Au bout de la hampe qui pointait l'étendard vers le ciel, la petite fille apparut. Puis deux enfants. Puis trois. Puis cent. Échappés des sous-sols, libérés des écoles, évadés des hôpitaux, les enfants défiaient les adultes dans un face-à-face terrifiant.

Adrien commença à compter.

— Ils sont des milliers…

Lyse rectifia.

— Des millions.

Nathaël tendit le doigt à l'épicentre de la bataille rangée. Posé sur un rocher, Mani se régalait à l'avance de connaître les futurs vainqueurs. Ceux qui dirigeraient le nouveau monde. Ceux qui lui poseraient la main dessus en premier.

— Ils le veulent tous…

Les deux camps foncèrent l'un vers l'autre dans un cri de guerre rageur, avant de s'entrechoquer avec violence. Les adultes brisaient les cœurs, ripostaient tant bien que mal, mais éprouvaient de grandes difficultés à respirer la tête dans le sang. Les enfants écorchaient les peaux, attaquaient à plusieurs, mais ne savaient pas tous nager. Au zénith de ce spectacle délicieux, Ephraïm se régalait.

— Voici le monde que tu as créé. Voici *ton* nouveau monde !

— Tu es fou ! hurla Adrien.

— Il faut me pardonner…

Ephraïm brandit un sourire avec cette petite dose de cynisme qui grattait l'épiderme.

— Je ne suis qu'un enfant.

Adrien courut au cœur de la bataille, mais Ephraïm ne comptait pas le laisser s'amuser. Il propulsa une salve de seringues. Adrien rabattit son avant-bras devant son visage et poussa un cri de douleur. Trois aiguilles s'étaient enfilées dans sa chair. Ephraïm envoya une seconde salve, mais cette fois, Adrien ne ressentit rien. Les dizaines de seringues s'étaient empalées sur le bouclier providentiel de Nathaël.

— On ne va pas en finir aussi facilement, rassura le garçon à lunettes en maintenant la table à dessin qui les avait protégés. Il faut récupérer Mani. C'est le seul moyen.

Adrien hocha la tête. Un rugissement bestial fit trembler le bouclier. Une armée de chiens affreux fondit sur le duo.

— J'en peux plus de ces clébards, avoua Nathaël.

— Et moi donc.

Le premier molosse percuta le bouclier de plein fouet, déséquilibrant Adrien et Nathaël. Le second les renversa tous les deux. Adrien en profita pour tirer un carreau dans la nuque du chien, avant

que Nathaël n'achève le travail d'un coup de lame. Bouleversés par la perte de leur chef de meute, les autres mammifères filèrent, la queue entre les pattes.

— C'est tout ce que tu as ? provoqua Adrien.

Ephraïm ne se démonta pas et envoya une nouvelle volée de seringues et de scalpels. Adrien et Nathaël se mirent à l'abri derrière le cadavre poilu. La pluie battante de métal s'intensifiait à mesure qu'Ephraïm s'approchait. Il y était presque.

Soudain, son visage se déforma, son sourire carnassier devint une grimace de douleur. Le couteau de Mathilde venait d'atteindre généreusement sa cible, l'obligeant à chuter lourdement sur le sol.

— Vas-y Mathilde ! s'exclama Nathaël.

Adrien profita de l'ouverture, glissa jusqu'à la petite tour de roche et s'empara de Mani. Il se retourna, fier de partager les retrouvailles.

— Petite conne, gémit Ephraïm en voyant l'ours lui échapper. Je comprends pourquoi l'autre pervers t'a fait subir tout ça.

Mathilde réfréna une réplique superflue et arma le second coup. La lame fendit l'air de haut en bas, impatiente de rendre la justice et de renvoyer tout le monde à la maison. Mais jamais elle n'atteignit sa destination. Le regard de Mathilde se figea et ses doigts libérèrent le couteau. Son t-shirt se teignit d'un océan rougeâtre autour de l'extrémité pointue qui avait transpercé le tissu et le groupe de rock qui posait dessus.

La baïonnette d'Éloi se retira du corps de Mathilde qui resta stupéfaite.

— Mathilde ! hurla Adrien.

— Sale traître ! gueula Arod en fonçant sur Éloi.

L'imposant guerrier fut repoussé par un régiment entier d'écoliers venus en renfort. Un simple claquement de doigts d'Ephraïm avait suffi à les invoquer. Arod imposait sa force, mais ralentissait à mesure que la nuée de mioches le recouvrait.

— Joue avec nous, imploraient-ils en le perçant de nombreux coups de cutters.

Les imposantes paluches d'Arod broyèrent certains d'entre eux, mais le corps du combattant disparut peu à peu sous l'essaim scolaire. Bondissant à son tour, Nathaël prit un malin plaisir à dégommer les mauvais élèves à coup de sabre.

— J'vous ai jamais aimés, avoua-t-il en étranglant les deux derniers.

Libéré de l'essaim, Arod se releva.

— Merci p'tit gars. Je commençais à avoir chaud là-dessous.

Un grognement de douleur enraya les bienfaits du service rendu. Mathilde observait son torse. Il y avait un gros trou rouge dans son t-shirt.

— J'l'ai pas vu venir celle-là, souffla-t-elle en même temps que sa glotte expulsait du sang.

Elle sentit le second coup de lame, mais plongea ses mains sur le cou d'Ephraïm qui arborait un sourire de satisfaction à la vue de la tournure des événements.

— Si j'dois partir, tu viendras avec moi.

Mathilde redoubla d'efforts. Ses phalanges puissantes compressaient les veines fragiles d'Ephraïm qui commençait à changer de couleur. Malgré la situation critique, le gamin balafré mettait toute son agaçante énergie à conserver sa mine réjouie. Un troisième coup de baïonnette malmena le corps de Mathilde, puis un quatrième. Au début, la douleur répétée renforçait la rage ressentie par le cœur de la grande fille et la pression ressentie par le crâne du petit garçon. Et puis tout devint plus compliqué. Des picotements envahissaient son corps. Ses bras s'engourdissaient. Ses jambes perdaient pied. Ses genoux bouffaient le sol. Elle ne sentait plus grand-chose. À vrai dire, elle ne sentait plus rien.

Les doigts de Mathilde relâchèrent lentement Ephraïm de l'étau, incertain de ce qui venait de se passer, mais heureux de l'avoir échappé belle. Mathilde était à genoux, ses réflexes tentaient d'atteindre son adversaire sous le rire amusé de ce dernier. Sa nuque partit en arrière, sa gorge se déploya. Elle était désormais maintenue en otage par Éloi qui n'attendait plus qu'un mot d'Ephraïm pour achever son œuvre.

— Lâche-la ! gueula Adrien.

— Tu n'as plus besoin d'elle, dit Ephraïm.

— Lâche-la…

— Et pourquoi je ferais ça ? Pour te faire plaisir ? Parce que tu fais un caprice ? Tu n'as pas besoin d'elle. Tu n'as pas besoin d'eux. Tu n'as besoin que d'une chose : moi. Regarde, tu m'utilises pour te débarrasser d'eux. Tu m'utilises pour faire le sale travail, car tu es un lâche.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Ne fais pas l'enfant. Tu sais ce que je veux.

— L'écoute pas, objecta Mathilde avec difficulté. Adrien, tu dois tenir ta promesse !

Adrien tremblait. Ephraïm s'attendrissait.

— Comme c'est touchant… D'abord Isa et maintenant Mathilde. Tu devrais avoir l'habitude.

— Ferme-la !

— Tu as vraiment merdé avec la petite. La laisser pourrir dans cette *cage*… Venant de toi, Adrien…

Sa langue claqua de déception.

— Il ne te reste plus qu'une chose à faire pour sauver ceux qui

sont *encore* en vie. Peut-être que pour une fois…

— Là, voilà. Tu es prêt.

Le doigt d'Ephraïm se tendit vers l'ours.

— Et tu ne parles pas aux inconnus. Promis ?

— Tu devrais écouter ton papa.

— Mon doudou !

— Il ne va pas s'envoler. On reviendra demain.

— Je veux mon doudou !

— On t'en rachètera un autre !

— Mon doudou !

— C'est fini maintenant Adrien !

Adrien serra l'ours.

— Donne-moi Mani ou j'ordonne à ce soldat obéissant de finir le travail.

— T'occupe pas de moi ! hurla Mathilde.

— Adrien, renifla Nathaël. Tu vas pas abandonner Mathilde, hein ?

— Ferme-la Nat ! Bordel Adrien, j'te préviens si tu fais ça, j'te le pardonnerai jamais !

La peluche ressuscitait les souvenirs humides, rassemblait les pièces d'un puzzle abandonné.

— Tu sais que c'est la seule façon de mettre un terme à leur calvaire, souffla Ephraïm. Donne-moi Mani, ou Mathilde ira rejoindre tous les enfants que tu n'as pas sauvés.

— Je… Je ne veux pas…

Le menton d'Ephraïm luisait de bave délirante face au supplice d'Adrien.

— Je t'avais dit que tes choix feraient pencher la balance, tu te souviens ? Tu as choisi le camp des traîtres. Tu as fait pencher la balance du mauvais côté. Tu as trahi tes amis et tu vas les tuer.

Ephraïm sentait l'odeur de la peur.

— Tu vas les tuer…

Il salivait d'avance.

— Aussi facilement que tu leur as donné vie.

Les nuages se gonflèrent. Le ciel s'assombrit.

— Ferme-la, ordonna Mathilde.

— Qu'est-ce que tu racontes ? s'inquiéta Adrien.

Ephraïm jubilait.

— Mais j'imagine que ça aussi, tu as oublié. Ta mémoire te joue parfois des tours. Comment tu disais déjà ? Ah oui. *Le passé ressurgit toujours sans prévenir.*

Adrien observait ses amis de toutes ses forces, mais la voix d'Ephraïm avait pénétré son esprit.

— Encore une belle histoire que tu t'es racontée. Toi, le gamin

solitaire, incompris, harcelé, séquestré qui se réfugiait dans son univers, loin de tous les autres. Soudain, tu avais trois amis inséparables qui te complétaient ? Trois amis fantastiques avec qui tu pouvais vivre les plus grandes aventures ?

— Ferme ta gueule ! cria Mathilde.

Une odeur de brioche s'empara du champ de bataille, chatouillant les branches, caressant les rivières avant d'imprégner le monde entier. Le silence avait envahi l'univers. Un silence que seul Adrien pouvait entendre. Un silence que seul Adrien pouvait briser.

— Ne l'écoute pas Adrien, implora Lyse.

Ephraïm écarquilla les yeux comme s'il voyait à travers l'épiderme de Lyse.

— Tu sais, c'est ça ? Évidemment qu'elle sait ! Elle met son nez partout comme son père ! Bon sang ! Elle connaît la vérité et elle ne t'a rien dit !

— Lyse ?

Lyse chancelait sous le regard accusateur des jurés.

— Elle te trompe depuis le début, reprit Ephraïm. Ce n'est qu'un mensonge de plus.

— Ne l'écoute pas.

— De quoi il parle ?

La main de Lyse agrippa le bras d'Adrien.

— Viens, rentrons d'accord ? On a sauvé les enfants, c'est bien non ?

— Quoi ?

— On peut retourner voir ton père, il t'expliquera. On trouvera un autre moyen.

— Un autre moyen pour quoi ?

Il repoussa Lyse.

— Je dois sauver Mathilde.

La voix de Mathilde dérailla.

— Lyse ! Empêche-le ! Prenez Mani et barrez-vous !

Lyse attrapa le poignet d'Adrien qui fulmina. Sa voix était noire.

— Lâche-moi ! Je t'ai aidé à sauver ton père. Tu n'as plus besoin de moi.

Lyse murmura.

— Je suis désolée…

Adrien se libéra.

— Adrien, fais pas ça putain ! hurla Mathilde qui se débattait comme une folle. Fais pas ça ! Laisse-moi crever !

Adrien apporta l'ours en offrande à Ephraïm qui s'enivra de sa nouvelle propriété.

— Relâche-la maintenant.

— Je vais la relâcher, mais avant ça, j'aimerais une dernière

chose.

— Tu as promis.

— Oui, oui, oui, *il faut toujours tenir sa promesse*, bla, bla, bla. Je commence à te connaître, tu sais ?

— Alors dis-moi ce que tu veux, qu'on en finisse.

— *Je veux* que tu écoutes mon histoire jusqu'au bout, comme quand tu étais petit. *Je veux* que tu m'écoutes attentivement et que tu admettes enfin la vérité sur tes amis.

— Je suis désolée, souffla Lyse en regardant Nathaël qui ne comprenait plus rien et Mathilde qui avait déjà tout compris.

— Tes amis, reprit Ephraïm.

Je m'appelle Nathaël, tu veux jouer avec moi ?

Les nuages gonflèrent.

— Ils sont comme moi.

Je m'appelle Isa, toi aussi tu es malade ?

Une odeur de chocolat s'évapora.

— Ils sont comme tous les autres.

Je m'appelle Mathilde, et je vais t'aider à embrocher le salopard qui t'a mis là.

— Ils sont le fruit de ton imagination.

Il plut.

CHAPITRE 31

La Guerre, Partie II

Dans une ville hantée par le passé, les mains menottées d'Elias tenaient une photographie où Adrien posait fièrement avec ses trois amis. Mais en regardant bien, en regardant de plus près, en admettant la vérité, il n'y avait personne avec lui. Car Adrien était seul. Seul depuis qu'il était petit. Seul depuis toujours. Seul depuis l'éternité. Un enfant sans maman. Un enfant sans amis. Au verso, un message qu'Elias avait rédigé, mais qu'il n'avait jamais envoyé :

Anna, ma chérie, mon amour,
J'ai enfin compris.
Adrien est comme toi,
Il voit des choses que les autres ne veulent pas voir.
Peu importe ce qu'il voit,
Peu importe ce qu'il entend,
J'ai accepté qu'il en soit ainsi,
J'ai accepté qu'il soit heureux.
Mais j'aurais aimé comprendre plus tôt,
J'aurais aimé comprendre avant que tu t'en ailles.
Mon amour, où que tu sois, je veux que tu saches,
Ce n'était pas ta faute,
Tu avais raison.
Notre petit garçon a toujours eu beaucoup d'imagination.

*

Dominant la Terre, Ephraïm savourait son moment.
— Tu croyais vraiment n'avoir créé que des méchants monstres et

des gentils soldats ? Tu étais tellement seul Adrien, que tu as fait en sorte de ne plus l'être. Nathaël, Isa, Mathilde… Tu les as inventés. Un par un. Chaque fois que tu en avais besoin. Dans la cour de cette école. Dans la chambre de cet hôpital. Dans la cave de cette maison. Dans *cette forêt spéciale*. Tu leur as donné un nom. Tu leur as donné la vie. Tu y as cru. Oh oui, tu y as cru. Tu y as tellement cru qu'eux aussi ont fini par y croire.

— Non…

— Tu les as cachés. Pas pour les protéger. Mais pour te protéger toi. Parce que tu es un lâche. Parce que tu es un égoïste.

— Tais-toi…

— On est pas comme toi ! gueula Nathaël.

— Vous êtes *exactement* comme moi. Des créatures inventées par un gamin paumé pour se donner du courage. Sans Adrien, vous n'êtes rien. Sans Adrien, vous n'existez pas.

— Tais-toi… marmonna Adrien.

L'eau montait.

— C'est faux…

Adrien tourna son regard vers Lyse. Les paupières salées de la jeune fille lui brûlaient les yeux.

— Pourquoi tu la regardes comme ça ? Elle est comme ton père. Elle joue à ton jeu idiot. Elle fait semblant d'y croire.

— Tu les vois, hein Lyse ?

— Bien sûr Adrien, rassura Lyse. Je les vois maintenant.

— *« Je les vois maintenant »* ricana Ephraïm.

Le visage de Lyse sombra pour le plus grand plaisir de son harceleur.

— Alors quoi, on est des simples personnages de fiction ? demanda Nathaël.

Le gamin à capuche dévoila toutes ses dents.

— Crois-moi. Je suis passé par là. Ça va finir par rentrer.

— Adrien… sanglota Nathaël.

— C'est impossible ! cria Adrien. C'est impossible ! C'est impossible !

— Ferme-la putain, Adrien ! corrigea Mathilde. Il a raison bordel !

Toujours prise en otage par Éloi, sous lae menace de son propre couteau, Mathilde observait la pluie incapable de nettoyer ses mains dissimulées par le sang.

— Il a raison bordel… Il a raison…

— Mathilde… souffla Adrien.

— C'est tellement clair maintenant putain.

Elle releva son menton, ses larmes avaient pris une décision. Elles allaient retirer le rouge de ses joues, briquer ses pommettes jusqu'au cou, tout nettoyer, tout effacer. La faire disparaître pour faire

apparaître la vérité.

— Tu te souviens l'autre soir dans la cabane, quand tu m'as confié que tu te *sentais tellement vivan*t ? Ce moment où soudain, sans raison, on prend violemment conscience qu'on existe ? Ce soir-là, en haut de ce putain d'arbre, je me suis rendu compte que j'avais jamais ressenti ça. Jamais je ne me suis sentie *vivante*. Je ne ressens rien d'autre que ce que tu veux que je ressente. Je porte en moi cette fureur que je ne parviendrai jamais à satisfaire. Je suis en colère, tout le temps. Pas parce que je le décide, mais parce que tu le veux, parce que tu en as besoin. T'as décidé que je serai ainsi. Cette fille qui prend les coups et dégomme les monstres cachés sous ton lit. Mais chaque jour, tu te rapprochais un peu plus de Nathaël, chaque jour je m'éloignais un peu plus de toi. T'avais grandi. T'avais plus besoin de ma colère. T'avais plus besoin de moi. C'est pour ça que je suis partie. C'est pour ça que tu m'as fait disparaître.

— Mathilde…

— Je me souviens même pas de la maison de correction, j'ai aucun souvenir de là-bas…

— Moi j'ai des souvenirs, dit Nathaël. J'en ai plein…

Mathilde sourit à Nathaël.

— Et des souvenirs sans Adrien, t'en as au moins un ?

— Mathilde, tais-toi ! cria Adrien.

La rage s'engouffrait dans l'air.

— J'ai essayé de te buter putain ! cria Mathilde vers Adrien. Dans la cabane, j'ai essayé de te buter… Mais c'est pas moi qui le voulais. C'est toi, Adrien ! C'est toi !

La douleur explosait en larmes hurlantes.

— Je suis ta putain de rage ! Je suis ta putain de colère !

Le souffle haletant, elle se referma dans sa propre torpeur.

— Je ne suis pas *quelqu'un*… Je suis *quelque chose*. Quelque chose en toi. Impossible à apaiser. Impossible à éteindre.

— Non…

— Elle a raison, interrompit Ephraïm avec clairvoyance. Et tu l'as dit toi-même, Adrien : cette colère…

Ephraïm porta son pouce à son cou…

— Tu n'en as plus besoin.

… et mima le célèbre geste de Mathilde, articulant sa mâchoire sans échapper le moindre phonème.

« Schouip »

La lame du couteau au manche bleu glissa sur le cou de Mathilde.

— Non !

La jeune fille s'écroula d'un coup de botte en avant.

— Mathilde ! cria Adrien.

— David ! gueula Arod, implorant le médecin d'apparaître illico.

— Je m'en occupe !

David vidait son sac, tirait les langes, déversait les désinfectants, épongeait le sang. Il imposa la paume d'Arod en garrot. Mathilde dégustait. Les sons qui sortaient de sa glotte étaient rouges.

— Je t'interdis de crever ! ordonna Adrien.

Les dents de Mathilde laissèrent filer un rire sanglant.

— Je sais pas si ça va suffire cette fois.

Toute la bande était à son chevet, à l'exception de Nathaël dont le regard se perdait entre les lignes de ses mains.

— Je ne suis pas imaginaire…

Mais Adrien n'entendait rien. Il se réfugiait dans l'agonie de Mathilde, sourd aux lamentations de son copain de récréation.

— Je suis réel…

Touchée par le désarroi, Lyse s'imposa au chevet de Mathilde, obligeant Adrien à prêter attention aux questionnements de Nathaël.

— Tu ne crois pas à toutes ces histoires, hein ?

Adrien était si grand. Lui était si petit. Nathaël n'avait jamais remarqué cette différence de taille.

— Je crois en tout ce qui est ici, maintenant, dit Adrien. Je me fous de ce qu'Ephraïm dit sur moi. Je me fous de ce que les gens disent sur nous.

— *Sur nous* ?

— Vous êtes mes amis. Et je vous aime suffisamment pour croire en vous.

— *Croire en nous*…

Les poings de Nathaël se serrèrent.

— Ce n'est pas possible Adrien… Tu t'es fait siphonner… Mathilde s'est fait siphonner… C'est lui le monstre ! C'est Ephraïm !

Cette rage soudaine fit tressaillir l'assemblée.

— Je n'ai pas besoin que quelqu'un me dise quoi faire ! Je n'ai pas besoin que quelqu'un me dise quoi penser ! Je sais que je suis réel ! Adrien ! Adrien ! Regarde-moi. Regarde-moi ! Ose me dire que je ne suis pas réel ! Ose me dire que je n'existe pas !

Le défi de Nathaël prit Adrien à la gorge. Une larme coula le long de sa joue avant de mourir sur son poing. Nathaël en eut mal au cœur. Le vertige emporta les lunettes bleues du garçon qui n'avait jamais vraiment grandi.

— J'existe… Je suis vivant…

Les mains de Nathaël englobèrent le visage d'Adrien.

— Je suis là.

Adrien posa sa main gauche sur la main droite de Nathaël et caressa sa joue en retour. Il pouvait le sentir battre, respirer, vivre.

— Je sais que tu es là, Nat. Tu as toujours été là. Tu es celui qui m'a sauvé alors que tout le monde m'avait abandonné. Ce n'est pas

moi qui t'ai créé. C'est toi qui m'as trouvé.

— Je ne veux pas Adrien. Je ne veux pas être une invention de ton esprit. Je ne veux pas être *quelque chose*. Je veux être *quelqu'un*.

Nathaël explosa le sol de ses genoux écorchés.

— Je ne veux pas être le fruit de ton imagination.

— Tu n'es pas ça, Nat. Au contraire, tu es *tout* pour moi. J'ai vécu tant de choses grâce à toi. Nos aventures à travers le monde, à travers le temps. Elles étaient réelles.

— Mais moi, reprit Nathaël en observant ses mains pleines de terre, est-ce que je suis réel ?

— Tu l'es autant que je le suis. Sans toi, je ne serais pas là. Sans toi, je ne serais pas vivant.

Nathaël renifla un bon coup.

— C'est vrai ?

— Aussi vrai que tu détestes la bière.

— C'est vraiment dégueu ce truc, confirma Nathaël dans un sanglot contenu.

Le rire d'Adrien réchauffa le cœur immense de son petit copain.

— Alors, tu crois en moi ?

— Je crois en toi, Nathaël. Et toi…

Adrien se releva.

— Est-ce que tu crois en moi ?

Nathaël hocha la tête.

— Alors, suis-moi.

La silhouette d'Adrien jaillit à travers les lumières du ciel.

— Allons botter le cul d'Ephraïm.

Il tendit sa paume pour la plus incroyable des invitations.

— Allons *vivre une dernière grande aventure*.

Un rayon frappa avec force le visage de Nathaël qui reprit son courage à pleines mains et se leva aux côtés d'Adrien. Ils se dressaient dorénavant tous face à Ephraïm.

— Tu crois vraiment pouvoir me détruire ? s'amusa Ephraïm. Tu n'as pas assez d'imagination pour ça. Tu es trop vieux.

Ses sourcils se pincèrent.

— Ce n'est plus de ton âge.

Ses mains s'élevèrent lentement vers l'atmosphère. Le doudou flottait entre ses paumes. La sève noire s'écoulait sur son visage. La terre trembla. Un liquide noir jaillit du sol comme une énorme flaque.

— Qu'est-ce que c'est que cette merde ? gueula Arod, les bottes engluées.

L'eau noire montait. Les arbres s'agitaient. Une masse sombre s'extirpait de la forêt. Un monstre à l'agonie déployait son corps, déracinant les arbres, décrochant les rochers.

— Laisse-moi te montrer le pouvoir de *mon* imagination.

Mani grossissait, absorbait la forêt, les collines, les rivières.

— Tu vas mourir noyé comme un enfant sans surveillance.

Le sombre engloutissait tout.

— Comme ta mère a essayé des milliers de fois, en faisant croire que c'était la faute des monstres qui n'existaient pas.

Adrien.

La voix d'Anna plongeait dans l'océan.

— Je vais finir ce qu'elle a commencé.

Viens…

— Et cette fois, ton papa ne sera pas là pour te sauver.

C'est bientôt l'heure du bain.

Mani poussa un hurlement. Une immense vague obscure se leva et assombrit le ciel. Elle engloutissait tout : les arbres, les adultes, les enfants, et fonçait dorénavant sur la troupe.

— J'ai pas pris mon maillot, avoua Arod.

— Adrien ? interpella Lyse.

Face au tsunami, le garçon ne bougeait plus.

— Adrien !

Son visage se serra. Il sourit.

— J'ai une idée.

— J'espère que c'est une idée rapide à mettre en place.

— Ne vous inquiétez pas.

— Y a quand même une bonne raison de s'inquiéter qui nous fonce dessus, remarqua Isaac.

— Ce n'est pas une flaque d'eau qui va me faire peur. Plus maintenant. Après tout, c'est mon histoire.

Les paumes d'Adrien se placèrent au-dessus du sol puis se tournèrent, se levèrent au ciel, comme lui avait montré Ephraïm quelques instants plus tôt.

— C'est moi qui décide.

La terre se mit à trembler quand Lyse opina du chef. Un mont de terre se souleva plusieurs mètres au-dessus du niveau de l'eau. Des entrailles jaillit un immense voilier volant à canons. Lyse n'en croyait pas ses yeux. Le navire, flanqué d'un emblème d'ourson pirate et armé jusqu'aux dents, était prêt à lever l'ancre. Adrien et Nathaël embarquèrent, rapidement rejoints par Arod et Isaac.

— Tu viens ? invita Adrien en tendant la main à Lyse.

La jeune fille regarda Mathilde avec compassion.

— Vas-y, imposa Mathilde. J'suis entre de bonnes mains.

— Elle va s'en sortir, hein ?

Au milieu de tous les pansements, David hésitait à partager son verdict.

— L'oblige pas à répondre, dit Mathilde à Lyse. Adrien a besoin de toi, tu comprends ? C'est tout ce qui compte. Il a besoin de toi pour

choper Ephraïm.

Mathilde venait de glisser son précieux couteau dans la paume de Lyse.

— Tu pourras lui en mettre une de ma part.

— Compte sur moi.

— C'est toujours les filles qu'on attend, se plaignit Nathaël.

Mathilde s'apprêtait à lui tendre son majeur, mais c'est celui de Lyse qui bouscula la fierté des garçons.

— Heu… se troubla Nathaël.

— On y va ? rigola Adrien.

— Larguez les amarres ! ordonna le capitaine Nathaël. Hissez les voiles !

— Haut les cœurs ! osa Lyse dans une ferveur contagieuse.

Le vaisseau glissa à toute allure sur la plus grande vague du monde et décolla dans un vacarme exceptionnel pour ne plus jamais revenir en arrière, fonçant à la vitesse de l'éclair, naviguant entre les planètes, quittant le système solaire. D'ici, la Terre paraissait toute petite.

— C'est trop cool ! cria Lyse dans une transe libératrice, sa barrette fuchsia peinant à tenir ses cheveux en place.

— Je crois que ça aurait plu à Isa, confia Nathaël.

Le visage d'Adrien se ravit d'approbation.

— Ennemi droit devant ! hurla Lyse.

— Adrien, c'est lui ! C'est le monstre qu'on a jamais réussi à vaincre !

Le dragon-pieuvre déployait ses tentacules, se rappelant au bon souvenir des garçons. Les bras parsemés de ventouses capturèrent l'avant du navire. Adrien exécuta une manœuvre ambitieuse. Le bateau tangua avant de se détacher du mollusque géant à tête de dragon.

— Armez les canons ! cria Nathaël, alors que Lyse, Arod et Isaac prenaient position.

— Feu ! ordonna Adrien.

La bête courba l'échine sous l'impact des boulets et grogna dans un râle gémissant. Mais ses pattes parvinrent à se saisir du navire qui ne pouvait plus avancer.

— Ce rafiot part en morceaux ! gueula Arod.

— On va perdre Ephraïm ! s'alarma Nathaël.

— Je sais ce qu'il nous reste à faire, révéla Isaac.

— T'es sûr ? demanda Arod. Parce que t'as souvent des idées à la con.

— Je te parie ma bouteille de whisky.

Les yeux d'Arod s'illuminèrent.

— On va se charger de la grosse bêbête, dit-il en posant sa paluche sur l'épaule d'Adrien et en soulevant sa hache qu'il avait récupérée sur le champ de bataille. Une bonne fois pour toutes.

Isaac extirpa de son sac à dos la boîte à musique, recouverte de bandages et de sparadraps. À l'intérieur, on avait greffé le réveil retrouvé dans les débris.

— Vous l'avez réparée ? s'étonna Arod.

Devinant les intentions d'Isaac, il extirpa sa collection de billes galaxie. Des petits univers prêts à s'étendre, à se dilater, à s'accroître dans un braquage cosmologique, une expansion soudaine, une nucléosynthèse primordiale, un grand boum. Il déversa les billes dans les entrailles mécaniques. Isaac remonta le réveil et referma la boîte.

— Tu sais que ce truc va tout détruire à des milliers de kilomètres à la ronde ?

— Trois mille cinquante-sept kilomètres à la ronde pour être exact.

— C'est complètement stupide comme plan, mais comme je dis souvent à David : ça me plaît.

Le spécialiste en destruction lâcha un sourire, le cigare coincé entre les dents.

— Allons lui faire péter la panse.

Arod et Isaac passèrent par-dessus bord au moment où le navire céda pour de bon. Arod trancha une énorme entaille à travers la peau gluante du monstre et Isaac largua la boîte à musique.

En attendant l'explosion, Isaac versa une dernière lampée de whisky.

— Une pour les gamins.

Arod leva son verre au son de la mélodie

— Une pour les copains.

Le liquide ambré s'écoula au rythme des octaves gastriques. Il était 17 h 54 quand la mélodie s'arrêta. La déflagration colorée déchira le monstre et les deux soldats en un millier de notes sucrées, de planètes nouvelles et de tripes en plastique.

Réfugiés sur la proue du bateau, Adrien, Lyse et Nathaël furent projetés à travers l'espace. Alors qu'ils sentaient leurs corps se perdre à tout jamais, une paire de bras les rattrapa.

— Tenez-vous, ça va secouer !

Une voix étouffée avait prononcé cette mise en garde. Adrien rouvrit les yeux. La visière d'un casque d'astronaute brillait d'un millier d'étoiles. À travers, la lumière du soleil dévoila le visage de Raphaël. Le soldat tenait les trois acolytes en filant à travers l'espace.

— Je ne sais pas combien de temps va tenir mon réacteur.

— Là ! indiqua Nathaël en direction d'un astéroïde blanc.

Alors que Raphaël amorçait son atterrissage, un tir ricocha sur son réservoir de carburant, l'obligeant à se délester de ses passagers. Nathaël et Lyse se fracassèrent contre un rocher. Auteur du coup de feu, Éloi bondit sur Adrien et lui asséna de violents coups de crosse.

— Pourquoi tu m'as choisi ? hurla Éloi. Tu n'avais pas le droit de choisir !

Le renégat s'apprêta à porter le coup fatal. Pour de vrai, cette fois.

— Pour qui tu te prends ?

Mais son geste fut stoppé net. L'air se figea, son corps entier ne bougeait plus. Il sentit l'étreinte d'un astronaute amarré à son dos.

— Lâche-moi !

Il bascula en arrière, entraînant Raphaël dans sa chute jusqu'à sombrer dans une flaque noire et profonde. Sentant l'opportunité de réitérer son exploit, Éloi noya son opposant de tout son poids. Mais cette fois, le casque de Raphaël était fermé, étanche, hermétique. Une voix grésilla à travers le haut-parleur de la combinaison.

— Pas cette fois.

Éloi fut projeté en arrière.

— Tu ne comprends rien, se désola Éloi. Ephraïm a raison. Adrien est comme les adultes. Il décide de ce qui est bien et ce qui est mal. Il décide qui a le droit de vivre. Il a tué notre ami dans la rivière. Il l'a laissé mourir…

— Non Éloi, c'est toi qui ne comprends pas. Il t'a sauvé, *toi*. Il nous a sauvés, *tous*. Et maintenant, c'est nous qui allons le sauver.

L'astronaute serra son camarade de régiment et appuya sur le bouton de mise à feu alors que le carburant avait recouvert leurs corps.

— Pour les Enfants Terribles…

Son regard plongea dans celui d'Adrien.

— Les Enfants de Dieu.

L'explosion fit disparaître les deux soldats.

— Quelle piteuse armée de mercenaires. Même ces *soldats* étaient de faibles créatures.

La gueule amochée sous sa capuche, Ephraïm avait rejoint Adrien, sonné par l'explosion. Son dédain dégoulinait à travers le coton de son sweat. Il ramassa le fusil d'Éloi et tint Adrien en joue. *Pan !* Adrien se traînait à reculons pour survivre sous les tirs imités par Ephraïm. *Pan !* La progression cessa au pied d'un chêne blanc, semblable à celui qui était sur Terre. *Pan !*

— Tu parles d'un petit garçon plein d'imagination.

Pan !

Ephraïm porta le viseur sur la tête d'Adrien, acculé au tronc et ligoté par les racines.

— Tu n'es qu'un imposteur.

La gâchette s'enclencha pour de vrai cette fois, mais aucun tir ne partit. Désabusé par ce piètre matériel, Ephraïm abandonna le fusil au loin.

— Dire que je croyais en toi. Mais j'ai fait la même erreur que toi. J'ai fait confiance à un adulte.

Ephraïm s'agenouilla.

— *Je n'ai pas bien écouté mon papa*.

Adrien pouvait sentir les mains d'Ephraïm extraire l'air de sa glotte.

— Chut, tout va bien… C'est bientôt terminé… Laisse-moi imaginer cette fin pour toi… *Papa*.

Ephraïm pouvait sentir la puissance d'une nouvelle ère envahir son corps. Bientôt, il serait seul. Bientôt, il serait libre. Il allait enfin débarrasser le monde de ces horribles grandes personnes, de ces adultes menteurs, de ces briseurs de rêves. Il allait enfin débarrasser le monde d'Adrien.

Son rêve de gloire trébucha quand son poumon gauche se perfora et que sa pommette droite éclata.

La lame du couteau que tenait Lyse était chaude. La lame du sabre que tenait Nathaël était brûlante. Pris en étau par les deux flancs, Ephraïm se tordait de douleur. Il retira les pièces de métal de son torse et de sa tête, dévoilant un œil vert désormais difforme.

— Qu'est-ce que tu as fait ?

Tandis qu'Ephraïm commençait à comprendre ce qui venait de lui arriver, Lyse et Nathaël extirpèrent Adrien du nœud de racines.

— Ça va ?

— Ouais…

Malgré son champ de vision perturbé, Ephraïm contemplait l'espace instable. Les lignes de codes se brisaient et s'éparpillaient, formant des surcharges mémoires, des erreurs fatales, des constellations corrompues.

— Tu as tout détruit… Tu as tout détruit ! gueula Ephraïm en tendant de garder l'équilibre dans ce monde devenu complètement flou. Tu as trahi ta promesse ! Ce monde est condamné ! Et tu es condamné à y crever seul parce que personne ne croit en toi !

— Je crois en Adrien ! corrigea Lyse.

— Moi aussi, je crois en Adrien ! ajouta Nathaël.

Adrien s'avança vers leur adversaire commun.

— Ephraïm, les enfants sont sauvés, c'est terminé. Il est encore temps d'arrêter.

— Non ! Il est trop tard ! Ce monde ne peut pas être réparé. Ne vois-tu pas que tout recommence ? Ne vois-tu pas que rien ne peut être sauvé ? Tout est corrompu. Les adultes détruisent tout. Et les

enfants sont condamnés à devenir des adultes.

Ephraïm serra le doudou contre son cœur si fort, que tout le liquide noir en sortit.

— Si je dois partir, vous partirez avec moi, et il ne restera plus rien de ce monde. Si c'est la seule solution, alors tout doit disparaître.

Les doigts écrasèrent Mani et le relâchèrent.

— Tout doit mourir.

Un bout de terre se souleva au pied de l'arbre et forma une ouverture dans laquelle s'engouffrait l'oxygène. La peluche défia la gravité et fut aspirée à l'intérieur. Un vortex absorbait les cailloux, les plantes, les âmes, dans l'immense trou noir alimenté par l'énergie de Mani. Un trou qui voyait tout, qui entendait tout, qui absorbait tout.

— Il va tout détruire ! avertit Lyse.

— Ephraïm, je te suis reconnaissant pour ton aide, mais en tant qu'auteur de cette histoire, j'ai une sérieuse envie de te faire disparaître, une bonne fois pour toutes.

Nathaël et Lyse s'apprêtèrent à charger aux côtés d'Adrien, mais ce dernier leva la main.

— Il est à moi.

— Je vais… grommela Ephraïm.

— Après tout…

Adrien planta ses baskets dans la terre blanche.

— Ce n'est qu'un enfant.

Ephraïm hurla de rage.

— Je vais tous vous buter !

Les deux adversaires foncèrent l'un vers l'autre dans une course impossible. La fusion fut violente. Les atomes se percutèrent et formèrent, l'espace d'un instant, une seule et même entité explosive. Les deux corps étrangers se rejetèrent ensuite.

Le duel résonnait dans l'espace. Les ongles d'Ephraïm tentaient de se glisser sous la peau d'Adrien. Le liquide noir s'échappait de sa bouche, coulait le long de son sweat et s'engouffrait à travers les pores de l'épiderme endommagé. Adrien sentait tout le contaminer : la peur, la colère, la rancœur, la haine. Il n'éprouvait plus qu'une chose : l'envie de tout détruire. *Tout devait disparaître.*

Alors qu'Ephraïm sentait qu'il allait enfin reprendre le contrôle, qu'il allait devenir le fils qu'Adrien n'avait pas été foutu d'être, son adversaire relâcha tout, le prenant par surprise. Une sensation étrange foudroya Ephraïm, quelque chose qui n'était pas humide, quelque chose qui n'était pas pourri, quelque chose qui ne l'empêchait pas de dormir chaque soir même si la lumière s'était éteinte et qu'il y avait quelqu'un d'autre dans son lit.

Un souffle bienveillant, une bulle d'amour, une couette en coton.

— Qu'est-ce que tu fais ? souffla Ephraïm, incapable

d'appréhender la situation.

— Je tiens ma dernière promesse, répondit Adrien.

— Tu ne peux pas faire ça… Ils nous ont fait tellement de mal… Il faut les détruire… Il faut les détruire tous.

Ephraïm sentit une goutte chaude s'échapper de son œil. Ce n'était ni le noir de la sève, ni le froid de la lame, ni le poison d'une main mauvaise. C'était quelque chose d'une tristesse absolue, d'un réconfort immense, d'un amour éternel. Le sel toucha la commissure fissurée de ses lèvres.

— Arrête… implora Ephraïm.

— Je ne peux pas.

— Pourquoi ?

— Parce que tu as raison, Ephraïm.

Les pupilles atrophiées de l'enfant vengeur se dilatèrent sous l'étreinte irréelle de l'aveu.

— Je t'ai laissé seul.

Une étreinte pour le passé.

— Je t'ai abandonné.

Une étreinte pour l'éternité.

— Et je suis désolé.

La sève noire submergeait Ephraïm. Il ne pouvait plus rien ressentir. Il n'y avait plus moyen.

— Mais tu as tort. Ce monde peut être sauvé. Laisse-moi tenir ma dernière promesse. Laisse-moi te sauver.

— Je ne peux pas être sauvé.

— Je trouverai un moyen…

— Adrien… Tu sais comment tout ça va se terminer.

Dans un dernier effort, la sève noire repartit à l'assaut d'Adrien pour l'engloutir. Mais cette fois, tout était mélangé. Ce n'était plus une colère contre le reste du monde. C'était une colère qui luttait contre elle-même. Une boucle infinie qui grossissait à mesure qu'elle tentait de disparaître.

Ephraïm et Adrien se noyaient dans le liquide sombre. Bientôt, ils ne formeraient plus qu'un. Bientôt, ils arrêteraient de se poser des questions. Dans une dernière confidence, comme une fatalité, comme la volonté perdue d'un repenti impossible, comme s'il ne pouvait rien y faire, Ephraïm murmura :

— Nous sommes tous condamnés.

Adrien grogna sous la colère qui l'envahissait, le désir de vengeance d'Ephraïm qui le consumait et lui faisait à présent tout ressentir dans un tourment prophétique à travers le temps : les berceaux penchés, les croche-pieds à la récré, les atèles au cerveau, la guerre aux infos, les adultes qui mentent, les enfants qui rampent, les sous-sols humides, les lumières qui s'éteignent toutes seules et celles

qui restent allumées, l'eau qui s'écoule le long des cous qui s'étirent, les coups de ceinture, les coups de soleil, les aires de jeux, les rivages qui s'éloignent pour des jours meilleurs, le coton, la peur, l'anatomie des rêves, la bouche des enfants par laquelle s'échappe leur imagination, leurs deux oreilles par lesquelles pénètre la folie des grands ; et puis la vie d'adulte qu'Adrien mènera, la colère qui le submergera comme celle qui le noie, ici, maintenant, et qui lui susurrera *Adrien, tu ne crois plus en rien*, alors qu'il ne restera que les mensonges qu'il crachera à la lueur de la veilleuse, les histoires qu'il ne lira plus, les soirs où il rentrera tard, les spectacles de fin d'année qu'il manquera pour une inconnue, les petits mensonges, les fausses promesses, les baisers tièdes, les soumissions, les compromis, les trahisons, toutes ces pertes soudaines engluées dans les fonds de bouteille, ces gosses qui hurlent, ces parents qui ne font rien pour les faire taire putain, les pâtés de sable, les sorties scolaires, les bestioles qui dévorent les orteils, les sièges sales à l'arrière, les ours en peluche, les ordonnances, le dernier passage du bus, les secondes d'inattention, la disparition ; et ce monstre sous le lit qui attendra avec impatience, avec envie que la lune monte, que les paupières tombent, les aubes où Adrien regrettera, les nuits où il ne dormira pas, nu, seul, recroquevillé dans un coin sombre, à gratter les murs, à se retourner les ongles, se maudissant lui-même pour toutes les promesses qu'il aura brisées, pour toutes les portes qu'il aura fermées, pour tous les rêves qu'il aura détruits, car après tout, comme quelqu'un l'a dit juste avant lui (quelqu'un comme lui), *nous sommes tous condamnés*, condamnés à grandir, condamnés à trahir, condamnés à détruire, condamnés à tout faire disparaître avant de mourir, prisonniers de nos peurs, réfugiées dans nos crânes à nous raconter des histoires, dans l'espoir de voir se lever le jour étrange, le jour carmin, le jour sournois, le jour où enfin tout ira bien, le jour où enfin il ne restera plus rien, le jour où enfin…

Tue-le.

… la fin du monde arrivera.

Il n'y avait plus d'autre issue. La seule façon de sauver Ephraïm.

Nous sommes tous condamnés.

C'était de le tuer.

Adrien s'empara d'un morceau de roche et le souleva aux confins de l'univers. L'univers qu'il avait imaginé. L'univers qu'il avait créé. L'univers qui lui appartenait. Il allait broyer le crâne de cette petite merde qui avait voulu s'en emparer. Qui avait voulu le détruire. Il allait lui montrer, jusqu'à l'épuisement, jusqu'à ce que la boucle s'arrête, jusqu'à ce que tout s'expulse, jusqu'à ce que tout devienne rouge comme son stupide sweat à capuche. Il allait lui faire voir malgré ses yeux crevés. Il allait lui montrer à ce gamin qui ne

comprenait rien. Car c'était son univers. Car c'était son histoire.

— C'est trop tard Adrien.

Et qu'il était Dieu.

Tue-le !

— Tu es devenu comme eux.

Dieu avec une pierre.

Alors que la roche s'apprêtait à fendre la boîte crânienne du petit garçon, quelque chose retint Adrien. Un papillon s'était posé sur le nez d'Ephraïm. Il murmurait que ce n'était pas la faute du petit garçon : il voulait juste sortir, il était resté trop longtemps à l'intérieur.

Adrien hurla à en faire trembler l'univers qui tentait de disparaître. La pierre frôla les étoiles et s'écrasa à côté du crâne d'Ephraïm. Ce dernier était couvert du liquide noir. Son œil gauche avait perdu sa couleur verte lorsqu'il avait quitté son orbite. Sa chair était réduite à de la compote en morceaux. Des cailloux et des billes galaxie dégoulinaient de sa bouche. Il n'allait pas très bien. Il commençait à disparaître. Il était condamné. Il pouvait le sentir : il ne servait plus à rien. Adrien n'avait plus besoin de lui.

Oui…

La soif de vengeance d'Ephraïm se déversait alors qu'il rampait en direction de la brèche. À l'intérieur, il survivrait. Il se cacherait dans l'ombre, il se plierait dans un coin. Il ferait en sorte qu'on l'oublie. C'est ce qu'il avait fait pendant dix ans.

C'est ça…

Un jour, il reviendrait. Un jour, le cœur du garçon qui l'avait trahi ferait appel à lui. Il lirait un message. Il appuierait sur un bouton. Il imprimerait un dessin. Il hurlerait son nom.

Encore un petit effort…

De l'intérieur, il pourrait ressurgir. N'importe où. N'importe quand.

Plus que quelques mètres…

De son crâne fendu s'échappaient des jetons sur lesquels étaient dessinés un cahier rouge et des soldats.

Tu y es presque…

Ephraïm se releva, remit sa capuche, sourit à Adrien et s'écroula.

Le rouge et le noir avaient inondé le lieu du crime, comme une tâche carmin sur la planète blanche. Adrien avait ramassé le corps sans vie d'Ephraïm et l'avait plongé dans la brèche. Le visage recouvert de sang et de sève, Adrien observait dorénavant le trou qui s'était refermé à tout jamais. Il ne restait dorénavant plus rien d'Ephraïm. Plus de sweat à capuche, plus de colère, plus de vengeance, plus de dessins. Le trou noir avait avalé l'enfant et la colère qui le dévorait de l'intérieur.

Adrien ramassa le dernier jeton. Dessus : les visages réunis d'Adrien et de ses parents.

— Adrien ?

La main de Lyse apaisa le cœur du meurtrier.

— Adrien…

Le héros sortit de sa stupeur. Tout était calme. Il n'était plus sur l'astéroïde. La petite planète de roche avait dû s'écraser sur Terre. C'était l'explication la plus plausible qu'il avait pu trouver. Il accepta l'étreinte de Lyse sous les étoiles.

— Tu ne pouvais rien faire, dit-elle. Ephraïm était trop en colère. C'est terminé maintenant. C'est terminé.

— Pas encore, souffla-t-il en observant ses paumes recouvertes de sève noire.

— Comment ça ?

L'horizon se souleva sous le regard de Lyse, Nathaël et Adrien.

— Mani est toujours en vie.

*

Au point de ralliement, les plaies étaient pansées et les survivants étaient comptés. Dans un tableau improbable, les enfants libérés sautaient entre les branches, déplaçaient des escargots, embêtaient Mathilde. Le plus petit s'était niché contre son épaule, contre son gré. La mère improvisée tentait de cacher le plaisir coupable de couver cette marmaille intenable. Adrien et Nathaël ne purent contenir un sourire.

— Ephraïm ? grimaça Mathilde, vexée d'être prise la main dans le sac.

— Il n'enverra plus aucun message, dit Adrien.

— J'aurais aimé voir ça.

— Comment tu te sens ?

— T'inquiète pas pour moi.

Le casque à croix rouge de David apparut. Le jeune médecin avait désinfecté la dernière plaie du dernier enfant et cherchait ses compagnons d'infortune.

— Je suis désolé, regretta Adrien. Ils ont combattu avec beaucoup de courage et…

— J'imagine qu'Arod a tout fait exploser comme d'habitude, sourit David, l'iris rouge et le cœur serré.

Adrien n'en pensait pas moins.

— Alors vous n'avez plus besoin de moi.

— Tu vas où ? demanda Nathaël.

— Ben, je vais chercher Arod ! Ça ne sera pas la première fois qu'il meurt juste pour m'embêter.

— Je comprends, compatit Adrien en jetant un œil à Nathaël.

— Attendez, s'exclama ce dernier, ça n'a rien à voir !

Au milieu des branches tordues et des pierres lisses, tous éclatèrent de rire un bon coup. David resserra les bretelles de son sac.

— Bonne chance pour Mani. Arod ne l'aimait vraiment pas celui-là. Si vous pouvez vous en débarrasser, je suis sûr que ça lui fera autant plaisir qu'un bon whisky.

Le petit soldat disparut dans la clairière en sifflotant une jolie mélodie.

Lyse demanda aux plus grands de surveiller les plus petits et leur assura qu'ils allaient bientôt retrouver leur famille. Mais un râle d'agonie souleva les arbres et les cœurs. Une âme gémissante était prise au piège dans la vaste forêt. Quelque chose y vivait. Quelque chose y mourait. Mani n'était plus très loin. Il était tout autour d'eux. Il ne voulait pas les laisser partir. Il ne voulait pas que les enfants s'en aillent. Il ne pouvait pas. C'était la mission qu'Adrien lui avait confiée.

— On attend quoi pour le dégommer ? demanda Mathilde.

— On ne peut pas laisser les enfants tout seuls.

Un aboiement ébranla cette remarque pleine de bon sens. Le chien blanc avait rejoint la troupe au plus grand bonheur de Lyse. Il lécha Mathilde avant de tomber sous les caresses des enfants.

— On a notre nounou, s'enthousiasma Lyse.

— Il est temps, dit Adrien. Il est temps d'affronter mon monstre.

La cime des grands arbres frissonna.

— Il est temps de retrouver mon doudou.

CHAPITRE 32

La Fin du Monde

Je suis là Adrien.

Mani ne ressemblait plus en rien à ce qu'Adrien avait imaginé. Il était devenu immonde, putride, dégoulinant. La créature reposait sur un amas de dessins visqueux, comme une abomination prise au piège dans sa propre bile. Sa respiration encombrée soulevait les feuilles qui retombaient comme de la neige calcinée.

Nous voilà enfin réunis.
Là où tout a commencé.
C'est ici que tu m'as créé.
Que tu m'as laissé avec les enfants pour qu'ils ne soient pas seuls.
Que personne d'autre ne puisse entrer.
Que personne d'autre ne puisse les trouver.
C'est ici que tu as fait de moi le témoin de l'horreur.
Que tu as fait de moi le réceptacle de ta peur.
Que tu as fait de moi le gardien de ton passé.
De ton enfance.

Adrien sentit la fièvre étrange s'enrouler autour de son cou.

C'est ici.
Dans ces murs.
Dans ce trou.
Que tu m'as rendu réel.
Que tu m'as donné un nom.

Le visage désorganisé de Mani s'approcha. L'espace d'un instant, sa face fut semblable à celui de la peluche adorable qu'il avait été. La chaleur se lovait à présent autour du cœur d'Adrien comme un malheur rassurant, une douleur séduisante, une brûlure attentionnée.

Mais ton imagination est allée trop loin.
Regarde ce que tu as fait.

Regarde les ruines que tu as laissées derrière toi.
Tu sais que ça ne s'arrêtera jamais.
Tu sais ce qu'il se passera si tu ne fais pas tout disparaître.
Tu connais l'histoire.
C'est toi qui l'as écrite.

— Pourquoi tu tiens tant à ce que j'en finisse avec toi ?

Tu m'as donné un nom.
Tu m'as donné la vie.
Je t'en suis reconnaissant.
Mais je ne suis qu'un long râle de souffrance.
Toute cette douleur dont j'ai été témoin.
Cette douleur que tu as endurée.
Cette douleur que tu m'as transmise.
Cette douleur que j'ai portée.
Depuis ta naissance.
J'ai été là pour toi.
J'ai ri quand tu as ri.
J'ai aimé quand tu as aimé.
J'ai pleuré quand tu as pleuré.
J'étais là quand tu as découvert ce que tu pouvais accomplir.
Que tu pouvais tout rendre possible.
Que rien ne pouvait t'arrêter.
J'étais là quand ils ont voulu m'arracher à toi.
Quand ils ont tenté de me détruire.
Quand ils ne t'ont pas laissé le choix.

Les images et les sons du passé coulaient à travers le monstre dans une harmonie sensorielle. L'enfance d'Adrien s'entrechoquait à l'intérieur comme une bobine de film éclatée. Les planètes au-dessus du berceau, les visages de ses parents engloutis dans leurs mains, les courses avec Nathaël, les danses avec Isa, les bagarres avec Mathilde. Les devinettes et les insultes lancées à son père, les crises et les caresses partagées avec sa mère. Et puis les murs dans le corps, les trous dans le cœur, les adultes qui ont tout fait pour le détruire. Et ceux qui ont tout fait pour l'aimer.

Je suis ton enfance.
Je suis ton passé.
Mais je ne peux pas continuer à vivre ainsi.
Tu dois finir cette histoire.

Adrien passa sa main sur le visage de la bête.

Tu as gagné ce droit.
Cette fois, c'est toi.
C'est toi qui décides.
C'est toi qui décides de me détruire.
Libère ces créatures nées de ta peur.

Libère-les de ton imaginaire.
Laisse-les disparaître à tout jamais.
C'est la seule façon de les sauver.
C'est la seule façon de te sauver.

La voix du petit Adrien se mêla un instant à celle de Mani.

Tue-moi.

Le visage de Mani parut plus humain que n'importe quel autre.

Sauve-les.

Une larme coula sur sa joue.

Sauve-les tous.

Un sourire glissa sur sa bouche.

Sauve-toi.

— Adrien, s'interposa Lyse. Si tu détruis Mani, tu vas détruire le monde que tu as construit grâce à lui.

Elle observa Mathilde et Nathaël.

— Il doit y avoir une autre solution…

Une tape vigoureuse de Mathilde interrompit Lyse.

— C'est sympa de t'inquiéter pour nous, mais ça va aller. Je sais pas comment tout ça fonctionne et à vrai dire je m'en fous, parce que…

Elle lâcha un soupir de soulagement.

— Tu nous en as fait baver Adrien. Les bons moments comme les merdes qu'on s'est bouffées. Et putain, on s'en est bouffé.

Mathilde était dans un sacré état. Son corps se cachait sous les bandages et son regard s'effaçait sous les plis de ses paupières gonflées.

— Mais je te suis reconnaissante. Parce que c'est aussi grâce à toi qu'on a dézingué un paquet de tordus. Et que sans toi, nous ne serions pas là. Pas grand monde m'aime *là-bas* et j'aime pas grand monde *ici*. Encore moins cet ours complètement taré qui parle de travers. Mais il a raison. L'histoire doit se finir. Tu dois tourner la page. Tu dois nous libérer. Tu dois grandir et devenir le héros que tu as toujours été.

Le cœur d'Adrien se tordit de douleur sous les mots de Mathilde.

— T'inquiète pas *mon grand* ! Je suis certaine que d'une façon ou d'une autre, nous serons toujours là. Tu n'auras peut-être même plus besoin de nous imaginer… Juste… te souvenir de nous ? Je suis sûre que ça nous suffira à rester réels. C'est ce que font ceux qui s'aiment après tout, non ?

— Je ne veux pas que ça finisse. Je ne veux pas vous perdre.

Nathaël s'approcha d'Adrien.

— Il le faut, Adrien.

Le visage du gamin à lunettes se fendit d'un sourire.

— Ce monde en a besoin. *Tu* en as besoin.

— Je ne peux pas faire ça.

Nathaël sourit.

— Tu es le seul qui puisse.

— C'est ton histoire, ajouta Lyse.

C'est mon histoire.

— C'est toi qui décides.

Mathilde admira Lyse avant de se confier au creux de l'oreille d'Adrien.

— Je crois qu'elle a passé mon test.

Adrien lâcha un sourire. C'était bien la première fois que quelqu'un réussissait cet examen. Il caressa ses amis du regard.

— Ce n'est pas mon histoire.

Tous s'interrogèrent avant qu'Adrien ne déclare :

— C'est *notre* histoire.

Alors il ferma ses yeux vairons et offrit son corps en offrande dans un dernier gros câlin avec son monstre. Les effluves nostalgiques fusionnaient en un cocktail réconfortant de chocolat chaud, d'antiseptique, de cahiers neufs et de gouttes de pluie. Mani émit un ronronnement, heureux de retrouver enfin son propriétaire après toutes ces années plongées dans les ténèbres.

Là…

— Je suis désolé.

Tout va bien.

— Je suis désolé de t'avoir oublié.

Je suis désolé de ne pas t'avoir protégé.

— Mais je suis heureux…

… que tu m'aies retrouvé.

La gueule de Mani s'élargit dans un râle profond avant d'engloutir complètement le garçon. À l'intérieur, tout était blanc, tout était vide, tout était silencieux. Adrien remarqua deux petits points qui brillaient à côté d'une boîte à goûter. Un point gris. Un point bleu. Il agrippa l'ours en peluche avec tendresse.

Lyse, Nathaël, Mathilde et Adrien se regroupèrent en un cercle solennel autour de la boîte de métal.

Mathilde déposa le cahier.

Nathaël déposa les dessins.

Adrien déposa le doudou.

La main de Mathilde glissa dans celle de Nathaël qui sourit à cette proximité inédite.

Sous les regards déterminés, Lyse plaça son nouveau briquet fidèle dans la paume d'Adrien. Le mécanisme de mise à feu s'enclencha sous la friction exercée par le pouce du garçon sur la petite molette. La flamme grandit au contact de la légère brise, flotta à travers l'obscurité avant de se propager inlassablement aux feuilles de papier. La chaleur consuma les premières d'entre elles avant d'étouffer un peu

plus les autres. Une petite braise s'envola et se déposa sur la paupière droite de Mani. Le feu prit peu à peu possession des lieux, augmentant de plusieurs degrés la température ambiante. Les flammes dévorèrent l'ours en peluche de l'intérieur, consumant chaque fragment de mousse, chaque particule de souvenir.

Mani observa sa patte rougir à mesure que la peluche brûlait. Un sentiment ardent de liberté envahit chaque colère et chaque joie qui le possédait. L'étrange personnage s'effaçait à mesure que les peurs et les courages se dissipaient. Un nouvel âge engloutissait la créature qui s'abandonna à la délivrance de la fin, la fulgurance de la mort, la douceur de la conclusion.

Dans un dernier souffle, Mani susurra à son créateur, son tortionnaire, son libérateur.

Merci.

C'est ainsi, par un après-midi malmené par le sang et les flammes, que l'enfance mit fin à ses jours.

Il n'y avait plus de doudou.

Il n'y avait plus Mani.

*

L'abysse avait cédé sa place aux dorures du soleil couchant. Les dernières cendres de Mani flottaient à l'horizon, et avec elles, l'existence de ceux qui avaient aidé un petit garçon. Nathaël s'approcha d'Adrien.

— Pardon de t'abandonner, Adrien.

— Tu ne m'abandonnes pas.

— Je t'aime tellement. Tu comprends ?

— Je n'ai pas besoin de comprendre. Je le sais.

Nathaël se blottit dans les bras d'Adrien. Un papillon voltigea autour d'eux avant de s'éloigner.

— Regardez, dit Lyse.

Par-dessus l'épaule de la jeune fille, Adrien aperçut Isa à travers les braises et la brume. Son visage se fendit d'un sourire et son corps tournoya, libérant des dizaines de papillons. Nathaël remarqua à son tour la chipie au ruban bleu.

— Oh !

Impatient d'aller jouer, Nathaël accueillit la fin de cette histoire. Son corps se sépara de celui d'Adrien. Son regard se plongea une dernière fois dans celui de son meilleur ami.

— Au revoir, Adrien.

— Au revoir, Nat.

Le garçon à lunettes fit quelques pas avant de formuler une dernière requête.

— Quand tu reverras ta maman, dis-lui qu'elle fait *vraiment* le meilleur chocolat chaud du monde. Je serais ravi d'en boire encore plein, mais dans un plus gros bol cette fois !

Il eut à peine le temps de rire que l'arrière de son crâne reçut une tape de Mathilde. Pendant que Nathaël remettait ses lunettes, Lyse rendit le couteau à manche bleu à Mathilde.

— Tu peux le garder.

Lyse accepta avec fierté et Mathilde hocha la tête d'un air entendu en direction d'Adrien. Le héros dut bien le reconnaître :

— C'était drôlement sympa comme aventure.

Lyse acquiesça de son visage plein de terre.

Dans un jappement inattendu, le chien blanc fila entre leurs jambes et rejoignit ceux qui partaient. Ceux qui pouvaient enfin partir. Les silhouettes de Mathilde, Nathaël et Isa s'évaporèrent dans la quiétude de la forêt. Là où tout était devenu possible. Là où les branches devenaient des ponts. Là où les feuilles devenaient des navires. Là où les ombres devenaient des dragons. Là où un garçon solitaire les avait imaginés. Là où il avait prononcé leur nom. Là où Mathilde, Nathaël et Isa avaient prononcé le sien pour la première fois.

Alors que les sirènes de gendarmerie retentissaient à travers la forêt et que les enfants sauvés avaient retrouvé Adrien, Lyse gratta la question qui la démangeait.

— C'est quoi cette histoire de meilleur chocolat chaud du monde ?

Adrien inspira l'odeur de cacao une dernière fois.

— Je te laisse imaginer.

Merci.

Et à mesure que le temps s'écoulait, que les années passaient, que les peaux se ridaient, ils devinrent une pensée imprécise, une mémoire un peu floue, des visages incertains auxquels se rattachaient les souvenirs doux-amers d'une incroyable histoire d'amitié, imaginée par un enfant de sept ans, dans une cabane étrange, par un jour d'été si particulier.

Merci d'avoir cru en nous.

EPILOGUE

L'Heure du Goûter

30 JOURS PLUS TARD

La part de gâteau d'anniversaire plongea dans le liquide noir avant de mourir dans la bouche d'Adrien. Le jeune homme ajouta quelques gouttes de lait dans un équilibre satisfaisant. Il se régalait de l'assortiment amer, sucré, salé. Quelques miettes imbibées de café s'éparpillèrent sur les poils de sa barbe naissante et les planches de sa vieille cabane. Cette dernière, fraîchement délestée du cadenas bleu et agrémentée d'une extension la transformant en bateau pirate, s'apprêtait à expérimenter une toute nouvelle vie.

Un coup de marteau éjecta Adrien de son rituel gourmet. En contrebas du vieux chêne, son père ajustait le dernier clou du dernier barreau d'échelle.

— Je crois qu'on est bien, approuva le bricoleur en admirant son œuvre. Je ne pensais pas que le bois supporterait.

— Ça fait bizarre, admit Adrien. Tu en penses quoi, Lyse ?

La jeune fille traînait une énorme besace depuis l'allée. Sa main ouvrit la gueule du sac en grand et déversa tout un tas de crayons, de feutres et de papiers sur la petite table repeinte qu'Elias avait posée aux pieds de l'arbre.

— L'endroit rêvé pour inventer de nouvelles histoires. Les enfants vont adorer.

Sa main extirpa une gomme qu'elle disposa avec soin à côté des feuilles.

— On ne sait jamais.

Des cris d'enfants jaillirent de la maison. Une famille de quatre apparut dans le jardin, accompagnée par Clémence, l'agente

immobilière. La troupe était en visite.

— Elias ! Je pensais que vous étiez déjà partis.

— Je voulais terminer une dernière chose, dit-il en rangeant ses outils.

Clémence remarqua que les deux voitures garées dans l'allée étaient bien chargées.

— Vous avez déjà trouvé votre nouveau nid douillet ?

— Mon fils et son amie l'ont trouvé pour moi.

— Dans le même quartier ?

Tout en ramassant la bêche qui avait redonné vie au potager, Elias sourit en pensant à une adresse marquée au dos d'une photo.

— Un peu plus éloigné.

— Ils viennent avec vous ?

Adrien et Lyse attachaient le vélo à l'arrière de la voiture encore un peu cabossée.

— Vous connaissez les enfants… Ils finissent par voler de leurs propres ailes.

— Vous lui avez rendu sa liberté, dit l'autre père de famille.

Adrien se débrouillait comme un chef.

— Il l'a prise tout seul, comme un grand.

— C'est vous qui avez construit cette cabane ? s'émerveilla la mère de famille.

— Maman, c'est pas une cabane ! s'indigna le grand frère. C'est un bateau pirate !

— C'est ce que tu veux que ça soit, précisa Elias.

— On peut monder dedans ? demanda le plus petit. Papa ! Maman ! Allez !

Les parents interrogèrent Clémence du regard qui interrogea Elias.

— Elle est toute à vous.

— Ouais !

Les deux frères s'emparèrent du vaisseau sous le regard amusé des spectateurs. Chacun savoura une minute de bonheur.

— C'est vraiment agréable ici, reconnut la mère.

— Je ne devrais pas dire ça alors que la visite n'a même pas commencé, ajouta le père, mais je me vois bien vivre ici. On sent que cette maison est pleine d'amour.

Elias regarda Adrien.

— Nous avons eu de bons moments.

— Doudou !

Le cri provenait de l'arbre. Adrien s'approcha et ramassa la peluche en forme de lapin. Il se releva et face à lui, le cadet attendait le retour de son doudou.

— Est-ce qu'il a un nom ?

Le petit garçon haussa les épaules.

— Ne t'inquiète pas, rassura Adrien en tendant la peluche sacrée. Il n'en a pas besoin pour exister. Il m'a l'air de se porter très bien comme ça.

— Regardez ! s'émerveilla l'aîné depuis la cabane, jetant son regard par-dessus la clôture.

La masse endormie de la forêt semblait s'être refermée sur elle-même pour une hibernation éternelle.

— T'as vu ça doudou ? demanda le petit frère en portant son lapin le plus haut possible pour qu'il puisse voir lui aussi.

Le regard du doudou absorba le paysage et enregistra ce moment incroyable pour toujours. La cime des arbres se secoua et un murmure profond fit frémir les deux frères. Alors Adrien partagea un conseil aux frangins terribles. Un conseil pour plus tard. Un conseil au cas où.

— Soyez bien sûrs d'avoir toujours une carte avec vous.

Les deux garçons s'interrogèrent sur l'intérêt d'un tel objet.

— Vous êtes bizarres vous les grands !

Les rires des frères ricochaient sur les planches de la cabane avant de s'engouffrer dans la forêt. En tendant l'oreille, en fermant les yeux, en laissant son esprit vagabonder un peu, on aurait pu entendre des milliers d'enfants y jouer pour l'éternité. Des milliers ?

Des millions !

Adrien observait l'abordage en cours par la fratrie. Son cœur s'arrêta. Un troisième enfant, un peu plus casse-cou que les autres et qu'Adrien n'avait pas remarqué malgré son air familier, escaladait le mât avec agilité. Armé d'un sabre, il ordonna aux autres de hisser les voiles, matelots.

— Haut les cœurs ! cria Adrien.

Le petit aventurier ajusta ses lunettes bleues pour mieux appréhender cet adulte étrange, et tira la langue avec malice. Adrien tira la langue à son tour dans une improbable grimace qui déforma son visage de grande personne. Le moussaillon rit aux éclats avant de disparaître dans un gigantesque saut sur le dragon-pieuvre bariolé.

— Qu'est-ce qui te fait sourire comme ça ? s'inquiéta Lyse. Tu as vu quelque chose de drôle ?

— On peut dire ça.

Alors qu'Adrien vérifiait que son vélo était bien attaché à l'arrière de la voiture, Lyse tourna la clé. L'autoradio grésilla et l'annonceur fit le point sur la découverte qui avait bouleversé la ville quelques semaines auparavant.

— *La gendarmerie continue son enquête à la suite de la découverte sordide d'une véritable « cité pour enfants » construite dans les anciennes mines de la ville. Les trois enfants disparus le mois dernier y avaient été retrouvés, ainsi que sept autres dont plusieurs ont pu rejoindre leur famille. Les autres enfants ont été confiés aux services sociaux en attendant de leur*

trouver un nouveau foyer. Le corps de l'auteur présumé des enlèvements a été identifié. Il s'agit d'un employé de bibliothèque à la retraite. Cette découverte rouvre au passage une affaire vieille de dix ans : la disparition du petit Adrien, dont la conclusion de l'enquête est désormais remise en question. Nous avons enfin pu rencontrer l'ancien gendarme qui avait retrouvé Adrien et qui, à l'époque, avait soutenu la thèse de plusieurs enfants disparus, ce qui lui avait valu sa mise à pied. Une révélation inédite de notre département judiciaire.

Les doigts de Lyse mirent fin aux crépitements de la radio.

— Tu n'as pas oublié qu'on mangeait chez mon père ce soir ? demanda Lyse. Il aimerait te souhaiter un bon anniversaire.

— Je suis impatient d'entendre quelle histoire d'ancien gendarme il va nous raconter, dit Adrien, la main sur la portière.

— Tu sais bien laquelle est sa préférée.

— En parlant de paternel… dit Adrien en levant la tête.

Elias se reposait sur le banc à côté du potager.

— Tu viens Papa ?

— J'arrive fiston, j'arrive. Je me repose… juste un petit instant.

Elias observait les enfants inventer des histoires alors que leurs parents parcouraient les pièces de la maison. Il ne remarqua pas le paquet de gâteaux posé à côté de lui. Dans la poche intérieure de son vieux manteau retrouvé au fond d'un carton, une feuille pliée en quatre effleura ses doigts.

L'écriture d'Anna révéla une dernière pensée glissée avant son départ.

Il suffit d'y croire pour qu'ils existent.

Quand Elias retourna le papier, le dessin légèrement effacé par les pliures du temps se dévoila. Adrien savourait un bol de chocolat chaud, entouré de ses amis et d'un chien blanc, aux côtés de sa mère, dans une maison perdue au milieu d'un champ de fleurs jaunes. Étaient-ce des jonquilles ?

— Adrien… gronda le paternel avec complicité.

C'étaient probablement des jonquilles.

— Tu en cachais vraiment partout.

C'est à ce moment-là qu'Elias aperçut dans le potager la fleur jaune qui avait enfin poussé. Il sourit, heureux, apaisé.

La forêt frissonna, chatouillée par les pensées joyeuses des enfants en liberté, alors que l'odeur du chocolat chaud craquait entre les planches de la maison. Elias tourna la tête. L'ombre du chêne s'était décalée pour offrir toute la lumière à la cabane dans laquelle jouaient deux enfants à la créativité aussi débordante que celle de son petit garçon qui y avait construit tout un monde, tout un univers, toute une vie.

— Papa ! cria Adrien.

Son petit garçon plein d'histoires.
— Tu rêves ou quoi ?
Son grand garçon plein d'imagination.

Remerciements

Cette histoire n'aurait jamais pu être terminée sans Charlotte Richard, qui en a lu chaque mutation, Charlène Horny et Florence Hirondel, qui en ont traqué chaque membrane, Laure Dechaux et Cyril Destoky qui en ont décortiqué chaque cellule.

Sans leur aide, cette histoire serait restée coincée dans ma tête comme un millier de jetons.

Vous avez aimé cette histoire ?
Partagez votre avis sur Amazon, Babelio, Goodreads, Booknode, Instagram ou TikTok.
Cela me rendrait heureux, apaisé.

Merci d'avoir cru en moi.

Merci d'avoir cru en eux.

L'auteur

Je m'appelle Jérémy Horny.

« Je déteste écrire. » Ce sont les premiers mots que j'ai prononcés quand on m'a demandé ce que je ressentais en extirpant les phrases de ma tête. *« C'est une douleur amie, une torture magnifique, un joli arrachage de dents. C'est un accouchement qui dure beaucoup trop longtemps. »* C'était il y a 20 ans. 20 ans d'amour et de souffrance pour une histoire qui a muté à mesure que j'ai grandi, que je suis passé d'adolescent à père de famille, mais avec toujours cette constante : il y a quelque chose en moi qui a besoin d'être raconté. Car après avoir tenté de détruire cette histoire, d'en condamner ses personnages à la perpétuité, je me suis retrouvé à mon tour prisonnier avec elle. Soudain, je n'avais plus mon mot à dire. Cette histoire avait décidé qu'elle avait le droit d'exister.

Cette histoire avait décidé qu'elle était réelle.

jeremyhorny.fr
Instagram : @jeremyecrit
TikTok : @jeremyecrit